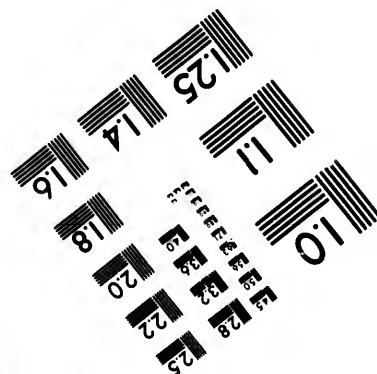
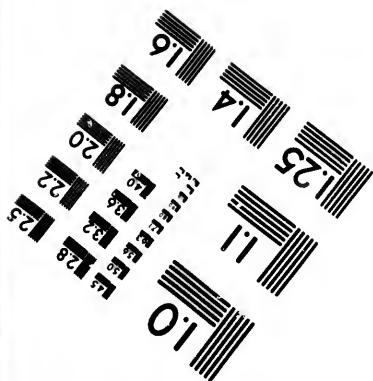
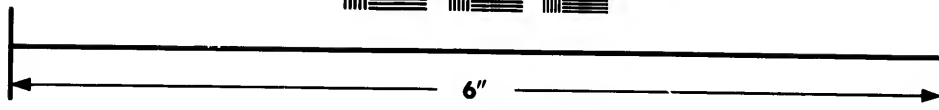
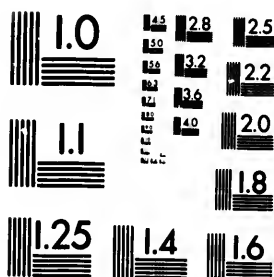


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Various pagings.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

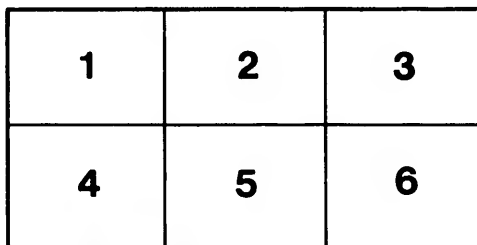
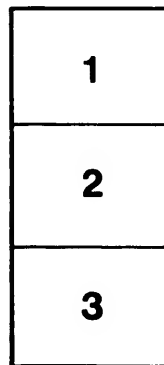
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

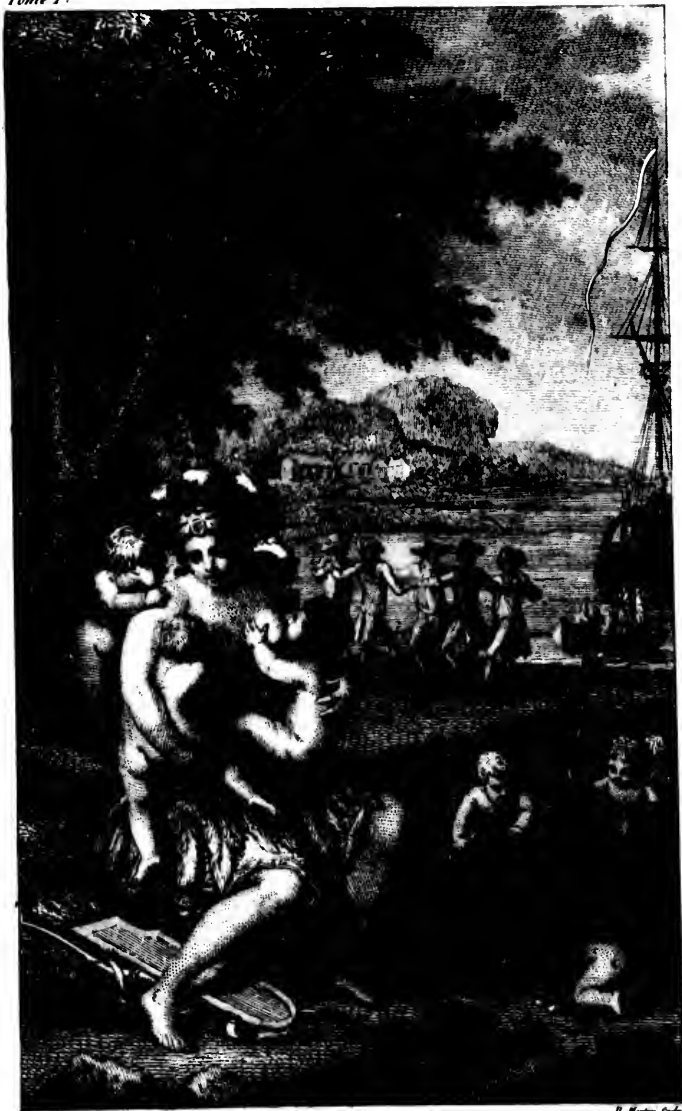
La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Ubi panis, et libertas, ibi Patria .



P. Marin Sculp.

LETTRES
D'UN CULTIVATEUR
AMÉRICAIN

adressées à W^m. S... on Esq^r
depuis l'Année 1779 jusqu'en 1786.

PAR M. S^t JOHN
DE CREVE CŒUR,
Traduites de l'Anglois.

Keen feelings inspire resistless thoughts.

TOME...I.



A PARIS.

Chez Cuchet Libraire, Rue et Hôtel Serpente.

1787.

RARE

RARE

E

163

C84

1787

v.1

111271

A M O N S I E U R
L E M A R Q U I S
D E L A F A Y E T T E ,
M A J O R G É N É R A L
D A N S L E S T R O U P E S A M É R I C A I N E S (1);

M O N S I E U R L E M A R Q U I S ,

*Il ne m'appartient pas d'apprécier l'im-
portance des services que vous avez rendus*

(1) Si jamais Dédicace fut l'hommage d'une reconnois-
sance vraie , & d'une affection qui a le droit de s'épan-

aux Treize Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale : puis-je exprimer tout ce que ce Pays nouveau doit à votre zèle & à votre exemple ! La Nature a donc réuni pour vous les vertus de l'âge mûr à la modestie de la jeunesse , en vous donnant de si bonne heure l'activité , la valeur & l'intelligence ? — Déjà vous avez reçu de la sagesse du Congrès un honneur digne de vous , sa confiance , une récompense aussi durable est

cher , c'est celle qui a précédé le Recueil des *Lettres d'un Cultivateur Américain* , adressées à M. le Marquis de la Fayette. — Lorsque l'Auteur l'a conçue , il n'avoit l'honneur de le connoître que par l'importance des services qu'il venoit de rendre aux Etats-Unis , & par la célébrité du rôle qu'il venoit de jouer sur le grand théâtre de l'Amérique Septentrionale.

En se servant d'un nom également chéri & honoré dans les deux Mondes , son plus grand desir étoit d'exprimer les sentimens de son admiration & de sa vive reconnaissance , & de devenir l'interprète de ceux des Américains. — Ce foible Ouvrage n'étoit point alors destiné à paroître en Europe. — Mais puisque dans le cours des évènements il a été traduit ; puisque la première Edition en a été soumise aux yeux du Public François , ce nouveau motif est devenu trop cher à son cœur pour ne pas faire reparoître la seconde sous d'aussi heureux auspices.

D É D I C A T O I R E. iij

gravée dans nos cœurs ; notre reconnoissance, celle de ces Treize Etats, à laquelle est unie l'estime de tous les gens de bien en Europe. — C'est un Trophée d'autant plus flatteur pour votre modestie, qu'il ne consiste point en Bronze orgueilleux, ni en Statues.

Déjà votre attachement à notre Cause, & les sacrifices que vous avez faits, sont devenus traditionnels parmi nous ; nous les racontons à nos Enfants qui, en balbutiant votre nom, les gravent dans leur mémoire. — Avec l'admiration la plus attendrissante, nous voyons, pendant l'été, l'intrépide Guerrier ; pendant l'hiver, le zélé Négociateur traversant l'Océan, comme les autres traversent un Lac. — Avec le même sentiment, nous voyons votre Nom inscrit parmi ceux de nos Libérateurs, parmi ceux de ces hommes qui, avec une constance & un courage étonnant, ont osé secouer le joug de notre ancienne Métropole, nous ont aidés à réprimer l'orgueil Britannique, & à nous placer au rang des Nations.

Comme Militaire , vous nous aidez à terminer notre pénible Carrière ; comme Homme éclairé , vous connoissez la nature & l'étendue de nos Espérances ; comme Citoyen , vous contribuez à la fondation de notre Système social : vous êtes donc notre Compatriote ; oui , vous l'êtes par l'adoption de tous les cœurs Américains. C'est le seul titre que puissent vous donner des Hommes pauvres & libres.

Tout ce qui a rapport à un Pays devenu votre seconde Patrie , doit donc vous intéresser ; — c'est en conséquence de cette opinion que je place votre Nom à la tête de cet Ouvrage , quoiqu'écrit dans une Langue étrangère , qui vous est devenue aussi familière que la vôtre. —

J'aurois vraisemblablement passé ma vie à unir en secret ma reconnaissance à celle de mes Concitoyens ; mais une occasion favorable me procure aujourd'hui le plaisir de me distinguer pour un moment de la foule en vous adressant cet Ouvrage. — Puisse-t-il devenir un foible témoignage de l'affection

DÉDICATOIRE. v

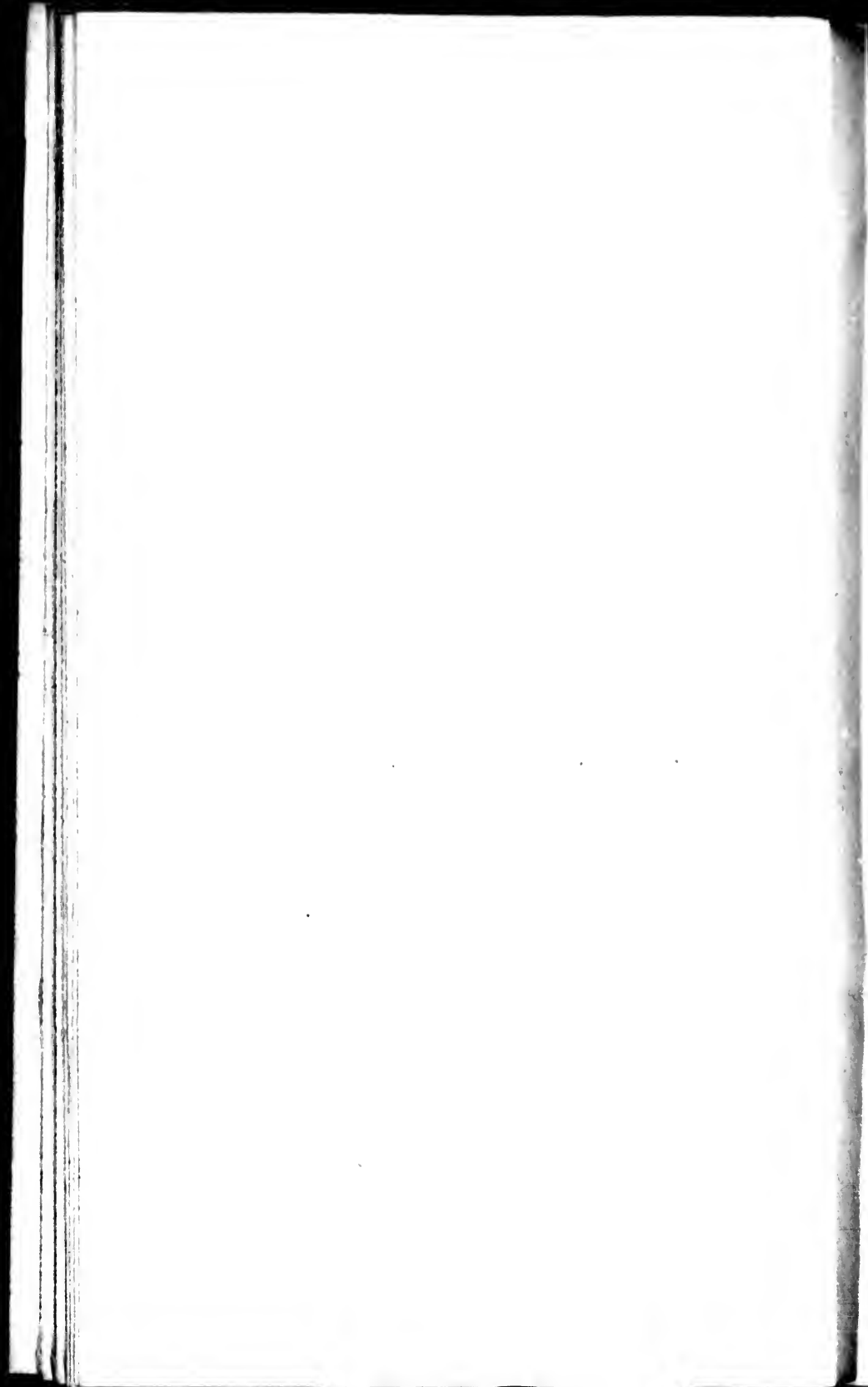
& du respect que vous doivent les Américains, ainsi que de celui de

Votre très-humble Serviteur,

ST. JOHN DE CREVECŒUR.

Albany, 17 Mai 1781.

a iij





LETTRES

SERVANT D'INTRODUCTION. (1)

PREMIERE LETTRE.

Au Rédacteur du Mercure de France.

4 Janvier 1783.

JE vous envoie, Monsieur, un morceau que je vous prie d'insérer dans le Mercure. Je suis dépositaire de plusieurs autres morceaux semblables, & du même Auteur. Si celui-ci intéresse le

(1) On a cru devoir rapporter ces deux Lettres ainsi que l'Extrait qui parut dans le Mercure du mois de Novembre 1784, pour donner au Lecteur une idée du genre de cet Ouvrage.

viiij

Public , autant que je le crois , je me
servirai encore de la voie de votre
Journal pour les lui faire connoître.
Ces morceaux sont tirés d'un Ouvrage
Anglois , qui a paru l'année dernière
à Londres , où il a eu grand succès ;
il est intitulé : *Lettres d'un Cultivateur
Américain*. L'Auteur est M. St-Jean
de Creveccœur , Gentilhomme de Nor-
mandie , qui ayant quitté la France
dès l'âge de seize ans , passa en Angle-
terre , & de-là fut se fixer dans l'État
de New-York. Il cultivoit une belle
plantation sur les frontières de cet
État ; elle fleurissoit déjà par ses travaux
& ses dépenses , lorsque la Guerre est
venue. Il a été une des premières vic-
times des ravages affreux que les An-
glois ont commis dans ce pays , par les
mains des Sauvages. Il a rempli son

Livre de toutes les scènes que le nouveau Monde lui a présentées dans les deux états où il l'a vu , au milieu des prospérités de la Paix , & des désolations de la Guerre ; mais il a écrit comme un Homme dont le cœur a besoin de recueillir tout ce qui l'a ému , & non comme un Homme qui destine ses travaux au Public. Singulièrement fait , par son caractère & ses mœurs , pour aimer des Peuples qui réunissent toutes les lumières de la civilisation à la simplicité des temps antiques , en parcourant l'Amérique Septentrionale , il écrivoit le soir tout ce qui l'avoit frappé dans la journée ; mais ce travail , qu'il ne destinoit aucunement à la publicité , manque des avantages que l'art d'écrire auroit pu ajouter au mérite intrinsèque du Livre. Peut-

x

être aussi les Lecteurs en seront-ils dédommagés par des peintures plus naïves, par des détails plus vrais, par une manière plus originale. Ayant adopté dès sa jeunesse une Patrie Angloise, il s'est jeté tout entier dans la langue de ce pays; c'est dans celle-là qu'il lisoit & qu'il écrivoit, de manière que sa langue natale est devenue pour lui une langue étrangère. Ses amis ont cependant jugé que personne ne pouvoit mieux que lui nous traduire son Ouvrage. Une telle Traduction a bien moins besoin en effet de pureté & d'élégance, que de l'originalité du texte dans les choses & les expressions (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

LACRETELLE.

(1) Les morceaux dont il est question dans cette Lettre sont des Anecdotes qui concernent Warner Miffin & Antoine Benezet, qu'on lira dans le cours de cet Ouvrage.

DEUXIEME LETTRE.

Au Rédacteur du Mercure de France.

24 Janvier 1784.

Vous avez inféré, Monsieur, l'année dernière dans un des Mercures, une Anecdote Américaine que j'avois eu l'honneur de vous envoyer. Elle étoit tirée de la Traduction d'un Ouvrage Anglois, intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Américain.* (1) Un accident très-malheureux & très-imprévu a retardé la publication de cet Ouvrage. Le manuscrit a été perdu au moment où il alloit être imprimé. Il a fallu que l'Auteur recommençât son travail. Ce nouveau travail est maintenant sous presse. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien

(1) *Letters of an American Farmer*, chés Thomas Davies Covent Garden.

en prévenir le Public , afin d'empêcher l'usage que les Libraires étrangers pourroient faire du premier Manuscrit de l'Auteur. Je ne vous répéterai pas , Monsieur , que le Traducteur François est l'Auteur Anglois lui-même , qu'il écrit dans notre Langue avec la liberté Angloise & l'originalité des sujets qu'il traite. Je ne vous parle point de ce qu'on trouvera d'étrange dans son style , comme d'un défaut sur lequel je demande grace d'avance ; il me semble que ce ton un peu étrange , plaira dans un Ouvrage qui doit intéresser bien plus par la naïveté que par l'élégance ; c'est ce qu'en ont pensé des Personnes du premier mérite , & du rang le plus distingué , que la politesse de leur esprit auroit rendues très-difficiles sur cette espèce de défaut , s'il

n'avoit été en même-tems une jouissance pour leur goût ; ce sont ces Personnes qui ont encouragé l'Auteur à traduire à sa manière & non pas à la nôtre. Je crois faire une chose agréable au Public, en joignant à cette Lettre, que je vous prie d'insérer tout de suite dans le Mercure, un nouveau morceau de cet Ouvrage, dont l'Édition m'est confiée. Je n'en ferai ici aucun éloge. Les douces larmes qu'il fera répandre seront un hommage bien plus touchant pour l'ame de l'Auteur. Je regrette vivement qu'il ne soit plus parmi nous à ce moment, où il pourroit jouir de ce bonheur qu'il se promettoit de faire encore plus respecter & chérir à son ancienne Patrie, le pays qu'il habite, & qui nous est attaché par des liens qui se resserent toujours davantage. Je vous ai déjà dit

xiv

que l'Auteur est M. St. Jean de Creve-
cœur , né Gentilhomme François , qui
a passé vingt-quatre ans de sa vie dans
l'Amérique Septentrionale , où il vient
de retourner avec le titre de Consul de
France à New-York.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LACRETELLE.

*EXTRAIT donné dans le Mercure en
1785, des Lettres d'un Cultivateur
Américain, par M. LACRÉTELLE.*

IL ne faut plus entendre par l'Amérique ;
comme l'observe l'Auteur , ni nos Isles à sucre ,
ni les contrées qui fournissent de l'or aux deux
Mondes. La véritable Amérique est ce vaste
Continent qui a commencé le dernier à se peu-
pler , qui s'est peuplé des victimes de la persé-
cution religieuse & de l'oppression civile chez
tous les peuples , qui s'est formé aux vertus ,
en plaçant toutes ses espérances dans l'Agricul-
ture ; qui a été préparé à une bonne civilisation
par l'influence du plus étonnant Gouvernement
de l'Europe ; car l'Angleterre aura la gloire
d'avoir créé des peuples dignes de secouer
son joug , lors même qu'elle essuyera le repro-
che de les avoir forcés à l'indépendance , par
l'oubli de ses propres maximes. Là , les anciens
crimes de l'Europe , dans le nouveau Monde ,
s'expient par la plus religieuse pratique de l'hu-
manité & de la tolérance , si le comble de la
barbarie & de l'injustice peut jamais s'expier.
Là , les plus prodigieux accroissemens de la
population réparent un peu la plus horrible
dévastation. Là , à chaque instant des pas
d'hommes s'impriment pour la première fois
dans les éternelles solitudes de la nature , où
l'homme , en avançant sans cesse dans son

immense domaine , le voit sans cesse se reculer & s'étendre. Là , l'homme ne fait de conquêtes que sur la Nature , & les sociétés ne s'étendent qu'en s'améliorant. O révolutions des temps ! O règles inconnues des évènements ! Ce monde , qui est tombé entre nos mains avec tous les signes d'une organisation récente & dans l'enfance de l'espèce humaine , s'enrichit tout-à-coup de la longue expérience d'un autre Monde vieilli dans toutes les révolutions de la barbarie & de la civilisation , & va nous offrir le beau contraste de la société perfectionnée sur un sol encore brut & sauvage. Les Nations qui ont pris possession de ces contrées , font , par intérêt autant que par inclination , amies du monde entier ; leur prospérité est dans le nombre des citoyens qu'elles acquièrent chaque année ; leur gloire , dans leurs bienfaits pour tous ceux qui cherchent des secours & un asyle. Ailleurs , les Européens arrivent pour s'enrichir ; & ils n'apportent que les vices de la cupidité. Ici , ils viennent acquérir par le travail une douce & libre subsistance ; & ils prennent toutes les vertus qui tiennent aux exercices du corps & à la modération de l'ame. Ailleurs , les Européens ne se reposent jamais dans leur première fortune , toujours impatiens d'une plus grande , parce qu'ils tournent incessamment leurs pensées & leurs desirs vers leur ancienne patrie. Ici , ils prennent par goût , par habitude , par nécessité , les principes & les mœurs d'un pays où ils viennent vivre & mourir. Aussi vous y voyez des peuples qui ont une physionomie

nomie à eux , le caractère de leur situation naturelle & politique ; & ce caractère est tout ce qu'on peut désirer de meilleur.

Remarquons l'heureuse singularité qui distingue ces peuples. Dans un état de société où tout sent la naissance des choses , ils ont déjà la maturité des vieilles Nations. Une sorte de perfection caractérise leur origine. Ils ont encore , pour la plupart , des mœurs pures & simples ; & déjà tous les Arts utiles & la Philosophie même fleurissent parmi eux. Tout ce qui est bon naît chez eux de lui-même. Tout ce que nous avons tout ensemble d'utile & de malfaisant s'y épure. Tout croît & se développe chez eux dans un ordre particulier. Ils ont des bibliothèques publiques & point de théâtres. Ils ont de grands Ecrivains en politique , d'excellens Législateurs ; & ils commencent seulement à avoir des Poètes. (1) Les plus riches Colons , parmi

(1) Cette observation n'est pas plus un éloge qu'une critique ; il étoit naturel que des peuples pareils commençassent par la raison plutôt que par l'imagination. Voici le moment pour eux de s'illustrer par la poésie ; elle est faite pour les tems du bonheur & de la gloire , & elle peut s'allier avec les bonnes mœurs comme avec la corruption ; la conquête de leur liberté sera pour les Américains ce que la conquête de Troye fut pour les Grecs. Elle vient déjà d'être chantée par un des Guerriers qui y a concouru. Le Colonel Humphrey vient de

eux, conduisent la charrue de leurs mains; & les plus pauvres connoissent les inventions de l'Europe dans l'agriculture, & s'instruisent dans la science du Gouvernement. Ce ne sont pas quelques hommes supérieurs & rares qui leur ont tracé leurs Loix & leurs Constitutions; ils les ont reçues & délibérées eux-mêmes dans leurs Assemblées Nationales; & jamais les droits de l'homme & du citoyen n'avoient été ni si bien posés, ni si bien éclaircis. Voilà la véritable Amérique.

Un grand évènement qui vient de s'y achever, donne encore à ces peuples la prééminence de ce titre. Ils viennent de conquérir leur liberté. Désormais l'Amérique, comme avant sa dévastation, va posséder des hommes indigènes. Le sol qu'ils foulent est à eux; ils n'ont plus de loix que celles qu'ils se sont données eux-mêmes. Du haut de leurs côtes, en contemplant cette mer, qui, pendant tant de siècles, avoit empêché les deux hémisphères de s'entrevoir, même par la pensée, ils peuvent mêler l'orgueil de l'indépen-

publier sur ce sujet un petit Poëme plein de verve & de sensibilité; il est traduit avec l'élégance la plus heureuse par M. le Marquis de Châtellux. On en annonce un plus considérable qui s'achève. M. Barlow, Jeune-homme de Hartford, vient de publier un Poëme Epique en neuf chants, intitulé: *La Vision de Colombus*, dont on dit beaucoup de bien à Londres. —

dance civile aux doux mouvemens de la bienveillance fraternelle. Quoique cet évènement nous ait vivement frappés, il me semble que nous n'en recevrons pas encore toutes les idées qu'il est fait pour inspirer. Depuis la découverte de Colomb, il ne s'est rien passé de plus important dans tout le genre humain. C'est à ce moment qu'on reconnoît bien cette destinée éternelle, qui transporte incessamment la gloire & le bonheur des Nations d'une zône à une autre. Si l'ancienne Egypte, encore fameuse par une civilisation qui a présidé à celle des autres pays, eût, comme on le dit, de véritables sages, des hommes capables de lire dans les évènements présens le sort futur des peuples, quelles durent être leurs pensées, lorsqu'ils virent toutes les Nations de la Grèce secouer le joug des tyrans, organiser leurs sociétés par de belles loix, adopter les mœurs de l'héroïsme, ouvrir enfin ces beaux siècles qu'ils ont remplis de l'éclat de leurs talens & de leurs vertus ! Des espérances pareilles peuvent entrer dans l'ame de ceux qui méditent la révolution qui vient de s'accomplir sous nos yeux. Il est beau, il est doux d'assister à l'origine des grandes choses. Heureux les hommes d'aujourd'hui qui verront finir le siècle qui s'écoule, sans se sentir conduits eux-mêmes au terme de leur décadence ! le siècle suivant leur promet un noble spectacle.

Républiques naissantes de l'Amérique, je vous salue comme l'espérance du genre

humain ; à qui vous ouvrez un asyle , à qui vous promettez de grands & heureux exemples : croissez , affermissez - vous au milieu de ses bénédictions ! Vous avez conquis votre liberté par un courage sage & patient , par des victoires pleines d'humanité. Au sein même des invasions de la tyrannie & des horreurs de la guerre , vous avez choisi les Constitutions sous lesquelles vous voulez vivre. Achevez maintenant pour les siècles ce que vous avez commencé dans ces circonstances sinistres. Peuples heureux , la guerre d'où vous sortez vous affranchit doublement. Ces anciens abus , ces anciens préjugés qui font le malheur de toutes les vieilles Nations , n'avoient pu encore jeter parmi vous de profondes racines ; ils doivent finir avec le Gouvernement qui les avoit fait naître. Vous entrez dans un ordre de choses où tout peut vous obéir. Le passé ne vous enchaîne pas ; l'avenir est en votre disposition. Tracez le plan de vos destinées , comme le Sage dirige sa conduite , sans aucun asservissement aux opinions & aux usages qu'il voit régner autour de lui. Ce n'est pas trop de toute la liberté de l'esprit humain réunie à sa plus grande sagesse , pour vous donner les loix que le siècle présent exige. Vous avez à résoudre les plus grands problèmes de la législation. En adoptant la Démocratie , vous vous engagez à des mœurs fortes & pures ; & cependant vous ne vous séparez pas du reste de l'Univers où triomphent l'esclavage politique & la cor-

asyle , à
 & heureux
 ous au mi-
 rez conquis
 & patient ,
 té. Au sein
 nie & des
 choisi les
 ous voulez
 les siècles
 ces circonf-
 , la guerre
 doublement.
 réjugés qui
 les Nations,
 ous de pro-
 vec le Gou-
 e. Vous en-
 tout peut-
 chaîne pas ;
 Tracez le
 Sage dirige
 sement aux
 régner au-
 de toute la
 à sa plus
 les loix que
 à résoudre
 gislation. En
 ous engagez
 & cependant
 de l'Univers
 e & la cor-

ruption morale. Appelés à toutes les richesses.
 d'une vaste culture & d'un commerce qui
 embrassera les deux Mondes, vous n'y renon-
 cez pas. Vous ne renoncez pas à toutes ces
 commodités de la vie, à cette splendeur de la
 Société qu'amènent les richesses, les sciences
 & les arts. Vous ne vous refusez pas à tous ces
 dangereux avantages ; & vous le voudriez
 en vain ; le tems n'est plus où l'on pouvoit
 les écarter de la formation des Empires ; il
 faut aujourd'hui les y admettre & en corriger
 l'influence. Ainsi vous entreprenez de réu-
 nir ce que les plus grands Législateurs ont
 toujours cru inconciliable ! Dans un si hardi
 dessein , rassemblez donc toutes les forces de
 la législation. Eh ! qui osera jamais borner
 sa puissance ? L'homme lui appartient ; elle le
 forme & le déforme à son gré ; elle fait éga-
 lement exalter ses passions ou les enchaîner,
 le retirer de la civilisation par des mœurs
 farouches, ou l'orner de tous les dons de la
 sociabilité. Elle peut le perfectionner par les
 mêmes moyens qui l'avoient autrefois dégradé
 & corrompu. Quelle joigne pour vous, à la
 sagacité des vues modernes, l'efficacité des
 institutions antiques ; sur-tout qu'elle employe
 habilement cet énergique amour du bien &
 cette vive attente d'un heureux avenir, qui
 caractérisent l'époque où vous êtes. Fondez
 vos mœurs sur les meilleurs penchans de la
 Nature, sur les goûts les plus sains de la
 Société ; & elles s'affermiront par le bonheur
 simple & vrai qui en résultera. Réunissez &

l'austère simplicité des Peuples nouveaux ce qu'elle peut admettre de la douceur des siècles polis ; & vos mœurs pourront s'approcher de de la corruption sans en être altérées ; elles sauront s'y prêter & s'en défendre. En laissant aux richesses leur cours ordinaire , pourvoyez à la dispersion des fortunes excessives ; corrigez la grande inégalité des jouissances par la plus sévère égalité des droits ; & ne laissez pas s'engendrer dans vos Etats la classe des misérables , qui fut toujours le crime & la ruine d'une Société. Ce n'est point par les vrais plaisirs , c'est par les faux que l'homme se déprave. Retranchez peu aux désirs de la Nature ; réprimez tous les besoins de la mollesse , toutes les fantaisies de la vanité. Tournez l'emploi des richesses vers le bonheur individuel & vers la gloire nationale ; & elles féconderont les vertus , sans nourrir les vices. Appelez les Sciences & les Arts vers de grands objets par d'augustes récompenses ; & leur gloire épurera vos Sociétés , en les décorant. S'il est si difficile aujourd'hui de maintenir une Constitution libre , jamais on n'eut plus de secours pour la bien préparer. Les bonnes loix & les bonnes mœurs ont disparues ; mais les Sages en ont toujours fait l'objet de leurs études ; & nous pouvons au moins à cet égard nous glorifier de nos lumières. Toutes les Nations de l'Europe vivent dans un commerce continuel de leurs pensées ; une heureuse découverte devient bientôt un héritage commun. Mettez à

profit cette fraternité que les Sciences ont établie entre tous les Peuples. Accordez - leur à tous la gloire de concourir à vos loix. Qu'il seroit beau de voir le plan de vos législations médité, pendant dix ans, entre tous les Sages de l'Europe, comme le plus grand intérêt du genre humain ! Peuples Législateurs, sentez bien toute la majesté de la fonction que vous allez remplir, toute l'importance de l'ouvrage que vous allez faire ! Puisez un noble orgueil, un saint enthousiasme dans la vaste influence de vos destinées. Vous tenez l'Univers dans une grande attente ; dans cinquante ans, il faudra, par vous, si les Peuples modernes peuvent encore conserver des Constitutions républicaines, s'il est de bonnes mœurs compatibles avec les grands progrès de la civilisation, si l'Amérique doit rendre meilleur ou pire le sort de l'humanité !

Elle est donc bien intéressante à étudier dans ce moment ; les Loix qu'elle s'est déjà données ont obtenu une grande attention ; & il importe qu'elles fassent beaucoup écrire. (1) Mais on

(1) Le vœu que je forme ici commence à se remplir d'une manière bien distinguée. Il paroît dans ce moment deux Ouvrages aussi utiles qu'intéressans sur les Constitutions des Etats-Unis ; l'un est *les Observations de M. l'Abbé de Mably* ; l'autre, celles du *Docteur Price*. Dans ces dernières, est une Lettre digne de l'ame & du génie d'un des plus grands Hommes qui aient paru dans notre Na-

ne peut ni bien entendre celles qui existent, ni indiquer celles qu'il convient d'établir, si l'on n'est bien instruit des mœurs de ces pays; & c'est là l'objet & le mérite particulier du Livre que j'annonce.

Dans l'un des volumes qui composent l'Ouvrage, l'Auteur nous donne une description de chacun des Etats-Unis. D'autres se sont arrêtés sur ces objets en Politiques qui examinent la puissance relative, les ressources du territoire, balancent les avantages & les inconvéniens du Gouvernement. Notre Auteur prétend à moins de gloire, & cherche une autre espèce d'utilité. Il examine aussi le commerce, la population, les religions; mais il ne juge rien; il dit ce qu'il a appris en parcourant les lieux, très-souvent ce qu'il a vu lui-même. Il quitte volontiers les villes pour se répandre dans les campagnes, qui là, par la prépondérance civile, comme pour l'utilité réelle, sont essentiellement la patrie. Il entre dans les plus simples habitations, dans les fabriques, les ateliers les moins renommés, recevant l'hospitalité, & laissant des amis par-tout où quelque

tion. Je connois aussi une autre Lettre sur ce sujet, pleine de grandes vues & des meilleurs principes. Elle est d'un de nos Jurisconsultes les plus respectés. J'ose l'inviter ici à la rendre publique. On attend aussi un Discours sur l'Ordre de *Cincinnatus*, par un homme d'un talent célèbre.

existent, ni
établir, si l'on
ces pays; &
liier du Livre

posent l'Ou-
escription de
sont arrêtés
examinent la
du territoire,
onvéniens du
tend à moins
èce d'utilité.
population,
rien; il dit
t les lieux,
ême. Il quitte
pandre dans
épondérance
, sont essen-
ans les plus
briques, les
vant l'hospi-
t où quelque

sur ce sujet,
principes. Elle
espectés. J'ose
attend aussi un
un homme d'un

objet l'arrête. Il nous fait connoître com-
l'agriculture & l'industrie sont déjà actives &
créatrices dans ces lieux. Mais il est le Poète de
l'Amérique, comme il en est l'Historien. Son
ame sensible, son imagination ardente se saisit
de toutes les scènes qui le frappent & l'é-
meuvent. Tantôt il nous offre le tableau de
l'Européen, qui a déjà mérité, & qui recueille
déjà tout le bonheur propre à sa nouvelle
patrie; il nous montre un vaste domaine défriché
en dix ans, l'opulence champêtre rassemblée
autour d'une bonne maison, qui a commencé
par être une cabane d'écorce; une nombreuse
famille bien gaie & bien laborieuse, où il n'est
pas aisé de distinguer les domestiques des en-
fants, la femme douce & économe, sans qui
rien n'eût prospéré, & par qui tout le
monde est content; des fils, des filles,
qui reçoivent pour dot un terrain plus
enfoncé dans les bois, les premiers secours
de l'agriculture & l'exemple de leur père.
Ailleurs, il nous représente le pauvre qui man-
quoit d'un toit, d'un vêtement, dont le rigou-
reux travail lui obtenoit à peine le pain de la
journée, arrivant dans cet asyle de toutes les
Nations, de toutes les Religions; il nous
trace les progrès de sa petite fortune, ou, pour
employer une expression plus convenable, de
son établissement: d'abord il est obligé d'amasser
un petit pécule, d'apprendre les Arts du pays,
d'y mériter l'estime & la confiance, en travail-
lant pour les autres. Mais bientôt il possède
plus de terres que le Seigneur du village où il

étoit né ; de serf qu'il s'est vu , il se voit franc-tenancier ; ne craignant plus les impôts & les servitudes , il dit avec un doux orgueil : *Mes moissons & ma maison* ; & s'il sort de ses champs , ce n'est plus pour aller livrer la récolte des grains qu'il a semés , c'est pour faire enregistrer les noms de ses nouveaux enfans dans les archives de la Comté , & pour voter lui-même dans les affaires publiques. A côté de ces hommes touchans par leur bonheur , il place des hommes souvent sublimes , toujours respectables : ce Jean Bertrand , digne que les voyageurs se détournent pour voir réunis en lui les vertus patriarcales & le génie de nos sciences ; cet Antoine Benezet , ce Missionnaire de l'humanité , qui quitta , pendant plusieurs années , ses foyers & ses enfans pour aller prêcher à toute la Secte l'affranchissement des Nègres , & qui , plus heureux que le sage Las-Casas dans ses supplications pour les Indiens , n'a pas défendu en vain cette belle cause ; ce bon Warner Mifflin , autre digne membre de *la société des amis* , autre apôtre de paix & de douceur , qui s'en va , à travers tous les dangers de la guerre , fommer les deux Généraux des Armées ennemies , au nom de l'humanité & de la Religion , d'épargner , autant qu'ils le pourront , l'effusion du sang humain ; ce sensible & reconnoissant Lefèvre , qui adopte , par une cérémonie solennelle , le fil's du Sauvage qui lui a retrouvé son enfant.

Mais , hélas ! dans quel pays ne rencontre-t-on

pas des malheurs & des crimes ! & combien sur-tout la guerre civile en amène ! L'Auteur a vû, a éprouvé des choses qui font frémir. On sent ici que son ame a besoin de soulager une profonde douleur , une vive indignation. Il nous représente l'habitant des frontières attendant de moment en moment l'arrivée de ces hommes , qui ont accepté pour devoir de mettre tout un pays à feu & à sang. Il nous le montre se relevant d'effroi au milieu des nuits , & quelquefois desirant que son heure soit venue , afin d'échapper au tourment de l'inquiétude par le courage du désespoir ; ayant pour toute consolation , dans les jours de calme , les larmes de sa femme , qui le presse en silence dans ses bras , & les songes de ses enfans qui ont vu l'incendie de la maison , & entendu les derniers cris de leur mère frappée du terrible *cassé-tête*. On se sent un peu soulagé de tant d'horreurs , lorsqu'il nous ouvre la conscience d'un de ces satellites féroces , devenu enfin sensible par la terreur naturelle au crime , & cherchant vainement le repos de son cœur dans le souvenir d'un seul acte de clémence. Cependant les bénédictions de l'Auteur viennent souvent adoucir ces affreux récits ; il peint des hommes , il dit des faits qui honorent l'humanité , & qu'on se félicite de voir arrachés à un oubli trop ordinaire. C'est la distinction particulière des guerres civiles , d'exalter la nature humaine dans le bien comme dans le mal. Au milieu de ces événemens , de ces scènes contraires , il fait souvent parler & agir deux espèces d'hom-

mes , qui méritent un intérêt particulier , les Nègres & les Sauvages : on les voit toujours mêlés aux vertus & aux vices qu'il décrit , & y conservant des caractères qui ne sont qu'à eux. Mais il est un personnage que l'on cherche sans cesse & qu'on retrouve toujours avec un nouveau plaisir , c'est l'Auteur lui-même , c'est cet homme d'un caractère si simple , d'une ame si énergique , d'une vie si active , qui souvent n'ayant pas d'aventures plus remarquables à raconter que les siennes mêmes , ne connoît pas plus l'art de se cacher dans ses récits que l'envie de se montrer , & qui joignant aux mœurs de l'Amérique la vive imagination d'un voyageur exercé par des destinées très-diverses , est par-tout le défenseur des opprimés , le consolateur de ceux qui souffrent ; aussi propre à exhorter à la mort l'homme qu'un arrêt inique envoie à l'échaffaud , qu'à risquer sa vie pour celui que ses ennemis poursuivent. Toutes ces scènes , où on le voit lui-même , intéresseront particulièrement un grand nombre de personnes qui sont devenues ses amis ou ses bienfaiteurs , dans le séjour qu'il vient de faire en France. En le retrouvant dans son Livre tel qu'ils l'ont connu , ils se sauront gré d'avoir su apprécier , attirer vers eux , par leurs qualités aimables , par leurs nobles procédés , un homme que l'élégance de nos mœurs devoit naturellement effaroucher. S'ils ont eu le bonheur de réparer les maux que la guerre lui avoit faits , il a emporté dans son cœur celui de les mieux connoître , de les chérir , de les

honorer. Il fait éclater dans ce moment sa reconnaissance de la manière qui convient le mieux à son caractère, & qui ne pouvoit appartenir qu'au pays qu'il habite : il inscrit leurs noms sur les parties d'un canton qui s'élève sous ses yeux, & qui, *situé sur le grand chemin de la population*, (j'emploie une expression où on ne le reconnoitra) relevera un jour la gloire de ces noms par sa propre célébrité. √

Tels sont les droits de cet Ouvrage à une grande attention du Public. Il faut cependant prévenir les Lecteurs que s'ils veulent regarder plus aux formes qu'aux choses, ce Livre pourra quelquefois ne les pas contenter en tout. Il est peu d'Ouvrages utiles & intéressans où l'on sente davantage les défauts qui tiennent à l'absence de l'art. Pour excuser l'Auteur, il suffit de se le représenter tel qu'il est ; un François qui s'est trouvé en Amérique dès l'âge de 22 ans, qui s'y est adonné, non aux Sciences & aux Lettres, mais à un établissement de culture, qui n'a interrompu ce genre d'occupations que pour parcourir en voyageur agriculteur une partie du continent Américain ; n'ayant jamais écrit que pour se rappeler les choses qui l'avoient frappé ; tout-à-coup excité par quelques amis à traduire ses manuscrits, en rapprenant la langue de son enfance ; & qu'on voye s'il est juste de demander à un tel Ecrivain de la correction, de la méthode. Il faut donc lui passer de fréquentes répétitions, des réflexions souvent com-

munes ; trop de détails ; des détails trop longs , un style négligé , presque toujours des termes inusités , des tournures étrangères. Il est d'autres qualités plus importantes dans un Ouvrage de la nature de celui-ci , & qui s'y font sentir à chaque instant ; ce sont des choses vraies & neuves , de la justesse dans les vues , de la sensibilité & de l'imagination dans le style , un mélange piquant de l'originalité propre aux objets & de celle qui n'appartient qu'à l'Auteur. Comme tous les hommes qui n'ont que du talent naturel , il n'est à son aise , il n'a tous ses avantages , que lorsqu'il décrit ce qu'il cède la parole à des personnages. On ne trouve pas dans ses scènes l'art des effets , mais une fidélité précieuse , une naïveté touchante & respectable. Il faudroit souvent bien peu de choses pour leur donner ce charme entier & continu que les hommes d'un talent cultivé peuvent seuls répandre dans leurs productions. Malgré les défauts de ce Livre , je crois que les évènements & les tableaux qui y sont présentés ne mériteront pas moins l'attention des Poètes que celle des Philosophes. Si les Philosophes ont besoin d'objets nouveaux pour étendre leur esprit , les Poètes ont besoin de rajeunir leur talent par de nouvelles images , de nouvelles impressions. Quel pays plus que l'Amérique peut maintenant parler à l'ame & émouvoir l'imagination ? Son sol présente , dans le plus grand des spectacles , le plus beau des contrastes , toute la puissance de l'industrie humaine au milieu de la majesté

détails trop
 que toujours
 nures étran-
 plus impor-
 tance de celui-
 e instant ; ce
 de la justesse
 de l'imagina-
 piquant de
 de celle qui
 me tous les
 t naturel, il
 avantages, que
 parole à des
 ans ses scènes
 té précieuse,
 table. Il faut
 es pour leur
 tину que les
 vent seuls ré-
 malgré les dé-
 s évènemens
 es ne mérite-
 etes que celle
 es ont besoin
 ur esprit, les
 talent par de
 impressions.
 et maintenant
 nation ? Son
 s spectacles,
 la puissance
 e la majesté

primitive de la Nature ; & ses mœurs réunissent quelque chose de la simplicité antique aux lumières & aux créations merveilleuses de l'esprit moderne. Aussi, dans son enthousiasme, l'Auteur va jusqu'à accuser d'une grande méprise les Voyageurs Européens, qui, au lieu de venir contempler en Amérique le germe primordial des choses, & les progrès d'un peuple éclairé & nouveau, vont dessiner en Italie les monumens de la décadence & les ruines d'un peuple ancien. Ne seroit-il pas plus doux & plus noble, s'écrie-t-il dans son style poétique, de venir admirer nos villes alignées, propres & commerçantes, que d'aller visiter quelque temple ruiné, parmi des décombres menagans, & dans des lieux où l'on ne rencontre plus que le buisson du désert, l'herbe de la solitude & le silence de la dépopulation ? C'est ainsi qu'il avertit nos Arts, ainsi que notre Philosophie, d'une grande conquête qu'ils ont à faire. Il me semble que ce mouvement d'une ame patriotique renferme une grande vérité & une leçon utile.

Un de nos premiers Ecrivains, de ceux qui ont le mieux montré combien la Poésie & la Philosophie pouvoient s'embellir l'une par l'autre, après avoir employé toutes les richesses du style oriental dans un genre d'apologues, dont il est l'inventeur parmi nous, nous avoit déjà appris comment on pouvoit créer un nouveau genre de Littérature avec les objets & les mœurs qu'offre l'Amérique. Dans le petit morceau de l'*Abbénaki*, dont le fond est une expression sublime échappée à l'ame d'un

Sauvage, & dans le Conte de *Zimeo*, dont le Héros est un Nègre, & où ce Nègre se trouve un grand caractère par les deux passions de son espèce, l'amour & la vengeance, & un homme éloquent par cette sensibilité physique, encore plus vive dans cette race d'hommes. Les mœurs paisibles des Quakers, & la peinture des sites délicieux de la Jamaïque, font ressortir encore davantage l'impétuosité d'une ame Africaine. Cet intéressant Ouvrage a de plus le mérite d'être une des plus pathétiques réclamations contre l'esclavage des Noirs. On ne peut espérer souvent des Ouvrages d'un goût si exquis & d'un talent si original. Mais le Livre de M. de Crèveœur nous indique des drames de ce genre, & il fournit les sentimens & les couleurs qui leur sont propres.

meo, dont le
gre se trouve
x passions de
ance, & un
sibilité physi-
e race d'hom-
uakers, & la
a Jamaïque,
l'impétuosité
fant Ouvrage
plus pathéti-
ge des Noirs.
es Ouvrages
nt si original.
eur nous indi-
& il fournit
qui leur sont

LETTRES



appelée MER DU GRAND BANC DE TERRE DU NORD

N. B. NOMS des Provinces qui forment les 12. Etats-Unis, avec ceux de leurs Capitales.

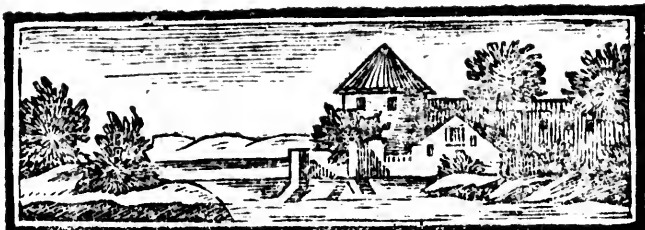
ETATS	CAPITALES
1 NEW HAMPSHIRE	Portsmouth
2 MASSACHUSETTS'S BAY	Boston
3 RHODE ISLAND	Newport (a)
4 CONNECTICUT (b)	Hartford
5 ETAT DE VERMONT	Bennington
6 NEW YORK	New York (c)
7 NEW JERSEY	Amboy
8 PENNSYLVANIE	Philadelphie
9 DELAWARE	Newcastle
10 MARYLAND	Baltimore
11 VIRGINIE	Richemond
12 NORTH CAROLINE	Edenton
13 SOUTH CAROLINE	Charles Town
14 GEORGIE	Savannah

(a) non encore reçu dans la confédération
 (a) Cette Ville est dans la petite île de Rhode Island
 (b) Ces quatre premières Provinces portoient le nom de N^{le} Angleterre
 Plusieurs des autres ont été longtems comprises sous celui de Virginie
 (c) Cette Ville est sur la petite île de Manhattan à l'embouchure de la R. d' Hudson

**CARTE GÉNÉRALE
 DES ÉTATS-UNIS
 DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,**
renfermant aussi
quelques Provinces Angloises adjacentes,
pour les Lettres d'un Cultivateur Américain.



Gravé par P. F. Tardieu.



LETTRES
D'UN CULTIVATEUR
AMÉRICAIN,
ADRESSÉES A WILLIAMS. S.... ESQ.¹

Carlisle (1), 18^e Août 1770.

A WILLIAMS. S.... ESQ.
PREMIÈRE LETTRE.

QUELLE erreur ! comment un jugement aussi éclairé que le vôtre, devient-il la dupe de l'amitié que vous avez pour moi ? — Quoi, parce que je vous ai reçu avec cordialité sous mon toit, parce que vous avez trouvé chez

(1) Capitale du Comté de Carlisle, dans la Pensilvanie.
Tome I.

A



moi l'hospitalité américaine ; parce que j'ai conversé avec vous librement & sans réserve , vous me croyez capable de vous instruire ? — Ne vous êtes-vous pas aperçu que je ne vois les choses que comme un Voyageur qui chemine ? — Frappé d'un objet nouveau , il s'arrête pour le contempler un moment , & ensuite continue sa route. — Je n'ai nulle méthode que celle de raconter , comme je peux , les impressions que je reçois (car ce que je puis avoir à vous dire , sera plutôt le détail de mes sensations que celui de mes réflexions.) — Je ne possède point cet art utile sans l'assistance duquel les meilleures observations deviennent vagues & incohérentes. — Et où aurois-je acquis cet art ? — Est-ce en cultivant la plantation que mon père m'a laissée , ou en défrichant celle que j'ai acquise pour mes enfans ? — Il est vrai que souvent j'ai des idées , & que souvent elles adoucissent mon travail ; mais quelle distance de cet état à la possession de cette faculté compréhensive qui compare & qui rassemble les objets divers , & à celle de cet esprit qui les combine & les unit ! — Mes faibles facultés ressemblent à des métaux épars. — Il faut le feu du creuset & l'habileté du Chimiste pour les combiner dans une composition nouvelle & utile.

Comment puis-je négliger le soin de mes occupations rurales pour devenir un Ecrivain ? J'ai trop de bon-sens pour négliger l'un, & point assez d'esprit pour entreprendre l'autre. — Je n'ai point ce degré de confiance qui excite & qui soutient dans l'exécution de nouveaux projets. — Bientôt mes voisins m'accuseroient d'orgueil & cesseroient de m'estimer. — Je deviendrois oisif & par conséquent un objet de scandale ; ces deux mots, vous le savez, sont synonymes parmi nous. — Vous connoissez la base du bonheur & de la prospérité des familles américaines ; elle est uniquement fondée sur l'estime, l'attachement & l'utilité réciproque du mari & de la femme ; sur une économie intelligente, & sur l'ordre d'un travail réglé & assidu. Je vous parlerai avec franchise. — Hier je communiquai votre dernière lettre à notre Ministre, homme sage & éclairé, qui est mon voisin & mon ami. — Après l'avoir lue avec attention, il m'a encouragé, en me disant que des lettres ne sont pas si difficiles à écrire qu'on se l'imagine, que ce ne sont que des images de la conversation ; que la plume rappelle & mûrit les idées, & que tout savant que vous êtes, vous pourrez peut-être extraire de mes réponses des choses qui vous paroîtront nouvelles. — « Mais,

» lui dis-je , tout ce qui fera nouveau fera-t-il
 » amusant ? — Oui , me dit-il , parce qu'il
 » pourra contenir quelque chose d'utile. — Ah !
 » plût à Dieu , lui répondis-je. » — Voilà , je
 vous le jure , la première étincelle qui ait allumé
 mon désir de correspondre avec vous. — Quoi !
 être utile , être bon à quelque chose à une si
 grande distance ? ... Mais , comment ? mon zèle
 se trouve combattu par la prudence. — Pru-
 dence en Littérature ! — Voilà déjà une ex-
 pression nouvelle , enfantée par un sentiment
 nouveau. — Le croiriez-vous ? la vanité s'en
 mêle & notre Ministre l'a encouragée. —
 « Vous ne feriez rien , me dit-il , sans ressentir
 » son aiguillon ; vous avez un grand désir de
 » bien faire , je le fais , & cet aiguillon vous
 » forcera à faire mieux encore. — Et après
 » tout , continua-t-il , pourquoi vos Lettres ne
 » seroient-elles pas au moins agréables ? Elles
 » auront l'avantage d'être *exotiques*. C'est un ca-
 » ractère qui , à ce qu'on dit , donne quelquefois
 » en Europe du mérite ; c'est un voile qui cache
 » bien des fautes. Par exemple , transplantez un
 » de nos arbres les plus communs dans les jardins
 » d'un de leurs célèbres Botanistes ; il y sera exa-
 » miné & estimé , il y tiendra un rang distingué.
 » — Sans la transplantation , il auroit resté
 » confondu & méprisé dans l'épaisseur de nos

» forêts. — Secondement, vos Lettres seront
 » les productions d'un génie naturel, sans or-
 » nemens académiques, sans autre méthode
 » que celle qui sera inspirée par la chaleur du
 » moment. Je connois votre cœur & votre ima-
 » gination, ainsi que votre pinceau descriptif,
 » qui n'est pas mauvais pour le pinceau d'un
 » homme qui n'a jamais étudié le dessin que
 » dans l'école des champs. — Lorsque j'étois
 » au Collège de Prince-Town (1), je ne me
 » sentois nulle disposition pour la composition;
 » je n'avois que de la bonne volonté. — Les
 » premiers Sermons que je prêchai aussitôt
 » après mon Ordination, étoient secs & arides,
 » comme des plantes croissant dans le sable;
 » tout étoit infructueux. A force de persévé-
 » rance, mon imagination est devenue plus
 » riche, & , grâces à Dieu, je prêche, comme
 » vous le savez, avec abondance & facilité. Il
 » en fera de même pour vous, voisin St. John.
 » — Mais, lui dis-je, il se peut que M. W. S.
 » montre mes Lettres à ses amis, qui ne me
 » connoissent pas comme lui; que diront-ils?
 » — Que diront ces Européens accoutumés à
 » ne voir que des Ouvrages académiques, à
 » ne voir que des arbres bien taillés, dont les

(1) Ville du nouveau Jersey.

» branches, dont les fleurs & les fruits sont
 » conduits & placés par la main d'un habile
 » Jardinier? — Qu'en savez-vous, voisin St.
 » John? — Ne se peut-il pas faire qu'un Eu-
 » ropéen soit fatigué quelquefois de cet ordre
 » symétrique, de cette méthode monotone, de
 » cet assujettissement perpétuel, qui enchaîne
 » l'imagination? Ce n'est souvent qu'un voile
 » scientifique, qui peut-être diminue autant la
 » beauté & l'énergie, qu'il cache les fautes &
 » la foiblesse. — Qu'il voye pour la première
 » fois un arbre Américain, dans toute l'irrégu-
 » larité de son feuillage, dans toute l'amplitude
 » de ses branches, dans toute l'exubérance de
 » sa sève, poussant librement de toutes parts,
 » & obéissant sans gêne à l'impulsion des suc
 » végétaux. — Si, d'un côté, cet arbre touffu
 » irrégulier est l'image de l'Américain; l'espa-
 » lier, de l'autre, ne ressemble-t-il pas à l'hom-
 » me obéissant à une multitude de loix, de
 » coutumes & de préjugés? — Comme ceux
 » de nos forêts, paroissez dans toute l'irrégu-
 » larité de votre caractère; M. W. S. fera au
 » moins convaincu que si nous ignorons l'em-
 » pire des règles & des préjugés, si la végéta-
 » tion n'a pas encore été soumise à des loix,
 » notre sol est bon & produira un jour le génie,
 » l'énergie & les sciences dont nos ancêtres ap-

» portèrent avec eux la précieuse étincelle ; elle
 » a depuis été religieusement soignée , & un
 » jour l'Europe en sera étonnée. — Vous dites
 » si bien , mon cher voisin , que vous m'encou-
 » ragez ; mais , encore une fois , faut il que j'a-
 » bandonne mon travail pour ne faire usage que
 » de ma plume ? — Non , faites comme moi ; —
 » Pensez & étudiez en travaillant ; il y a long-
 » tems que j'ai trouvé par une longue expé-
 » rience , que certains travaux n'étoient point
 » incompatibles avec l'exercice des idées , &
 » qu'au contraire ils les excitoient. — En vé-
 » rité , lui répondis - je , j'ai souvent senti
 » le même effet. Dites-moi quel est le travail
 » que vous préférez quand vous voulez rêver ?
 » — La charrue. — Vous ne sauriez croire
 » le nombre de Sermons que j'ai esquisés en
 » labourant ; car , après tout , quand la terre
 » est franche , unie , sans pierres & sans fou-
 » ches , ce n'est qu'une opération méchan-
 » que ; on ne laboure qu'avec l'instinct ; il faut
 » alors que la raison se repose ou s'occupe.
 » — Votre idée , voisin Robert , me frappe &
 » me plaît. — J'en ai souvent fait autant ; mais
 » à peine mon ouvrage est-il fini , que tout dis-
 » paroît. — Cela peut-être , me dit-il ; mais
 » cherchez à écrire ces mêmes idées , & alors
 » vous verrez que la plume les rappellera

» toutes. — Mais, voisin Robert, que dira ma
 » femme quand elle me verra ainsi occupé ;
 » elle s'imaginera que la tête m'a tourné ? —
 » Lisez-lui de tems en tems le fruit de vos nou-
 » veaux travaux ; consultez - la sur différens
 » points. — Mais que diront les voisins quand
 » une fois ils sauront que je suis devenu écri-
 » vain ? Ils me marqueront au doigt dans toutes
 » nos assemblées ; disant : défions-nous du voisin
 » St. John, il s'est mis à écrire, peut-être cor-
 » respond-il avec le Gouverneur du Roi, ou
 » avec quelques gens du pays d'Angleterre. —
 » Hé-bien, puisque vous avez tant de peur de vos
 » voisins, je me charge de leur en parler moi-
 » même, & de leur rendre cette correspon-
 » dance intéressante. — Vous avez l'air d'ap-
 » planir toutes les difficultés, voisin Robert ;
 » mais pourquoi ne prendriez-vous pas sur vo-
 » tre compte une partie de cette tâche ? Il n'im-
 » porte à M. W. S. d'où lui viennent les infor-
 » mations, pourvu qu'il soit informé ; d'ailleurs
 » vous avez plus de tems que moi. — Quant
 » au loisir, voisin St. John, comme vous je
 » travaille. — Vous le savez, comme vous j'ai
 » une famille nombreuse à maintenir. — Com-
 » me mes confrères, je prêche & laboure ; mais
 » je fais économiser mon tems, je vous aiderai
 » avec plaisir, puisque vous l'exigez. Dites-

que dira ma
 inti occupé ;
 tourné ? —
 de vos nou-
 sur différens
 voisins quand
 devenu écri-
 dans toutes
 ous du voisin
 eut-être cor-
 du Roi , ou
 Angleterre. —
 peur de vos
 a parler moi-
 e correspon-
 ez l'air d'ap-
 sin Robert ;
 s pas sur vo-
 che ? Il n'im-
 ent les infor-
 é ; d'ailleurs
 — Quant
 me vous je
 me vous j'ai
 r. — Com-
 poure ; mais
 vous aiderai
 gez. Dites-

» moi , d'où est venu l'origine de ce plan ?
 » quel motif a déterminé M. W. S. à solliciter
 » si vivement votre correspondance ? — Je
 » vais vous le dire , voisin Robert. — Etant
 » l'année passée à l'Assemblée du Comté , j'ap-
 » perçus un Voyageur qui avoit l'air d'un hom-
 » me d'outre-mer : — l'Auberge étoit pleine ;
 » — voilà , me dis-je , un homme qui va passer
 » une nuit bien désagréable. — Je l'invitai à
 » venir chez moi ; il accepta mon invitation.
 » — Je lui plûs , il me plût aussi. Je lui fis
 » voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans
 » notre Comté ; je le trouvai un homme sage
 » & éclairé , qui avoit passé la mer pour par-
 » courir ces Provinces ; il demeura avec moi
 » deux mois , de-là il fut visiter la *Virginie* &
 » les deux *Carolines*. — Depuis son retour en
 » Angleterre , il me sollicite de correspondre
 » avec lui. — Il n'y a rien , voisin St. John ,
 » de plus simple , acceptez mon invitation. —
 » Mais , voisin Robert , sur quel sujet lui parle-
 » rai-je ? car si une fois je m'avise de former un
 » plan , je suis sûr de ne pouvoir jamais m'y as-
 » sujettir ? — Commencez d'abord par un sujet
 » quelconque ; à mesure que vous avancerez ,
 » vos idées se multiplieront ; & , après tout , que
 » vous demande-t-il ? — Une idée générale
 » de nos mœurs , de nos coutumes , de notre

» façon de vivre & d'établir des terres nou-
 » velles, de notre commerce, du rapport de
 » notre agriculture, que fai-je ? Nous avons
 » mille objets dont l'explication paroîtra nou-
 » velle & utile de l'autre côté du grand lac.
 » — En vérité je tremble, mon cher voisin,
 » quand je considère attentivement la longueur
 » & les difficultés de cette carrière. — Trem-
 » blez-vous, quand vous commencez à labou-
 » rer un champ de 15 à 20 acres ? Que fait-on,
 » ami St. John, peut-être vos détails naïfs &
 » vrais frapperont-ils plus que des compila-
 » tions étudiées ; peut-être feront-ils naître le
 » désir à quelque savant Européen de venir
 » examiner ces Provinces, le flambeau philo-
 » sophique à la main. — Cet Européen vrai-
 » semblablement publiera ses observations, &
 » nous communiquera ses lumières ; chose qui
 » ne seroit point arrivée sans cela ; celui qui le
 » premier marque & fraye un sentier dans nos
 » bois, vers quelque lac utile, ou vers quel-
 » que canton de terrain fertile, a autant de
 » mérite que l'homme qui, dans la suite, à
 » l'aide de la Bouffole y pratique une voie plus
 » commode ; — Peut-être, mon voisin, con-
 » tinua le Ministre, que les curieux de l'En-
 » rope, fatigués d'aller en Italie y voir les ruines
 » d'un peuple qui n'existe plus, y marcher

terres nou-
 u rapport de
 Nous avons
 paroîtra nou-
 u grand lac.
 cher voisin,
 nt la longueur
 re. — Trem-
 nchez à labou-
 Que fait-on,
 détails naïfs &
 des compila-
 t-ils naître le
 éen de venir
 imbeau philo-
 ropéen vrai-
 ervations, &
 s; chose qui
 ; celui qui le
 tier dans nos
 our vers quel-
 a autant de
 la suite, à
 ne voie plus
 voisin, con-
 eux de l'En-
 voir les ruines
 y marcher

» sur des cendres, jadis illustres, y voir tant
 » de débris, l'effet des âges, des malheurs &
 » des guerres; peut-être, dis-je, que quelque
 » Voyageur éclairé viendra ici y contempler
 » l'origine, le berceau de ces Nations, qui un
 » jour doivent remplir le grand Continent. —
 » Hélas! si j'avois des richesses, j'aurois par
 » conséquent du loisir. — Je vais vous dire
 » comment j'emploierois ce même loisir. —
 » Je passerois en Europe, j'y visiterois soigneu-
 » sement les nations qui annoncent la déca-
 » dence la plus prochaine; celles, ensuite,
 » qui conservent encore de l'énergie; puis
 » celles qui, plus dernièrement sorties de la
 » barbarie, promettent le plus de vigueur &
 » de perfection: je finirois ma carrière par étu-
 » dier, avec soin, toutes nos Provinces, plus
 » neuves, plus fraîches encore. — Quel ta-
 » bleau ne tracerois-je pas, si j'étois un bon
 » Peintre! — Instruisons, si nous pouvons,
 » l'ami W. S.; ce n'est pas la première fois,
 » voisin St. John, que l'Amérique a instruit
 » l'Europe. — Comment cela est-il possible,
 » lui répondis-je? — Quoi, ne savez-vous pas,
 » répliqua le Ministre, que *Benjamin Franklin*
 » a enseigné aux Habitans de cette vaste contrée,
 » le secret d'attirer la foudre du sein des nuages,
 » de la diriger de manière à garantir leurs édifices

» & leurs vaisseaux de ses ravages? — N'avons-
 » nous pas simplifié l'inoculation encore plus
 » qu'elle ne l'étoit il y a quelques années en
 » Europe? Nous surpassons les Européens dans
 » l'art de pêcher les baleines & de faire nos
 » înales en mer. — C'est nous qui les pre-
 » miers nous sommes apperçus de l'existence
 » d'un courant dans l'Océan, qui les premiers
 » l'avons suivi, étudié, & enfin marqué sur
 » les Cartes (1) : connoissance plus importante
 » qu'elle ne paroît aux yeux superficiels. — La
 » *Sphère composée* de M. Rittenhouse n'a point
 » de pareille dans le monde. — Le fameux
 » *Cadran de Harley*, est de l'invention d'un
 » Philadelphien. — Nous avons fait venir de
 » la Chine l'*Arbre à Suif*, le Riz de Montagne,
 » plusieurs espèces nouvelles d'Indigo; dans
 » peu d'années l'Europe sera étonnée de rece-
 » voir de nos Ports plusieurs nouveaux articles
 » de commerce; déjà nous connoissons l'arbre
 » *Lacq*, l'arbre à *Huile*, l'*Alcèa*, le *Lichens*,
 » le *Gardénia*, qui est une excellente teinture
 » jaune. Il n'y a point d'objets d'amélioration,
 » de richesse & de commerce, qu'on ne puisse
 » trouver dans trente ans sur ce Continent, qui
 » jouit de presque tous les climats & de pres-

(1) Le courant du Golphe du Mexique.

» que tous les fols. — Voisin Robert , je sens
 » que l'assistance d'un Homme comme vous est
 » suffisante pour détruire tous mes scrupules ;
 » j'accepte l'invitation de l'ami W. S. & dès
 » aujourd'hui je vous prends pour mon as-
 » socié. » —

Voilà , mon cher Monsieur , la conversation
 qui m'a décidé à la correspondance qui va s'é-
 tablir entre nous. Je vous ai tout raconté ; je
 débute , comme vous le voyez , sans art ; soyez
 persuadé que je continuerai de même ; mon
 cœur deviendra votre premier & unique cor-
 respondant ; ma seule récompense sera de jouir
 du sentiment d'avoir cherché à faire le bien :
 toute la grâce que je vous demande est de re-
 cevoir mes Lettres comme vous recevrez les
 hycoris , les frênes de marais , les chênes épi-
 neux , les tulipiers , les maguoliers & les cè-
 dres rouges , que je vous enverrai ; quoique
 ces derniers ayent un mérite bien supérieur aux
 premiers , ils vous seront envoyés avec les
 mêmes bonnes intentions.

ST. JOHN.



Carlisle, 22 Novembre 1770.

S E C O N D E L E T T R E .

PLUS les objets d'une perspective sont multipliés & étendus, plus distinctement ces objets doivent-ils être représentés. — Quel tableau n'aurois-je pas à vous faire, s'il m'étoit possible de l'entreprendre? — Je me contenterai de vous en faire voir les grands traits; — car je sens qu'il est plus aisé de vous donner une idée générale de cet hémisphère, que de vous conduire pas à pas dans un examen plus détaillé, quoique peut-être plus instructif.

Ces treize Provinces forment une chaîne immense & presque contigue de plus de 600 lieues d'étendue sur la mer. C'est un assemblage de Colonies de différentes dates; de pêcheries, de bourgades, de villes & d'établissmens, dont les fondations, la prospérité, le génie & la population forment une époque à jamais mémorable dans les annales de l'univers. Cette époque peut être considérée comme une nouvelle naissance de la nature, comme un nouveau don qu'elle fait à l'ancien monde, comme une seconde création; car tout ce que

nous voyons aujourd'hui porte l'empreinte de la jeunesse & ne fait qu'éclorre. — Ce qui rend cette époque plus intéressante encore, est que depuis notre enfance nous avons été éclairés par un soleil nouveau, dont le jour nous a préservés des ténèbres de la fausse science. Nous n'avons point subi la servitude de ce grand nombre de préjugés, qui, pendant tant de siècles, avoient été si funestes aux hommes. — Quel consolant événement ! — Armé du télescope philosophique, jugez ce que nous ferons seulement dans un siècle de plus, parce que nous avons déjà fait au milieu de tant de difficultés !

L'Européen fatigué de l'effet que produit dans sa Patrie la disproportion énorme des richesses, les droits de primogéniture, & cette multitude de hiérarchies ; affligé de la différence humiliante qui marque les états & les conditions, de ces cruelles limites qui divisent les Citoyens du même pays ; cet Européen qui si souvent a été affligé à la vue de ces loix contradictoires & souvent absurdes, de ces juridictions mixtes, de cette foule de préjugés, plus forts encore que les loix. — Cet Européen, dis-je, doit être singulièrement frappé, lorsqu'arrivé parmi nous, il y développe la source & les ramifications de nos sociétés nais-

santes; lorsqu'il y découvre les principes sages & simples qui nous unissent & nous gouvernent; le système bienfaisant de nos adoptions législatives, l'énergie singulière, déployée sous tant de formes différentes, l'audace & la patience avec laquelle nous entreprenons & nous supportons nos pénibles travaux; cette douce égalité qui nous anime & dessèche nos sueurs; lorsqu'il y admire enfin le grand système de population, de culture & de commerce qui, comme une source féconde, se répand insensiblement partout.

Toutes ces Provinces sont divisées en comtés, en *précincts*, bourgades, villes & districts; ce sont les canaux qui distribuent l'administration de la Justice; ce sont les ramifications du grand arbre politique. — Chacun de ces cantons est divisé dans un nombre infini de possessions plus ou moins grandes, tenues en franc-alleu; elles communiquent à leurs possesseurs des immunités & des privilèges considérables, & sont toutes réunies par de bons chemins. Comme les arbres & les plantes, nous tenons de la terre ce qui nous enrichit & nous dignifie; — telle est la première source de notre bonheur.

Heureusement, ces Provinces diffèrent entre elles par leur sol, leurs climats & leurs productions;

principes sages
 nous gouver-
 nos adoptions
 déployée sous
 lace & la pa-
 enons & nous
 ; cette douce
 ne nos sueurs ;
 nd systême de
 ommerce qui ,
 répand insen-

visées en com-
 es & districts ;
 t l'administra-
 mifications du
 in de ces can-
 infini de pos-
 , tenues en
 t à leurs pos-
 privilèges confi-
 par de bons
 plantes, nous
 richit & nous
 re source de

diffèrent entre
 leurs produc-
 tions ;

tions ; elles diffèrent aussi par quelques varia-
 tions dans la forme du gouvernement , ainsi
 que par le génie des premiers Colons ; — delà
 leurs nuances distinctives. — Cette heureuse
 variété fait la base de nos besoins , de nos se-
 cours mutuels , de notre premier commerce ,
 de nos premières richesses & de notre union.
 — Ces détails seroient dignes d'être attentive-
 ment considérés ; — ils le deviennent de plus
 en plus aux yeux de la politique ; car notre
 population rapide , fondée sur l'aisance avec
 laquelle l'homme peut gagner sa subsistance ,
 sur la multiplicité de nos mariages , sur la fé-
 condité de nos femmes & de nos terres , sur
 nos mœurs pastorales , sur l'arrivée annuelle
 des Européens , offre un phénomène nouveau ,
 auquel l'amateur de l'espèce humaine ne peut
 que s'intéresser.

Quel tableau le reste de l'univers présente-
 t-il aux yeux du contemplateur ? L'Europe ,
 quoique savante , éclairée & riche au-delà des
 autres parties du monde , gémit encore dans
 bien des cantons , sous l'empire de ses an-
 ciennes opinions , & sous le poids de son
 antique organisation. N'est-elle pas encore
 sujette au fléau terrible de son fisc & de ses
 guerres ?

L'Africain dégénéré est devenu l'opprobre

Tome I.

B

de la race humaine , en souffrant l'avidité Européen établir sur ses rivages le commerce le plus impie & le plus criminel qui ait jamais existé. C'est la véritable patrie des lions & des tigres. — Les sables, les déserts, l'aridité, le soleil vertical, les mœurs de l'Afrique, tout y offre l'image & les effets du malheur. — On ignore dans l'Asie les premiers droits de l'humanité; le flambeau de la raison, jadis si brillant, y semble éteint pour jamais: tous les habitans gémissent sous les différentes modifications du despotisme aveugle, de l'ignorance dégradante, & du fanatisme qui ne prêche que la *thymocratie*. — Les plus beaux climats de la terre sont habités par des hommes devenus des bêtes, & gouvernés par des tigres.

Ici, au contraire, l'humanité se présente, sous un aspect moral & physique, plus consolant. — Les guerres sanglantes, occasionnées par l'ambition, par la destruction d'une partie de l'ancienne Religion, & par l'établissement d'une nouvelle, dans le seizième siècle, produisirent tant de dévastations & tant de malheurs, amenèrent un si grand changement dans les gouvernemens & dans les opinions, qu'une foule d'Européens long-tems victimes de ces doubles fléaux, résolurent enfin de traverser l'Océan, pour éviter tant de calamités; ils se

rassemblèrent sur ces côtes il y a cent quarante ans , & y jettèrent les fondemens d'une société nouvelle. — Et quelle idée vous en êtes-vous formée ? Il faudroit avoir soigneusement parcouru l'Europe ; il faudroit avoir traversé ses Provinces , le flambeau philosophique à la main , pour en sentir tout le contraste , & pour en décrire tous les détails.

Le Russe , par exemple , s'appelle un homme nouveau ; — quelle différence cependant entre un Russe & un Américain ? entre le sceptre du Nord & les liens qui nous unissent ? — Différentes des autres nations depuis long-tems connues , la nation *Américaine* a commencé sa carrière dans un tems de lumières & sous les auspices de cette même lumière ; les autres , d'abord barbares , comme tout le reste de la race humaine , ont été successivement conquises. Réduites à l'esclavage , elles ont subi le joug de farouches vainqueurs qui les ont assujetties aux coutumes & aux servitudes les plus atroces & les plus dégradantes ; elles n'ont été émancipées des chaînes féodales les plus pesantes , que par les degrés les plus lents ; elles ont souffert , depuis , un nombre infini de calamités de toutes espèces , dont les sources ne se tariront peut-être jamais.

Ces Provinces , au contraire , ont été fondées

par des hommes , qui avoient été instruits dans la sublime école des malheurs , qui avoient été éclairés des étincelles produites par le choc des factions & des révolutions. Ce fut sur cette grande scène , qu'ils acquirent ce courage , cette énergie & ces lumières , à la lueur desquels ils osèrent se frayer une route nouvelle à travers l'Océan tempétueux , pour aborder sur cette terre. — C'est donc aux malheurs de l'Europe , à la superstition , au fanatisme , que nous devons notre existence. C'est avec les débris enfanglantés de l'ancien Monde , que nous avons commencé un édifice nouveau. — C'est à cette même source de tant de biens & de tant de maux , que l'Angleterre doit la belle constitution dont elle jouit aujourd'hui , d'où sont dérivées aussi les nôtres. — Il semble que la destinée avoit prémédité cet événement heureux , par la découverte peu antérieure de ce continent : — elle le devoit , sans doute , à la nature humaine , après tous les maux qu'elle lui avoit fait souffrir. — En abandonnant l'Europe , nos pères abandonnèrent aussi cette longue liste d'opinions & de préjugés qui l'avoient dévastée pendant tant d'années , & qui avoient fait égorger tant d'hommes.

— Ces émigrations furent heureusement

L'ouvrage des particuliers & non des Rois ; — l'aifance , la paix , l'espace plus étendu dont jouirent nos pères peu d'années après leur arrivée , ranimèrent & servirent à déployer les anciens ressorts de l'esprit humain , dont l'élasticité & l'énergie avoient été si longtems retrécies par l'ignorance & la misère.

Ils apportèrent avec eux la bouffole , le compas , la charrue , la hache & l'Imprimerie ; leur génie & leurs connoissances s'accrurent sous ces heureux auspices ; — les opinions nouvelles qu'ils adoptèrent , les chartres qu'ils obtinrent , la persévérance industrielle avec laquelle ils surmontèrent les premières difficultés , les immunités dont ils furent gratifiés , & les terres qu'ils défrichèrent , leur firent bientôt oublier l'Europe , & tous les maux qu'ils y avoient soufferts.

Ce fut à cette époque qu'ils appelèrent ces nouveaux rivages , leur chère & nouvelle patrie ; avec joie ils quittèrent le nom d'Anglois , d'Irlandois , d'Allemands , de Suédois , de François , pour prendre celui d'Américains. — Leur industrie , protégée & libre , produisit bientôt des richesses ; ces richesses leur acquirent un poids & une importance nouvelle , comme le sol qu'ils cultivoient leur avoit déjà procuré un nouveau rang. — D'êtres errans ;

sans demeure & sans asyle , de soldats fanatiques , persécuteurs ou persécutés , ils devinrent des citoyens. — Ce fut alors que parurent des périodes de bonheur & de simplicité , d'industrie & de paix , qui vraiment ressemblent aux rêves de l'âge d'or ; — l'union , la frugalité , l'abondance , la liberté , l'heureux établissement de leurs enfans , & la santé , devinrent le partage de ces nouveaux Colons.

Les premières époques de ces Colonies , présentent une foule de scènes agréables , instructives & édifiantes : quel dommage qu'il n'ait pas paru parmi eux quelque Poète qui ait su chanter leurs plaisirs , leur innocence & le bonheur pastoral de ces Sociétés naissantes ! — Ils n'étoient sujets qu'à peu de maladies ; de ce côté-là ils ressembloient aux Sauvages qui souvent étoient mêlés avec eux ; leurs provisions étoient saines & simples , l'eau leur servoit de boisson. — Leurs passions & leurs désirs étoient heureusement retenus par la nécessité du travail , la Religion , simple comme les hommes qu'elle instruisoit , n'exigeoit d'eux qu'un culte de reconnoissance. — L'hospitalité générale tenoit lieu d'Hôpitaux & d'Auberges. — Ils étoient nourris , protégés & conduits par la nature elle-même par la tempérance & l'industrie ; ils ignoroient l'art

de la Médecine; les racines de leurs bois, les simples de leurs champs, qu'ils avoient appris à connoître par leur commerce avec les Sauvages, fournissoient à nos pères tous les médicamens dont ils avoient besoin; les Médecins & les Prêtres étoient parmi eux deux classes d'hommes peu connues & presque inutiles.

La sphère de nos connoissances s'est étendue depuis, proportionnellement aux progrès de nos Sociétés; notre génie a marché d'un pas égal avec notre Agriculture & notre Commerce. — Ces connoissances n'ont cessé d'être cultivées & augmentées dans toutes les Provinces par l'établissement de plusieurs Collèges & de l'Académie d'Instruction, par la circulation des Livres, par la publicité des débats de nos Assemblées Législatives & par nos Gazettes. — Ces dernières unissent singulièrement le plaisir des nouvelles aux détails politiques, l'instruction à l'agrément & à la nouveauté.

Il n'est pas aisé à un Européen de concevoir tout le bien qui provient de la lecture & de l'immense circulation de ces papiers volumineux, dont la collection annuelle forme des archives, souvent curieuses & instructives. — La pleine & entière liberté de l'Imprimerie, l'importation des meilleurs livres de l'Europe, le goût de la lecture, le nombre de petites

bibliothèques, la facilité de faire imprimer ses idées, tous ces grands privilèges sont devenus autant de génies tutélaires, autant de lampes nocturnes, qui nous gardent, qui nous excitent, qui nous conduisent & nous éclairent; un commerce protégé, a fait naître parmi nous, a encouragé l'agriculture & les défrichemens, & a rendu le goût de la vie champêtre, un goût national. — J'ai vu des contrées qui, de terres boisées & épaisses, de marais impénétrables, ont été changées dans l'espace de dix ans, en une région fertile & charmante: celui de *Vermont* (1) est une preuve récente de ce phénomène d'industrie.

L'établissement des postes fait circuler nos lettres & nos idées, depuis une extrémité du continent jusques à l'autre; c'est une des chaînes sociales les plus douces & les plus utiles. — Cette invention moderne a un effet merveilleux sur les mœurs & sur la société. Vous savez combien la facilité des correspondances unit les hommes, propage les secrets instructifs, les nouvelles découvertes, fait naître

(1) Démembrement de l'état de New-York, compris entre le lac Champlain, la ligne du Canada, la rivière de Connecticut, & les nouvelles limites qui le divisent de ce premier Etat.

tre & répand les idées lumineuses , les projets utiles , & en général toutes les différentes spéculations d'où proviennent les sources du commerce , des échanges & de l'instruction. — Dans bien des endroits obscurs & même nouvellement établis , les Colons reçoivent toutes les semaines les nouvelles intéressantes de l'Europe , le prix des denrées , l'état du commerce & les disputes politiques de toutes les Provinces.

La part que chacun de nous prend au choix des Législateurs , aux conférences publiques , aux débats de nos assemblées , fait que les Gazettes sont lues avec avidité jusques sous les cabanes d'écorce : telles sont les causes qui nourrissent nos connoissances , excitent notre curiosité , allument & entretiennent le flambeau du génie , excitent dans tous les cœurs un vif intérêt pour la chose publique , & un grand désir des nouvelles découvertes.

Tel est , aussi laconiquement que j'ai pu le dire , l'état des choses parmi nous , & voilà pourquoi vous avez observé que les richesses du Négociant , l'industrie d'un grand Cultivateur & la science d'un Avocat , ne sont point parmi nous incompatibles avec la sagacité du Politique , les vues de l'Homme d'Etat , le patriotisme du Citoyen , la bravoure du Soldat & la science Académique.

Imprimer les
ont devenus
t de lampes
i nous exci-
s éclairent ;
parmi nous ,
éfrichemens ,
mpêtre , un
ontrées qui ,
marais impé-
s l'espace de
charmante :
euve récente

circuler nos
extrémité du
est une des
& les plus
ne a un effet
r la société.
s correspon-
e les secrets
tes , fait naî-

York , compris
ada , la rivière
qui le divisent

D'un autre côté , la sagesse des loix , les bénédictions de la paix , un commerce florissant , une culture sans entraves , l'admirable facilité de nos naturalisations , le bas prix des terres nouvelles , le haut prix auquel nous avons vendu nos bleds & nos farines depuis plusieurs années ; — toutes ces causes ont accéléré notre population , avec une rapidité jusqu'ici sans exemple.

Quoique les puînés de la nature , nous sommes cependant la race destinée à produire la révolution la plus consolante pour l'humanité ; nous serons peut-être la cause que l'Europe ne se baignera plus dans le sang de ses habitans , pour la gloire du Dieu de paix ; que la vaine folie des conquêtes passera , que le commerce deviendra plus respecté qu'il ne l'a été jusqu'ici , qu'on le regardera comme le soutien de l'agriculture , & la source du pouvoir le plus légitime ; comme le destructeur des faux préjugés , & l'améliorateur des sociétés. — Si jamais cela arrive , les Nations ne jouiront-elles pas de plus de bonheur & de plus de repos ?

Quoique divisés en un certain nombre de Provinces & de Gouvernemens , nos peuples sont tous unis par l'analogie des grandes opinions , & par celle des principes religieux ,

moraux & politiques; ils sont tous unis par la bénignité de loix sages & humaines, par de bons chemins ou par des rivières navigables. — Tous, à l'ombre de leurs acacias, vivent du fruit de leurs travaux & de leur industrie.

Quoique differens entre eux par l'effet du climat, par l'adoption de quelques opinions & de quelques coutumes, ils se ressemblent tous dans les grands traits primordiaux. — Ainsi que le même boisseau & les mêmes mesures sont établies depuis un bout du continent jusqu'à l'autre, ainsi l'amour de l'industrie, de la tolérance & de la liberté est-il devenu l'opinion générale, & déjà un préjugé de l'enfance.

Ici, tout le monde est bien nourri, parce que chacun y travaille pour soi-même, sans rentes onéreuses ni redevances humiliantes; parce que nos taxes sont légères & équitablement imposées; parce que la plupart des hommes industriels peuvent ici posséder quelque chose; parce que dans un pays agricole, où la terre est plus commune que les hommes, les comestibles sont à bon marché; parce que les quatre cinquièmes de nos habitans possèdent une portion de terre; parce qu'un commerce libre & étendu & des champs bien cultivés, fournissent à tous les besoins essentiels.

— Nous sommes aisés & heureux , parce que nous ne connoissons pas encore le poison du luxe , la richesse oiseule , les distinctions de la noblesse , les droits de primogéniture , & l'accumulation des fortunes ; parce que nos mœurs sont simples & bonnes : — telles sont les sources secondaires de notre prospérité. — La première & la plus considérable , vient de ce que l'influence du système féodal n'a jamais passé la mer pour y condamner une classe d'hommes à obéir , à ramper sous des maîtres & à travailler pour les autres ; — elle vient de ce que nous ne reconnoissons jusqu'ici d'autres redevances quelconques , que ce que chacun doit à la patrie , d'autres maîtres que les loix , ni enfin d'autres seigneurs que celui du ciel & de la terre ; mais cette prospérité a été chèrement acquise.

Lisez l'histoire de nos provinces , & vous verrez ce que les hommes osent entreprendre , ce qu'ils osent souffrir , quand ils cherchent le bonheur à l'ombre de la liberté. — Chaque page de ces histoires démontre une exaltation de force , de courage , de hardiesse , de magnanimité même , qui remplit l'esprit du lecteur d'étonnement & d'admiration. — Si ces premiers Colons n'eussent eu qu'un pays , & n'eussent point eu une patrie adoptive , ils auroient

été détruits par les Sauvages, ou dévorés par les loups; — & ces belles colonies n'auroient peut-être jamais existé, ou du moins beaucoup plus tard. —

L'état de prospérité dont nous jouissons; notre existence morale & politique, est incontestablement dûe à l'heureux enthousiasme des premiers Colons, ainsi qu'aux concessions généreuses des Rois Britanniques; nous devons donc à l'un & à l'autre ce que nous sommes. Cachons, sous le voile de la reconnoissance, sous celui de leur industrie persévérante & de leur sagesse labbrieuse, les crimes & les injustices qui ternirent l'origine de plusieurs établissemens. Les premiers fondemens de presque toutes ces provinces ont été teints de sang humain, dans les guerres que nos ancêtres eurent à supporter contre les Sauvages dont ils avoient envahi la propriété. — Les premières pierres de ces fondemens furent souvent renversées par la fureur de la discorde, par des restes de fanatisme & par les malheurs de la disette. Telle est à-peu-près l'histoire du commencement & du progrès de toutes les sociétés humaines. Ici, c'étoit des loups Européens qui vouloient s'emparer des forêts & des retraites d'ours Américains. — Combien de fois, dans cette lecture, ne verriez-vous

pas en tremblant le berceau à moitié renversé, & l'enfant au moment d'être dévoré ! — Combien de fois ne le verriez-vous pas s'échapper au danger par le moyen des circonstances les plus singulières, & devenir enfin ce que vous le voyez aujourd'hui ! — C'est l'histoire du jeune Hercule, environné d'ennemis sous la figure de serpens. —

Nos villes frappent un étranger, dites-vous ? — Je n'en suis pas étonné. — Leur propreté, leur régularité & leur police sont vraiment étonnantes ; elles n'ont cependant pas été fondées par des Rois puissans ni par de grands Conquérans ; tout ce que vous avez vu est le fruit de l'industrie protégée, & du génie humain affranchi de ses entraves. — La constitution municipale de nos villes, si bien connue sous le nom de *Corporation* ; la dignité & le pouvoir dont jouissent les Maires & Echevins qui les représentent & les gouvernent, les Cours de Justice auxquelles seuls ils président, la richesse accordée à ces Corporations, en terrains limitrophes, en rivières, en rivages jusqu'à basse-mer, &c., la sage juridiction qui leur est attribuée pour veiller à la construction des quais, à l'alignement & à la largeur des rues, à l'emplacement des édifices publics, aux embellissemens, à l'ordre, à la garde, à

tié renversé ;
ré ! — Com-
as s'échapper
onstances les
ce que vous
l'histoire du
nemis sous la

, dites-vous ?
ur propreté ,
ont vraiment
t pas été fon-
ar de grands
vez vu est le
du génie hu-
— La consti-
i bien connue
dignité & le
& Echevins
vernement , les
ils président ,
orations , en
en rivages
jurisdiction
la construc-
a la largeur
ces publics ,
la garde , à

la propreté , à tous les détails d'une police éclairée ; telles sont les causes auxquelles il faut attribuer la différence qui se trouve & que vous peignez si énergiquement entre vos villes antiques, sombres & fétides, construites au hasard & mal gouvernées, & la belle régularité, la jeune, la fraîche beauté des nôtres. — Sans avoir à nous garantir de l'irruption de Barons puissans, nous les avons bâties à l'abri des loix, le compas & la boussole à la main. —

Mais si, après avoir quitté nos villes, un Européen parcourt nos campagnes, ne fera-t-il pas surpris de leur étendue, vu l'époque de leur défrichement ? Ne fera-t-il pas surpris du grand nombre de nos bacs, de la construction de nos ponts, de la bonté de nos auberges ? — Par-tout, (si on en excepte quelques terrains nouveaux ou mauvais,) depuis Pénobscot jusqu'à Savannah, il y observera des maisons décentes, des champs enclos, des vergers de pommiers dans les provinces du Nord, & de pêcheurs dans celles du Midi ; par-tout il verra des enfans vigoureux & fains, & des troupeaux plus ou moins nombreux. —
« Voilà, dira ce Voyageur, voilà les vrais sym-
» boles de la prospérité & de l'industrie. »

De quelque côté que ce Voyageur tourne

ses pas, il voit que l'agriculture est l'occupation la plus chérie & la plus estimée ; personne n'est oisif dans le trajet immense dont je viens de vous parler. Il n'y verra point le pays divisé entre un certain nombre de Barons, qui, du haut des tours de leurs châteaux crénelés, font acheter à leurs vassaux la concession de leurs terres pour des servitudes honteuses. — Il n'y verra ni l'antique Abbaye, ni le Couvent isolé. —

Ne serions-nous pas les plus coupables des hommes, si, placés comme nous le sommes, sur un sol neuf, sur une terre encore vierge, nous ne nous servions pas de la hache & de la charrue ? Toutes ces provinces poursuivent le même objet d'une manière uniforme, c'est-à-dire, elles étendent leurs établissemens en proportion du progrès de leurs établissemens. — Ainsi, pendant qu'une partie des Colons abat les arbres, défriche, sème & moissonne, l'autre est occupée à transporter sur nos rivières les productions de la terre à nos villes capitales, d'où elles sont envoyées dans toutes les parties de l'Europe. — Un nombre immense de petits vaisseaux, de barques, de pirogues, lient & unissent toutes les parties de ce vaste continent, & y entretiennent l'égalité & l'abondance. — C'est, vous le savez, sur
cette

cette variété de sols , de climats , de productions & de besoins, qu'est fondée la première base de nos exportations réciproques, comme l'excédent de nos denrées produit notre commerce extérieur. — La grande quantité de rivières navigables qui rendent cet hémisphère supérieur peut-être à toutes les autres parties du monde , le nombre de baies & de lacs, la grande ligne maritime que nous occupons , nos bois de construction , nos mines de fer , tout sur cette terre invite l'homme, d'un côté, à la culture, de l'autre à la construction des vaisseaux & à la mer.

La quantité immense de poissons que les habitans des provinces du Nord vont annuellement pêcher sur les bancs , forme & occupe un nombre infini de Matelots. La pêche de la baleine , (poussée au plus haut point de perfection) est devenue l'école de nos plus hardis navigateurs ; depuis la baie de Baffin jusqu'aux îles Falkland, il n'y a point de parages où ils n'y aillent chercher ce poisson gigantesque.

— Les provinces du milieu exportent annuellement une quantité immense de grain , de salaisons , de farines , de biscuits , du fer , du cuivre , des planches , du merrein , du beurre , des pelleteries , de la soude ou potasse ; ces exportations employent un nombre infini de

vaiffeaux. — Le riz, le tabac, l'indigo, & les autres productions du Sud ont donné naiffance à un commerce immense. — Les bois de construction, les mâts, les goudrons, le cedre & mille autres articles fe trouvent dans prefque toutes ces Provinces. —

C'est ainfi que ce continent peut fe fuffire à lui-même, & fournir en même-tems aux autres Nations ce dont elles ont absolument befoin. Nous poffédons ce qui eft effentiellement utile aux hommes ; dans la fuite nous introduirons, nous cultiverons avec foïn, tout ce que les Indes, l'Afrique & l'Europe produifent de plus rare & de plus utile ; ceci eft un de nos projets favoris, & pour l'exécuter, nous ne manquerons ni de génie, ni d'émulation.

Il eft donc très-probable, vu l'état nouveau de la Société humaine parmi nous, que ce continent deviendra un jour le théâtre où les refforts de l'efprit humain abandonnés à eux-mêmes, acquerront toute l'énergie dont ils font fufceptibles. — Le théâtre où la nature humaine, fi long-tems rétrécie, fi long-tems réduite à la mefure des Pygmées, recevra peut-être fes derniers & fes plus grands honneurs dans tous les arts, dans toutes les fciences, ainfi que dans la carrière civile &

militaire. — Plusieurs autres parties du monde ont eu anciennement leur période de prospérité ; elles en ont joui jusqu'à ce que le despotisme , la corruption des mœurs , ou l'invasion des barbares ait tout renversé & tout fait oublier.

Ce doit être une consolation pour les gens de bien , de voir un nouvel hémisphère s'émergé du sein des eaux , si semblable à l'Europe , & dont les germes , l'air vital & le sol n'attendent plus que le progrès du tems pour le remplir d'une multitude d'hommes.

Nos Cours administrent la justice dans nos Capitales , ainsi que dans nos différens districts ; il y a peu d'endroits qui ne soient à portée de nos Juges ambulans , qui vont annuellement tenir leurs Séances dans tous nos Comtés ; tous les cantons sont pourvus en outre de Juges de Paix , nommés par nos Gouverneurs , & de Cours inférieures toujours permanentes. — Chacun de ces Précincts est muni , en outre , des plus beaux privilèges municipaux , tels que ceux de choisir des Affecteurs , des Collecteurs , des Superviseurs , des Trésoriers , des Inspecteurs de chemins , des Pères des pauvres , & plusieurs autres Officiers publics. Chaque propriétaire possède en outre le grand privilège de donner sa voix

pour le choix de celui qui doit représenter le Comté dans l'Assemblée Provinciale ; la loi exige que ce Membre du Corps législatif y réside & soit un Cultivateur, c'est-à-dire, qu'il y possède des terres. Avant de partir pour la Capitale, où se tiennent nos assemblées, il est obligé de consulter les habitans qui l'ont nommé, sur les loix particulières qui pourroient contribuer à la prospérité de leur canton. Ces représentans reçoivent une piastre par jour, pendant tout le tems qu'ils sont absens pour le service public.

La loi a fixé des Arpenteurs jurés dans tous les districts, pour mesurer les terres concédées, diviser les propriétés, &c. — Elle y a aussi fixé des Clercs ou Greffiers, qui enregistrent avec soin les copies de nos achats, de nos patentes, de nos archives & de tous nos papiers de famille ; c'est dans ces bureaux que sont conservés, avec le plus grand soin, nos titres les plus précieux & les testamens de nos pères.

Tous les hivers, nos Assemblées législatives sont occupées à promulguer les loix qui peuvent être utiles, ou à corriger celles qui ont cessé de l'être ; les débats de ces Assemblées, si intéressans pour tous les citoyens, sont rendus publics par la présence de ceux

qui veulent y assister, ainsi que par la circulation de nos gazettes.

La plupart de nos Provinces sont présidées par des Gouverneurs nommés par le Roi (1), qui, sans faste onéreux, sans vaine pompe, font respecter le Souverain, & n'ont que peu le pouvoir d'opprimer injustement en son nom.

L'éducation particulière que reçoivent nos enfans est fondée sur la tolérance qu'on leur inspire, sur la religion qu'on leur apprend, sur le respect des Loix & des Magistrats; — plus avancés en âge, ils prennent une teinture de ces mêmes loix, apprennent l'art d'écrire & de lire, souvent la géométrie, l'arpentage & la navigation; d'un autre côté, la tendresse avec laquelle ils sont élevés, l'égalité qu'ils observent parmi eux, l'émancipation de l'autorité paternelle que la loi leur accorde à vingt-un ans, la conversation de leurs parens, le genre de vie auquel ils sont habitués, la simplicité de nos plaisirs & de nos amusemens, la liberté sociale, l'hospitalité; que vous dirai-je, l'air qu'ils respirent peut-être, tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont entendu, sert à leur

(1) Il faut se rappeler que ceci est écrit avant la Révolution.

donner de l'émulation & de l'industrie , le goût du commerce ou de la culture , & à leur inspirer l'amour de la Patrie ; — de-là cette nuance particulière & caractéristique ; de-là cette nouvelle modification d'existence civile & politique qui constitue l'Américain , & le rendra dans la suite bien différent des autres Nations.

Nous avons des Eglises dans tous les endroits convenables , que chaque secte y a bâtie à son gré ; — plusieurs sont construites avec beaucoup d'élégance ; la Religion , l'amour & la crainte de Dieu est parmi nous le premier lien de la société & le premier garant des mœurs ; mais cette fille du Ciel , loin d'opprimer les hommes , ne sert qu'à bénir nos travaux , à porter nos vœux au pied du trône éternel , & à implorer la miséricorde & la clémence de l'Être suprême.

Ici , toutes les sectes sont reçues & tolérées , tous nos bons livres nous enseignent que ce sont les branches du même arbre , comme nous sommes les enfans du même père ; — cette discordance apparente est devenue parmi nous la base la plus philosophique & la plus certaine du repos public , ainsi que de l'harmonie générale ; — nous avons laissé , à douze cens lieues vers l'Orient , le zèle amer & tur-

l'industrie , le
ture , & à leur
— de-là cette
ristique ; de-là
existence civile
méricain , & le
ent des autres

ns tous les en-
que secte y a
ont construites
Religion , l'a-
parmi nous le
premier garant
du Ciel , loin
fert qu'à bénir
ux au pied du
miséricorde &

es & tolérées ,
ignent que ce
rbre , comme
ême père ; —
devenue parmi
que & la plus
que de l'har-
laissé , à douze
le amer & tur-

bulent ; — nous n'ignorons pas que c'est à cette manie de l'esprit humain que plusieurs de nos provinces doivent une partie de leur population & de leur grandeur.

Le mélange de tant de nations & de tant de sectes , vivant depuis un siècle à l'ombre de l'égalité & de la justice , nous a enfin conduits à la sagesse , en nous rendant plus véritablement frères encore que par-tout ailleurs ; — la première base de nos loix est la liberté & la tolérance ; de-là un esprit doux & charitable s'est introduit dans tous les cœurs , & est devenu le premier trait de notre caractère national ; — nous sommes , je crois , après notre Métropole , la société la plus nombreuse qui ait établi pour principe d'admettre toutes les manières d'adorer Dieu , & qui ait regardé comme un des premiers droits de la conscience , le privilège de l'adorer chacun à sa façon , & de ne plus se haïr au nom du Dieu de paix & de miséricorde.

Les mœurs dépendent , vous ne l'ignorez pas , du genre d'occupations , de l'éducation , des préjugés , de la religion & du gouvernement auquel les hommes obéissent. — Refusez-vous de rendre justice à notre charité publique , si évidemment démontrée dans l'établissement de nos hôpitaux , où règnent

propreté & l'abondance, elle l'est encore par la générosité avec laquelle les émigrans sont souvent reçus parmi nous. Plusieurs fois je vous ai entendu louer notre hospitalité, la simplicité de nos mœurs, notre bonhomie, la sagesse de nos usages, & sur-tout cette sagesse naturelle, ce génie industrieux, toujours agissant & toujours actif, qui nous anime dès notre jeunesse, qui nous conduit de projets en projets, les uns vers les spéculations maritimes, les autres vers quelque nouvel établissement, quelques nouveaux essais, ou vers la profondeur de notre continent.

Vous connoissez l'humanité avec laquelle les voyageurs sont invités, sont accueillis par les Marchands de nos villes, ainsi que par les Cultivateurs de nos campagnes; vous avez observé une paix, une tranquillité générale dans une route de plus de 400 lieues; vous n'y avez pas entendu parler d'un vol, & à peine y avez-vous vu une porte fermée au verrou: à quoi bon donc vous peindrai-je les mœurs d'un peuple qui ne s'occupe que du labourage ou du commerce, d'un peuple humain, éclairé, étranger à toute espèce de servitude féodale, ainsi qu'aux distinctions aristocratiques; qui regarde les droits de primogéniture comme le crime d'un père envers le reste de ses enfans,

comme une insulte faite à la nature , comme un outrage public ? — à quoi bon vous peindrai-je les mœurs d'un peuple qui jouit d'une liberté raisonnable , qui possède de son chef des terres qu'il cultive , qui ne reconnoît dans l'homme que deux dignités seulement , celle de la magistrature & celle du mérite utile ; chez qui l'honneur de la vieillesse consiste à être entouré d'une nombreuse postérité ; qui hait l'oisiveté comme le plus dangereux des maux ; qui , n'ayant nulle antique crédulité , nul préjugé dangereux , nulles anciennes opinions , étudie avec soin les nouvelles découvertes des autres Nations , les unit aux siennes , & les adopte avec joie ; — d'un peuple qui enfin obéit à une religion douce & bienfaisante , ainsi qu'à un gouvernement libre & sage ?

Quant à nos mariages , vous le savez , c'est ici le pays où ils sont en général fort heureux , parce que nos filles n'ont d'autre dot que leur vertu , leur beauté & leur esprit d'économie. — Ici tout le monde se marie de bonne heure ; c'est le premier desir de la jeunesse ; alors la fanté & l'union nous donnent de l'émulation , nous excitent au travail , & en adoucissent la sévérité ; nos richesses premières viennent de l'utilité & des connoissances domestiques de

nos femmes. — Si un Américain veut être heureux, il faut, dit le proverbe, qu'il consulte celle que le ciel lui a donné; les femmes unissent, pour la plupart, la propriété au bon ménage, l'intelligence à l'économie. — Leur fécondité ne manque jamais de remplir nos habitations d'enfans sains & robustes, ainsi que leur industrie, de nous vêtir avec le linge & les habits qu'elles filent & font filer dans nos maisons: nous ne connoissons pas ce sacrilège, si commun en Europe, dont vous m'avez tant parlé; — la nature elle-même fixe le nombre des enfans qu'elle veut bien nous donner, ce sont autant de présens que nous recevons avec joie & avec reconnaissance; nos femmes les nourrissent avec la plus grande tendresse.

Nos Eglises sont desservies par des Prêtres; qui, comme nous, travaillent & cultivent les amples glèbes que nous y avons attachées; — ces Prêtres ne sont point les plantes stériles, ni l'arbre infructueux de l'évangile; — leur célibat seroit une perte irréparable, un larcin criminel fait à une Société naissante; comme nous, ils élèvent de nombreuses familles, & unissent la prédication de l'Évangile au labourage de la terre; — outre leurs glèbes, ils reçoivent les dons que nous leur faisons vo-

lontamment; mais nous serions bien fâchés de les voir jouir des richesses dont la possession est toujours funeste & dangereuse ; le véritable asyle de la vertu est la médiocrité : — que serions-nous aujourd'hui , si nous avions admis parmi nous une classe d'hommes riches sans travail , & sans être obligés de contribuer en rien au bien général ? nous serions encore des enfans à la lisière.

Nous avons trouvé ce continent presque vuide d'hommes , & ces hommes sauvages & nouveaux ne favoient point embellir la terre ; — il étoit donc nécessaire , pour prospérer , de donner à nos jeunes sociétés toute l'énergie possible ; — il étoit donc nécessaire que nous fussions tous des citoyens , que chacun eût sa valeur & son poids , que la liberté , la tolérance & la justice devinssent nos divinités tutélaires ; — que le glaive de la loi , qui punit si rarement parmi nous , ne punit encore qu'avec le regret d'ôter la vie à un homme ; que cette même loi nous apprit la valeur d'un individu , par rapport à lui-même , comme possédant le droit d'exister & d'être heureux ; & par rapport à la société , qu'il embellit par sa présence , & qu'il enrichit par ses travaux. — Il étoit donc nécessaire que notre dépendance sociale ne fût établie que pour le bien

général, & que la multitude ne pût jamais être sacrifiée au bonheur apparent de quelques individus ; — il étoit donc nécessaire que cette subordination devînt non une chaîne dure & pesante ; mais un lien doux & facile, qui nous réunit & nous resserrât sans nous comprimer.

De ces principes salutaires dépendoit notre accroissement ; aussi dans l'espace d'un siècle, notre société, sortant de son foible berceau, s'est-elle accrue à trois millions d'habitans, qui cultive aujourd'hui une zone de neuf cent milles (1) de long, sur soixante-dix de large à-peu-près, qui y ont fondé plus de cent villes, bâti plus de six cens mille maisons, & défriché plus de 4,000,000 acres de terre (2).

Ici le Botaniste pourroit trouver un champ vaste & fécond ; le Naturaliste une multitude de pierres, de végétaux, de terres & de minéraux qu'il ne connoissoit pas ; le Philosophe

(1) Trois mille anglais font une lieue commune.

(2) L'Auteur veut dire que si tout le terrain enclos des treize Etats étoit rassemblé, il constitueroit une zone de neuf cent mille de long, sur soixante-dix de large, égale à un carré de deux cens soixante milles, du contenu de quarante millions d'arpens.

feroit sûr d'y voir un spectacle attendrissant ; & le simple citoyen des scènes instructives. N'est-il donc pas étonnant que parmi tant de Savans Européens , aucun n'ait encore daigné venir nous visiter ? — Et pourquoi serions-nous si ignorés ? — Notre étendue géographique ne nous annonce-t-elle pas à tous les autres peuples ? — La somme de notre industrie n'est-elle pas enregistrée dans les douanes angloises ? — Non , c'est vers la Grèce dégénérée, c'est vers l'antique Italie que cheminent tous les voyageurs. — Encore si l'on pouvoit recueillir dans ces contrées quelques étincelles de leur ancien génie, si l'on pouvoit y retrouver le tombeau des Socrates & des Aristides , des Catons & des Fabius , je leur pardonnerois , — je passerois la mer moi-même pour offrir mon encens à ces précieuses reliques.

Ne blasphémerois-je donc point , en disant qu'il seroit peut-être plus instructif de venir parmi nous , y contempler le germe primordial & les progrès d'un peuple éclairé & nouveau , que d'aller en Italie y dessiner les monumens de la décadence , & y marcher sur les débris d'un ancien peuple ? — Peut-être seroit-il plus instructif de traverser l'Océan pour voir une nation heureuse , que de franchir les

pût jamais
t de quel-
nécessaire
une chaîne
& facile ,
sans nous

doit notre
d'un siècle,
le berceau,
d'habitans,
e de neuf
ante-dix de
dé plus de
mille mai-
oo âcres de

un champ
multitude
& de mi-
Philosophe

mmune.

in enclos des
une zone de
large, égale
ou contenu de

Alpes pour y voir celle qui , dit-on , l'a été : — peut-être feroit-il plus consolant de venir admirer nos villes alignées , propres & commerçantes que d'aller visiter quelque temple ruiné , parmi les décombres menaçans & à travers des rues tortueuses & obscures , où le buisson du désert , où l'herbe de la solitude & le silence de la dépopulation ont succédé à la foule , à la propreté & à l'industrie ?

Si , parmi nos établissemens , le voyageur n'étoit pas frappé de la vue d'un arc de triomphe , d'un obélisque imposant , aussi n'y verroit-il pas sous tant de nuances la misère & l'avilissement d'une Nation jadis illustre ? —

Et après tout , mon ami , l'examen des superbes ruines d'Italie , l'étude de ses beaux Arts , tendent-ils à rendre les hommes plus vertueux , plus heureux & plus dignes de l'être ? — La connoissance de nos législations n'auroit-elle pas un effet bien différent ? — Pour moi , je crois qu'il feroit plus agréable de se trouver à l'origine des choses , qu'à la triste revue des fragmens du passé.

Si j'étois en Italie , je me dirois sans cesse :
 « Tu marches sur une terre sujette , dès
 » son origine , aux bouleversemens ; souvent
 » elle tremble & est agitée ; c'est ici que la

on, l'a été :
 tant de venir
 res & com-
 quelque temple
 çans & à tra-
 cures , où le
 la solitude &
 succédé à la
 ie ?

le voyageur
 d'un arc de
 osant , aussi
 e nuances la
 tion jadis il-

amen des fu-
 s beaux Arts,
 us vertueux,
 être ? — La
 uroit-elle pas
 moi , je crois
 ouver à l'ori-
 ue des frag-

s sans cesse :
 sujette , dès
 ens ; souvent
 t ici que la

» nature , dans ses convulsions ; grondé , me-
 » nace & punit plus qu'ailleurs la stupide té-
 » mérité des hommes : n'a-t-elle pas englouti ,
 » il y a dix-huit siècles , deux superbes Villes ;
 » n'a-t-elle pas renversé plusieurs fois les ri-
 » vages de la Sicile ? — Redoutons l'approche
 » des marais Pontins , c'est le séjour des épidé-
 » mies & de la stérilité : n'approchons qu'en
 » tremblant de la vénérable & ancienne Mé-
 » tropole ; car elle est située au milieu d'un
 » désert infect. — Sa grandeur présente , me
 » dirai-je , (précaire , puisqu'elle n'existe ni
 » sur la liberté , ni sur la culture , ni sur le
 » commerce) doit donc vaciller , doit donc
 » chanceler , comme les antiques colonnes ;
 » comme les tremblantes ruines qu'elle con-
 » tient dans ses murs ? Oh ! Rome , ton exis-
 » tence actuelle m'étonne presque autant que
 » ta grandeur passée ? »

La vue de nos établissemens dans toutes
 les gradations de leur ancienneté , dans toutes
 les nuances de leur amélioration ; nos ports
 de mer , le voisinage de nos villes , réjouiroit
 involontairement l'ame du Voyageur , auquel
 l'approche d'une capitale seroit annoncée par
 le nombre , l'élégance , la beauté des plan-
 tations & la perfection de la culture. — La
 vue de cette douce perspective lui inspireroit,

j'en suis sûr , les idées les plus consolantes & les réflexions les plus utiles. — Son imagination , délivrée du fardeau de se rappeler sans cesse tant de crimes & de malheurs , tant de révolutions affligeantes , jouiroit d'avance du spectacle magnifique que prépare ce continent. — Et quand , me demanderez - vous , jouirons nous en effet de ce grand spectacle ? — Lorsque les générations futures auront rempli une partie de son étendue ; lorsque nos mines feront découvertes & exploitées , nos canaux de communication ouverts pour joindre les sources de nos rivières ; — lorsque de nouvelles inventions auront enrichi la mécanique & perfectionné le pouvoir des hommes ; — lorsque la foule des Arts & des Sciences utiles auront embelli notre Société , & auront ajouté une dignité nouvelle à l'existence des races futures. — C'est alors que nous deviendrons les voisins des Russes , qui ne s'en doutent pas aujourd'hui ; — c'est alors que nous visiterons le Japon & les Indes , en remontant nos rivières & en passant sur nos terres. — Ce fera l'époque où l'or du midi se mariera au fer du Nord. — C'est alors que nos flottes marchandes traverseront les grands lacs & uniront les parties les plus éloignées de l'intérieur de ce vaste continent. — Long - tems avant ce moment ,

moment, nos vaisseaux parcourront toutes les mers; nos talens & notre énergie donneront à l'univers l'exemple le plus efficace, & notre commerce deviendra le lien le plus utile de toutes les Nations.

L'Italie n'a eu qu'un période, où elle méritoit le respect de la terre, & l'attention des voyageurs : — c'étoit dans ces tems héroïques, où des citoyens quittoient la charrue pour défendre leur patrie; où le mépris de la vie, la crainte des Dieux, l'amour de leurs foyers & la simplicité des mœurs, les avoient élevés au plus haut rang. — Rome n'avoit alors ni temples fastueux, ni superbes palais; ses citoyens seuls faisoient sa richesse, sa simple & noble parure. — Ces héros sont passés, il ne nous reste plus que le souvenir & l'impression de leur exemple : — Souvenir qui, peut-être un jour, fera naître parmi nous des hommes qui les imiteront; car, comme eux, d'une main nous tenons nos charrues; & de l'autre, comme eux, nous saurons saisir les armes, si jamais l'ambition ou la tyrannie nous attaquent.

« Viens parmi nous, voyageur Européen?
 » — ici tu te reposeras à l'ombre de nos ver-
 » gers, tu iras méditer dans la solitude de nos
 » forêts; — ici tu te réjouiras dans nos champs

» en conversant avec nos laboureurs intelli-
» gens ; tu observeras la terre , les montagnes
» & les marais tels qu'ils sont sortis des mains
» de la nature. — Ici tu verras une nouvelle
» race d'hommes , indomptables & incapables
» d'être civilisés. — Plus heureux peut-être
» dans leur état , que dans celui qu'on a vai-
» nement essayé de leur faire prendre ; —
» parce qu'ils ne peuvent concevoir d'autre
» bonheur que celui d'être libres & indépen-
» dans. — Tu iras philosopher avec ces en-
» fans puînés de la nature : quel vaste champ
» pour la méditation ! — Tu participeras , si
» tu le veux , à la dignité de leurs adoptions ,
» en remplaçant quelques-uns de leurs parens ;
» tu deviendras membre de leurs villages : tu
» seras même incorporé dans leur société , si
» tu préfères , comme tant d'Européens ont
» fait , leur vie simple & tranquille à toutes
» les brillantes entraves , à toute la science
» inutile de tes sociétés Européennes. — Tu
» iras voir nos grands lacs , ces mers inté-
» rieures & immenses qui étonnent le specta-
» teur. — Tu monteras sur la cîme des Apala-
» ches , d'où tu contempleras d'un côté ce que
» nous avons déjà fait depuis les rivages de la
» mer ; de l'autre , ce qui nous reste à faire
» pour peupler & défricher la profonde éten-

» due de cette quatrieme partie du monde. —
 » Si tu aimes mieux remplacer l'illusion des
 » vains souvenirs , les regrets inutiles , la sté-
 » rile admiration des ruines d'Italie , par la
 » vue de tant de scènes instructives & nouvelles
 » que présente ce Continent , tu préféreras ,
 » j'en suis sûr , la vue de trois cens lieues de
 » pays nouvellement défriché ; tu préféreras le
 » riant aspect d'une grande plantation mise en
 » valeur , par la seule industrie du propriétaire ;
 » tu préféreras la vue d'une vaste grange Amé-
 » ricaine remplie des moissons d'un seul Colon ,
 » à celle des débris inutiles de quelque beau
 » Temple de Cérès. »

Adieu , ST. JOHN.



Carlisle, 6 Mai 1771.

P E N S É E S

D' U N

CULTIVATEUR AMÉRICAIN,

Sur son Sort & les Plaisirs de la Campagne.

C O M M E vous êtes le premier Européen éclairé que j'aye jamais connu, ne soyez point étonné si, suivant ma promesse, je m'empresse aujourd'hui de cultiver votre amitié & votre correspondance. Les savans détails que vous m'avez envoyés me font voir la différence de vos coutumes agréables & des nôtres. — Je suis convaincu de votre supériorité; mais, en bonne-foi, ne trouvez-vous pas que nous avons fait des miracles, depuis le peu de tems que nous habitons cette terre nouvelle, avec le petit nombre de bras que nous avons eu, & condamnés, comme nous le sommes, au prix excessif du labour, prix fondé sur la rareté des hommes? — N'avons-nous pas aussi des avantages & des privilèges qui nous sont particuliers?

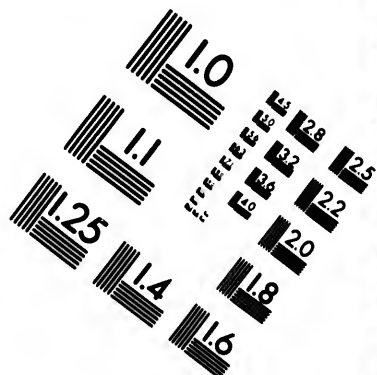
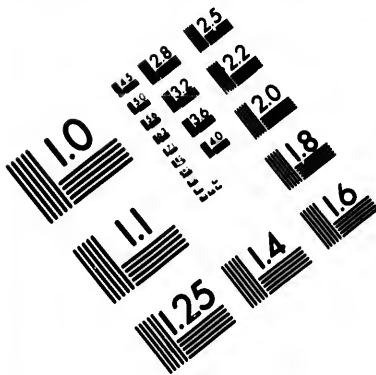
Si j'étois capable de tenir une balance exacte ; je vous démontrerois que peut-être ils nous dédommagent amplement des difficultés de notre situation. — Je remercie l'Être suprême de ce qu'il m'a fait naître plutôt ici qu'ailleurs, de ce qu'il m'a donné le rang de Cultivateur Américain, au lieu de m'avoir placé parmi les Serfs russes, ou les Paysans polonois. — C'est à vos lumières que je dois la connoissance de leur triste sort, & de leur condition déplorable.

—Le croiriez-vous ? que la comparaison tend à augmenter mon bonheur. — Dites - moi, mon cher Académicien, par quelle raison l'idée du mal, considéré comme affligeant les autres, devient - elle une espèce de bien réel pour nous ? — Ce n'est pourtant pas, il s'en faut bien, que je me réjouisse de ce qu'il y ait en Europe tant de malheureux, qui semblent n'avoir reçu, le jour que pour ramper dans l'obscurité ; la vie, que pour sentir la douleur, des besoins, que pour ne les pouvoir satisfaire. — Quel mal ont fait à la nature ces pauvres Russes ? (1)

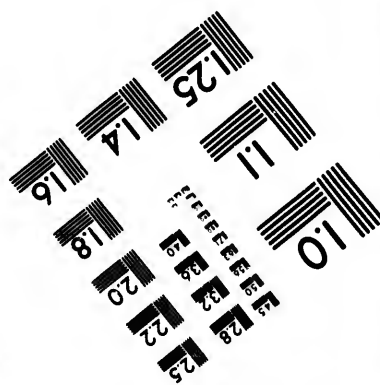
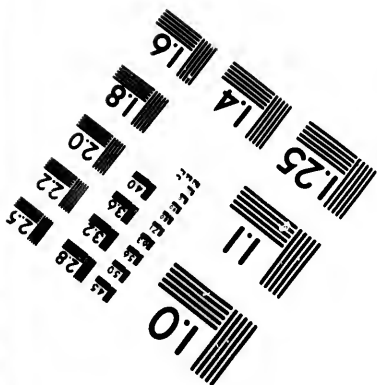
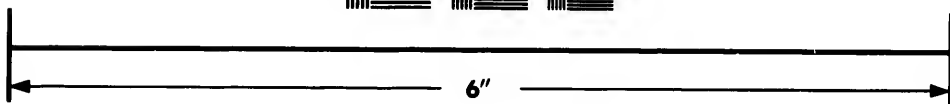
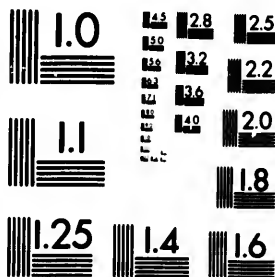
Peu de tems après la mort de mon père, qui me laissa la plantation que je possède au-

(1) On apprend que l'Impératrice régente introduit l'usage des affranchissemens.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
E E E E
E E E E

10
E E E E
E E E E

jourd'hui, je devins tout-à-coup mécontent de mon érat, sans cependant en connoître d'autres ; — Plusieurs fois je fus tenté de le changer, sans savoir lequel je choisirois. — Je ne voyois dans la vie que j'avois menée jusqu'à ce jour, qu'une répétition ennuyeuse des mêmes travaux & des mêmes plaisirs. Je considérois les premiers comme un apanage de la servitude, comme dégradant la dignité d'un homme libre ; l'autre comme insipide & peu convenable à mes goûts. Un jour rêvant au projet que je me proposois, & pour mieux juger de la métamorphose que je préméditois, je me considérai par anticipation, comme ayant déjà vendu ma plantation, dont on m'avoit offert peu de jours auparavant 37,500 livres tournois ; — alors l'aspect de la société se changea soudainement à mes yeux ; j'en fus effrayé, — je ne fais pourquoi ? Le monde ne parut plus vaste, dès que je n'y occupois plus la même place ; je me crus errant ; je crus appercevoir que je perdrois tout mon poids, ma conséquence, ainsi que l'estime de mes amis ; le doute, l'indécision & la crainte accompagnoient tous mes pas ; ma terre alors, ma maison, mes champs & mes prairies se présentèrent subitement à mon imagination sous des couleurs plus riantes & plus chères ; l'idée de demeure, de permanence,

mécontent de
 être d'autres ;
 le changer,
 Je ne voyois
 qu'à ce jour ,
 les mêmes tra-
 considérois les
 la servitude ,
 homme libre ;
 convenable à
 objet que je me
 de la métamor-
 considérai par
 vendu ma plan-
 de jours au-
 ois ; — alors
 soudainement
 — je ne fais
 plus vaste , dès
 e place ; je me
 que je perdrois
 nce , ainsi que
 l'indécision &
 mes pas ; ma
 champs & mes
 nt à mon ima-
 riantes & plus
 permanence ,

de droits municipaux , celle de propriété enfin ,
 que jusqu'ici je n'avois jamais approfondie , se
 développèrent à mon imagination sous les cou-
 leurs les plus attrayantes ; & ce que je croyois
 auparavant chimérique , devint pour moi une
 source réelle de satisfaction & d'amour-propre.
 — « Et pourquoi , me dit alors mon bon génie ,
 » es-tu si mécontent du genre de vie auquel ton
 » père t'a élevé ? pourquoi crois-tu le travail
 » incompatible avec la dignité de l'homme ?
 » pourquoi méprises-tu les plaisirs champêtres ?
 » peut-il y avoir sur la terre un spectacle plus
 » édifiant & plus noble que celui d'une société
 » d'hommes qui , au milieu de l'abondance ,
 » cultivent leurs propres champs & fauchent
 » leurs propres prairies ? Un travail modéré de-
 » vient la source de la santé , l'antidote des
 » chagrins & des soucis ; c'est la médecine uni-
 » verselle qui prévient les maux physiques ,
 » ainsi que ceux de l'ame. Quelle honte à ton
 » âge , de ne connoître pas encore tout le bon-
 » heur de ton état & toutes les bénédictions at-
 » tachées au travail , & particulièrement à la
 » culture de la terre ! — Fais comme ton père ;
 » — sans cesse il mêloit la chanson joyeuse
 » avec ses occupations ; c'est l'amusement d'un
 » esprit qui se repose ; jamais il ne rentrait dans
 » la maison sans le sourire de la satisfaction peinte

» sur son visage ; jamais il ne revoyoit ta mère
 » sans l'embrasser ; — jamais il ne murmuroit
 » des accidens qui lui arrivoient. — Malheu-
 » reux que tu es ! as-tu, comme lui, été per-
 » sécuté, enfermé dans ta jeunesse, conduit
 » pendant trois ans de cachots en cachots, par
 » des Prêtres & des Dragons, & menacé des
 » galères pour la Religion ? as-tu, comme lui,
 » souffert tous les maux de la faim, de la nu-
 » dité & du désespoir ? as-tu, comme lui,
 » traversé l'Océan dans une saison dure & tem-
 » pêteuse, sans vue, sans objet que celui de
 » fuir ta patrie ? as-tu, comme lui, été obligé de
 » déraciner les arbres & les buissons de ta plan-
 » tation, & d'en nettoyer les marais après les
 » avoir desséchés ? as-tu, comme lui, été obligé
 » de faire bâtir une maison, une grange, & de
 » creuser ton puits ? — Non, — plus heureux,
 » sans le savoir, tu n'as jamais, comme lui,
 » vécu sous l'écorce & couché sur des feuilles
 » pendant six mois. — De quoi ose-tu donc te
 » plaindre ? il t'a donné l'éducation d'un honnête
 » Colon ; tu fais lire & écrire, tu fais assez
 » de Géographie pour entendre les Gazettes,
 » de la loi pour savoir les respecter & gérer tes
 » affaires ; — il t'a laissé en outre une partie des
 » connoissances qu'il avoit acquises par plus de
 » cinquante ans d'expérience : — travaille donc

yoit ta mère
 ae murmuroit
 . — Malheu-
 lui, été per-
 esse, conduit
 a cachots, par
 & menacé des
 , comme lui,
 im, de la nu-
 , comme lui,
 n dure & tem-
 t que celui de
 , été obligé de
 ons de ta plan-
 arais après les
 lui, été obligé
 grange, & de
 plus heureux,
 , comme lui,
 sur des feuilles
 ose-tu donc te
 n d'un honnête
 , tu fais assez
 les Gazettes,
 er & gérer tes
 une partie des
 es par plus de
 travaille donc

» comme il a travaillé, jouis de l'usufruit de ses
 » sueurs, de l'héritage de son industrie, de sa
 » sagesse & de ses principes; — compare ton
 » sort à celui des émigrans que tu vois chaque
 » année arriver parmi nous; — questionne-les
 » sur ce qu'ils ont été, sur ce qu'ils ont souffert,
 » fert, & après cela ose murmurer ». — Je
 sortis de cette rêverie un homme nouveau;
 j'eus honte du dessein que j'avois formé; je
 rougis des idées pernicieuses que j'avois au-
 paravant chéries; je jurai dans mon cœur de
 ne jamais vendre ma terre, & de poursuivre
 la carrière que m'avoit inspirée mon bon génie.
 — Pour terminer ce nouveau système, j'épou-
 sai peu de tems après la fille de mon cœur,
 mon premier choix, que mon mauvais génie
 m'avoit presque fait oublier. — Quelle révo-
 lution subite n'éprouvai-je pas! ma maison en
 devint tout-à-coup plus gaie & plus agréable;
 ma femme remplit un vuide immense, au milieu
 duquel je m'étois auparavant égaré; un nou-
 veau principe, dont je ne connoissois pas
 l'existence, anima toutes mes actions. Quand
 je labourois mes champs, je travaillois avec
 un nouveau degré d'alacrité & de courage, parce
 que je sentois que ce n'étoit plus pour moi seul
 que je travaillois; cette consolante réflexion
 a toujours depuis desséché mes sueurs; souvent

ma femme m'accompagnoit , son ouvrage à la main. Quel transport n'ai - je pas ressenti , lorsqu'assise à l'ombre d'un arbre , elle louoit la perfection de mes sillons , la docilité , le bon état de mes chevaux , ou la bonté de ma terre ! Je ne puis vous peindre combien ces réflexions ont réjoui mon cœur , adouci mes difficultés , & rendu mon travail agréable. — Ce fut alors que je regrettai de ne m'être pas marié plutôt : j'avois vingt-six ans ; quelle époque ! — j'aimois & j'étois aimé ; je jouissois d'une bonne santé ; j'étois jeune & vigoureux ; je cultivois mes propres champs ; j'étois , comme je le suis encore , libre , indépendant , sans aucunes dettes & assujetti à aucunes redevances. — Hélas ! me dis-je à moi-même , un jour (assis sous le grand hycory que vous connoissez dans la prairie) : « Quel double crime n'aurois-je pas » commis , quel malheur irréparable n'aurois-je » pas mérité , de quelle funeste & double erreur » n'aurois-je pas été coupable , si j'avois vendu » ma plantation ! — Je n'aurois jamais eu ma » femme , & je ne serois plus Cultivateur. Puisse » le Colon Américain qui , mécontent de son » sort , dédaignant l'héritage indépendant de » ses pères , osera l'abandonner & former d'au- » tres projets , ne goûter jamais le bonheur ».

Vous exigez de moi des détails sur ma situa-

tion, — je vais les décrire, sans devenir le garant de l'intérêt qu'ils pourront vous causer. Je les écrirai tels que mon cœur les inspirera; cette douce réminiscence est toujours une fête pour moi.

Mon père m'a laissé trois cens soixante-onze âcres de terres, dont quarante-sept consistent en deux excellentes prairies de tymoty, (*excellente herbe*;) un assez beau verger de cinq âcres, dont j'ai moi-même planté une partie; un enclos de quatre cens cinquante pêchers en plein-vent, pour nourrir mes cochons & faire de l'eau-de-vie; une maison décente de quarante-deux pieds de long, une grange de soixante-dix pieds sur quarante-trois, couverte en bardeaux de cèdre: tous les ans je sale entre quinze cens & deux mille livres de bon lard, douze cens livres de bœuf; pendant la moisson, je tue six gras moutons; — j'ai en grains, légumes, beurre, fromage, &c. de quoi abondamment nourrir ma famille, & fournir à la table de l'hospitalité. Mes Nègres sont assez fidèles; ils jouissent d'une bonne santé, sont gras & contens; ils travaillent avec bonne volonté. — Je leur ai toujours donné le samedi pour eux, de la terre à tabac, tant qu'ils en veulent; les deux plus âgés en font au moins pour cent soixante-

piastres par an (1) ; ils sont nourris de la même sorte & vêtus du même drap que moi. Mon père a acquis & laissé derrière lui le nom d'un Colon respectable : il étoit heureux ; & pourquoi en marchant sur ses traces , ne serai-je pas heureux & respecté comme lui ? — Je n'ai point de procès ; j'entends assez l'esprit de nos Loix pour conduire mes petites affaires ; je respecte leur protection sans craindre leur sévérité. — A peine mon premier enfant fut-il né , qu'une nouvelle perspective se présenta à mes yeux ; une nouvelle lumière me montra mille objets intéressans que jusqu'alors je n'avois jamais apperçus ; je ressentis dans mon cœur l'effet de l'amour paternel ; j'en aimai ma femme davantage : cet évènement devint pour moi un nouveau lien , & sembla ajouter quelque chose au rang que je possédois dans la société. C'est une dette , me dis-je , en partie payée : « Je viens de donner un Citoyen à la » Patrie , qui m'en félicitera , en me donnant » le nom de père ». — Que vous dirai-je ? jamais charme n'eut d'effet plus prompt ni plus vif. — Je cessai alors de permettre à mes idées d'outre-passer les limites de ma plantation ; je donnai le nom de cet enfant , à une

(1) 840 livres tournois.

nouvelle pièce de marais que je venois de dessécher , & que j'avois fait entourer de fossés. — J'ai suivi cette méthode depuis , à la naissance de tous les autres. — Il faut être père pour comprendre le plaisir , l'ivresse dont on jouit , quand on tient dans ses bras , à côté d'une femme chérie , le fruit tant désiré d'un amour mutuel.

Quand , assis au coin de mon feu , la pipe à la bouche , je contemple ma femme , travaillant , berçant , ou tenant notre enfant à son sein , je suis agité de mille sentimens agréables ; c'est alors que je m'enorgueillis de ma condition , dont je ressens tout le bonheur. Souvent il arrive que l'effet & la réunion de toutes ces agitations de l'ame , s'élève en rosée , & me fait instinctivement verser des larmes. — Que les hommes seroient heureux , si la nature ne les eût condamnés qu'à en répandre d'aussi douces & d'aussi salutaires ! — Souvent , je l'avoue , les résolutions pieuses que je fais , se dissipent avec la fumée de ma pipe ; mais semblables à cette même fumée , qui en disparoissant laisse derrière elle une odeur agréable , de même les traces de ces idées restent gravées dans mon cœur. — Lorsqu'à mon tour je prends notre enfant sur mes genoux , pour l'exciter à jouer ou à

rire, c'est alors que mon imagination s'élançait dans l'obscur avenir, pour y chercher quel sera son caractère, sa constitution & sa fortune. Je tremblerois peut-être si, pouvant ouvrir le grand livre du destin, il m'étoit permis d'y lever la page particulière qui contient sa bonne & sa mauvaise fortune. — Quand je prévois d'un autre côté, les maux de l'humanité, les accidens de l'enfance, je paye bien chèrement la joie dont je m'étois auparavant enivré. Dès que ce premier enfant fut né, je ne quittai plus ma maison qu'avec un certain regret; & le Ciel m'est témoin que jamais je n'y retourne sans ressentir un tressaillement particulier que je cherche même à étouffer, le regardant comme puérile; — & même encore aujourd'hui, à peine ai-je mis le pied sur mes terres, que je me sens affailli d'une foule de réflexions qui ne me frappent nulle part ailleurs. La consolante idée de propriété exclusive, de droits particuliers, de privilèges municipaux, se présente à mon imagination. — « Précieux terrain, me dis-je à moi-même, en vertu de » quelle antique coutume, de quelle heureuse » révélation, par l'efficacité de quelle loi est-il » arrivé que l'homme, d'abord errant dans les » bois ou dans les plaines, ait jamais imaginé » de se choisir un sol, de s'y fixer, d'y atta-

» cher les privilèges les plus essentiels , de le
 » rendre la source de ses plus beaux droits ,
 » ainsi que de ses richesses ».

Le terrain que j'occupe aujourd'hui étoit en 1724 boisé , marécageux & sauvage , tel enfin qu'il étoit sorti des mains de la nature. A force d'industrie & de persévérance , mon père l'a converti en champs fertiles , en rians côteaux , en prairies douces & unies. Il n'y a point d'Européen qui puisse se former une idée juste & précise de cette marche pénible & lente ; il faut au moins trois ans avant que les racines des buissons & des petits arbres soient entièrement détruites , cinq ans avant que les grandes fouches cessent de repousser , & quatorze avant que ces mêmes fouches se pourrissent & puissent être enlevées ; j'y ai moi-même épuisé la première vigueur de mes bras. Voilà les images que je passe souvent en revue , parce que j'en déduis les principes de mon unique Philosophie.

Un jour en labourant les terres basses qui sont devant ma porte , je m'amusai à placer notre enfant dans un petit siège de mon invention , fixé par quatre écroux sur la haie de ma charrue ; le mouvement de la machine , ainsi que celui des chevaux , le rendit heureux ; ce fut là , je me le rappelle encore , qu'il articula

ses premiers mots. Penché négligemment sur le manche de la charrue , & la guidant instinctivement , je fais aujourd'hui , me dis-je alors , ce que mon Père fit pour moi ; puisse cet enfant me nourrir ainsi quand je serai vieux & décrépit !

Heureusement j'unis le plaisir au travail , car en amusant cet enfant , je laboure & j'épargne à sa mère quelque peine & quelque soin. — L'odeur suave de la terre , semblable à un bouquet odoriférant , m'anime & me réjouit , & a eu le même effet sur tous mes enfans ; j'ai trouvé , par expérience , que leurs joues en devenoient plus rouges , & que l'air , le soleil & le vent , contribuoiert manifestement à fortifier leurs organes & leurs corps.

Je ne vois jamais d'œufs apportés sur ma table , sans être pénétré de la métamorphose étonnante qu'ils auroient subi par l'incubation ; de leur sein auroient sorti des poules familières , dociles & soigneuses , conduisant leurs petits avec un soin & une vigilance qui font honte à bien des mères ; des coqs , couverts du plus beau plumage , tendres envers leurs compagnes , hardis & courageux , possédant la pensée , la réflexion , la mémoire & presque tous les symboles de la raison humaine , sans aucune de ses imperfections. J'ai souvent fait les mêmes

mêmes réflexions sur la sagacité des animaux qui ont long-temps vécu sur ma Plantation ; j'en ai vu des exemples étonnans. — Qu'est ce donc que cet instinct que nous plaçons si bas dans l'échelle de nos distinctions , & dont nous avons cependant une si foible idée ? — La raison admet également la perfection de la sagesse & de la vertu , ainsi que l'atrocité du vice & de la folie ; l'instinct , au contraire , n'est composé que d'une somme de connoissances utiles & infaillibles. —

Mes abeilles , plus que tous les habitans de mon domaine , fixent mon attention & mon respect ; elles me fournissent toujours les sujets de méditations les plus amusantes & les plus instructives. Quel enchaînement d'idées ne m'ont - elles pas donné , lorsque assis sous mes acacias , j'examine leur gouvernement , leur industrie , leurs querelles & leurs guerres ; lorsque je vois que le jour même où les jeunes prennent l'essor dans les champs ; elles sont aussi habiles , aussi savantes que les matrones les plus expertes de la république , & que , comme les autres , elles possèdent l'art sublime d'extraire du sein des fleurs les parties nécessaires à la confection de leur miel , sans nuire aux espérances des Hommes ! J'ai appris , par leurs mouvemens , à prévoir les changemens

du tems, le jour où doivent sortir leurs effaims. — Quel dommage qu'au milieu de cette harmonie, de cette distinction des espèces, nulle ne puisse exister indépendante des autres! toutes ont leurs ennemis. Le génie créateur craignant peut-être la trop grande fécondité des principes qu'il avoit donnés à la matière, trouva nécessaire de la tempérer par ce système de destruction. — Malheureusement pour nous, le *King Bird*, le plus utile des oiseaux, déclare une guerre impitoyable à ces mêmes abeilles. Comment se déterminer à le détruire? il chasse les corneilles de nos champs, préserve nos grains de leurs déprédations; c'est le gardien de nos moissons. — Ce combat est digne d'être vu. — C'est-là le moment où l'art de voler est déployé dans toutes ses combinaisons possibles; — les cris redoublés, la fureur, la vélocité impétueuse du *King Bird* est admirablement combattue & souvent rendue inutile par les ondulations soudaines, & par les descentes précipitées du corbeau. — Le premier, sensible à sa petitesse & à la foiblesse de son poids, cherche, avec un art merveilleux, à attaquer son ennemi dans les endroits les plus sensibles; pour cet effet il s'élève au-dessus de son antagoniste, & le frappe de son bec dans les yeux; — alors les cris de la corneille annoncent sa

crainte ; elle tombe comme une pierre & se
 soustrait à son ennemi , qui bientôt renouvelle
 la poursuite ; — quand , au contraire , par la
 position du vent , par la grandeur de ses ailes ,
 ou par quelqu'autre circonstance , la corneille
 gagne le dessus , le *King Bird* s'élève , avec
 une vélocité singulière , & attaque son ennemi
 sous les ailes ; fatiguée de cet exercice violent ,
 la corneille s'échappe enfin & s'enfuit dans les
 bois. — A peine a-t-elle disparu , que le vain-
 queur revient agité d'un mouvement de trépi-
 dation , qui annonce son triomphe & sa joie ,
 il va revoir son nid , l'habitation de sa famille ,
 pour la préservation de laquelle il venoit de
 combattre. — Egalement divisé , par le désir
 de sauver mes abeilles & mes récoltes , j'ai
 long-tems résisté à celui de diminuer le nombre
 de ces oiseaux. Le printems passé , je crus m'ap-
 percevoir enfin que mon indulgence les avoit
 trop multipliés ; — je fis cette observation
 précisément dans le tems des effaims. — Avec
 une audace qui leur est particulière , plusieurs
 vinrent se percher sur les arbres voisins de mes
 ruches , d'où sans peine ils attrapotent les
 mouches qui revenoient des champs. — Je
 résolus à l'instant de les tuer ; j'étois prêt à
 lancer le coup meurtrier , lorsqu'un corps d'a-
 beilles , gros comme mes deux poingts , se pré-

cipita sur ces oiseaux avec une vélocité singulière; effrayés du choc de cette masse compacte, ils s'envolèrent, & furent vivement poursuivis par la même cohorte, que je suivis attentivement de mes yeux; malheureusement, trop-tôt certaines de leur victoire, les abeilles quittèrent leur ordre militaire & ferré, & se divisèrent dans leur retour. A peine eurent-elles perdu la force provenant de leur réunion, que les *King - Birds* profitant de leur désordre, revinrent à la charge, & en attrapèrent autant qu'ils voulurent. — Enhardis par ce succès, ils osèrent revenir sur la même branche dont ils avoient été chassés. — J'en tuai quatre, & ayant ouvert leur phalles immédiatement après, j'en tirai cent soixante-onze abeilles que j'exposai sur une couverture au soleil. Quel fut mon étonnement, & quel sera le vôtre, lorsque vous apprendrez que peu après cinquante-quatre se ranimèrent, & après s'être séchées, retournèrent à leurs ruches, où elles ne manquèrent pas, sans doute, d'informer leurs compagnes d'une aventure qui, vraisemblablement, n'étoit encore jamais arrivée à des abeilles Américaines? —

Un des problèmes les plus difficiles à résoudre, est de savoir si, quand elles seront effaimées, elles voudront rester dans la ruche

qu'on leur a destinée, ou s'échapper pour aller se fixer dans le creux de quelques arbres ? — car quand, par le moyen de leurs émissaires, elles se sont choisi une retraite, il n'est pas possible de les faire rester. Plusieurs fois j'ai forcé des essaims d'entrer dans la boîte que je leur avois préparée ; je les ai toujours perdues, vers le soir, au moment où je m'y attendois le moins ; elles s'enfuirent en corps dans les bois. Semblables à bien des hommes, elles préfèrent des habitations sauvages & libres, aux plus belles & aux plus commodes qu'on puisse leur offrir. Depuis que j'ai appris l'art de les suivre & de les trouver, je ne force plus leurs inclinations ; car ce n'est que quand elles jouissent de la liberté qu'elles prospèrent. — A quelque distance qu'elles aillent, je suis sûr de les retrouver dans l'automne ; leurs nouvelles retraites ne font qu'ajouter à mes récréations. — Je possède l'art de tromper même leur instinct.

Tous les ans vers la mi-October, je vais à la chasse des abeilles, j'y consacre une semaine. Je n'emène avec moi, pour tout compagnon, que *Terre-neuve*, mon fidèle chien. Je n'aime ni celle du cerf ni celle de l'ours ; elles sont pour moi trop fatigantes : ce sentiment, je le fais, me déshonoreroit parmi les Sauvages, qui ne manqueroient pas de m'appeller *ferme*.

Je porte avec moi ma carabine (personne , vous le savez , ne doit aller dans les bois sans armes , parce qu'elles servent à nous nourrir & à nous défendre ,) ma couverture , quelques provisions , un briquet , de la cire , du vermillon , du miel , une bouffole & ma montre. Ainsi pourvu , je dirige ma course vers les districts les plus éloignés des habitations ; j'examine attentivement s'il y a beaucoup de grands arbres ; je les frappe avec mon casse-tête , pour deviner s'ils sont creux vers le haut. Aussi-tôt que j'ai reconnu la probabilité d'y trouver des abeilles , j'allume un petit feu sur une pierre plate , dans lequel je mêle un peu de cire ; je répands ensuite plusieurs gouttes de miel sur une autre pierre : s'il y a des abeilles dans le voisinage , l'odeur de la cire , répandue de tous côtés par la fumée , les y amènera d'une distance considérable , parce que cette odeur leur inspire l'espoir de trouver du miel ; mais il est aisé de concevoir qu'elles ne peuvent point en approcher , sans se teindre le poil du corps avec le vermillon , dont j'ai soigneusement environné chaque goutte de ce miel. — Aussi-tôt qu'elles en ont sucé la quantité qu'elles peuvent emporter , elles s'envolent : alors je fixe ma bouffole pour observer la direction de leurs courses , qui est invariablement en

e (personne ,
 s les bois sans
 nous nourrir
 verture , quel-
 e la cire , du
 le & ma mon-
 na course vers
 es habitations ;
 a beaucoup de
 ec mon casse-
 ux vers le haut.
 probabilité d'y
 un petit feu sur
 e mêle un peu
 usieurs gouttes
 y a des abeilles
 cire , répandue
 les y amènera
 arce que cette
 ouver du miel ;
 elles ne peuvent
 ndre le poil du
 i soigneusement
 miel. — Aussi-
 quantité qu'elles
 olent : alors je
 er la direction
 ariablement en

ligne droite. Peu de tems après , elles ne
 manquent pas de revenir avec leurs compa-
 gnes : alors je les reconnois aisément , à l'aide
 de l'uniforme rouge qu'elles portent ; & par
 le moyen de ma montre , je fais le tems
 qu'elles ont mis depuis leur départ jusqu'à
 leur retour. A l'aide de ces deux connois-
 sances , je devine la distance & le lieu de
 leur retraite : alors je les suis avec ma bouf-
 sole ; plus j'approche de l'endroit supposé ,
 plus scrupuleusement j'examine la cîme de
 tous les arbres. — La découverte de mon
 miel a semé l'alarme dans toutes ces républi-
 ques ; elles entrent & elles sortent de leurs
 trous avec agitation ; plusieurs même reviennent
 chargées de leur proie : rien n'est plus aisé que
 de les discerner. Alors je marque ces arbres.
 — J'en trouvai onze dans mon expédition de
 l'année passée. — La quantité de miel qu'ils
 me fournirent étoit très-considérable : elle dé-
 pend , vous le savez , de la grandeur du vuide
 qu'elles habitent ; car jamais elles n'essaient
 que tout ne soit rempli. Semblables aux Eu-
 ropéens émigrans , qui ne quittent leur patrie
 que faute d'emploi & de place , les premières
 abeilles que mon père a possédées , furent ainsi
 trouvées dans ses bois. Il coupa soigneusement
 la branche creuse dans laquelle elles habitoient ,

en la supportant avec des cordes ; il la plaça ensuite , dans la même position , auprès de sa maison , qui , à cette époque , n'étoit encore qu'une cabane d'écorce ; il en eut cinq essaims dès la première année : de ces mouches sauvages devenues domiciliées , sont descendues toutes celles du voisinage.

Si nous trouvons un arbre à abeilles (1) n'importe sur la terre de qui , nous avons le droit de le marquer : mais avant de l'abattre , la loi exige que nous en informions le propriétaire , auquel la moitié du miel appartient ; sans cela , nous serions exposés à une réparation , ainsi que celui qui renverseroit un arbre à abeilles qu'il trouveroit marqué.

Deux fois l'an j'ai le plaisir d'attraper des pigeons sauvages dans leur passage ; le nombre est étonnant ; souvent telle en est la multitude , que , dans leur vol , ils obscurcissent la lumière du soleil pendant plusieurs minutes ? — D'où viennent-ils ? — dans quelle région font-ils leurs pontes ? — où peuvent-ils trouver de quoi se nourrir ? — je croirois qu'ils viennent des plaines de l'Ohio (2) , ainsi que de celles qui avoisinent le lac Michigan , le Scioto , &c. ;

(1) Bee-Tree.

2) La belle riviere.

car je fais qu'elles produisent beaucoup de folle-avoine & de ris sauvage. L'année dernière, j'en tuai un qui avoit encore du riz dans sa phalle. Le premier champ de ce grain est au moins à 560 milles de ma maison. Ou la digestion de ces oiseaux est suspendue pendant leurs courses, ou ils parcourent les airs avec une vélocité inconcevable. Notre manière de les attraper est par le moyen d'un long filet étendu sur la terre, aux extrémités duquel sont fixés deux ressorts de bois, un pigeon aveugle & familier est attaché vers le milieu à une longue ficelle : dès qu'il entend le ramage de ses anciens compagnons, il les appelle. — Attirés par ce cri trompeur, ils descendent en foule; alors l'homme qui est caché dans les broussailles lache les deux ressorts; le filet se lève, & recouvre tout ce qui se trouve dans son étendue : le plus grand nombre que j'aie jamais pris, étoit quatorze douzaines. — Je les ai vus à si bon marché, qu'on pouvoit en acheter autant qu'un homme en portoit pour la huitième partie d'une piaastre (12 sols $\frac{4}{100}$ tournois :) ils sont excellens à manger, & leurs plumes servent à former les lits des plus pauvres d'entre nous.

Les cailles qui habitent mes champs me procurent, pendant tout l'été, un plaisir jour,

naïer : mon attention à ne leur jamais faire de mal , semble les rendre plus familières ; leurs chansons me récompensent amplement de l'hospitalité inviolable que je leur donne pendant l'hiver. Au lieu de profiter de ce moment de détresse pour les attraper par l'appât de quelques graines, (comme le font tant d'autres) elles jouissent chez moi de la tranquillité & de la sûreté qu'elles méritent ; car lorsque la neige couvre la terre & que la cruelle faim les force de venir se nourrir à la porte de nos granges , je leur permets d'y chercher impunément leur nourriture. Ce n'est pas , je vous assure , un des spectacles les moins intéressans de cette saison , que de voir ces beaux oiseaux , familiarisés par la faim , se mêlant avec mes bestiaux & cherchant en paix la foible pittance de grain égaré , qui , sans eux , seroit perdu & inutile. Souvent dans les angles de mes palissades , d'où le rejaillissement du vent chasse la neige , je leur porte de la menue paille & du bled ; l'un pour empêcher que leurs pieds ne s'attachent à la terre par la force du froid , & l'autre pour les nourrir. Je connois peu de circonstances où la cruauté , si naturelle à l'homme , soit plus manifeste que dans l'action de tuer ces oiseaux dans cette saison.

Jonathan Seabury , un des plus fameux cul-

tivateurs qui a't jamais honoré, par ses vertus & par ses travaux agricoles, la province de *Connecticut* sa patrie, en conserva l'espèce, par son humanité, dans le grand hiver de 1739; partout ailleurs, dans ces cantons, elles périrent, par la sévérité de la saison ou par la cruauté des hommes. Pendant bien des années, on ne les entendit plus chanter que sur les plantations de ce vénérable Magistrat, comme pour le récompenser de l'asyle qu'il leur avoit accordé.

L'hiver est chez nous une saison dure, quoique peu laborieuse; elle nous procure cependant bien des plaisirs dont je vous ai déjà parlé. Lorsque la faim & le froid ont familiarisé tous mes bestiaux, il y a peu de Cultivateurs qui les soignent & les veillent avec plus d'attention que moi. — Je leur donne des noms, je les appelle, je leur parle; ils me connoissent, & semblent prendre plaisir à me voir; car, à ma vue, ils se lèvent & s'empresseient à s'approcher de moi. Je m'amuse à étudier leurs différens caractères, leur conduite les uns envers les autres; je remarque aisément leurs différentes inclinations, la variété de goûts & l'effet différent des mêmes passions. Vous le dirai-je, mon ami? j'y observe une partie du même tableau que me fournit la so-

ciété humaine ; je suis précisément dans la cour de ma grange , ce qu'est la loi parmi nous , un frein pour empêcher les forts d'opprimer les foibles : car les plus gros animaux , sensibles à leur supériorité , cherchent toujours à envahir la propriété de leurs voisins. — Ils sentent avec indifférence la portion de foin qui leur est donnée , ou bien ils l'avalent avec promptitude pour aller dévorer celle des autres. — Alors je les gronde ; je fouette ceux qui sont insensibles à ma voix & méprisent mes admonitions. Dites - moi ; si on délivroit des provisions à des hommes sans langage , disproportionnés d'âge & de force , se conduiroient-ils plus philosophiquement ? — Je trouve dans l'écurie la même disposition , à moins que l'amitié n'ait adouci le sentiment personnel. Mais là , j'ai affaire à des animaux plus généreux ; ma voix , à laquelle ils sont si bien accoutumés , a une influence immédiate , & bientôt rétablit la paix & la tranquillité. Ainsi , par la supériorité de mes connoissances , je gouverne tous mes bestiaux , comme les Sages & les puissans gouvernent les ignorans & les foibles.

Si , pendant ces nuits terribles & rigoureuses de nos hivers , il m'arrive de voyager en traîneau , je me demande souvent : Qu'est-ce donc que nous appelons froid ? d'où nous vient-il ?

— Est-ce un agent particulier ; ou seulement l'absence de la chaleur ? — Où cette chaleur se retire-t-elle pendant cette saison ? — Quels climats va-t-elle échauffer ? — Où sont tenus ces magasins immenses de neige & de nitre que les vents nous apportent si régulièrement tous les ans ? — Jugez du degré de curiosité excité par tous ces phénomènes, sur-tout lorsque je traverse, dans nos voitures hyperboréennes (1), le même lac ou la même rivière que j'avois passée en bateau quarante-huit heures auparavant ? Que sont devenus ces millions d'insectes qui folâtroient dans nos champs, qui animoient nos prairies pendant l'été ? Ils étoient si foibles & si délicats, le période de leur existence a été si court, qu'il est impossible d'imaginer comment, dans un espace si limité, ils ont pu acquérir les connoissances nécessaires pour obtenir leur subsistance, choisir leurs compagnes, le lieu de leur demeure, & sur-tout l'art sublime de déposer leurs œufs microscopiques, de manière à éluder la rigueur de nos hivers, & à conserver cette portion de chaleur qui doit ranimer la génération suivante & préserver l'espèce.

D'où nous vient cette disposition irrésistible

(1) Traineaux.

au sommeil, si commune à tous ceux qui sont saisis d'un grand froid, & qui infailliblement les conduit au dernier repos de la nature? — D'où vient ce grand nombre de petits oiseaux (1) qui bravent le froid & les gelées, & qui trouvent sur la neige (cet élément stérile) de quoi se nourrir? Jamais on ne les voit que dans la saison la plus rigoureuse. Placés comme nous sommes, au milieu de tous ces problèmes, au lieu de chercher à les résoudre, adorons la sagesse du grand Créateur; il n'exige de nous que de la reconnoissance.

Dans le printems, les chansons matineuses des oiseaux me ravissent & me touchent; je ne puis vous exprimer l'effet que cette musique champêtre a sur mes sens. Je me lève vers l'aube du jour: c'est la seule saison où je pousse l'avarice du temps jusqu'au scrupule. — Je ne perds pas un moment qui puisse ajouter à cette jouissance innocente, qui ne nous laisse que le sentiment de l'admiration. C'est vers ce moment précieux, qui n'est point encore l'aurore, & qui cependant cesse d'être la nuit, que j'adresse mes prières à l'Être suprême dans le milieu de mes champs: c'est-là l'instant du concert universel que lui offrent les

(1) Snow Birds.

ceux qui sont
 infailliblement
 la nature? —
 petits oiseaux (1)
 , & qui trou-
 vée (stérile) de quoi
 soit que dans la
 s comme nous
 problèmes, au
 , adorons la sa-
 'exige de nous

sons matineuses
 touchent; je ne
 e cette musique
 e me lève vers
 son où je pousse
 upule. — Je ne
 e ajouter à cette
 nous laisse que
 C'est vers ce
 int encore l'au-
 d'être la nuit,
 l'Être suprême
 : c'est-là l'inf-
 lui offrent les

oiseaux du voisinage; chacun d'eux, joyeux
 & content, embellit la Nature, ranime le
 silence nocturne de l'atmosphère, & réveille
 l'ame du spectateur. Quel crime d'être pares-
 seux dans cette saison! Qui peut entendre,
 sans émotion, les tons amoureux de nos ro-
 bins (1) au milieu des vergers, les accens
 perçans du catbird, les notes sublimes de notre
 grive, les chansons mélodieuses & variées de
 l'oiseau moqueur?

L'art singulier avec lequel tous ces oiseaux
 construisent leurs nids, leur propreté, leur
 commodité, me fait souvent rougir de la saleté
 de nos maisons. Leur attachement pour leurs
 compagnes, les chansons particulières que leur
 adressent les mâles pendant l'ennui de l'incu-
 bation, leur affection pour leurs petits, tout
 cela me rappelle mes devoirs, si je pouvois
 les oublier. La raison ne pourroit-elle pas
 souvent puiser, dans la perfection de l'instinct,
 le moyen de corriger les erreurs, de réprimer
 les folies que ce sublime présent ne nous em-
 pêche pas de commettre?

Si jamais la jouissance & le bonheur sont
 pour l'homme un devoir, si jamais le Ciel le
 comble de bénédictions capables d'alléger le

(1) Oiseaux Américains.

fardeau de la vie, c'est à la campagne; c'est pendant la saison du printems, lorsqu'avec un esprit sain & un cœur pur il étudie les différentes scènes du grand & sublime spectacle de la Nature; c'est-là le moment où cette mère universelle annonce la fertilité sous l'emblème des plus belles fleurs.

Cette saison n'arrive jamais que je ne rende à l'Être suprême les actions de grace, plus ferventes encore que dans tout autre temps: son pouvoir alors me paroît plus grand & plus bénigne; la vue des dons qu'il nous promet, me touche plus que celle des moissons qu'il nous donne. — Ah! pourquoi, mon ami, n'ai-je jamais su toucher la lyre? J'aurois peut-être essayé de chanter nos Naiades Américaines, nos Dieux champêtres, la verdure de nos montagnes, la fertilité de nos vallées, la majesté de nos fleuves. « C'est toi, Région » du *Shénando* (1), qui sur-tout aurois inspiré » mes accens! — Toi, séjour de la santé, de » la force, de la beauté, de la richesse agricole, » quel vaste champ ne présentes-tu pas au Poète » & au Peintre! »

Plusieurs fois il m'est arrivé, écoutant au

(1) Vallée dans les montagnes de Virginie, aujourd'hui le Comté d'Augusta.

milieu de mon verger , le premier des oiseaux qui saluoit la lumière par son chant mélodieux , de chanter avec lui ; nous étions animés des mêmes sentimens. — La verdure , la fraîcheur , l'odeur suave , la beauté des fleurs , l'éclat nouveau répandu sur tous les objets , tout inspire alors la tendre volupté , le doux plaisir & la haute admiration. C'est alors que la Nature enfle nos veines par la circulation de notre sang , & anime nos sentimens , comme elle annonce l'apparence des fleurs en gonflant les boutons par la circulation des sucs végétaux ; c'est alors qu'elle se dissout en Amour universel , & semble conduire toute la création au même sentiment.

Avez-vous jamais visité un grand verger fleuri , sans en être ému ? C'est la fête de tous les sens ; l'œil en est ravi , l'odorat triomphe , l'oreille même est occupée du doux bourdonnement des mouches qui sortent de leurs quartiers d'hiver pour cueillir le miel.

Mais l'aube du jour disparoît ; elle entraîne avec elle les vapeurs , les nuages & les dernières ténèbres de la nuit. L'aurore commence. Quelle auguste scène ! quel moment solennel ! — Avez-vous jamais assisté à ce grand réveil de la Nature , avec l'humilité d'esprit & la dévotion du cœur qu'il nous inspire ? Adorons

ensemble, sous cette voûte immense, le grand Créateur, le suprême Pontife ; c'est dans cet espace illimité qu'il réside sans doute, quoique, par pitié pour les hommes, il se cache soigneusement dans l'immensité profonde des mondes & des siècles : il permet cependant à son vice-gérant de se rendre visible, & de répandre sur nous la lumière & la vie. Quel est l'homme qui voulût préférer un assoupissement criminel, à la contemplation instructive d'un si grand spectacle ? — Si nous étions condamnés à ne le voir qu'une seule fois dans notre vie, avec quel empressement n'attendrions-nous pas ce précieux moment ! Quelle époque dans nos jours ! Avec quelle avidité ne le regarderions-nous pas ! avec quelle dévotion n'en parlerions-nous pas !

En effet, rien n'égale, dans l'univers, la splendeur, la majesté que répand le soleil sur la Nature, lorsqu'il se lève dans un jour calme & serein. — Quel mélange de nuances lumineuses & d'obscurités affoiblies ! — quelle perfection dans le contraste formé par la naissance vague de la lumière, par l'apparence de ses premiers rayons plus radieux encore, & par les ombres qui s'échappent en gradations différentes ! — Par-tout la beauté se manifeste, le plaisir sort du sein fécond de la terre & descend des cieux,

Ah, si la terre eût été donnée aux hommes ; avec tous les charmes du matin, sans tempêtes désastreuses, sans météores effrayans, sans tremblemens, sans sécheresse ; toujours prête à récompenser nos travaux, elle eût été la plus tendre des mères, & nous les plus heureux des enfans : mais ce bonheur, ainsi que tous les autres, ne durera que pendant un intervalle bien court : ce même soleil qui à peine luit, qui à peine nous échauffe, va nous brûler aussitôt qu'il aura atteint sa hauteur méridienne. — Avant même que l'astre du jour soit parvenu à la moitié de sa course, sa chaleur chasse les oiseaux dans les bois, & les cultivateurs dans leurs maisons ; alors je me retire sous le berceau de mon jardin : c'est le séjour du repos & d'une inactivité voluptueuse ; — c'est aussi le temple de l'esprit contemplatif. — « Oh ! toi, génie des hommes, esprit bienfaisant, vivifiant toutes les parties de la Nature, source fertile d'où proviennent les pensées heureuses, les idées nouvelles ; inspire-moi : — Je t'entends ; — tu viens porter, sur les aîles des zéphirs, cette douce haleine de la Nature ; — déjà tu résonnes à travers les feuilles qui de toutes parts m'environnent : — Soit cette heure consacrée au doux repos, & à écouter tes leçons ! aides-

» moi à réfléchir , à puiser la faine morale ;
 » les sentimens humain , la douceur , dans le
 » spectacle que je vois & dans la vie que je
 » mène. » —

Ce berceau , vous le savez , est l'ouvrage le plus simple , c'est celui de nos mains , c'est une petite charpente octogone , autour de laquelle nous avons planté des vignes sauvages , du chevrefeuille & du houblon ; — leurs feuillages sont devenu si épais , que les rayons les plus ardens n'y peuvent pénétrer ; les zéphirs feulement y trouvent un passage libre quoique oblique : — autour de ce temple de verdure , j'ai planté des *Acacias* portant le miel , des *Catalpas* à feuilles de palmier , & le voluptueux *Magnolia*.

Les divinités de ce séjour sont la solitude & la douce mélancolie. Au repos le plus instructif , souvent succède l'instruction de mes enfans , la compagnie de ma famille qui , comme moi , vient y goûter la fraîcheur & le sommeil.

Souvent ces grandes chaleurs produisent un phénomène , qui semble ne sortir du sein de nos montagnes que pour nous procurer l'ombre & la pluie ; c'est le baume de la Nature , avec lequel elle ranime les plantes desséchées ; c'est la source d'où découlent tous les sucs végétaux , qui , combinés sous tant d'apparences

différentes , remplissent nos granges de grains , & nos jardins de fruits : c'est le remède avec lequel elle corrige la pesanteur & l'inertie dangereuse de l'atmosphère. — Un nouvel élément , puissant & caché comme le grand Créateur qui le fait agir , paroît sous l'apparence d'une foible blancheur , sortant des montagnes bleues ; c'est un germe électrique auquel se réunissent les vapeurs d'alentour : — jusqu'ici invisibles , elles prennent subitement une forme imposante , & produisent différens nuages : — bientôt elles s'étendent , se combinent & se choquent dans leur descente des montagnes : — Quel spectacle ! — quelle scène ! — quelle beauté dans les replis , dans les contours , dans les différentes nuances , sous lesquelles ces mêmes nuanges se présentent à nos yeux ! — Le vent qu'elles causent par leur compression , les divise & les portent en masses énormes ; — un bruit sourd & éloigné se fait entendre : — l'éclair & le feu s'élancent enfin de leur sein , & vont frapper la terre : — « C'est une Divinité qui gronde , qui menace , & qui vient sur les aîles de l'orage pour punir les hommes , — disent les Sauvages nos voisins ? » — Rassurez-vous , Nations ignorantes & superstitieuses de l'Afrique & de l'Asie : imitez notre exemple , & alors vous sentirez , comme

nous , que la Nature ne vous veut que du bien , que ce n'est qu'un nouveau phénomène qu'elle opère sur vos têtes pour fertiliser la terre que vous habitez , & purifier l'air que vous respirez.

N'est-il pas étonnant que les habitans de l'ancien monde tremblent encore de frayeur , & soient encore exposés aux ravages destructifs de la foudre , pendant que les Américains plus heureux , quoiqu'un peuple d'hier , ne la regardant que comme une opération nécessaire & utile , dorment tranquilles à l'abri de leurs baguettes , plus miraculeuses que celles des Egyptiens , & confient la préservation de leurs Maisons , de leurs Eglises & de leurs Vaisseaux à l'infailibilité philosophique de ce simple expédient.

Qui auroit pu prédire au Prêtre *Coton* (1) , orsqu'en 1626 , il bâtissoit sur la Péninsule de *Shamut* (2) , la première maison de cette Ville , aujourd'hui si opulente , que soixante-dix-huit ans après cette foible époque , un homme y naîtroit , Benjamin Franklin , né à Boston en 1704 , qui , conduit par une suite d'expériences non moins extraordinaires que savantes & har-

(1) Un des Ministres de l'Evangile , qui passa à la baie de Massachusets.

(2) Boston.

dies ; qui , éclairé peut-être par un rayon de cette même lumière électrique qu'il étudioit avec tant de soin , élèveroit un jour son génie jusqu'au sein de ces mêmes nuages , trouveroit le moyen de les épuiser de leur feu destructeur , oseroit diriger la foudre quand elle s'en est élancée , & rendroit enfin pour nous ce fléau , si terrible au reste de l'univers , une simple explosion de la nature , plus utile que dangereuse.

Les Grecs auroient immortalisé une découverte aussi simple , sous l'emblème de quelques fables , & nous la regarderions aujourd'hui avec le même respect que celle de Triptolème & de Cérès.

Voilà la vie que je mène , voilà mes plaisirs , voilà les ressources qui me suffisent , comme père & comme cultivateur ; je vous ai déjà communiqué celles du citoyen. — Je n'ai point de loix à approfondir , point de plans de commerce à proposer. — Mon goût & mes simples idées suffisent pour embellir les momens que je dédie au repos & à la méditation ; le développement graduel de la raison & du génie de mes enfans , l'étude de leurs caractères emploient aussi une autre partie de mon tems. — Je les mène dans les champs , je leur apprends à penser à sentir comme moi ; je sème dans leurs tendres

cœurs les premiers principes de la morale universelle , de la probité , de la rectitude , de la vérité , de l'humanité , de l'obéissance aux loix : par le moyen de fables fondées sur différentes anecdotes qui leur sont connues , tous les jours je leur inspire le premier & le plus salutaire des goûts , celui de la culture & de la simplicité des mœurs ; j'ai composé pour eux une prière à Dieu , sous le nom de Père des Cultivateurs : la paix & l'union dans laquelle nous vivons , l'industrie journalière dont ils sont les témoins , & à laquelle ils participent en proportion de leur âge , leur inspireront , j'espère , les mêmes goûts & les mêmes dispositions. — Je ne désire vivre que pour pouvoir les établir tous sur une bonne plantation , les voir mariés suivant leurs inclinations , les voir enfin de bons cultivateurs , aisés , indépendans , aimés de leurs voisins , respectant , craignant Dieu & les Loix : c'est l'état le plus fortuné auquel un Américain puisse aspirer aussi long-tems que notre Gouvernement continuera d'encourager l'agriculture par la protection du commerce , & de nous faire participer à toutes les bénédictions de la liberté.

ST. JOHN.

Lancaster (1), 17 Juillet 1771.

HISTOIRE

D'ANDRÉ L'HÉBRIDÉEN.

QUE nos Savans s'amusent à écrire sur la succession de nos différens Gouvernemens, de leurs disputes avec nos assemblées législatives, de l'esprit de nos loix. — Qu'ils nous enseignent dans quel tems nos villes furent fondées, nos Chartres concédées, &c. ce n'est pas-là ma carrière. — Comme les oiseaux les plus timides, je me contente d'habiter les buissons les plus humbles : je suis si accoutumé à tirer ma subsistance & tous mes plaisirs de la surface de mes champs, que je ne puis les abandonner. Ce n'est pas, vous le savez, *la Lyre*, mais le *Chalumeau champêtre* que je touche.

Je vous envoie aujourd'hui la simple histoire d'un pauvre *Ecoffois* ; j'ose me flatter qu'elle vous plaira : elle ne contient cependant pas un seul évènement romanesque, pas une scène

(1) Capitale du Comté de Lancaſter, dans la Penſilvanie.

tragique qui convulse le cœur , pas une anecdote pathétique qui puisse vous faire verser des larmes : mon ambition ne s'étend qu'à esquisser la marche progressive d'un pauvre Européen , de l'indigence vers l'opulence , de l'oppression vers la liberté ; de l'obscurité & du mépris , vers quelque degré de conséquence municipale : aidé , non des caprices de la fortune , mais par le simple moyen de l'émigration , de l'honnêteté & de l'industrie.

Voilà les champs instructifs , quoique bornés , à travers lesquels j'aime à errer , sûr d'y rencontrer le sourire nouveau , enfant d'une prospérité naissante ; le contentement du cœur , d'où proviennent la joie & les chansons spontanées ; sûr d'y tracer le coloris d'une espérance nouvelle , fondée sur des jouissances jusqu'alors imprévues : j'aime à examiner les sentimens gradués de ces hommes qui passent à un nouvel état , les nuances morales & physiques , sous lesquelles je peins leur nouveau bonheur. — J'aime à partager avec eux les émotions de leur cœur , dans les momens de leurs premiers succès.

C'est au bord de la mer que je veux vous conduire ; voyons-y ensemble arriver les vaisseaux Européens , chargés des victimes du malheur & du besoin : quel autre spectacle peut

offrir au cœur de l'homme , au cœur du citoyen , des scènes plus véritablement touchantes ? — Quelle foule de réflexions le débarquement de ces pauvres gens n'excite-t-il pas à l'imagination ? Ce sont , mon ami , les débris de votre ancien monde ; débris causés par vos guerres , vos loix & vos coutumes , qui viennent se jeter sur les rivages de celui-ci. — Et qu'auroit fait l'Europe sans cette heureuse découverte ? C'est l'exubérance d'une société trop nombreuse qui vient en fonder une nouvelle. — Quel recueil instructif , l'histoire particulière de ces gens-là ne produiroit-elle pas ? — L'un gardant les moutons en Allemagne , attrape un lièvre malheureusement à la vue de son Seigneur , qui , courroucé de cet énorme forfait , tue son chien , le bat , le mène en prison , lui fait perdre ses gages , sa place & son tems ; il s'échappe enfin après quinze mois de captivité , il fuit , il erre çà & là , comme s'il eût été traître à sa patrie ; il se trouve enfin au bord de la mer , il s'embarque & arrive parmi nous. — L'autre , destiné dès son enfance au métier de soldat , perd sa liberté à l'instant de sa puberté ; de la tutelle de ses parens , il passe sous la verge d'un cruel Sergent ; il s'échappe , il arrive en Hollande & vient nous joindre : — Le troisième , victime de la sagesse de certaines

coutumes, reçoit le jour d'un père qui, quoique possédant de l'aïssance & de la terre, ne peut cependant rien lui donner. — A quoi sert-il donc dans ce pays-là d'être père ? « J'ai du » pain & quelques terres, lui dit un jour cet » homme ; mais, mon pauvre fils, c'est pour » ton aîné seulement ; reçois la bénédiction » que je te donne , & va t'en. » — Voilà l'espèce d'émigrans que je suis pas à pas. Dans les momens de leurs premières difficultés, je les observe luttant contre cette foule de circonstances aduerses, qui par-tout nous accompagne. — Je les suis jusqu'à ce qu'ils ayent élevé leurs tentes sur quelque morceau de terre, & ayent enfin réalisé ce souhait énergique, qui les força d'abandonner leur pays natal, leurs parens, leurs amis, & les fit traverser l'Océan. — C'est-là que j'examine les foibles essais de leur industrie naissante. — Vous ne sauriez croire quel effet produit sur leurs ames le bruit du premier arbre qu'ils renversent ? Jugez quel singulier triomphe pour des hommes nouvellement placés au milieu d'une forêt qui leur appartient, pour des hommes qui, jusqu'à ce moment, n'avoient osé couper un buisson ? — c'est un des titres de leurs possessions le plus physiquement flatteur : j'aime à les entendre raisonner en bâtitant leurs maisons : — j'aime

à les voir consacrer leurs foyers, (House Warming) cultiver leurs premiers terrains , en cueillir la moisson , & dire pour la première fois de leur vie : « Ceci est notre grain ; c'est » le produit du sol Américain que nous avons » acheté , & que nous avons labouré ; nous » en convertirons l'excédent en or , en argent , » sans avoir à payer des dixmes , des taxes » onéreuses & arbitraires. » Admironz donc ensemble les effets combinés , de la nécessité , de l'industrie & de l'émigration sur des hommes que la nécessité & la pauvreté avoient sans cesse aiguillonnés , sans avoir jamais pu leur procurer l'aisance. Nous ne devons ces avantages qu'à notre persévérance , à notre courage , à la sagesse de nos loix.

Quelques affaires m'ayant accidentellement obligé d'aller à Philadelphie , je partis de chez moi le 27 Juin dernier : je m'arrêtai la troisième nuit chez l'ami John Pemberton , l'homme le plus vertueux & le plus honnête citoyen que je connoisse. L'extrême propreté de ces bonnes gens n'est pas un phénomène extraordinaire ; vous le savez ; cette excellente famille surpasse cependant , en netteré scrupuleuse , toutes celles que je connois : à peine fus-je couché , que je m'imaginai être dans le berceau le plus odoriférant.

Une semaine après mon arrivée à *Philadelphie* , on annonça plusieurs vaisseaux chargés d'émigrans Ecoffois. L'ami Jeffé & moi nous nous empressâmes d'aller les voir débarquer. A peine eurent-ils mis les pieds à terre , que plusieurs d'entr'eux s'agenouillèrent pour remercier le Ciel & saluer leur nouvelle patrie. Les autres levant de même les yeux & les mains vers le Ciel , prononcèrent quelques courtes prières. Rien ne m'a jamais tant édifié. Tous regardoient en silence les spectateurs avec un air qui annonçoit l'embarras , l'inquiétude , & sembloit solliciter notre compassion. — Sommes-nous donc enfin arrivés sur cette terre qui depuis quatre ans nous avoit été promise ? Quel jour du mois avons nous aujourd'hui ? — C'est le 28 , répondit l'ami Jeffé. — Nous nous en ressouviendrons , dirent-ils , nous nous en ressouviendrons ; c'est le plus beau jour de notre vie.

Plusieurs des Spectateurs attendris , s'approchèrent de ces nouveaux venus , les félicitèrent sur leur heureuse arrivée , & les appellèrent leur nouveaux concitoyens. — Ne soyez point découragés , leur dit l'ami R. W. , vieillard respectable , ainsi arrivèrent nos pères ; vous verrez dans peu comme le Ciel a béni leurs travaux ; vous en ferez autant , mes amis , si vous êtes industrieux. — Implorez la divinité de notre

pays, c'est le dieu de la nature, & le père des moissons.

Jeffé, mon ami, en choisit un, & le conduisit chez lui avec sa femme & son garçon qui avoit quatorze ans. — La plus grande partie de ces Hébridéens, l'année d'auparavant, avoit acheté, par l'intermission d'un Agent, une certaine quantité de terre, sur laquelle notre province devoit les faire transporter; & leur fournir une année de provisions: le reste de ces bons Ecofois dépendoit absolument des évènements: en moins de trois jours, ils furent tous loués par des Cultivateurs, qui les conduisirent chez eux: leur bonne réputation y contribua beaucoup.

Celui qui nous suivoit étoit de cette dernière classe; il fourit du fond de son ame, en acceptant l'invitation de l'ami *Jeffé*. — Il contemploit avec l'attention la plus avide, tout ce qui se présentoit à ses yeux. — Les maisons, les habitans, les pompes, les voies de pied, les nègres sur-tout, les voitures; tout, sans doute, lui parut également merveilleux & beau: nous marchions doucement, pour lui donner le tems de faire ses observations. — « Grand Dieu! nous dit-il, suis-je enfin à Philadelphie, cette bonne ville de pain & de bénédiction? le Ciel en soit loué; nous ne manquerons plus, comme il nous est arrivé tant

» de fois. — On m'a dit qu'elle fut fondée la
 » même année que mon père vint au monde ,
 » & cependant tout m'y paroît plus beau qu'à
 » *Greenock* & à *Glasgow* , qui font des villes
 » dix fois plus anciennes. — Quand tu auras
 » passé un mois parmi nous , lui dit l'ami *Jesse* ,
 » tu verras alors que c'est la capitale d'une des
 » plus florissantes provinces de l'Amérique ,
 » qui jouit d'un meilleur sol ainsi que d'un meil-
 » leur climat que *Glasgow* & ses environs , où
 » tu aurois pu rester toute ta vie dans la même
 » misère ; ici , au contraire , tu deviendras un
 » bon Cultivateur & un bon Citoyen , je l'es-
 » père. » —

Nous marchions tranquillement, lorsque nous
 rencontrâmes plusieurs chariots à six chevaux ,
 chargés de farines , & venant de *Lancaster* : à la
 vue de ces grandes & belles voitures , il s'arrêta
 tout court , & nous demanda modestement ,
 quel étoit l'usage de ces grandes machines , &
 d'où venoient les chevaux qui y étoient attelés ?
 « N'en as-tu pas de pareils dans ton isle , *André* ,
 » lui demandai-je ? Non , nous répondit il , ces
 » six grands animaux mangeroient toute l'herbe
 » de notre isle dans une semaine. » — Enfin
 nous arrivâmes à la maison de l'ami *Jesse* , qui
 lui donna un excellent dîner , & offrit de le
 garder jusqu'à ce que quelqu'un le louât. —

« Dieu

« Dieu bénisse Guillaume Penn & les bons ha-
 » bitans de sa province, dit-il : — ceci est le
 » meilleur repas que j'aie fait depuis bien des
 » années. — Que ce vin de pommes est excel-
 » lent ! — De quelle partie de l'Ecosse viens-
 » tu, *André*, demanda l'ami *Jeffé* ? Les uns ;
 » dit-il, viennent du nord de ce royaume, les
 » autres de l'isle de *Barra* (1) : j'en viens moi-
 » même. Quelle espèce de sol cultive-t-on dans
 » cette isle, continua *Jeffé* ? Le sol le plus in-
 » grat, répondit-il : ce n'est que mousse &
 » cailloux ; nous n'avons ni arbres, ni bled, ni
 » pommiers, ni vaches. Vous devez donc avoir
 » bien des pauvres, lui demanda *Jeffé* ? —
 » Nous n'en avons point, car nous sommes à-
 » peu-près tous égaux, excepté notre *Laird*,
 » (*Seigneur* ;) mais il ne peut assister tout le
 » monde. — Comment appelles-tu ce *Laird* de
 » *Barra* ? Il s'appelle *Mac Neil*, répondit *André*,
 » il n'y a pas une famille comme la sienne dans
 » toutes les Isles : j'ai entendu dire que ses
 » ancêtres ont possédé la nôtre depuis plus de
 » trente générations : il fait si froid chez nous,
 » la terre y est si mince, qu'elle ne rapporte
 » pas de quoi nourrir les habitans ; la mer nous

(1) Une des isles Hébréides, située au nord ouest de l'Ecosse.

» repouffe aussi bien souvent : voilà pourquoi
 » nous sommes venus ici chercher à améliorer
 » notre sort. — Hé bien , André , que comptes-
 » tu faire pour devenir riche ? Je ne fais pas ,
 » nous dit-il ; je ne suis , comme vous voyez ,
 » qu'un pauvre homme , & de plus un étran-
 » ger ; les bons Chrétiens de ce pays ne me
 » refuseront pas leurs avis , & cette espérance
 » est toute la fortune d'André. — J'ai apporté
 » avec moi un certificat du Ministre de notre
 » isle , pourra-t-il m'être utile ici ? — Certai-
 » nement , lui dis-je , mais ton succès futur
 » dépendra encore plus de ta conduite ; j'espère
 » que tu es sobre & laborieux , comme ton
 » certificat le dit. As-tu apporté quelque argent ,
 » André ? Oui , j'ai avec moi onze guinées &
 » demie. — Quoi , onze guinées & demie !
 » c'est une somme fort considérable pour un
 » homme de *Barra*. Par quels moyen as-tu pu
 » obtenir tant d'argent dans un pays où il y en
 » a si peu ? — Un de mes oncles qui mourut
 » chez nous , me laissa trente-sept schellings ; la
 » fille que notre *Laird* me donna pour femme ,
 » m'apporta une dot de trois guinées & demie :
 » avant de partir , j'ai vendu tout ce que j'avois ,
 » & ma femme & moi nous avons travaillé
 » pendant long-tems à *Glasgow* , avant de pou-
 » voir nous embarquer. — Je suis charmé que

» tu ayes été si prudent ; continue de l'être : il
 » faut d'abord te louer à quelques bons Cultiva-
 » vateurs. Que peux-tu faire ? Je bats à la gran-
 » ge , & manie assez bien la bêche. — Cela
 » est bon. Peux-tu labourer ? — Oui , avec
 » vos petites charrues *Breast Plowghs*. — Ces
 » instrumens ne valent rien ici , *André* ; tu es
 » robuste , & si tu as de la bonne volonté , tu
 » apprendras bientôt tout ce qui est nécessaire.
 » — Ecoute , *André* , ce que je te vais dire. —
 » Premièrement , tu iras , toi , ta femme & ton
 » garçon , passer trois ou quatre semaines chez
 » moi ; là , tu y apprendras à manier la hache ;
 » c'est un des instrumens les plus nécessaires à
 » un Américain. Et ta femme , peut-elle filer ?
 » — Oui. — Hé bien , aussi-tôt que tu sauras
 » manier la hache , je te placerai chez l'ami P.
 » R. qui te donnera trois piaîtres (1) par mois
 » pour les six premiers , & ensuite le prix or-
 » dinaire de cinq pour tout le reste du tems
 » que tu seras avec lui : je placerai ta femme
 » dans une autre maison , où elle filera & re-
 » cevra une demi-piaître par semaine , suivant
 » l'usage ; ton fils ira dans un autre endroit ,
 » où il conduira les bœufs & la charrue ; il
 » aura une piaître par mois : chacun de vous

(1) La piaître vaut 105 liv. tournois.

» aura en outre de bonnes provisions ; & vous
 » coucherez sur de bons lits. Cel- te convien-
 » dra-t-il, *André* ? — » A peine put-il me
 comprendre ; les larmes de la joie & de la re-
 connoissance tomboient de ses yeux , qu'il
 tenoit fixés sur moi , & ses lèvres ne pouvoient
 rien articuler. — Quelle sublime éloquence !
 — Je fus attendri de voir un homme de six
 pieds verser des larmes : elles ne diminuèrent
 cependant rien de la bonne opinion que j'avois
 conçue de lui. — Il me dit enfin que mes offres
 étoient trop généreuses & plus considérables
 qu'il ne méritoit ; qu'il seroit trop heureux de
 travailler pendant les premiers six mois pour ses
 provisions seulement , & sans gages. — « Non,
 » non, *André*, lui dis-je : si tu es sobre &
 » soigneux , si tu marques de la bonne volonté
 » à apprendre nos coutumes & nos usages , tu
 » recevras ce que je t'ai proposé, aussi-tôt que
 » tu auras fini ton apprentissage chez moi. —
 » Je vous devrai donc ma petite fortune. Puisse
 » le Ciel vous bénir ; toute ma vie je ne cesserai
 » d'en être reconnoissant. »

Peu de jours après, je l'envoyai chez moi par
 le retour d'un des chariots de mes voisins , afin
 qu'il apprît à connoître l'utilité de ces grandes
 machines, qu'il avoit d'abord tant admirées.
 — Le détail particulier qu'il nous donna des

visions , & vous
 Cel- te convien-
 peine put-il me
 joie & de la re-
 es yeux , qu'il
 es ne pouvoient
 lime éloquence !
 n homme de six
 s ne diminuèrent
 inion que j'avois
 n que mes offres
 lus considérables
 trop heureux de
 six mois pour ses
 gages. — « Non,
 i tu es sobre &
 la bonne volonté
 & nos usages, tu
 osé, aussi-tôt que
 ge chez moi. —
 te fortune. Puisse
 a vie je ne cesseraï
 oyai chez moi par
 mes voisins, afin
 té de ces grandes
 d tant admirées.
 nous donna des

Hébrides en général, & de l'isle de *Barra* en par-
 ticulier, de leurs coutumes patriarcales, de
 leurs pêches, de leur façon de vivre, nous
 amusa beaucoup. — Que pensez-vous des Fa-
 milles Royales de l'Europe, comparées à la
 date de celle de Macneil ? Admettant trente
 années par génération, cette Famille *Hébridéene*
 remonte à une origine de neuf siècles. Je souhai-
 terois que nous eussions une Colonie entière de
 ces bonnes gens, établie dans notre Province ;
 leur manière de vivre, leur Religion, leurs
 coutumes présenteroient un spectacle curieux &
 intéressant ; mais un sol plus riche que celui de
 leurs isles, un climat plus doux, les assimile-
 roient bientôt à nos Colons.

André arriva chez moi, comme je lui avois
 conseillé. Bientôt je trouvai que la hache lui étoit
 devenue familière : il me parut si attentif à ce
 qu'on lui disoit, si intelligent, que je prédis son
 succès. Aussi-tôt que ce premier apprentissage
 fut expiré, je plaçai toute cette famille chez de
 bons Colons : *André* se donna au travail, vécut
 bien, & me dit qu'il étoit content. Tous les
 Dimanches il venoit me voir, monté sur un bon
 cheval que lui prêtoit M. P. R. Le pauvre
 homme ! il lui en coûta plus de quinze jours
 d'essais avant qu'il pût se tenir sur la selle, &
 manier la bride.

Trois ans après, *André*, que je voyois souvent, vint me trouver pour me dire : « — Mon » bon Protecteur, j'ai environ quarante ans, » je voudrois acheter un morceau de terre, que » je nettoycerois pendant que j'en ai encore la » force : dans ma vieillesse, j'aurois un asyle, » ainsi que mon enfant, auquel j'en concédrois » la moitié : donnez-moi, je vous prie, vos » bons avis & votre assistance. — Tu as raison, » *André*, il n'y a rien de si naturel que ton désir : » je t'aiderai à le faire ; mais il me faut quel- » que tems pour y penser ; je crois même qu'il » seroit nécessaire que tu restasses un mois de » plus avec l'ami P. R. Tu fais qu'il a trois mille » palissades à fendre ; d'ailleurs le printems n'est » pas encore assez avancé pour pouvoir nettoyer » la terre ; il est absolument nécessaire que les » feuilles soient sorties de leurs boutons, afin » que ce nouveau combustible serve à brûler » les monceaux de broussailles avec plus de » rapidité. » —

Quelques jours après, la famille de P. R. fut à l'Eglise, & laissa *André* pour prendre soin de la maison. Pendant qu'il étoit assis à la porte, attentivement occupé à lire la Bible, neuf Sauvages sortant des montagnes bleues, parurent soudainement, & déchargèrent leurs ballots de pelleteries sur le plancher du Piazza (espèce de

port
Con
nem
de c
bifa
bon
Con
men
nos
obli
il n
Eco
L
nan
apr
che
avo
qui
arm
pris
de
con
dev
pas
laq
P.
tag
dit

portique placé devant la plupart des maisons) : Concevez , si vous pouvez , la surprise , l'étonnement & l'effroi du pauvre Ecoffois. A la vue de ce spectacle extraordinaire , à leur apparence bizarre & nouvelle , il les prit pour des vagabonds qui venoient piller la maison de P. R. Comme fidèle gardien , il se retira précipitamment , & ferma la porte ; mais la plupart de nos maisons n'ayant point de ferrure , il fut obligé de tirer son couteau sur la clanche ; delà il monta en - haut chercher son grand fabre Ecoffois.

Les Sauvages , anciens amis de P. R. devinant ses soupçons , entrèrent dans la maison , après en avoir aisément soulevé la porte : ils y cherchèrent ensuite le pain & la viande dont ils avoient besoin , qu'ils se mirent à manger tranquillement : André redescendit dans cet instant , armé de son fabre. Les Sauvages un peu surpris , examinèrent tous ses mouvemens ; la vue de neuf *Toméhawks* , ou casse-têtes , servit à convaincre André que son redoutable coutelas devenoit inutile. Cette réflexion ne diminua pas sa colère : la tranquille impudence avec laquelle il les voyoit dévorans les provisions de P. R. ne servit qu'à l'enflammer encore davantage. Incapable de faire aucune résistance , il leur dit des injures , & leur ordonna de quitter la

maison ; les Sauvages alors lui répliquèrent dans une langue au moins aussi dure que l'*Ersé* ; *André* essaya enfin d'en saisir un , & de le mettre dehors. Sa fidélité devint supérieure à sa timidité ; à peine les Sauvages s'aperçurent-ils de son intention , que trois d'entr'eux le saisirent armés de leurs couteaux , & firent semblant de lui faire la chevelure , pendant que les autres hurlèrent les cris de guerre (1). Ce bruit perçant & horrible , épouvanta le pauvre Ecoffois si effectivement , qu'oubliant son sabre , son courage & ses valeureuses intentions , il leur abandonna la maison & disparut. Un de ces mêmes Sauvages m'a raconté depuis , qu'il n'avoit jamais tant ri de sa vie.

Aussi-tôt qu'*André* fut à une petite distance de la maison , la frayeur que ces cris lui avoient causé , disparut ; mais le retour de la raison ne put lui indiquer d'autres remèdes , que celui d'aller à l'Eglise trouver P. R. Heureusement elle n'étoit éloignée que de deux milles : il arriva le visage encore agité ; il appelle son hôte , & lui dit avec la plus grande véhémence de style , que neuf monstres avoient pris possession de sa maison ; que les uns étoient bleus , les autres rouges ; qu'ils avoient dans leurs

(1) Warhoop.

ni répliquèrent
 ure que l'*Erfé* ;
 , & de le met-
 upérieure à sa
 s'apperçurent-
 d'entr'eux le
 ux , & firent
 ure , pendant
 de guerre (1).
 épouvanta le
 t , qu'oubliant
 eureuses inten-
 on & disparut.
 aconté depuis ,
 ie.

petite distance
 cris lui avoient
 e la raison ne
 es , que celui
 Heureusement
 ux milles : il
 il appelle son
 le véhémence
 nt pris posses-
 toient bleus ,
 nt dans leurs

mains de petites haches , par le manche des-
 quelles ils faisoient sortir de la fumée ; que sem-
 blables aux Montagnards d'Ecosse , ils ne por-
 toient point de culottes ; que Dieu seul favoit
 ce qu'ils avoient envie de faire. » Pacifies - toi ,
 » lui dit P. R. , » ma maison est aussi sûre avec
 » ces gens - là , que si j'y étois moi - même :
 » pour ce qui regarde les provisions , je ne m'en
 » soucie pas beaucoup : tu ne les connois pas
 » encore , *André* ; ce ne sont point des gens de
 » cérémonie ; voilà la façon dont ils en agissent
 » avec leurs amis : j'en fais de même quand je
 » suis dans leurs cabannes : entres avec moi ; après
 » que le Sermon sera fini nous nous en retour-
 » nerons ensemble. «

Aussi-tôt que l'ami P. R. fut de retour , il
 expliqua aux Sauvages tout le mystère de cette
 scène ; ils en rirent immodérément , & prenant
André par ia main , ils le firent fumer dans leurs
 pipes ; ainsi la paix fut ratifiée par le moyen du
 calumet.

La saison arriva enfin , où j'avois promis mon
 assistance à cet Ecossois ; je fus trouver A. V.
 dans le Comté de * * * , & lui donnai un détail
 fidèle des progrès qu'avoit fait *André* dans tou-
 tes les connoissances rurales , de son honnêteté ,
 de sa sobriété , de sa reconnaissance. » Je fais ,
 » lui dis-je , que vous avez acheté dix-neuf

6 mille sept cens âcres de terres proche l'état-
 » blissement de * * * ; vendez-en , je vous prie ,
 » cent dix âcres à long crédit à *André* ; il mérite
 » bien cet égard. J'aime , me répondit-il , au-
 » tant que vous , à voir prospérer les honnêtes
 » Européens ; j'y consens : faites vous-même
 » les termes de notre marché. — Non , lui dis-
 » je , je m'en rapporte à vous. — Les voici
 » donc , reprit A. V. Comme cette terre est
 » excellente , qu'il y a déjà un chemin de frayé
 » & un pont de jetté sur la rivière de * * * , je
 » ne lui demande que vingt shellings par âcre (1) :
 » il me fera trois paiemens ; le premier à l'expir-
 » ration des trois premières années ; le second
 » à l'expiration de la cinquième , & le troisième
 » à la septième. Le jour même que je lui passerai
 » un contrat , il me donnera son obligation pour
 » la somme de cent pounds (2) , & une hypo-
 » thèque sur la terre. Je lui concéderai cent
 » dix âcres au lieu de cent , à condition qu'il
 » fera tenu de donner les chemins dont le pays
 » pourra avoir besoin. Cela vous convient-il ,
 » mon ami ? Très - fort , lui dis - je , d'autant
 » mieux que l'argent gagné par *André* & sa
 » famille , depuis trois ans , servira à acheter

(1) 14 livres tournois.

(2) 1400 liv. tournois.

es proche l'éta-
n, je vous prie,
André ; il mérite
répondit-il, au-
rer les honnêtes
ites vous-même
— Non, lui dis-
s. — Les voici
cette terre est
chemin de frayé
ère de * * *, je
ngs par âcre (1) :
premier à l'expri-
nées ; le second
, & le troisième
ue je lui passerai
obligation pour
, & une hypo-
concéderai cent
condition qu'il
ins dont le pays
ous convient-il,
is - je, d'autant
ar *André* & fa
rvira à acheter

» des bœufs, des chevaux, des vivres, &c.
» Aussi-tôt que je revis *André*, je lui dis : Hé-
» bien, honnête-homme, en considération de
» tes bonnes qualités, je t'ai procuré cent âcres
» de bonne terre, dont le premier paiement ne
» sera dû qu'au bout de trois ans : déjà un che-
» min frayé traverse ce canton, &c. tu y trou-
» veras plus de vingt âcres de marais, qui seront
» aisément desséchés aussi-tôt que tu auras
» rompu quelques digues de castors. Tout ce que
» tu moissonneras sera entièrement pour toi ;
» ni le Gouvernement, ni l'Eglise, ni le Roi,
» n'auront aucun droit sur ta propriété future.
» Si jamais il arrive que tu ne sois pas content
» de ta situation, tu vendras ta plantation pour
» en acheter une autre qui te conviendra mieux.
» La possession de cette terre va te conférer le
» droit de voter dans toutes les Elections, &
» même celui d'être choisi à tous les Emplois
» municipaux. Qu'en penses-tu, *André* ? — Ah !
» mon cher Monsieur, ce que vous m'offrez est
» très-bon, meilleur même que je ne pouvois
» l'espérer ; mais comme je ne puis payer
» comptant la valeur de la terre, je crains que
» le Roi, ou ses Ministres, ou le Gouverneur,
» ou quelqu'homme en pouvoir, ne me chasse,
» disant : — Va t'en, *André*, va t'en d'ici ; tu
» n'as que faire d'une terre que tu n'as pas

» payée. Vous savez, sans doute, comment cela
 » est en Europe : les pauvres & les petits sont
 » toujours foibles & ont toujours tort. — N'aie
 » nulle appréhension, *André* ; ne fais-tu pas
 » que tu habites actuellement le pays des Loix ?
 » L'Etre-suprême donna jadis ces terres aux
 » Sauvages ; nous les avons achetées d'eux sous
 » l'autorité d'un Gouvernement juste & équita-
 » ble. Le Roi & ses Ministres sont trop humains,
 » pour ravir des mains d'un pauvre émigrant,
 » les fruits de son industrie ; de plus, nous ne
 » reconnoissons ici personne qui ne soit subor-
 » donné à nos Loix. — Mais, Monsieur, encore
 » que cela soit comme vous le dites, n'y a-t-il
 » pas le fils de A. V. qui peut-être un jour vien-
 » dra me dire : Qu'est-ce que tu fais ici, *André* ?
 » c'est la terre de mon père ; tous tes papiers ne
 » valent rien. — Ce que tu prévois est impos-
 » sible, honnête Ecoffois ; tu feras mis en pos-
 » session dans la forme requise, & il n'y a point
 » ici de pouvoir qui puisse t'en déposséder,
 » pourvu que tu payes les sommes convenues.
 » Avant de mourir, tu pourras même donner
 » ce que tu possèdes à qui tu voudras, par le
 » moyen d'un testament. Sois sûr que nos Loix
 » protégeront ta volonté, même après que tu
 » n'existeras plus ».

Pendant que je parlois ainsi à *André*, une

joie
 anis
 les
 rées
 —
 » q
 » je
 » qu
 » m
 faut
 être
 deta
 ces
 usag
 éton
 exer
 n'av
 de s
 roit
 men
 poss
 pren
 sur
 avo
 peu
 beso
 V
 dix

joie expressive , quoiqu'inarticulée , tour à tour animoit & agitoit sa physionomie : un moment ses yeux se mouilloient ; l'autre , ses lèvres agitées , sembloient balbutier quelques paroles. — « *André*, lui dis-je, as-tu bien compris ce » que je viens de te dire ? — Non , Monsieur ; » je ne fais ce que veut dire contrat , hypothèque , testament , &c. — Dans quelques autres » momens nous t'expliquerons tout cela « . — Il faut avouer qu'en effet ces mots devoient lui être tout-à-fait inintelligibles ; car , suivant les détails qu'il nous avoit donnés de l'isle de *Barra*, ces termes de Loix ne pouvoient être d'aucun usage aux habitans. — Vous paroîtra-t-il donc étonnant que ce bonhomme fût embarrassé ? Par exemple , comment la même personne , qui n'avoit jamais eu de volonté pendant le cours de sa vie , pouvoit-elle s'imaginer qu'elle pourroit en avoir une , même après sa mort ? — Comment la même personne , qui n'avoit jamais possédé un pouce de terre , pouvoit-elle comprendre qu'elle étendroit ses nouveaux droits sur celle qu'elle alloit acquérir , après même avoir été couchée dans son cercueil ? — Dans peu de jours nous l'instruisîmes de ce qu'il avoit besoin de connoître.

Voilà donc l'honnête *Hébridéen* possédant cent dix âcres de terre ; le voilà investi de tous les

droits municipaux qui y sont attachés ; le voilà devenu foncier , jouissant d'une habitation . citoyen de Pensilvanie ; enfin , voici le moment qui va réaliser les espérances , les rêves flatteurs qu'il avoit sans doute formés dans son isle natale. Voici l'époque qui va convertir sa chaumière en maison décente & commode ; son petit morceau de terre féodale , en plantation libre & étendue ; sa servitude en liberté , son inconséquence en conséquence civile , ses petites espérances de subsistance & de provisions journalières , en projets plus étendus de commodités & d'aisance. — Pardonnons-lui donc l'imtempérance de la joie , le transport du plaisir , & tous les sentimens nouveaux , enfans de sa nouvelle métamorphose.

Il lui fallut cependant plus d'une semaine avant d'être entièrement convaincu que , sans déboursier aucun argent , il pouvoit posséder cent âcres de terre , devenir citoyen , &c.

Aussi-tôt que tous ses papiers furent en ordre , je lui conseillai de les faire recorder dans les registres du Comté , crainte qu'il ne les perdît. Il fut ensuite prendre possession de sa terre & commencer son travail. Avant de partir je lui donnai toutes les instructions dont il avoit besoin. Son premier soin fut de construire une petite habitation , avec l'écorce des premiers

arbres qu'il abattit. — Je fus le voir quelque tems après ; je vis avec plaisir qu'il avoit très-bien réussi, & avoit logé sa femme aussi commodément qu'on pouvoit l'être sous l'écorce. Le second objet de son attention, avoit été de nettoyer quelques âcres de son marais, afin d'avoir l'année d'après du foin pour ses chevaux & ses vaches. Son fils, âgé de dix-sept ans, lui fut d'une grande ressource, ainsi que sa femme, qui partageoit avec lui presque tous ses nouveaux travaux. — Voici le détail de ce qu'il emmena avec lui. Vous savez sans doute que nos forêts donnent pendant l'été un excellent pâturage pour tous les bestiaux. Une paire de bœufs, 20 pounds (1); une jument, 14 pounds; un bélier & six brebis, 3 pounds; trois cochons, 4 pounds; deux vaches, 10 pounds; deux genisses d'un an, 4 pounds 10 sh.

Ici commence la véritable prospérité de cette famille Ecoissoise ; il avoit payé tous ses bestiaux argent comptant ; il se procura amplement en outre, de tous les ustensiles nécessaires, tels que charrues, 3 pounds chaque ; une charrette à bœufs, 12 pounds ; un charriot, 25 pounds ; herbes, instrumens de fer, &c. Tout ce qu'il emporta avec lui coûta près de cinquante

(1) Le pound est de 13 livres 5 sols tournois.

guinées. — L'honnêteté de ces Colons leur procura des amis, & leur industrie, l'estime de leurs voisins : l'un d'eux, qui étoit François de Bretagne, offrit à *André* trois âcres de terre déjà nettoyée, pour y planter la première année son bled d'Inde, ses haricots, pommes de terre, potirons, navets, &c.

Avec quelle promptitude l'homme n'apprend-il pas la conduite & les détails d'un travail nouveau, quand il travaille pour lui-même ? Deux mois après, je vis *André* guidant sa charrue à deux chevaux, & traçant les raies parfaitement droites. « — Bien labouré, lui dis-je, » très-bien labouré. Voilà comme on s'y prend » quand on veut bien faire, *André*; il me sem- » ble voir tous les symboles de la prospérité » marqués dans tes sillons & dans tes chan- » cières : cultives ce champ de maïs avec soin, » & l'année prochaine tu seras maître en cet » art. »

Comme ce nouveau Colon n'avoit ni prairies à faucher, ni froment à recueillir la première année, & que toute sa subsistance devoit venir du lait de ses vaches & des provisions qu'il avoit apportées, jusqu'au temps que son champ de bled d'Inde fût mur, je lui conseillai de songer à bâtir sa maison, & de faire ce que nous appellons une *Frolick*. — J'y invitai moi-même
plusieurs

Colons leur
trie, l'estime
ni étoit Fran-
trois âcres de
er la première
cots, pommes

me n'apprend-
s d'un travail
our lui-même ?
idant sa *charrue*
raies parfaite-
ré, lui dis-je,
ne on s'y prend
André; il me sem-
de la prospérité
dans ses chan-
mais avec soin,
maître en cet

avoit ni prairies
llir la première
ce devoit venir
sions qu'il avoit
son champ de
eillai de songer
e que nous ap-
itai moi-même
plusieurs

plusieurs de mes amis : P. R. son ancien maître ;
ne manqua pas de s'y trouver aussi avec tous
ses gens : la compagnie , composée de plus de
quarante personnes , tant blancs que noirs , se
trouva sur les lieux vers les dix heures du matin ,
& chacun avec leurs outils.

Bientôt on entendit de toutes parts les chan-
sons champêtres , les facéties , les bons mots ,
les contes amufans. — Une gaieté générale ,
suivant l'usage de ces sortes de fêtes , animoit
les différentes compagnies qui s'étoient épan-
dues dans les bois. Ces sortes de scènes seroient
fort intéressantes pour un Européen ; car elles
sont l'image de la force , de l'adresse , de l'acti-
vité , & de l'hospitalité des Américains , qui
mutuellement s'entre-aident ainsi dans presque
tous leurs travaux. C'est sur-tout parmi les
nouveaux Colons que cette coutume est infini-
ment utile.

Les attelages de bœufs & de chevaux traî-
nèrent ensuite à l'endroit (choisi par *André* ,)
les troncs d'arbres nécessaires à la cons-
truction de sa maison ; — Déjà on voyoit
le soleil luire sur une quantité considérable de
terrein. — Les têtes d'arbres , les grosses bran-
ches , les buissons , les arbrisseaux commen-
çoient déjà à être amoncelés de distance en
distance , prêts à être consumés, lorsqu'ils au-

roient acquis le degré de sécheresse convenable : — Après un dîner excellent que nous donna *André*, qui avoit fait tuer un veau & un mouton, & que nous mangeâmes dans les bois, on équarrit les arbres destinés à former les murailles de la maison; ils furent ensuite élevés & placés à queue d'aronde, suivant la méthode ordinaire.

Pendant que toute la compagnie étoit ainsi occupée à différentes besognes, *André*, incapable d'aucun travail, nous disoit : — « Tout » ceci est-il donc bien vrai, mes bons voisins, » mes bons amis ? Quoi, le pauvre homme de » *Barra*, qui toute sa vie a travaillé pour les » autres, a-t-il aujourd'hui quarante personnes » volontairement assemblées pour nettoyer sa » terre ; tout ceci n'est-il point un rêve ? » — En effet, ce fut pour lui le jour le plus mémorable depuis celui de son arrivée à Philadelphie, & la fête la plus solennelle qu'il eût encore vue : le soleil ne s'étoit jamais auparavant levé pour luire sur une terre qui lui appartint, & pour féconder une surface qui devoit un jour lui rapporter des moissons. — N'auroit-il pas commis un sacrilège, s'il eût mis la main à la hache ? — Le bonhomme, au contraire, sanctifia cette belle journée par les accents de sa joie, par les expressions les plus

touchantes de sa reconnoissance. Il se promena pendant tout le tems de notre travail, de compagnie en compagnie, la bouteille à la main, invitant chacun à boire, & buvant lui-même pour en donner l'exemple. Je pris cette bouteille à mon tour, & avant de la mettre à ma bouche, je lui dis: — « Honnête Ecoffois, » notre nouveau compatriote, puisse l'Être » Suprême, le protecteur des bonnes gens, le » Père des Cultivateurs, le dispensateur des » rosées & des moissons, te donner bien des » années de santé, afin que long-tems tu puisses » jouir du fruit de tes travaux; puisses-tu de » venir un Colon utile & exemplaire. » — Toute la compagnie approuva mon souhait & le fit répéter aux échos d'alentour.

Le puissant Seigneur, le grand Propriétaire, le riche Négociant, à la vue de son superbe château, n'a jamais ressenti la moitié de l'ivresse & de la joie dont jouit dans ce jour l'honnête *Hébridéen*, quoique sa nouvelle habitation fût érigée au milieu des bois, & ne consistât que dans un espace de vingt-quatre pieds enfermé par vingt-quatre troncs d'arbres équarris.

Nous nous préparions à nous en aller, lorsqu'*André* s'approcha de nous; mais il ne put jamais rien dire; tous ses adieux, tous ses remerciemens, toute son éloquence consista à

Sous ferrer les mains dans les siennes, pendant que ses yeux étoient baignés de larmes.

Telle fut la marche, la conduite, le progrès & l'établissement final de cet Ecoissois. — Cette foible description sera suffisante, je l'espère, pour vous convaincre que tout Européen pauvre, sage, laborieux & reconnoissant, ne peut manquer de se procurer parmi nous, sinon des richesses, du moins la possession de quelque terre, de l'emploi & de bons gages, l'heureuse abondance & la protection des Loix.

André plaça sa maison de manière à pouvoir contempler un jour, d'un seul coup d'œil, les vingt acres de marais qu'il possédoit, dont trois commençoient déjà à verdir : l'espérance de moissons futures, de lait, de beurre, de fromage, de laines, de lin, étoit répandue autour de lui sur la surface de cette terre qu'il alloit nettoyer, & qui jusqu'à ce moment avoit été inutile. Peu de tems après, il loua un Charpentier pour couvrir sa maison, avec des esfentes de châtaignier, pour y mettre les planchers, les portes & les fenêtres. *André* avoit emprunté d'un moulin à scie dans le voisinage, toutes les planches dont il avoit besoin; dans moins de deux semaines la cheminée fut érigée, les intervalles plâtrés, & le tout blanchi en dedans.

Il quitta enfin, le troisième de Septembre ; sa cabane d'écorce sous laquelle il avoit logé depuis le 5 Mai, & prit possession de sa nouvelle habitation, qui étoit saine & commode. Cette même année, son fils & lui semèrent trois boisseaux de bled sur les trois acres (1), que les voisins avoient nettoyés pour lui, dont ils recueillirent l'année suivante quatre-vingt-onze boisseaux & demi (2) ; car je lui avois ordonné de tenir un compte exact de tout ce qu'il moissonneroit. Quant à la première récolte de bled d'Inde, elle auroit été aussi bonne, si elle n'eût été attaquée par des écureuils, ennemis nouveaux, dont *André* ne pouvoit pas se défaire avec son vieux sabre Ecoffois : il ne connoissoit point encore l'usage du fusil. La quatrième année je pris un inventaire de tout ce qu'il avoit, & je vous l'envoie Peu d'années après son établissement, il s'en forma d'autres dans son voisinage ; au lieu d'être le dernier des hommes vers les grandes forêts, *André* se trouva au milieu d'une nombreuse société : des communications nouvelles furent ouvertes, les premiers chemins bonifiés, & cinq ans après l'é-

(1) L'acre Américain est de cent soixante perches, la perche est de seize pieds & demi.

(2) La boisseau Américain pèse soixante livres.

poque dont je viens de vous parler, le pays boisé, sauvage & inculte, commençoit déjà à présenter un paysage agréable. Notre Ecoffois ne manqua pas d'aider ses voisins, comme les autres l'avoient assisté dans ses commencemens pénibles. — Son fils se maria, & bientôt remplit la maison de petits enfans; il fut choisi directeur des chemins de son district (1); il servit comme juré dans plusieurs procès, & remplit avec prudence les nouveaux devoirs que lui imposoit son nouvel état de citoyen: plût à Dieu que tous les Emigrans qui nous arrivent annuellement ressemblassent à ce digne *Hébridéen*.

L'Historiographe d'un fameux Général, ne conduit pas son Héros victorieux au triomphe & aux honneurs, avec plus de plaisir & de joie, que j'en ai ressenti en conduisant & en voyant *André* jouir de son heureuse situation. Sans ôter l'aissance ni l'indépendance à personne, il est devenu aisé & indépendant: puissent, les pauvres Européens, qui, comme lui, souffrent & pâtissent faute d'emploi & de pain, trouver ici l'asyle que mérite leur triste sort!

Vous pouvez actuellement être convaincu des heureux effets qui résultent dans notre pays

(1) *Overseer of the Roads.*

de la
placé
la lib

Eva

Les
double

6 V

2 J

Le

73

Lar

Lai

Cha

Cha

Fai
fomm
ment

de la sagesse & de l'industrie , quand elles sont placées sur des terres fertiles , & protégées par la liberté.

Evaluation de la Terre & des Effets d'André Crawford , après cinq ans d'établissement.

Les 100 acres de terre avoient presque	
doublé en valeur.	450 piaftres.
6 Vaches à 13 piaftres.	78
2 Jumens.	50
Le reste des Bestiaux.	100
73 boiffeaux de Bled.	66
Lard & Bœuf falé.	28
Laine , Lin & Fil.	19
Charrues & autres uftenfiles.	31
Charriot.	62
	<hr/>
TOTAL.	884 piaftres.
	<hr/>

Faifant 4641 livres tournois , fur laquelle somme il faut en déduire fon premier payement de 33 pounds 6 sh. un tiers.



New-Iork , 4 Avril 1772.

HISTOIRE
DE S. K.
COLON AMÉRICAIN.

*Il quitte sa Plantation , située dans le voisinage de la Mer , pour aller s'établir au milieu des Bois ; sa Conduite & ses Travaux ; il devient le Fondateur du Comté de*** ; idée des Mœurs attachées à ce genre d'existence ; sa vie Patriarchale ; il établit tous ses Enfants autour de lui , & laisse une Postérité nombreuse.*

L'INDUSTRIE nationale & l'amour paternel , produisent dans presque toutes les familles une activité , un goût pour les projets , une ardeur pour le travail , qui font la base du caractère Américain. Si dans tous les pays le paresseux est coupable , chez nous il devient criminel , parce que l'homme y trouve des motifs d'action bien plus puissans & plus flatteurs que ceux qui

animent les gens de notre état en Europe. L'Américain peut labourer, planter, semer, moissonner & se repaître du produit de ses travaux, à l'ombre de ses acacias & de ses vignes. Il n'est point exposé à la gêne des loix restrictives, aux impôts arbitraires, ni aux monopoles qui étouffent toute espèce d'industrie : la liberté individuelle dont il jouit, s'étend à la culture & à l'exportation de toutes ses denrées. Vous avez déjà vu dans l'histoire d'*André l'Ébridéen*, les travaux & les progrès de la fortune d'un pauvre Européen, depuis son arrivée à Philadelphie jusqu'à la possession de cent acres de terre. — Je vais aujourd'hui vous retracer la marche d'un Colon Américain, qui, par amour pour ses enfans, vend une belle habitation de deux cens acres dans le voisinage de la mer, pour s'établir au milieu des bois & recommencer la pénible carrière des défrichemens, à une grande distance de ses anciens amis & de ses parens. C'est parmi nous un des plus grands sacrifices qu'un père, dans l'aisance, puisse faire à ses enfans, & ce sacrifice est très-commun : j'espère que ces détails vous intéresseront par leur nouveauté. L'histoire peut seule donner à l'homme né & nourri au sein des sociétés nombreuses de l'ancien Continent, quelques lumières sur l'origine, la formation,

Avril 1772.

R E

C A I N.

*dans le voisi-
er s'établir au
te & ses Tra-
eur du Comté
chées à ce genre
hale ; il établit
i, & laisse une*

amour paternel,
les familles une
ts, une ardeur
e du caractère
rs le paresseux
ient criminel,
motifs d'action
rs que ceux qui

le progrès & l'accroissement de ces mêmes sociétés. L'Amérique naissante présente aujourd'hui ce spectacle touchant & sublime. Quel autre objet peut être plus digne des méditations de celui qui s'est trouvé, comme moi, à l'origine des choses, qui a vu un espace immense couvert de forêts impénétrables, quitter, à la fin de la dernière guerre, son aspect dur & sauvage, se couvrir de troupeaux, de moissons, d'arbres utiles, & devenir en si peu de tems un pays riant, sain & opulent, où l'on pratique l'hospitalité, où l'industrie nourrit une multitude d'hommes, en effaçant jusqu'à l'idée de ce désert affreux, qui n'étoit auparavant qu'une solitude vague & une création inutile.

Notre Colon est un de ces hommes généreux, qui, pleins du sentiment de leurs forces & de leur capacité, vont soumettre de nouvelles régions à l'empire de l'Agriculture & des Arts; mais que de sacrifices ne va-t-il pas faire! Il renonce à tous les avantages que procure la société humaine, à ce verger qui se couvroit tous les ans de fleurs & de fruits, à ces vertes prairies, à ces champs fertiles, dont le terrain étoit si meuble, si facile à labourer, & il leur dit un éternel adieu; il les quitte pour s'enfoncer dans une forêt immense, abattre le premier arbre, frayer le premier sentier, labourer

de ces mêmes
présente aujourd'hui
sublime. Quel
des méditations
me moi, à l'ori-
espace immense
s, quitter, à la
aspect dur &
x, de moissons,
peu de tems un
où l'on pratique
arrit une multi-
qu'à l'idée de ce
paravant qu'une
nutille.

mmes généreux,
rs forces & de
de nouvelles ré-
re & des Arts;
-il pas faire ! Il
que procure la
qui se couvroit
ts, à ces vertes
dont le terrain
urer, & il leur
nitte pour s'en-
abattre le pre-
entier, labourer

& semer à travers une multitude de fouches qu'il peut à peine espérer de voir détruites dans le cours de sa vie. Il est riche, estimé dans sa Province, & il s'expatrie, & il se soumet à tous les maux de la pauvreté, & il consent à loger sous l'écorce; mais l'espérance le soutient & le conduit, en lui faisant voir dans l'avenir ses enfans heureux & riches. Ces privations, cette série de travaux infinis qui attendent ce bon père, marquent assez la différence qui le distingue de l'émigrant Européen, qui, n'ayant jamais rien possédé dans sa patrie, se trouve heureux sur la première terre où le hasard le place, & se dédommage de ses peines par les douceurs de la liberté que l'on goûte dans nos bois. Suivons donc ce bon Colon dans ses préparatifs, son départ & ses différentes opérations; le genre de vie qu'il embrasse influe singulièrement sur les mœurs de ses pareils, & j'essayerai peut-être de vous en faire le tableau.

A peine eut-il conçu le projet de son émigration, qu'il le communiqua à sa femme. Sa surprise & son étonnement suspendirent sa réponse; le contraste de la vie des bois avec celle qu'elle menoit, s'offrant à son esprit sous des couleurs effrayantes, pensa faire échouer l'entreprise: enfin il obtint son consentement. Il prit alors toutes les informations possibles; il consulta les

cartes ; il conversa avec les Voyageurs les plus éclairés : on lui indiqua plusieurs endroits : il étudia le cours des rivières , les avantages que chaque contrée reçoit de son climat & de sa situation ; il calcula les distances de chaque lieu , la difficulté ou la possibilité d'établir des chemins pour l'exportation. Après avoir long-tems mûri son projet , ses vues se fixèrent sur le canton de * * *. Il fut trouver les concessionnaires du terrain , qui lui vantèrent les avantages de ce district , quant à la fertilité du sol , la salubrité de l'air & le voisinage du lac * * *. D'après leur discours , il jugea que le prix de sa plantation suffiroit pour en acquérir mille huit cens acres. Quelle sagacité ne falloit-il pas pour le choix de la situation & du genre d'agriculture , pour combiner les avances nécessaires aux productions de ce nouveau sol ! Un Européen de sa classe est à cet égard dans la plus profonde nuit de l'ignorance : mais l'Américain , grâce à son éducation , n'est pas même embarrassé dans les bois ; il les parcourt avec facilité , & s'y oriente comme un Marin au milieu de l'Océan.

Notre Colon , déterminé à ne rien acheter qu'il n'ait tout observé avec une scrupuleuse attention , part pour ce canton éloigné. — Il cherche à tirer de nouvelles lumières des Chasseurs dont toutes nos frontières abondent , &

en prend un avec lui. L'immensité de ces forêts ne le surprend point : après de longues recherches, il trouve enfin le monument sur lequel tout l'arpentage est fondé ; il suit les arbres qui marquent les différentes limites, avec une sagacité surprenante ; il juge de la qualité du sol par la grandeur & la beauté des arbres ; de la bonté du bois, par la connoissance de ce même terrain ; l'humble buisson qui croît sous ces ombrages, le *ginseng*, le *spikenard*, le *salsaparilla*, toutes les plantes sur lesquelles il marche, contribuent à son instruction. Il observe les sources, l'humidité de la terre & ses différentes couches ; il suit les sinuosités des montagnes qui règlent la direction des vallées & des ruisseaux ; il cherche une chûte où il pourra un jour bâtir un moulin ; il examine, il pèse tout & revient. Son dessein est formé ; l'invention d'une grande machine ne pourroit faire plus d'honneur à un Artiste habile, que n'en fait à ce Colon la combinaison de toutes ces idées nouvelles ; il est, il va devenir l'origine des choses ; il va mériter, par ses travaux, le titre de créateur.

De retour, il rend compte à sa femme du fruit de ses observations ; il lui développe l'étendue de ses projets ; il lui fait part de ses espérances, & lui fait appercevoir, dans l'avenir, l'heureux établissement de ses enfans. » Nous

» avons , lui dit-il , tout le courage nécessaire ;
 » puisse l'Être suprême nous accorder la santé ;
 » c'est tout ce dont nous avons besoin. «

Il va ensuite trouver le Concessionnaire ; il lui offre ce qu'il croit être la valeur de la terre ; on le refuse : alors il feint de la froideur & de l'indifférence pour cette acquisition. » La distance » est trop grande , lui dit-il ; où exporterai-je » mes denrées ? je ferai aussi bien de rester où » je suis. « Le Marchand diminue alors de son prix , le persuade & l'encourage. Le Colon , de son côté , annonce de la méfiance , quant à la validité du titre , à l'ancienneté de patente , &c. Que tous ces détails ne vous étonnent point ; il n'y a rien de si incertain que le prix des terres neuves ; leur valeur dépend de la population & de la facilité des débouchés. Il achète enfin dix-huit cens acres pour 5400 pistres , ou 15 liv. 15 s. l'acre , payables en trois paiemens égaux : le premier , à la ratification du contrat ; le second , trois ans après ; le dernier , à la même distance. Il paye la somme requise , & donne son obligation pour les deux autres tiers , avec une hypothèque : il obtient de son côté un contrat d'indemnité , &c.

Un an auparavant d'y transporter sa famille ; il partit avec ses deux Nègres. Leur premier ouvrage fut de frayer un sentier plus commode

& de construire une cabane d'écorce. Le 27 Avril 1748, ils commencèrent ces travaux, qui, dans l'espace de dix ans, devoient changer totalement la surface de ce sol inculte. Il est difficile à un Européen de concevoir combien cette première ébauche est pénible, combien elle exige d'ardeur, de courage & de persévérance.

Un jour qu'ils travailloient au milieu des bois, le bruit provenant de la chute des arbres, attira quelques Sauvages chasseurs qui passoient par ces quartiers. — Ils s'approchent, &, surpris de ce nouveau dégât, *Tiènadérha*, l'un d'eux, dit à notre Colon : » Mon frère, tu me sembles » bien fatigué ? Est-ce toi qui renverse tous ces » arbres ? Je te plains. — Et pourquoi ? — C'est » que tu te tues à force de travail : à quoi cela » aboutira-t-il ? — A établir mes enfans. — Tes » enfans ? il leur faut donc bien des choses pour » vivre ? — Pas plus qu'à d'autres ; mais encore » leur faut-il une maison, des champs & des » prairies. — Et pourquoi toutes ces choses ? » Moi, qui te parle, j'en ai cinq au village » d'*Onondaga* ; mais je ne me tue pas pour eux, » quoique je les aime bien : quand je leur aurai » appris à pêcher & à chasser, ils seront aussi » riches que moi : pourquoi n'en fais-tu pas au- » tant ? — Parce que la moitié des Blancs

» mourroient de faim , s'ils ne vivoient que de
 » chasse & de pêche ; pourquoi me blâmerois-
 » tu de ce que je fais ? tu chasses toi-même pour
 » les nourrir , & moi je travaille pour les éta-
 » blir : vivons en paix , *Tiènadérha* , & fumes
 » dans ma pipe. — Fumes , toi , dans la mienne ;
 » tu n'as rien à craindre des *Seneccas* ; cette terre
 » a été vendue aux tiens il y a bien des lunes...
 » Que les Blancs sont fous & esclaves ! Il n'y a
 » que nous , gens des bois , qui soyons libres &
 » sages. — Hé bien , *Tiènadérha* , avec toute ta
 » liberté & ta sagesse , les tiens diminuent cepen-
 » dant tous les jours , & nous augmentons.
 » — Oui , je le fais ; c'est qu'il faut qu'il y ait
 » toujours plus de mal que de bien sur la terre.
 » Puisse *Manitou* dessécher tes sueurs , mon
 » frère ! — Puisse *Manitou* te procurer du gibier
 » en abondance , *Tiènadérha* ! «

Ils desséchèrent , pendant cette saison , sept
 acres de marais , opération importante qui
 devoit leur procurer , l'année suivante , assez
 de foin pour nourrir leurs bestiaux pendant
 l'hiver ; ils semèrent plus de six acres de terre ,
 qu'ils environnèrent simplement avec les bali-
 veaux provenans du défrichement : après avoir
 passé l'été seuls au milieu des bois , sans voir
 d'autres personnes que quelques chasseurs , ils
 revinrent tous les trois se délasser au sein de la
 famille ;

vivoient que de
 me blâmerois-
 toi-même pour
 e pour les éta-
derha, & fumes
 dans la mienne;
ccas; cette terre
 bien des lunes...
 esclaves! Il n'y a
 soyons libres &
 z, avec toute ta
 diminuent cepen-
 nous augmentons.
 faut qu'il y ait
 bien sur la terre.
 es sueurs, mon
 rocurer du gibier
 «
 ette saison, sept
 importante qui
 suivante, assez
 bestiaux pendant
 x acres de terre,
 nt avec les bali-
 ent: après avoir
 bois, sans voir
 es chasseurs, ils
 sser au sein de la
 famille;

famille; S. K. raconta à sa femme les observa-
 tions qu'il avoit faites, & la découverte d'un
 joli côteau. sur lequel il comptoit bâtir sa
 maison, & son projet d'y faire passer le grand
 chemin, qui conduiroit un jour aux éta-
 blissemens plus éloignés. Pendant toute cette
 saison de repos, il ne parla que de l'avantage
 qui en résulteroit pour l'établissement de leurs
 enfans: de leur côté, ils recueilloient avec
 attention tout ce que disoit leur père. » Ecou-
 » tez, mes Petits, c'est pour vous que j'ai fait
 » ce nouvel acquêt, & non pour moi, qui
 » pourrais vivre ici heureux & tranquille; je
 » suis sûr de ne m'en repentir jamais, parce que
 » je parle à de bons enfans, qui aideront leur
 » père tant qu'ils pourront: nos peines seront
 » légères, si vous êtes tous sages & industrieux.
 » — Je promets de vous donner à chacun trois
 » cens acres au moins, quand vous songerez à
 » vous marier; mais sur-tout n'épousez que de
 » bonnes filles, grandes ménagères, & bien en-
 » tendues comme votre mère; écoute, Pierre;
 » à vingt-un ans je te donnerai ce que tu vois
 » marqué sur la carte *vallée des châtaigniers*; &
 » toi, Salomon, je t'enverrai bientôt travailler
 » avec un charpentier, & à ton retour je te
 » donnerai la belle chute d'eau, qui est au bas
 » de l'étang, avec cent soixant-quinze acres de

» terre, tu y bâtiras un moulin ; & toi , ma
 » fille Paulina , viens que je t'embrasse ; ton
 » père ne t'oubliera pas ; aide bien ta mère , &
 » si tu n'as , comme elle , que d'heureuses in-
 » clinations , la terre & ma bonne volonté ne te
 » manqueront pas : j'emporte avec moi des
 » livres , je te ferai lire & écrire tous les jours ,
 » & ta mère t'instruira dans les choses du Sei-
 » gneur. — Puisse-t-il bénir notre entreprise ;
 » & vous , mes braves garçons , (parlant à ses
 » nègres) travaillons pendant que nous sommes
 » jeunes & vigoureux , afin de nous reposer dans
 » notre vieillesse ; vous aurez à * * * les mêmes
 » avantages dont vous jouissez ici «. —

Enfin , le moment de quitter l'ancienne habi-
 tation arriva. Quelles larmes & quels regrets !
 Ils n'emportèrent , dans les deux chariots cou-
 verts , que le simple nécessaire ; des lits , des
 outils , & quelques provisions pour la route.
 — L'apparence lugubre des bois , l'aspérité
 d'une terre nouvellement défrichée , la solitude
 dans laquelle ils se trouvèrent , la maison d'é-
 corce , enfin tous ces objets nouveaux leurs
 firent sentir vivement la privation des biens
 qu'ils venoient de quitter. En rentrant le soir ,
 S. K. les trouva fondant en larmes. — » Qu'est-ce
 » que je vois ! mes plus chers amis dans l'afflic-
 » tion ! Et toi aussi , ma femme ? Est-ce ainsi

» que l'on commence un nouvel établissement ?
 » Qu'avons-nous à souffrir en comparaison de
 » nos pères, qui, persécutés en Europe, tra-
 » versèrent l'Océan, & abordèrent enfin sur ce
 » Continent, où ils ne trouvèrent ni pain, ni
 » chevaux, ni vaches ? Dans un an, vous verrez
 » combien de pommiers j'aurai plantés, combien
 » de grains nous aurons amassés ? Où est le cou-
 » rage que vous m'aviez tous promis ? Oublions
 » les foibles agrémens dont nous avons joui, &
 » ne pensons qu'aux avantages solides que cette
 » nouvelle terre doit nous procurer. — Cessez
 » de verser des larmes ; réjouissons-nous au
 » contraire, célébrons notre bonne arrivée.
 » Allons *Jack*, apporte ton violon. Et toi, ma
 » chère femme, viens danser avec ton mari ; il
 » y a neuf ans que je t'épousai dans la joie & le
 » bonheur, tu le fais ! aujourd'hui je t'épouse une
 » seconde fois, pour célébrer cette époque, &
 » la rendre doublement chère à mon cœur.
 » — Allons, mes enfans ». — Cette fête
 » domestique eut l'effet le plus prompt ; ils
 » s'accoutumèrent dans peu de jours à vivre
 » seuls, sans amis & sans voisins : leurs chevaux &
 » leurs bestiaux trouvèrent abondamment de quoi
 » vivre dans les bois ; mais, malgré les clochettes
 » attachées à leurs cols, ils s'écartoient souvent,
 » & alors il étoit difficile de les rattraper.

Voilà donc cette famille isolée, abandonnée à elle-même ; ses succès dépendent actuellement du courage, des talens & de la persévérance de ceux qui la composent : c'étoit aussi le sujet des discours journaliers du bon père à ses enfans. » La honte ou la ruine nous attend si nous nous retirons, ou si nous devenons paresseux ; votre grand père doit venir dans trois mois, hâtons-nous de faire quelque chose, afin que nos travaux le surprennent «.

Mais que fera notre Colon pour prévenir les accidens & les maladies qui peuvent affliger sa famille & ses bestiaux ? Ses charrues & autres outils vont s'user & se détériorer ; comment fera-t-il pour y suppléer ? Est-il possible de prévoir tous les maux qui nous attendent à notre passage ? Est-il même prudent de chercher à les deviner ? L'espérance leur met un bandeau sur les yeux ; ils restent dans une heureuse sécurité, & poursuivent leurs travaux.

J'ai visité ce Colon plusieurs fois, car je l'aime sincèrement. Depuis l'année de son arrivée, jusqu'au terme heureux où ses prairies étoient devenues douces & unies, ses vergers couverts de fruits, ses champs dégagés des fouches d'arbres abattus ; je l'ai vu, tantôt laboureur, tantôt mécanicien, médecin, mari, père, prêtre & l'ami de sa nombreuse famille : tel

doivent être les Colons qui veulent prospérer. Les émigrans Américains font des progrès beaucoup plus prompts que l'Européen. Dans tout ce qui concerne leurs établissemens nouveaux, leurs connoissances & leur habileté, les capitaux avec lesquels ils commencent, le secours de leurs parens, tout les conduit, en peu d'années, à la prospérité & à l'heureuse jouissance de leurs travaux. Il y en a qui l'achètent bien cher. Quelqu'un est-il malade ? ils n'ont plus d'autres médecins que la nature & la patience ; ils se rappellent alors quelques méthodes, pratiquées par les anciens de leur premier voisinage, par quelques habiles sauvages peut-être, qui leur ont appris l'usage des simples, des racines & des écorces de leurs bois. Ils sont rarement sans le secours de ces livres utiles, que l'on publie tous les ans, & qui enseignent les principes nécessaires pour la bonne conduite d'une famille. A la seconde visite que je fis à notre Colon, je lui présentai l'*Avis au Peuple, du célèbre Tissot*, traduit en Anglois. Le croiriez-vous ? cet ami de l'humanité instruit aujourd'hui presque toutes les familles Américaines, & nous apprend à guérir, à adoucir & à prévenir nos maux. — C'est du sein de leurs petites bibliothèques que les nouveaux Colons tirent toutes les instructions dont ils ont besoin pour remédier

aux maladies de leurs bestiaux. Il est vrai qu'ils sont rarement malades lorsqu'ils paissent dans les bois.

Dès que son charriot, ses herfes, ses charrues commencèrent à s'user, il eut recours à ses outils, & les raccommoda de son mieux : quand ils furent entièrement hors de service, il entreprit d'en fabriquer de nouveaux. En pareil cas, il appelloit le Charpentier de son ancien voisinage ; aujourd'hui la nécessité, cette grande maitresse, lui apprend à imiter ce qu'il a sous les yeux : une charrue construite avec assez d'habileté, fut son premier essai. » Heureusement, me dit-il, mon ouvrage n'est point » exposé à la critique d'un voisin ou d'un » Voyageur. « De ce moment il devint Charpentier ; il instruisit ensuite ses Nègres, & l'un d'eux a construit depuis une paire de roues excellentes. » Heureux Colon ! oui, je t'appelle » heureux, lui dis-je un jour, quoique soumis » à une tâche rigoureuse ; tu travailles pour » toi & les tiens, & tu n'as à demander au Ciel » qu'une longue vie, afin que tu puisses exécuter tous les travaux que tu as commencés, & » laisser à tes enfans l'exemple de ton industrie » & l'ample héritage que tu leur as promis : remercie Dieu & ta destinée, ta femme fait faire la toile, & tu l'ignorois ; cet heureux talent

est vrai qu'ils
s'avent dans

s, ses charrues
cours à ses ou-
mieux : quand
vice, il entre-

En pareil cas,
ancien voisi-
cette grande

ce qu'il a sous
ite avec assez

i. » Heuruse-
ge n'est point
oisin ou d'un

devint Char-
nègres, & l'un

aire de roues
ui, je t'appelle

quoique soumis
ravailles pour

bander au Ciel
puisses execu-

ommencés, &
ton industrie

s promis : re-
mme fait faire

heureux talent

» faisoit cependant une partie de sa dot, & n'a
» été que négligé dans ton ancien voisinage, où
» les bons Tisserands étoient communs. Tout
» ira bien sous ton toit ; elle est propre, fait le
» pain par excellence, bonne cuisinière, indus-
» trieuse dans tous les genres : le lin & la laine,
» filés par tes enfans, vont être convertis en
» drap grossier, mais chaud & utile : toute ta
» famille sera toujours bien vêtue : ta femme &
» ta fille aînée coupent les chemises & les cale-
» çons, & même, en imitant les morceaux de
» vieux habits, elles essayent déjà d'en tailler
» de nouveaux. Les écorces & les racines de
» tes bois leur procurent les teintures nécessai-
» res ; un baril & un battoir remplacent le mou-
» lin à foulon ; la lessive des cendres leur fournit
» la soude & le savon dont elles blanchissent
» leur linge. Tu es comme un bon Roi, on
» t'obéit, on t'aime ; il ne te manque rien ; tu
» n'es pas moins ingénieux dans les champs ;
» que ta femme dans l'intérieur de ta maison ;
» tu entends parfaitement l'usage du levier, la
» façon d'exécuter les différentes opérations
» rurales avec le moins de travail possible ; tu
» connois, tu étudies les saisons propres à cha-
» que ouvrage ; tes enfans & tes nègres sont tous
» animés d'une émulation admirable ; toi & les
» tiens vous n'aimez la chasse que par amuse-

» ment, & pour défendre vos recoltes des bêtes
 » fauves. Tu as déjà planté un verger de six
 » acres sur le châume du premier bled que tu
 » as récolté ici, avant même que tu aies eu le
 » tems d'abattre les grands arbres dont tu avois
 » été l'écorce : l'œil voit avec plaisir ce char-
 » mant contraste, des pommiers vigoureux
 » croissant au milieu d'une forêt desséchée.
 » Voilà comme on s'y prend quand on veut
 » jouir : ta pépinière immense deviendra celle
 » de ce canton, que tu auras la gloire de rem-
 » plir d'une postérité nombreuse & d'une multi-
 » tude d'arbres utiles. (1) «

Mais l'hiver approche ; le grand nombre de
 fouliers qu'ils avoient apporté, diminue tous
 les jours : comment feront-ils pour s'en procu-
 rer ? jamais auparavant ils ne s'étoient trouvés
 à la veille d'aller nuds pieds. Les longues soirées
 de cette saison, devroient cependant être un
 tems de repos. Un grand feu échauffe & réjouit

(1) Comme il faudroit trop de temps pour abattre les
 arbres, l'Américain se contente d'en cindre l'écorce ; il
 plante ensuite de jeunes pommiers entre les vieux arbres :
 dépouillés de leurs feuilles & de leurs écorces, ils ressem-
 blent à d'énormes squelettes. Quel spectacle instructif,
 de voir ainsi le Règne des anciens enfans de la Nature,
 finir & céder à l'industrie qui s'avance, armée de la
 hache, la nécessité l'éguillonne & l'abondance la suit.

toute la famille : cette douce chaleur supplée à bien des besoins, & leur fait oublier la rigueur des élémens ; un sentiment consolateur s'empare de leurs ames, ils jouissent de leur abri, de leur sécurité, de leur état d'aisance ; ils entendent, sans rien craindre, les tourbillons de neige frapper contre leurs fenêtres & leurs portes ; un vent lourd & pesant gronde inutilement dans la cheminée, & ne les intimide point. Si de tems en tems ils regrettent leurs anciens voisins, leurs amis & les autres douceurs dont ils jouissoient, i's s'en trouvent dédommagés par l'abondance du bois, par la facilité avec laquelle les bestiaux vivent dans les forêts, même pendant l'hiver : le père se console de toutes ses privations, en réfléchissant sur l'étendue de ses possessions, & en contemplant ses enfans sains & vigoureux, assis autour de son feu, & s'endormant, leurs plats de *sapan* (espèce de boullie faite avec de la farine de maïs) dans leurs mains, tandis que leur mère industrieuse agit son métier, & jouit de cette saison de repos & de loisir ; les Nègres (car cette famille n'a encore qu'une maison & qu'un feu) à moitié endormis, racontent leurs histoires, & conversent avec leurs maîtres. Le Chef, l'exemple d'une si heureuse famille, s'amusera-t-il aussi à fumer sa pipe, ou à rester oisif? Non, ses en-

oltes des bêtes
verger de fix
r bled que tu
e tu aies eu le
dont tu avois
laisir ce char-
rs vigoureux
êt desséchée.
uand on veut
viendra celle
loire de rem-
z d'une multi-

nd nombre de
diminue tous
r s'en procu-
oient trouvés
ongues soirées
dant être un
uffe & réjouit

pour abattre les
ndre l'écorce ; il
es vieux arbres :
ces, ils ressem-
tacle instructif,
s de la Nature,
, armée de la
dance la fuit.

fans se font déjà plaints de n'avoir plus de souliers ; il a apporté avec lui une grande quantité de cuirs , des formes & des outils : il essaye , pour la première fois de sa vie , son talent pour le métier de cordonnier , & raccommode la plus mauvaise paire. Le ciel soit loué , l'enfant agréablement reveillé se réjouit , embrasse son père & les montre à ses frères. Le bon Colon , flatté de ce premier succès , en raccommode le lendemain une seconde paire aussi bien que la première : il entreprend enfin d'en couper une neuve , & réussit. Quel triomphe ! sa femme l'en félicite , & son cœur en tressaille de joie : il instruit ses Nègres en peu de tems , & personne désormais ne manquera de chaussures , grossières & pesantes à la vérité , mais utiles. Il raccommodoit aussi fort aisément les harnois de ses chevaux , lorsqu'ils étoient cassés ou pourris. Vous nous avez vu faire nos colliers avec de la ficelle que nous filons nous-mêmes ; (car chacun parmi nous fait ses traits & ses cordes.) Semblable à *Robinson-Crusoé* , S. K. devint un artisan universel ; mais Robinson travailloit tristement pour lui seul , & S. K. travailloit pour le bien de sa famille.

Les enfans entrelaçoient , en se jouant , des filamens d'écorce & des morceaux de *frêne aquatique* (water ash) , ils les arrondissoient & en

formoient de petits paniers : ils furent encouragés par le père & la mère , & en peu de tems la famille fut pourvue de corbeilles , qui remplacent les armoires & les coffres que l'on n'avoit pu apporter.

La construction des barrils & des tonneaux , exigeoit une industrie plus particulière ; il étoit d'ailleurs inutile de l'entreprendre , puisque leurs vergers étoient encore jeunes , & incapables de produire du cidre : en attendant , la nature lui offroit dans les bois voisins , des ustensiles à moitié fabriqués ; il trouvoit des arbres creux , qui servent pendant l'hiver de retraite aux écureuils , il les coupoit , les scioit , les polissoit en-dedans , y mettoit un fonds , & ces espèces de vases placés dans le grenier , servoient à contenir le grain & à mille autres usages. Les seuls vases étanchés dont on eût besoin , étoient , celui qui contient l'eau-de-vie , dont ils se régalent de tems en tems , & celui dont se sert sa femme pour faire de *la bière de spruce* tous les samedis (1) : il falloit que le verger fût en état de rapporter du cidre , pour que l'accroissement insensible de la population amenât dans ce nouveau canton tous les artisans

(1) Pour se procurer le levain nécessaire à la cuisson du pain.

nécessaires : tels sont les progrès de nos Sociétés.

Placez-vous , mon ami , au milieu de ces forêts , éloigné de toute espèce de secours , n'ayant pour toute communication , que des sentiers à peine ouverts , point de ponts , point d'écoles ni d'Eglise voisine , vous reposant uniquement sur vos connoissances , votre industrie & votre courage , vous aurez alors une foible idée de cette foule de détails , de cette succession de travaux , dont le récit vous fatigueroit. J'ai souvent rencontré plusieurs de ces Colons que les difficultés avoient entièrement découragés.

» Tout s'oppose , me disoient-ils , à notre prospérité ; quelquefois les écureuils viennent de toutes parts enlever la moitié de nos récoltes ; malgré notre vigilance , les cerfs viennent manger nos grains , les loups nous font une guerre implacable , les oiseaux déracinent notre maïs , trois semaines après qu'il est planté ; souvent des branches desséchées tuent par leur chute nos bœufs , qui paissent dans les bois : l'homme peut-il résister à la nature , quand elle lui fait ainsi la guerre ? « Alors je cherche à les consoler , j'entre dans leurs peines , je leurs fais appercevoir le terme prochain de leurs travaux : pour les mieux encourager , je me rappelle votre éloquence douce & persuasive , & je cherche à l'imiter. Je rassemble à cet effet

de nos Sociétés
milieu de ces
ce de secours,
tion, que des
de ponts, point
us reposant uni-
, votre industrie
alors une foible
cette succession
fatigueroit. J'ai
ces Colons que
ent découragés.
s, à notre prof-
ils viennent de
de nos récoltes;
cerfs viennent
s nous font une
eaux déracinent
après qu'il est
desséchées tuent
ui paissent dans
ter à la nature,
erre ? « Alors je
ns leurs peines,
ne prochain de
encourager, je
ce & persuasive,
mble à cet effet

toutes les relations de l'Europe que vous m'avez
communiquées. Les femmes sont les plus diffi-
ciles à persuader. Un jour je me trouvai chez
S. K. avec plusieurs de ses anciens amis qui
étoient venus pour l'aider. » Gens heureux ! lui
» dis-je, mille fois plus heureux que vous ne
» pensez, il ne manque à votre bonheur, que
» de savoir comment les autres Nations de la
» terre vivent. N'avez-vous jamais en-
» tendu conter aux émigrans nouvellement
» venus, tout ce qu'ils ont souffert avant d'ar-
» river parmi nous ? Ecoutez attentivement l'his-
» toire de leurs malheurs ; c'est le seul baume
» dont vous ayez besoin. Vos travaux ne sont-ils
» pas volontaires ? leur but n'est-il pas d'établir
» vos enfans ? Quel sentiment plus doux & plus
» consolant peut vous animer ? que vous de-
» mande la Patrie, l'Eglise, le Gouvernement ?
» Ce dernier exigera seulement de vous un foible
» tribut, quand ce Canton sera érigé en Comté.
» Payez-vous des droits sur la vente de vos
» grains, de vos bestiaux ? . . . Je vais vous
» montrer toutes les sources de votre bonheur
» civil, & alors tous vos gémissemens cesseront.
» Rien de tout ce qui afflige les pauvres habi-
» tans de l'Europe n'existe ici ; nous n'avons ni
» gênes, ni entraves ; nos Loix n'ont pas été
» créées dans la nuit de la barbarie & de la su-

» perfition ; nous pouvons former des projets ;
» parcourir le grand cercle de l'industrie hu-
» maine , en essayer tous les ressorts ; rien ne
» nous arrête , tout nous y invite. L'homme
» n'est-il pas né pour travailler ? En Europe ,
» les deux tiers des habitans gémissent & labou-
» rent pour les riches , qui sont leurs maîtres ;
» ici , nous travaillons pour nous-mêmes ; per-
» sonne ne vient demander la dixième de vos
» gerbes ; vous possédez la terre telle qu'elle est
» sortie des mains du Créateur , & elle ne relève
» que de lui ; nous n'avons point à craindre ce
» mélange de Loix bisarres & de préjugés incon-
» cevables qui , presque par - tout , affligent
» l'humanité. En obéissant à nos Loix , l'esprit
» & la raison n'ont aucun sacrifice humiliant à
» faire ; à l'ombre d'une immunité sacrée , vos
» productions peuvent circuler de main en main ;
» jusqu'à celles qui doivent les exporter : cette
» terre , que vous avez acquise , ce canton dont
» vous êtes les premiers cultivateurs , n'est point
» réclamé par un puissant Monarque qui , jaloux
» de sa nouvelle domination , le ravage & enlève
» ses paisibles habitans. Tranquillisez-vous , vos
» fils n'iront point servir dans ses querelles &
» dans ses guerres , un maître qu'ils ne connois-
» sent pas : ils n'engraisseront point une terre
» étrangère des débris de leurs cadavres : heu-

» reux & libres , ces enfans resteront avec
 » vous , pour coopérer au bien de votre famille ;
 » Vous les verrez peut-être épouser les filles de
 » vos anciens voisins : quel plaisir alors ne ressentirez-
 » tirez-vous pas en les établissant sur cette terre
 » nouvelle que vous leur destinez ? Ils deviendront
 » dront vos voisins , sans cesser d'être vos amis
 » & vos enfans ; ils multiplieront votre sang ;
 » vos cœurs s'épanouiront en les voyant industrieux & fortunés ; car leur prospérité doublera
 » blera la vôtre , comme le bonheur de votre
 » famille fait aujourd'hui une partie du bien-être
 » général de la Province. A l'avenir tous les
 » obstacles céderont à vos forces réunies ; quelque
 » que vaste qu'elle soit , aucune entreprise ne vous
 » semblera pénible ; votre moisson , vos semailles
 » les s'exécuteront facilement , & avec toute la
 » promptitude que les saisons prescrivent. —

» Que me dites-vous , répondit-il ? il y a donc
 » des gens dans le monde qui ne possèdent rien ;
 » & qui , sans aucune espérance , sont obligés
 » de travailler pour les autres ? Je rougis de mes
 » plaintes ; travaillons donc , ma femme , encore
 » quatre ans sans murmurer , & nous passerons
 » le reste de notre vie dans la joie & le repos. «

Aussi-tôt que l'on a frayé un chemin vers un
 nouveau Canton , & que quelque riche Colon , attiré par la fécondité du terrain , y a formé un

Établissement, vous ne sauriez croire avec quelle rapidité la population y augmente. Les gazettes qui circulent dans toutes les Provinces, annoncent par-tout le bonheur des nouveaux habitans, la bonté des chemins & le bas prix des terres. Douze ans après l'arrivée de S. K. dans son canton, qui est une belle vallée arrosée par des ruisseaux coulans de toutes parts des éminences qui l'environnent, cette nouvelle région fut érigée en Comté, & divisée à l'ordinaire en un certain nombre de Districts, munis de Privilèges municipaux, qui sont toujours accordés aux habitans. Leur première assemblée se tint à la maison de S. K. qui fut désignée par un acte de l'Assemblée, pour être le lieu central; il fut nommé tout d'une voix, *Superviseur* (1), honneur qu'il méritoit bien par ses talens & ses vertus. Les chemins qu'il avoit marqués, furent confirmés, le registre du Précinct déposé chez lui, & un de ses enfans en fut appointé le Greffier. Rien ne pouvoit être plus flatteur pour ce bon père, que ces faveurs du Peuple. Pour rendre son bonheur complet, Pierre, son fils aîné, épousa la fille du Ministre de l'ancien Eta-

(1) Celui qui arrête les comptes des taxes & des dépenses du Comté. Après l'emploi de Shériff, celui de *Superviseur* est le plus honorable que le peuple puisse donner.

blissement

blissement dont ils avoient émigré, qui avoit de tout tems été son ami intime : le père lui concéda par contrat, *la vallée des Châtaigniers*, suivant sa promesse, lui donna sa part des bestiaux qui, avec ceux de la jeune épouse, firent un nombre suffisant pour exploiter sa plantation : il lui aida ensuite à construire une maison commode, & à finir le défrichement de sa terre. Un an après, *Salomon*, son second fils, qui étoit aussi revenu de son apprentissage, épousa la fille qu'il avoit aimée dès sa plus tendre enfance : à son retour, il obtint la belle chûte d'eau, avec les 175 acres promis ; il convertit la dot de sa femme en argent, loua des ouvriers, & bâtit un excellent moulin à farine, dont le *Précinct* avoit grand besoin ; car jusqu'ici, les habitans ne s'étoient servis que du foible expédient appelé *Tubmill* (1) ou moulin à cuve. Sa fille aînée *Paulina* étoit déjà mariée à un jeune homme, bon maréchal, que le pere avoit fait venir quelques années auparavant ; car on ne peut guères se passer de l'assistance de cet ouvrier ; il leur céda un bel emplacement au carrefour des deux chemins, qu'il avoit lui-même marqué, avec deux cents cinquante acres de terre. Sa seconde fille *Carolina* avoit épousé un jeune homme de *Lan-*

(1) Moulin très-simple qui n'exige qu'une seule roue.

re avec quelle
 . Les gazettes
 nces, annon-
 eaux habitans,
 x des terres.
 . K. dans son
 rrosée par des
 des éminences
 lle région fut
 l'ordinaire en
 munis de Pri-
 jours accordés
 emblée se tint à
 née par un acte
 lieu central ; il
Superviseur (1),
 ses talens & ses
 marqués, furent
 nêt déposé chez
 fut appointé le
 us flatteur pour
 u Peuple. Pour
 Pierre, son fils
 de l'ancien Eta-

es taxes & des dé-
 Shériff, celui de Su-
 euple puisse donner
 blissement

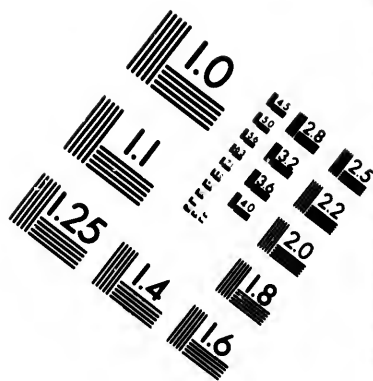
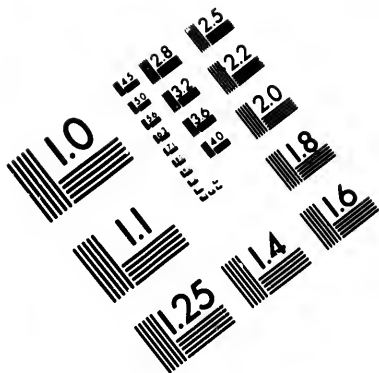
Waster, qui depuis quelques années tenoit école dans les maisons des habitans ; il fut ensuite employé sous les ordres de l'Arpenteur Provincial, à tracer les limites de ce nouveau Comté, & des différens Districts qui le composent. Son exactitude & son habileté lui en méritèrent dans la suite la place & les appointemens : il leur donna deux cents cinquante acres de terre. Son troisième fils *Gustave* épousa une Allemande, riche & industrieuse, dont les parens & les frères avoient été tués par les Sauvages ; il lui concéda une chûte inférieure, avec trois cents acres, où depuis il a construit trois moulins, un à foulon, un à huile & le troisième à scie. Sa dernière fille *Elisa* fut aimée d'un jeune Ministre, qui devoit être employé par le voisinage aussi-tôt que les habitans auroient pu bâtir une Eglise & un Presbytère. Quand cela fut exécuté, il épousa cette fille, à laquelle le père donna deux cents cinquante acres ; il leur planta un beau verger, car son ancienne pépinière renouvelée tous les ans, avoit fourni des plants à tous ceux qui en demandoient. Il ne lui restoit donc que le plus jeune de ses fils, *George*, qui devoit hériter, suivant l'usage, de la maison paternelle & de deux cents acres de terre les mieux nettoyés, avec la même quantité de bestiaux qu'il avoit donnés à tous les autres : ce

jeune homme ne s'est marié que depuis quatre ans : le bonhomme est déjà grand père de dix-sept petits enfans, qui viennent presque tous les Dimanches le voir & jouer sur les genoux : j'ai souvent vu ces dignes parens , environnés de leur jeune postérité , verser des larmes de joie.

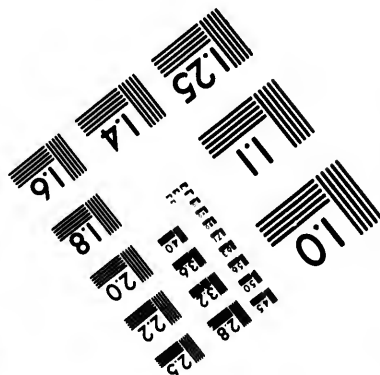
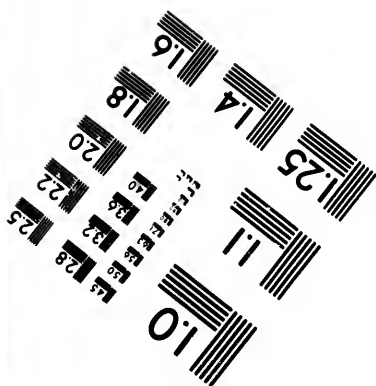
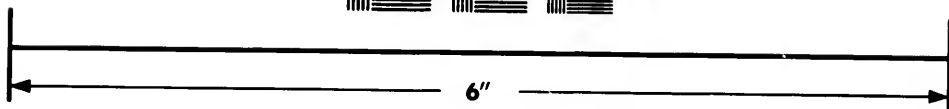
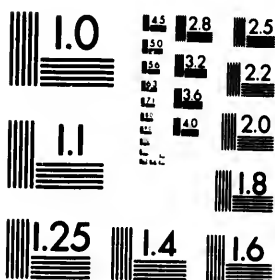
» En bien ! ma chère amie , dis-je un jour à la mère , la source de vos larmes est bien changée : il y a dix-sept ans , le travail & la solitude vous affligoient ; aujourd'hui vous êtes pénétrée de joie & de plaisir. « S. K. & sa femme ont cessé de travailler depuis bien des années : leurs Nègres ont multiplié presque dans la même proportion que leurs enfans : les vieux fument leurs pipes (1) & se reposent , ainsi que leur maître : il a distribué les jeunes parmi tous les siens , à mesure qu'ils se sont mariés. S. K. a été choisi par le Peuple pour être un des Représentans du Comté , pour lequel il a obtenu des Loix , des chemins , des ponts & des Règlemens utiles ; après en avoir été le Fondateur , il a eu la gloire d'en être devenu , si j'ose le dire , le Législateur. Aussi heureux qu'un foible mortel puisse l'être , il vit dans une maison charmante ,

(1) *Fumer la pipe* , est une expression en usage parmi les Sauvages , pour désigner l'aïssance , la paix , la tranquillité , & par conséquent le bonheur.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 25
E 22
E 20
E 18

10
E

environné de ses enfans, dont il peut voir toutes les plantations; il est plus le père, le patriarche, l'arbitre du Canton, qu'il n'en est le Magistrat. Quelle utile carrière n'a-t-il pas parcourue? L'humble toit sous lequel ses quatre derniers enfans sont nés, subsiste encore; tous les hivers il achète une grande quantité de cendres, qu'il convertit en soude pendant l'été; son second fils est devenu marchand, & son moulin, l'entrepôt de plus de douze mille boisseaux de bled par an. La population, la vivification de ce Canton a été étonnante; depuis dix ans tout a changé de forme: ce beau miracle de l'industrie est l'ouvrage de trente-deux ans de travaux, époque de l'arrivée & du premier établissement de S. K. qui avoit alors neuf années de mariage & trois enfans, Pierre, Salomon & Paulina: toutes les familles de ce Canton sont aussi heureuses qu'elles puissent l'être, vu la combinaison du mal, qui suit partout la société humaine; il n'y a que les ivrognes & les paresseux qui, dans peu, seront obligés de vendre leurs possessions, pour faire place à des familles plus industrieuses.

Il me fit observer dans un coin de son verger, un bosquet épais d'accacias & de vignes sauvages, dont les rameaux en se courbant, formoient un berceau impénétrable à la lumière

du jour
repose
être au
reusen
verte.
chêne
son ar
ronner
une de
vantes

Ce qu
grand,
Monum
la souche
27 Avr
versé da
rissant
Adieu

du jour : c'est sous ces épais feuillages qu'il se reposera de toutes ses fatigues ; ce lieu doit être aussi le tombeau de toute sa famille ; heureusement la terre n'en a pas encore été ouverte. Il me fit voir aussi la souche du premier chêne qu'il abattit lui-même le second jour de son arrivée ; je lui persuadai de la faire environner d'un mur , à hauteur d'appui , & sur une des pierres , j'y ai gravé les paroles suivantes :

V O Y A G E U R :

*Ce que tu vois ici , n'est ni le tombeau d'un grand , ni les trophées de la victoire , mais le Monument simple de l'industrie agricole : tu vois ici la souche du premier chêne que S. K. abattit le 27 Avril 1748 ; ce fut aussi le premier arbre renversé dans le Comté de * * * , aujourd'hui si florissant & si bien cultivé.*

Adieu ,

ST. JOHN.



Philadelphie, 12 Octobre 1769.

L E T T R E
ÉCRITE PAR IVAN AI-Z,
GENTILHOMME RUSSE,

A UN DE SES AMIS EN EUROPE,

*Dans laquelle il décrit la visite qu'il fit en 1769 à
Jean Bertram, Botaniste de Pensilvanie, &
Pensionnaire du Roi d'Angleterre.*

EXAMINEZ cette Province de tous les côtés; chaque point de vue offre aux yeux de l'observateur charmé, une image du bonheur. Le Voyageur Européen surtout, agréablement surpris de ne plus sentir les atteintes réitérées que l'aspect de la misère porte aux cœurs sensibles, goûte une paix profonde, un calme délicieux qui n'est point interrompu par les mouvemens d'une juste indignation, ou par la pitié.

Son ame s'élève en contemplant le doux & magnifique spectacle de la félicité publique. Les solides fondemens qui servent de base au gouvernement & au bonheur des Pensilvaniens, semblent lui dire: » Jouis sans crainte; nous

» fon
» de
» nob
» de t
» l'ex
» sur l
» qui
» sain
» ceux
» la n
» & le
Pou
antérie
outrée
que la
tans pl
Arts &
tres Pr
la visite
tram, P
jeunes
cette é
doivent
noiffan
Ce q
venu en
une cor
nistes

» sommes l'ouvrage inaltérable de G^{ne}. Penn ;
 » de cet homme simple & vertueux , dont la
 » noble ambition n'aspira jamais qu'à la gloire
 » de faire du bien à ses frères , & à leur donner
 » l'exemple de l'égalité. O Penn ! toi qui verfas
 » sur les humains les lumières de la vraie sagesse ,
 » qui fis de ces heureuses contrées un Temple
 » saint dédié à la Vertu , ton nom , à côté de
 » ceux de Lycurgue & de Solon , furnagera sur
 » la nuit des tems , qui engloutit la mémoire
 » & les crimes des Grands de la terre. »

Pour vous convaincre que dans mes Lettres
 antérieures , je n'ai point donné de louanges
 outrées & ridicules à cette célèbre contrée , &
 que la nature y accorde en général à ses habi-
 tans plus de génie , ou plus de dispositions aux
 Arts & aux Sciences , qu'aux habitans des au-
 tres Provinces , je vais vous rendre compte de
 la visite que j'ai faite dernièrement à *Jean Ber-*
tram , premier Botaniste de l'Amérique. Dès ses
 jeunes ans , un penchant irrésistible l'entraîna à
 cette étude & le rendit tel : les Sciences lui
 doivent plusieurs découvertes utiles , & la con-
 noissance de plusieurs plantes , arbres & arbrustes.

Ce que vous m'en aviez dit m'avoit fort pré-
 venu en sa faveur : je savois d'ailleurs qu'il avoit
 une correspondance très-étendue avec les Bota-
 nistes les plus célèbres de l'Ecosse & de la

France, & qu'il avoit été honoré de celle de la Reine de Suède.

Sa maison, située sur les bords de la Skullkill, n'est pas grande, mais propre & commode. Quelque chose de singulier au premier aspect, la distingue de celle de ses voisins ; une demi-tour bâtie dans le milieu, sert non-seulement à la rendre plus solide, mais y ajoute une place convenable à l'escalier. La disposition des champs, des haies & des arbres de toute espèce, annoncent l'ordre & la régularité qui sont dans l'économie rurale les effets d'une heureuse industrie. Je trouvai à la porte une femme proprement & simplement habillée, qui, sans cérémonie & sans me faire aucune révérence, me demanda avec bonté qui je demandois ? Je voudrois voir M. Bertram, lui répondis-je ; eh bien, entre & prends une chaise, me dit-elle ; je vais l'envoyer chercher. — Non, lui dis-je ; je voudrois plutôt avoir le plaisir de me promener dans votre plantation ; je le trouverai aisément, si vous voulez m'indiquer à-peu-près le lieu qu'il occupe. — Après plusieurs tours, j'aperçus la rivière de Skullkill, coulant à travers une charmante prairie ; je distinguai aisément une digue nouvellement faite, qui sembloit beaucoup retrécir le lit de ses eaux ; après l'avoir suivie pendant quelque

tems
mes
» rie
» den
& a
cuir
culot
répon
» par
» exp
» vou
» —
» mes
» mên
mes
quelq
ment.
» vou
» gag
» est
» pass
» de v
» sent
» app
» me
» mes
» abs
» clo

tems, j'arrivai à son extrémité, où dix hommes étoient employés à la construire. — » Pourriez-vous me dire où est M. Bertram, leur demandai-je ? « — L'un d'eux, homme grave & avancé en âge, ayant un large tablier de cuir qui lui couvrait la poitrine, & de longues culottes de toile, levant les yeux vers moi, me répondit : « Mon nom est Bertram ; me veux-tu parler ? — Oui, Monsieur ; je suis venu exprès pour m'entretenir quelque tems avec vous, si vous pouviez quitter votre travail. — Fort aisément, me répondit-il ; je dirige mes ouvriers, plus que je ne travaille moi-même. « Après qu'il se fut lavé, nous marchâmes ensemble vers la maison, où il disparut quelques instans, & revint habillé fort décemment. — » Votre réputation & l'hospitalité que vous exercez envers les étrangers, m'ont engagé à vous faire cette visite, si elle ne vous est point incommode ; je serois charmé de passer quelques heures dans votre jardin, & de vous faire quelques questions. — Le plus sensible avantage que je reçois de ce que tu appelles ma réputation, est le plaisir qu'elle me procure de jouir souvent des visites de mes amis & des étrangers instruits. — Il faut absolument différer notre promenade ; car la cloche nous appelle à dîner. « — Il me con-

duiſit alors vers une chambre ſpacieuſe , dans le
 milieu de laquelle étoit une longue table cou-
 verte de plats : les Nègres en occupoient le
 bas , les gens de journée le milieu ; venoient
 enfuite les enf ns, parmi lesſquels j'étois compris.
 Le vénérable père & ſa femme , aſſis au haut
 de la table , préſidoient à la tête de cette nom-
 breuſe famille : chacun , baiſſant les yeux ,
 prononça tout bas une courte prière ſans céré-
 monie & ſans oſtentation. » Après la bonne
 » chère de nos Villes , me dit - il , ce repas
 » ſimple & frugal te paroîtra un jeûne aſtère.
 » — Il ſ'en faut bien , M. Bertram ; au con-
 » traire , ce repas champêtre me raiſſure , en
 » me prouvant que vous me recevez comme un
 » ancien ami , comme une perſonne que vous
 » auriez connue depuis long - temps. — J'en
 » ſuis charmé , me dit-il , & ſuis fort aîſé de te
 » voir ici ; je n'ai jamais connu l'uſage des
 » complimentſ & des cérémonies ; rien de tout
 » cela ne ſert à prouver la bonté du cœur.
 » D'ailleurs , notre ſociété a entièrement banni
 » ce que le monde appelle les expreſſions polies
 » & les phraſes honnêtes ; nous prenons nos
 » amis par la main , & nous les traitons comme
 » nos plus proches parens. J'ai appris par une
 » lettre que j'ai reçue hier du Docteur Phineas
 » Bond , que tu es Ruſſe. Quelles raiſons ont

» pu
 » pou
 » —
 » nou
 » ami
 » jeur
 » voir
 » atte
 » mar
 » de t
 » ces
 » l'un
 » cett
 » bon
 » J'ai
 » gula
 » par-
 » elles
 » Cité
 » pée
 » poſt
 » Sava
 » fidé
 » ma
 » il y
 » toir
 » fort
 » qui

» pu te déterminer à quitter ton pays natal ?
 » pour venir ici à travers tant de dangers ?
 » — Je suis venu y chercher du plaisir & de
 » nouvelles connoissances. — Vraiment, mon
 » ami, tu fais bien de l'honneur à notre
 » jeune Province, d'imaginer que tu pourras y
 » voir quelque chose qui soit digne de ton
 » attention. — M. Bertram, la vue de ce char-
 » mant pays m'a déjà amplement récompensé
 » de toutes mes fatigues ; j'y vois le berceau de
 » ces Nations futures qui, un jour, étonneront
 » l'univers ; j'y contemple le commencement de
 » cette nouvelle législation, qui doit faire le
 » bonheur de la quatrième partie du monde.
 » J'ai parcouru vos Villes en admirant leur ré-
 » gularité ; la propreté & la police y règnent
 » par-tout. Elles sont encore à leur naissance ;
 » elles ne sont encore que le berceau de ces
 » Cités magnifiques, dont l'origine, envelop-
 » pée dans l'obscurité des âges, embarrassera la
 » postérité, & se dérobera aux recherches des
 » Savans à venir. Vos maisons & vos rues, con-
 » sidérées sous ce point de vue, rappellent à
 » ma mémoire la ville de Pompeïa, que j'ai vue
 » il y a peu d'années ; j'observai que les trot-
 » toirs ou chemins des gens de pied avoient été
 » fort usés, par le grand nombre des habitans
 » qui jadis y avoient passé & repassé. Mais au-

» jourd'hui, quelle distance ! quelle obscurité !
» Maisons, Propriétaires, Architectes, Tem-
» ples, Palais, Archives, tout a disparu. — En
» vérité, tu es un grand Voyageur pour un
» homme de ton âge. — Peu d'années, lui dis-
» je, suffisent pour parcourir une grande dis-
» tance ; mais il est nécessaire d'avoir un juge-
» ment éclairé & bien des connoissances antécé-
» dentes, pour rendre de si grands voyages
» utiles. — Dites moi, M. Bertram, pourquoi
» vous bâtissez ces digues le long de la rivière
» de Skullkill ? à quoi bon tant de travail &
» tant de dépense ? — Ami Ivan, je ne connois
» aucune branche d'industrie qui soit plus avan-
» tageuse à notre Patrie, ainsi qu'aux proprié-
» taires. La rivière de Skullkill, il n'y a pas
» long-tems, couvroit une grande étendue de
» terrain de chaque côté ; nos plus hautes
» marées alloient quelquefois, à plusieurs milles
» de distances, inonder des terres basses qui
» infectoient l'air du voisinage, & n'étoient bon-
» nes à rien. A présent, les propriétaires de ces
» marécages sont réunis & associés par un acte
» de *notre Assemblée législative*. Nous éliions
» chaque année un Trésorier, & lui payons une
» somme proportionnée au nombre d'acres que
» chacun possède : le dommage qui peut surve-
» nir à ces terres, est réparé aux dépens du

» *trésor*. Graces à Dieu , notre capital est de-
 » venu supérieur aux dégâts que causent les
 » inondations & les *rats-muscs* ; c'est par ce
 » simple expédient que tant d'acres de prairies,
 » qui jadis n'étoient qu'un marais infect , sont
 » aujourd'hui desséchées , affermies , & deve-
 » nues , pour notre Ville , une grand source
 » de richesses & l'ornement de ses environs.
 » Nos frères de *Salem* , dans le *nouveau Jersey* ,
 » ont poussé beaucoup plus loin que nous l'art
 » de faire ces digues ; on leur en donne les
 » dimensions ; & si , par la suite , il arrive quel-
 » ques accidens , la Compagnie est obligée de
 » les réparer. — C'est une fort belle entreprise ,
 » lui dis-je , qui fait beaucoup d'honneur à ceux
 » qui en ont donné le plan & à ceux qui l'exé-
 » cutent. Pourriez-vous me dire à-peu-près à
 » combien se monteront vos avances , avant
 » que ce terrain inondé soit capable d'être
 » fauché ? — La dépense , me répondit-il , est
 » fort considérable , particulièrement quand
 » nous avons des ruisseaux à conduire , des
 » fouches d'arbres & des buissons à couper.
 » Mais telle est la richesse de ce terrain , qui a
 » été si long-tems sous les eaux ; telle est l'excel-
 » lence du pâturage qu'il produit , que le revenu
 » de trois ans nous rembourse communément
 » toutes nos avances. — Heureux le pays , lui

» dis-je , où le génie national se porte vers les
 » choses utiles , où la Nature a répandu des
 » trésors plus désirables que les mines d'or !
 » — Tu ferois étonné , mon ami , s'il m'étoit
 » possible de mettre sous tes yeux le produit
 » annuel de ces nouvelles prairies , en bœufs ,
 » en vaches & en chevaux. «

Nous avions à peine fini de nous entretenir
 de ces choses , que la partie travaillante de la
 famille se retira avec une décence & dans un
 silence qui me plut infiniment. Un instant après ,
 je fus frappé d'un agréable mélange de sons ,
 qui me représentoit un concert de différens ins-
 trumens dans l'éloignement. — » Malgré la
 » simplicité pastorale qui règne chez vous , M.
 » Bertram , voici le dessert d'un Prince : quelle
 » douce mélodie ! — Ne t'étonnes pas , ami
 » Ivan ; ce que tu entends est aussi simple que
 » ce que tu viens de manger. « — Surpris , je
 me levai ; & , suivant la direction de ces sons
 agréables , je montai l'escalier qui étoit placé
 dans la demi-tour : je m'aperçus alors que
 c'étoit l'effet du vent qui passoit à travers les
 cordes d'une harpe éolienne , instrument que je
 n'avois jamais vu. Je le pris de la fenêtre où il
 étoit placé , & le considérai attentivement ; je
 m'aperçus bientôt que les cordes étoient tou-
 tes à l'unisson , mais de différente grosseur :

alors
 étoit
 voient
 tance
 nous
 vin c
 sonne
 sentin
 nous
 remar
 murai
 ancien
 écrit c
 » lui c
 » d'ar
 » disti
 » d'ali
 » s'en
 » c'et.
 » pays
 » vint
 » de la
 » que c
 » ment
 — De
 rempli
 brisbeau
 coup d

alors je devinai aisément les raisons sur lesquelles étoient fondés les accords & l'harmonie qui m'avoient tant causé de plaisir à une certaine distance. — Je fus rejoindre mon hôte vénérable : nous bûmes, après le dîner, une bouteille de vin de Madère, sans boire à la santé de personne, sans demander ou prononcer aucun sentiment à la façon Angloise. — De la table nous entrâmes dans son cabinet d'étude, où je remarquai au premier coup-d'œil, sur une des murailles, des armes enfermées dans un cadre anciennement doré, avec le nom de *J. Bertram* écrit dessous. » Est-ce que la Société des Amis, » lui demandai-je, attache sa gloire à ces sortes » d'armoiries, qui, quelquefois, servent de » distinction aux familles, &, le plus souvent, » d'aliment à l'orgueil & à l'ostentation ? — Il » s'en faut bien, me dit-il ; je te dirai ce que » c'est. Mon père étoit François ; chassé de son » pays pour n'être pas de la Religion du Roi, il » vint ici, & apporta ce cadre de l'autre côté » de la mer : j'en ai pris soin jusqu'ici, parce » que c'est un meuble de famille, & un monu- » ment de ses malheurs & de son expatriation. « — De-là nous fûmes dans son jardin qui étoit rempli d'une grande variété de plantes & d'arbrisseaux curieux, parmi lesquels je vis beaucoup de *sensitives* ; j'en comptai cinq espèces :

il y avoit'auſſi des plantes *exotiques* dans une ſerre chaude ; au-deſſus de la porte étoient gravés les vers ſuivans , tirés du fameux Alex. Pope . *Eſclave d'aucune Seſte* , &c. Il me dit qu'il avoit pluſieurs fois ſuivi le Général *Bouquet* à *Pittsburg* , & à d'autres endroits de la *belle rivière (l'Oyio)* , comme Botanifte ; qu'il avoit fait des collections très-ſignificatives dans la *Virginie* , dont il avoit examiné les montagnes & les marais avec la plus ſcrupuleuſe attention ; qu'il avoit été envoyé dans la *Floride* par le Roi d'Angleterre , pour en étudier toutes les plantes & toutes les fleurs , & qu'il avoit obtenu de Sa Majeſté une penſion de 500 guinées.

Ses recherches curieufes & ſes obſervations ſur différens ſujets , me rendirent ſa converſation ſi intéreſſante , que le ſoleil étoit à la fin de ſa courſe , avant que j'euffe penſé à retourner à *Philadelphie*. Que cet intervalle me parut court ! depuis long - tems je ne m'étois point trouvé dans une ſituation plus agréable & plus propre à m'inſtruire. D'un côté , j'avois fort envie de prolonger ma viſite ; de l'autre , je craignois que ſa longueur ne parût déſagrèable : mais heureuſement , réfléchiffant que j'étois chez la famille la moins cérémonieufé & la plus hofpitalière (comme ſont tous les Membres de la *Société des Amis*) , je pris le parti de l'in-

formet

form
chez
prole
— »
» ton
» tu e
» con
» d'Et
» tout
» rega
» long
» plôie
» fera
reconn
diale.
digue,
fut alor
princip
Nous n
étoient
quel pla
marais
fertile!
infinime
» Co
» gieufe
» ces te
» d'anné
Ton

former simplement du plaisir dont j'avois joué chez lui, & du désir extrême que j'avois de le prolonger, en restant quelques jours avec lui. — « Tu es aussi bien venu ici, que si j'étois » ton père ; tu m'es recommandé, & , de plus, » tu es un étranger ; ton désir d'acquérir des » connoissances par des voyages, ta qualité » d'Européen, tout enfin t'autorise à me faire » toutes les questions que tu voudras, & à » regarder ma maison comme la tienne aussi » long-tems que tu t'y trouveras heureux : em- » ploie ton tems avec la plus parfaite liberté ; j'en » ferai de même. « Je reçus avec la plus vive reconnaissance son invitation simple, mais cordiale. — Nous fûmes ensuite revoir la nouvelle digue, qui sembloit être son objet favori : ce fut alors qu'il me développa la méthode & les principes d'après lesquels elle étoit construite. Nous nous promenâmes à travers les terres qui étoient affermies & déjà couvertes d'herbages : quel plaisir pour un bon citoyen, de sortir d'un marais fangeux pour marcher sur un sol gras & fertile ! quelle leçon d'industrie pour des Peuples infiniment plus anciens !

« Compte, me dit-il, la quantité prodigieuse de bestiaux de toute espèce paissant sur ces terres consolidées & fermes, qui, peu d'année auparavant, étoient submergées par

» les eaux de la rivière ! De-là nous fûmes
 voir les champs où les haies plantées à angle
 droit, les monceaux de pierres proprement en-
 tassées, le treffle en fleur, les barrières bien
 entretenues ; tout annonçoit la meilleure cul-
 ture & les foins les plus assidus. Les vaches re-
 tournoient alors à la maison ; leurs mamelles
 étoient pleines ; leurs jambes courtes sembloient
 les porter avec peine ; elles avançoient à pas
 lents, & paroissoient désirer d'être délivrées de
 la quantité de lait qu'elles portoient. De-là
 nous fûmes voir son verger anciennement planté
 sur un sol sablonneux & aride, mais à présent
 changé en une des plus riches prairies du voisi-
 nage. — » Ceci, ami *Ivan*, est entièrement le
 » fruit de mon industrie. J'achetai, il y a quel-
 » ques années, le privilège d'une petite fontaine
 » à un mille & demi d'ici ; avec beaucoup de dé-
 » penfes, j'en ai amené l'eau à ce réservoir que
 » tu vois ; j'y jette souvent de la chaux, des
 » cendres, du fumier de cheval ; ensuite deux
 » fois la semaine, dans le printems & l'automne,
 » j'en laisse couler l'eau chargée de toutes ses
 » particules végétales. Avant que la neige tombe,
 » j'ai soin de couvrir les endroits les moins fer-
 » tiles de ce verger avec du vieux foin, de la
 » paille, & tout ce qui m'est inutile autour de
 » ma grange : par ce simple moyen, je coupe

» annu
 » par a
 » toit
 » ceci
 » de c
 » pays
 » les tr
 » effica
 » des P
 » qui a
 » tout c
 » acquis
 » vince
 » de me
 » tes : j
 » destine
 » nous a
 » c'est u
 » dant tr
 » pâturag
 » je les c
 » pendan
 » nos hiv
 » terre qu
 » mune,
 » boiffeau
 » pour mo
 » d'Inde.

» annuellement 5300 livres de foin excellent
 » par acre, d'un terrain qui autrefois rappor-
 » toit à peine de la bruyère. — *M. Bertram*,
 » ceci peut véritablement s'appeler un miracle
 » de culture. Heureux, mille fois heureux le
 » pays habité par une société d'hommes dont
 » les travaux réunis concourent, avec cette
 » efficacité, à l'utilité publique & à la fortune
 » des particuliers! — Je ne suis point le seul
 » qui arrose ainsi son verger, me dit-il; par-
 » tout où le privilège d'une fontaine peut être
 » acquis, tous les Cultivateurs de cette Pro-
 » vince en font le même usage. Avec la terre
 » de mes fossés, j'ai fort enrichi mes terres hau-
 » tes : je sème du trèfle sur les champs que je
 » destine au repos pour plusieurs années, &
 » nous avons trouvé, par expérience, que
 » c'est un des plus grands améliorateurs. Pen-
 » dant trois ans, ces champs me fournissent un
 » pâturage abondant : quand il les faut labourer,
 » je les couvre alors de vase qui a été exposée
 » pendant trois ou quatre années à la rigueur de
 » nos hivers ; par ce moyen, chaque acre de
 » terre que je sème me rapporte, année com-
 » mune, depuis vingt - huit jusqu'à trente-six
 » boisseaux de froment : je suis la même règle
 » pour mon lin, pour mes avoines & mon bled
 » d'Inde. — Voudrois-tu me dire, ami *Ivan*,

» si les habitans de ton pays suivent la même
 » méthode , ou plutôt quelle est la leur ?
 » — Dans le voisinage de nos Villes , lui ré-
 » pondis-je , il y a beaucoup de Fermiers éclair-
 » rés qui donnent la plus grande attention à la
 » culture de leur terre. Nous serions trop nom-
 » breux , trop heureux & trop riches , s'il étoit
 » possible que tout l'Empire Russe fût cultivé
 » comme la *Pensilvanie* ; d'ailleurs nos terres
 » sont partagées si inégalement , & ceux de
 » nos payfans qui ont la propriété de celles
 » qu'ils labourent , sont en si petit nombre , qu'ils
 » ne peuvent former ni suivre un plan d'Agric-
 » culture avec la même vigueur & le même
 » succès que vous , Pensilvaniens , qui avez
 » reçu les vôtres pour ainsi dire des mains du
 » Maître de la Nature , qui êtes libres & sans
 » féodalité. O *Amérique* ! tu ne sens pas encore
 » tes forces ! tu ne connois pas encore les
 » faveurs que la Fortune doit te prodiguer un
 » jour ! Elle sourit à tes Peuples gouvernés par
 » de si sages loix , & leur promet une prospé-
 » rité , un pouvoir , une population qui étonne-
 » ront l'Europe. — Ami *Ivan* , notre pays ,
 » sans doute , est le berceau d'un nouvel
 » Empire : le vieux Monde se lassera peut-être
 » de nourrir ses habitans ; alors ils viendront
 » l'un après l'autre pour vivre , pour échapper

» à la
 » nou
 » de l
 » une
 » gran
 » & l
 » cessi
 » com
 » & d
 » le c
 » écha
 » lentes
 » sieur
 » jama
 » l'Am
 » trop
 » muni
 » sion
 » Euro
 » dit-il
 » desti
 » velle
 » pas
 » droi
 » la R
 » quel
 » pas
 » elle

» à la tyrannie & à la pauvreté : mais pouvons-
 » nous nous flatter de conserver les douceurs
 » de l'égalité fraternelle ? Hélas ! je vois , dans
 » une triste perspective , les ambitieux & les
 » grands de la terre nous apporter leurs sceptres
 » & leurs chaînes. Ah ! mon ami ! la dure né-
 » cessité forme les grandes sociétés , & les
 » compose d'une multitude d'hommes médiocres
 » & d'un petit nombre d'hommes supérieurs par
 » le courage & les talens : comment donc
 » échapper à la tyrannie ? ses progrès sont
 » lents , mais ils sont sûrs. — Mon cher Mon-
 » sieur , lui répondis-je , la tyrannie ne pourra
 » jamais prendre une si profonde racine dans
 » l'Amérique que parmi nous ; les terres y sont
 » trop fagement distribuées ; tous vos droits
 » municipaux ne sont fondés que sur la posses-
 » sion du sol : c'est la pauvreté qui fait en
 » Europe des esclaves. — Je les plains , me
 » dit-il en soupirant : en ce cas , bénissons la
 » destinée qui nous a conduits sur cette nou-
 » velle terre. Ami *Ivan* , comme je ne doute
 » pas que tu n'entendes la langue latine , vou-
 » drois-tu bien lire cette Epître gracieuse que
 » la Reine de Suède , *Ulrica* , m'envoya il y a
 » quelques années ? La bonne femme ! n'est-il
 » pas étonnant que de son palais de *Stockholm* ,
 » elle ait daigné penser au pauvre *Jean Bertrara* .

» qui demeure sur les bords de la rivière *Schull-*
 » *kill*? — Point du tout , M. *Bertram* ; vous
 » êtes la première personne dont le nom , comme
 » Botaniste , ait fait honneur à l'Amérique ; ce
 » vaste Continent doit produire un grand nom-
 » bre de plantes & de fleurs très-curieuses : est-
 » il donc surprenant de voir une sage Princesse ,
 » amatrice des Sciences , descendre quelque-
 » fois de son trône pour se promener dans les
 » jardins de *Linnaeus*? — C'est à la méthode &
 » aux conseils de cet homme savant , me dit-il ,
 » que je dois celle qui m'a conduit aux connois-
 » sances que je possède à présent : la Science de
 » la Botanique est si étendue , que les commen-
 » çans ont besoin d'un fil pour les guider , &
 » je n'en avois pu trouver auparavant. — Vou-
 » driez-vous bien me dire , ami *Bertram* , com-
 » bien il y a d'années que vous cultivez la
 » Science Botanique , & ce qui vous a inspiré ce
 » goût ? sous quel Professeur l'avez - vous étu-
 » diée ? — Il s'en faut bien , ami *Ivan* , que je
 » sois un Savant ; toute l'éducation que j'ai
 » jamais reçue , consiste à favoir lire & écrire
 » Cette petite ferme que tu vois , étoit tout ce
 » que mon père m'avoit laissé ; car avant le
 » desséchement des marais , j'étois pauvre : ma
 » femme ne m'apporta pour dot que beaucoup
 » d'industrie , un excellent caractère & une

» gra
 » me
 » mi
 » con
 » je
 » qu
 » poi
 » rid
 » nê
 » con
 » ter
 » cha
 » sim
 » je
 » jou
 » par
 » je l
 » je f
 » que
 » la C
 » fleu
 » riné
 » aut
 » *espr*
 » d'av
 » con
 » de
 » mar

» grande connoissance des choses de ménage. Je
 » me rappelle à peine quels furent mes pre-
 » miers pas vers la Botanique ; cela me paroît
 » comme un songe : mais tu peux croire ce que
 » je t'en dirai , quoique je connoisse des amis
 » qui en ont ri. — Ami *Bertram* , je ne suis
 » point de ces gens qui s'amuseut à chercher du
 » ridicule sur ce qui leur est dit d'une façon hon-
 » nête & sincère , & sur-tout par un homme
 » comme vous. — Hé bien , je vais te le racon-
 » ter. Etant un jour à labourer un de mes
 » champs , (car tu vois bien que je ne suis qu'un
 » simple Laboureur) le soleil étoit si chaud , que
 » je me retirai à l'ombre d'un arbre , pour y
 » jouir de la fraîcheur & m'y reposer. Je jetai
 » par hasard les yeux sur une violette sauvage ;
 » je l'arrachai machinalement , sans penser à ce
 » je faisois ; je l'examinai avec plus d'attention
 » que ne le font ordinairement les habitans de
 » la Campagne : je fus surpris de voir que cette
 » fleur étoit composée de plusieurs parties dis-
 » tinctes ; les unes étoient perpendiculaires , les
 » autres horizontales. *N'as-tu pas honte , dit mon*
 » *esprit , ou quelque chose qui inspira mon esprit ,*
 » *d'avoir vécu tant d'années à la Campagne , sans*
 » *connoître ni les vertus , ni les propriétés de tant*
 » *de plantes & de tant de fleurs sur lesquelles tu*
 » *marches continuellement ?* Cette inspiration sou-

» daine alluma ma curiosité ; car je n'étois pas
 » accoutumé à former de telles pensées. Je con-
 » tinuai cependant mon ouvrage avec la même
 » assiduité : j'eus beau faire , cette nouvelle
 » idée étoit toujours présente à mon esprit. Je
 » la communiquai à ma femme , & elle me
 » blâma beaucoup , de peur , disoit-elle , que je
 » ne m'embarquasse dans de nouvelles entre-
 » prises peu convenables à notre état ; elle me
 » dit que je n'étois pas assez riche pour donner
 » la plus petite partie de mon tems à de nou-
 » velles études qui , nécessairement , m'empêche-
 » roient de vaquer aux soins de ma ferme , qui
 » après tout , étoit mon unique trésor , & le
 » seul objet convenable à un pauvre Colon
 » Américain. Cet avis prudent ne me découra-
 » gea pas ; je pensois continuellement à cette
 » fleur , soit que je fusse à table , au lit , & par-
 » tout où j'allois. Enfin , je ne pus y résister ; le
 » quatrième jour de la semaine suivante , je
 » louai un homme pour travailler à ma place ,
 » & je m'en fus à Philadelphie. Je ne savois
 » point de quels Livres j'avois besoin ; mais
 » enfin j'expliquai de bonne-foi mon intention
 » au Libraire , qui me donna ceux qu'il jugea à
 » propos ; il y ajouta une Grammaire latine :
 » j'avois justement trente-trois ans ; heureuse-
 » ment , je trouvai dans le voisinage un Maître

» d'
 » tr
 » re
 » Li
 » ch
 » co
 » da
 » pro
 » ch
 » hab
 » un
 » je
 » gén
 » qui
 » tem
 » ren
 » que
 » cur
 » par
 » vail
 » ne
 » ave
 » —
 » con
 » ton
 » plai
 Je
 tueux

» d'Ecole Allemand , qui , dans l'espace de
 » trois mois , m'apprit assez de latin pour en-
 » tendre *Linnaus* , dont alors j'achetai les
 » Livres. Je commençai à botaniser dans mes
 » champs , & , en peu de tems , j'appris à
 » connoître toutes les plantes qui croissoient
 » dans notre voisinage ; de-là je fus visiter la
 » province de Maryland , demeurant toujours
 » chez les *Amis* : plus je fentois que je devenois
 » habile , & plus j'étendois mes courses. Après
 » une application constante de plusieurs années ,
 » je parvins enfin à acquérir une connoissance
 » générale de toutes les plantes , arbres & fleurs
 » qui croissent sur notre Continent. Quelque
 » tems après , mes amis d'Angleterre m'engagè-
 » rent à leur envoyer des collections de tout ce
 » que j'avois recueilli , & c'est ce qui m'a pro-
 » curé les correspondances dont tu as entendu
 » parler. — Devenu plus aisé , j'ai cessé de tra-
 » vailler aussi assidument qu'autrefois , & rien
 » ne me rend plus heureux que de converser
 » avec ceux de mes amis qui me viennent voir.
 » — Si , parmi les plantes & les arbres que je
 » connois , il y en a que tu désires envoyer en
 » ton pays , je t'en fournirai avec le plus grand
 » plaisir. «

Je passai ainsi plusieurs jours chez ce ver-
 tueux Citoyen ; la liberté dont je jouissois , &

les nouvelles connoissances dont il éclaircit mon
 esprit, me pénétrèrent d'un plaisir tout nouveau
 pour moi. — J'observai que la paix & le silence
 règnoient entre le Chef & les Membres infé-
 rieurs de cette Famille ; sa façon de comman-
 der consistoit à désirer seulement que telle
 chose fût faite ; ses Nègres me parurent se
 comporter avec une modestie & une décence
 qui me surprit beaucoup, & que je n'avois
 presque point observé ailleurs. — » Ami *Ber-*
 » *tram*, lui demandai-je, par qu'elle méthode,
 » par quels moyens conduisez-vous vos esclava-
 » ves ? Il me semble qu'ils remplissent leurs
 » fonctions avec toute l'alacrité & la joie des
 » hommes libres & blancs. — Quoique nos an-
 » ciens préjugés & nos opinions erronnées
 » aient été cause qu'autrefois nous les considé-
 » rions comme des êtres faits seulement pour
 » l'esclavage ; quoique nos anciennes habitudes
 » nous aient fait malheureusement persister
 » dans une coutume si contraire aux principes
 » du Christianisme, & même de la raison, de-
 » puis quelques années notre Société a enfin
 » établi parmi nous une règle de conduite fon-
 » dée sur de nouveaux principes ; à présent ils
 » sont libres comme nous ; je donne à ceux que
 » tu as vus quarante-cinq dollars par année,
 » (236 liv.) leur habillement & ma table ; ils

» jouissent aussi des privilèges de citoyens ;
 » notre Société les regarde comme amis, comme
 » les compagnons de nos travaux : par ces
 » moyens , & plus encore par celui de l'éduca-
 » tion nouvelle que nous leur donnons , ils
 » sont devenus en général , une autre espèce
 » d'êtres. Ceux que tu as vus à ma table , sont
 » des gens fidèles , honnêtes & sages : quand ils
 » refusent obstinément de faire ce que je leur
 » ordonne , je les congédie , & c'est toute la
 » punition que je leur inflige ; eh , ne sont-ils pas
 » hommes comme nous ! Les autres Nations
 » les retiennent en esclavage , & ne leur don-
 » nent aucun principe de Religion , aucunes
 » règles de conduite : quels motifs peuvent-ils
 » avoir de se bien comporter , excepté la crainte
 » des châtimens ? Quoi ! parce qu'ils sont nés
 » sous un ciel d'airain , parce qu'ils sont brûlés
 » & noircis par l'ardeur d'un soleil vertical , en
 » sont-ils moins des hommes , en sont-ils moins
 » nos frères ?

» Il y a plus de quarante ans que quelques
 » Membres de notre Société commencèrent à
 » les émanciper. *Antoine Bénézet* publia des
 » Livres à ce sujet , & parcourut tout le Con-
 » tinent , en exhortant à cette action généreuse
 » les *Amis* ; & depuis cette époque , nous avons
 » trouvé qu'un bon exemple , des avis doux &

» des principes de Religion , pouvoient seuls
 » les conduire à la subordination , à la sobriété
 » & à l'amour du travail. Nous leur avons
 » donné la liberté , & il est bien rare qu'ils
 » nous quittent : il font partie de notre famille ,
 » ils en font membres , & dès l'enfance , nous
 » sommes attachés les uns aux autres. J'ai appris
 » aux miens à lire & à écrire ; ils aiment Dieu ,
 » le père de tous les hommes , & tremblent à
 » la vue de ses jugemens. Le plus vieux des
 » miens , qui est le père de tous les autres , fait
 » toutes mes affaires à *Philadelphie* , avec une
 » ponctualité dont il ne s'est jamais écarté : ils
 » vont constamment à nos assemblées reli-
 » gieuses ; ils participent dans leur santé comme
 » dans leurs maladies , dans leur enfance &
 » dans leur vieillesse , à tous les avantages
 » qu'offre notre Société. Voilà , ami *Yvan* ,
 » les principes simples & faciles qui nous ont
 » donné les moyens de les délivrer de ce hon-
 » teux esclavage , & de la profonde ignorance
 » dans laquelle ils étoient auparavant plongés.
 » J'espère qu'en peu d'années le reste des Amé-
 » ricains suivra notre exemple. Tu as sans doute
 » été surpris de les voir placés à ma table :
 » en les élevant au rang d'hommes libres , ils
 » ont acquis cette émulation , sans laquelle
 » nous tomberions nous-mêmes dans l'abaisse-

» ment & la corruption. — Ami *Bertram*, j'a-
 » voue que ce que je viens d'entendre est beau ;
 » c'est le triomphe de la charité chrétienne, de
 » l'humanité & de la raison. Eh quoi ! les Aca-
 » démies de l'Europe retentissent annuellement
 » des eloges de leurs grands hommes , & elles
 » n'ont pas encore mis sur leur liste cet *Antoine*
 » *Bénézet* ! Que faut-il donc faire pour mériter
 » leurs louanges ? La doctrine que cet homme
 » a prêchée avec tant de succès n'est-elle pas
 » utile & consolante pour l'humanité ? *Bénézet*
 » est donc un vertueux citoyen , un grand
 » homme dans le sens le plus juste de ce mot.
 » Eh quoi ? l'Europe , la savante Europe ,
 » ignore encore la propagation de ce généreux
 » système ? elle ignore que le premier pas vers
 » l'émancipation des Nègres , (émancipation
 » qui tôt ou tard deviendra générale) a été
 » faite en Amérique , ce pays neuf , qui ne
 » nourrissoit il y a cent vingt ans que des Sau-
 » vages grossiers , ignorans & féroces ! Quoi ?
 » l'Europe ignore encore au milieu de ses lu-
 » mières , de ses richesses & de ses plaisirs ,
 » que des milliers d'ames ont ici sacrifié à la
 » plus sublime des vertus , la moitié de leur
 » fortune ? — Ecoutez , ami *Bertram* , ce spec-
 » tacle si beau & si rare , fait sur mon cœur une
 » impression soudaine , mais indélébile ; — je

» me fens un autre homme ; — dès aujourd'hui
 » je cesse d'être Russe & Européen , pour de-
 » venir ton compatriote & un Américain. —
 » Veux-tu me reconnoître & m'accepter pour
 » tel , toi , vertueux Patriarche de la *Pensil-*
 » *vanie* ? — Si je le veux ! honnête jeune
 » homme ; un émigrant tel que toi , est une
 » acquisition rare & précieuse ; qu'il en arrive
 » comme tu le désires. — Donnes-moi ta main ,
 » ami *Bertram* , & que ton serrement énergique
 » devienne dès ce moment le signe de ton con-
 » sentement , ainsi que le symbole de mon
 » adoption. — Je te la ferre comme compa-
 » triote ; c'est un genre de plaisir tout nouveau
 » pour moi ; de ce moment je te mets au nom-
 » bre de mes enfans. Qui auroit pu prévoir que
 » les bords du lac *Ladoga* eussent procuré à la
 » *Pensylvanie* un citoyen aussi vertueux & aussi
 » estimable ! A la première séance de notre
 » Assemblée , nous verrons ton nom inscrit sur
 » la liste de nos Habitans , comme il l'est déjà
 » sur mon cœur. — J'en accepte l'augure , ami
 » *Bertram* , je jure d'être toute ma vie ton ami ,
 » ton disciple , & , si je le puis , l'imitateur de
 » tes vertus. — Généreux Russe , peux-tu être
 » meilleur que tu ne l'es : à la candeur de ton
 » âge , tu joins l'amour & l'enthousiasme du
 » bien. Je l'aimois déjà , je l'avoue ; mais il me

» manquoit l'exemple frappant que je viens de
 » voir ; il me manquoit de devenir Membre
 » d'une Société qui , à la simplicité des mœurs,
 » unit le génie , les connoissances & la pratique
 » des vertus les plus utiles ; — il me manquoit
 » enfin de devenir Citoyen d'un pays libre ,
 » sage & heureux. Quelle gloire pour ce Con-
 » tinent ! de quel bonheur ne se rendroit-il pas
 » digne , si toutes les autres Sectes de Chré-
 » tiens adoptoient les mêmes principes ! —
 » Alors l'humanité entière prospèrerait dans
 » toute l'étendue de ses Provinces , & l'Amé-
 » rique Septentrionale donneroit à l'univers un
 » spectacle touchant & instructif. — Voilà précie-
 » sément, ami *Bertram*, la raison qui m'empêche
 » de voyager dans vos Provinces méridionales ;
 » l'état des Nègres m'y afflige , quoiqu'ils y
 » soient infiniment mieux traités que dans les
 » Isles. — Je vois avec plaisir , que tu as un
 » cœur tendre & compatissant , me dit *J. Ber-*
 » *tram*. As-tu des esclaves dans ton pays, con-
 » tinua-t-il ? — Oui , malheureusement , nous
 » en avons , ami *Bertram* ; ils ne sont point es-
 » claves des familles , mais simplement esclaves
 » du sol qu'ils sont obligés de cultiver , & au-
 » quel ils sont fixés. Ce cruel usage nous vient
 » d'anciennes coutumes barbares , établies dans
 » les tems de la plus grande ignorance & de la

» plus impitoyable férocité ; ces coutumes se
 » font conservées jufqu'ici , malgré les larmes
 » de l'humanité , les principes de la saine poli-
 » tique & les commandemens de la Religion.
 » — La force inconcevable des préjugés , l'or-
 » gueil des grands , l'ignorante avarice des
 » propriétaires de nos terres , tout concourt à
 » faire confidérer cette classe de nos frères ,
 » comme les instrumens nécessaires & indispen-
 » sables de l'agriculture : — hélas ! il ne faut
 » cependant qu'un bien foible degré de con-
 » noissances , pour savoir que des mains libres
 » cultiveroient encore mieux la terre. — Que
 » viens-tu de me dire , ami *Yvan* ? ainsi donc
 » les deux tiers de l'Empire Russe , de l'Empire
 » le plus étendu qu'il y ait sur la terre , de cet
 » Empire qui nous avoifine de si près , ne con-
 » sistent qu'en esclaves , & l'autre tiers en
 » maîtres. Où font donc tes citoyens , ces
 » hommes qui préfèrent le séjour , la prospérité
 » de leur patrie , à celle des autres pays ? Peut-
 » on aimer sa mère , quand elle n'est que ma-
 » râtre ? Ta patrie ne fleurira , ne s'accroîtra
 » jamais ; jamais la Russie n'acquerra le poids
 » & la puissance que la Géographie temble lui
 » donner , sous des Loix si peu convenables à
 » la prospérité des Sociétés. A quoi la vie est-
 » elle bonne chez toi , si la pauvreté , l'escla-
 » vage ,

»
 »
 »
 » fl
 » t
 » m
 » ét
 » no
 » te
 » rép
 » Sa
 » Ille
 » un
 » goût
 » pou
 » quit
 » usag
 » parr
 » ami
 » qu'o
 » cont
 » toute
 » suffi
 ce vén
 en rem
 & fouv
 tammen
 jardin ,
 Tome

» vage , l'abrutissement couvrent & obscur-
 » cissent presque toute la surface de ton pays ?
 » — Je pense comme toi , ami *Bertram* ; je me
 » flatte que le règne présent , déjà illustré par
 » tant d'actions magnanimes & sages , ne se ter-
 » minera pas sans cette grande & nécessaire
 » émancipation ; quel moment de gloire pour
 » notre Impératrice ! — Combien y a-t-il de
 » tems que tu es chez nous ? — Très-peu , lui
 » répondis-je ; mais j'ai passé dix-huit mois à
 » Saint-Christophe , & un an dans le reste des
 » Isles. — En vérité , tu parles Anglois comme
 » un Anglois même. Quelle fatigue , quel dé-
 » goût ne faut-il pas qu'un voyageur effuye
 » pour apprendre des langues étrangères , pour
 » quitter ses anciens préjugés , adopter les
 » usages & se soumettre aux coutumes de ceux
 » parmi lesquels il réside. — Cela est vrai ,
 » ami *Bertram* ; mais le plaisir & la satisfaction
 » qu'on éprouve , sur - tout lorsque l'on ren-
 » contre des hommes comme toi , font oublier
 » toutes les peines , & sont une récompense
 » suffisante ». — Je passai ainsi mon temps avec
 ce vénérable Botaniste. Les conversations qui
 en remplirent la mesure , furent très-étendues
 & souvent fort instructives. Je le suivis constamment à ses champs , à sa grange , à l'adigue , à son jardin , dans son étude , & enfin , le Dimanche

suivant , à l'Assemblée de la Société. Elle se tenoit à la ville de *Chester*. Toute sa famille y fut portée dans deux chariots ; l'ami *Bertram* & moi , nous montâmes à cheval. — J'entrai dans la maison où les Amis étoient assemblés ; il y en avoit deux cens à peu-près , hommes & femmes , noirs & blancs. La force involontaire de l'ancien usage me fit ôter mon chapeau ; mais me rappelant dans quel lieu j'étois , je le replaçai & je m'assis sur un banc. L'Eglise étoit un bâtiment de plus de soixante pieds , sans aucun ornement ; la blancheur des murailles , la commodité des places pour s'asseoir , la propreté , un grand foyer pour échauffer l'assemblée dans les temps de gelée , furent le sujet de mes observations. Je ne vis point de pupitres , de chaises , de fonts-baptismaux , d'autel & de tabernacle ; je n'apperçus ni orgues , ni instrumens de musique , ni sculpture , ni peinture quelconque. C'est une grande salle unie , propre & commode , où ces bonnes gens s'assemblent régulièrement tous les Dimanches. Ils restèrent d'abord pendant une demi-heure dans un profond silence ; chacun d'eux , la tête inclinée , paroissoit absorbé dans la méditation la plus profonde. — Une femme amie se leva enfin , & d'un air modeste , déclara que l'Esprit de l'Univers daignant l'inspirer , elle alloit parler.

Son
elle
scie
nob
la sa
un
étud
n'est
suiva
fer &
dont
l'influ
rale ,
plus
trois
perfor
mais v
une p
n'appe
je l'av
affecta
sa voix
agréab
fort b
quaran
chacun
dura e
se salu

Son discours fut simple ; sa morale saine & utile : elle n'y mêla ni vaine Théologie , ni citations scientifiques. Son style étoit pur , sa déclamation noble & convenable au sujet : elle y joignit de la sagacité & de la précision. Etoit-ce chez elle un don de la nature ou l'effet d'une longue étude ? ou avoit-elle préparé son discours ? Il n'est guères possible de le supposer , parce que , suivant leur Profession de Foi , ils doivent penser & parler sur le champ. L'Esprit de l'Univers, dont elle étoit venu demander la protection & l'influence , lui avoit inspiré cette sublime morale , & mis sur ses lèvres la plus douce & la plus persuasive éloquence. Elle parla pendant trois quarts d'heure : pendant cet intervalle , personne ne jeta les yeux sur elle. Je n'ai jamais vu de ma vie un plus grand recueillement , une plus grande attention au Service Divin. Je n'apperçus aucune contorsion de corps , comme je l'avois tant de fois entendu dire , aucune affectation : ses gestes , son discours , le son de sa voix , tout en elle étoit simple , naturel & agréable. Je vous dirai de plus que c'étoit une fort belle femme , quoiqu'elle eût près de quarante ans. Quand elle eut fini son discours , chacun rentra dans la méditation , & cela dura encore une demi-heure ; après quoi ils se saluèrent réciproquement en se serrant la

main. Ils sortirent ensuite ; & après avoir conversé ensemble , chacun monta à cheval & s'en fut chez lui. Tel est leur système religieux ; sans Hiérarchie , sans Loix coercitives , & sans Culte extérieur. C'est , suivant eux , le Code des Loix morales de Jesus-Christ , dénué de toutes espèces de cérémonies ; ils se flattent de les suivre dans toute la simplicité avec laquelle elles furent données aux hommes. Après leur mort , ils sont enterrés par leurs frères , sans la moindre pompe & sans nulle prière : ils croient qu'il est trop tard de s'adresser à l'Être suprême pour changer ses décrets éternels & irrévocables. Pour honorer la mort de leurs frères , ils n'élèvent ni tombes ni monumens quelconques ; ils ne placent pas même une pierre dans leurs cimetières , pour annoncer à la postérité qu'un tel fut ici couché dans la terre ; ainsi , après avoir vécu sous le Gouvernement le plus doux & le plus équitable , après avoir été guidés par ce qu'ils appellent les Loix de la plus simple orthodoxie , ils meurent aussi paisiblement que ceux qui , élevés dans des Religions dont les cérémonies sont augustes & pompeuses , reçoivent pendant leur vie un plus grand nombre de Sacremens , & souscrivent à des articles de Foi plus compliqués & plus étendus. Je fus invité par plusieurs des plus respectables

Cul
que
l'ho
dans
blem
d'eu
plu
vate
jours
bont
que j
le pl
sonna
Dima
des m
Grain
une h
délafic
qui ét
tage e
vénéra
enfants
de ma
ble : t
avec g
avec e
plus d
raconte

Cultivateurs du voisinage, d'aller passer quelque temps avec eux : la réception amicale, l'hospitalité simple & cordiale que je trouvais dans toutes leurs maisons, m'obligèrent insensiblement de rester près d'un mois chez eux. L'un d'eux, M***, étoit Membre de l'Assemblée : plusieurs étoient Magistrats, & les autres Cultivateurs très-riches. Oui, je conserverai toujours la reconnoissance que je leur dois pour les bontés répétées, & même pour les bienfaits que j'ai reçus d'eux. Le cinquième jour, j'eus le plaisir de dîner & de souper avec la personne qui nous avoit fait un si bon discours le Dimanche précédent : elle étoit la femme d'un des meilleurs hommes que j'aye jamais connus. Grand Cultivateur, Citoyen éclairé, il avoit une bibliothèque très-bien choisie, où il se délassoit de ses travaux par la lecture. Sa terre, qui étoit excellente, lui étoit venue par héritage en droite ligne, d'un des compagnons du vénérable Penn. Cette femme étoit mère de six enfans, quatre filles & deux garçons. Je n'ai de ma vie demeuré dans une famille plus paisible : tout s'y faisoit en silence, & cependant avec gaieté. Elle m'invita à passer une semaine avec elle : jamais invitation ne fut reçue avec plus d'empressement. Ah ! si je pouvois vous raconter nos conversations sur la Religion &

la Politique , vous seriez surpris du bon-sens , de la sagacité naturelle qui est si commune aux Américains , & particulièrement aux Membres de cette Société.

Je n'ai jamais vu de plus belles filles qu'en Pensilvanie , sur-tout dans la Société des Amis ; c'est un fait aussi vrai qu'il est remarquable. Quelle peut en être la raison ? Doivent-ils cet avantage à la tempérance & à la sobriété physique & morale qu'ils ont observées sans interruption pendant le cours de plusieurs générations ? à ces mœurs tranquilles & sages , à ce calme des passions ? C'est ce que je ne puis affirmer. Il est très-certain que cette Secte semble avoir *réobtenu* des mains de la Nature cette beauté primévale qu'elle donna à l'homme dans les jours de sa première innocence. Il n'est pas possible de demeurer avec eux , de les comparer à leurs voisins , sans être frappé de la régularité de leurs traits & de l'élégance de leurs tailles , particulièrement chez les femmes. Cette Secte a , comme vous le savez , sagement rejeté le luxe inutile des autres nations. Les femmes se contentent dans leur habillement de cette admirable simplicité , qui sied si bien à leur modestie , & devient l'emblème de la pudeur de leur sexe. Rien ne m'a tant surpris , que le mélange de cette Secte avec ses pompeux

vois
dém
de t
foien
n'y a
duit
figur
n'ai
dans
de dé
penfe
d'une
dans
société
même
dans
une d
verfat
femme
lent s
ennem
affecta
reçoiv
comm
ceux
l'Assen
culture
conno

voisins, sans avoir jusqu'ici été gagnée par l'épidémie d'un exemple journalier, le plus subtil de tous les poisons. Quoique les Américains soient en général une belle race d'hommes, il n'y a point cependant de société qui ait produit tant d'individus sains, frais, & d'une figure plus distinguée. Quant à la vieillesse, je n'ai vu nulle part tant d'hommes descendre dans la vallée des ans, avec moins de rides, de décrépitude & d'infirmités. Voilà la récompense d'une vie tempérée, industrieuse, & d'une jeunesse chaste & sage. — On retrouve dans l'intérieur de leurs maisons, dans leurs sociétés, dans leurs coutumes journalières, le même esprit qu'on a observé dans leur Culte, dans leur Gouvernement & dans leurs Loix; une douceur, un ton particulier dans leur conversation, & plus encore dans celle de leurs femmes. On peut dire qu'en général elles brillent sans éclat, sont solides sans pédanterie, ennemies des bagatelles & des frivolités, sans affectation. — Les Membres de cette Secte reçoivent toujours une bonne éducation; & comme ils renoncent à tous les Emplois (excepté ceux de la Magistrature & de Membres de l'Assemblée), ils s'adonnent ordinairement à la culture de la terre, au commerce, & aux connoissances de l'esprit. On leur a reproché

leur attachement à l'état du commerce ; mais on ne dit cela que par la jalousie qu'excite la vue de leurs richesses. Les envieux ne considèrent pas qu'ayant renoncé (particulièrement en Angleterre) aux charges pécuniaires de la Loi, aux brillantes dépouilles , & aux dangers des emplois militaires , à la prééminence de la noblesse , le commerce & la culture de leurs terres, font la seule carrière qu'ils puissent suivre. C'est avec les fruits de cette double industrie , que les *Amis* de l'Amérique ont embelli , policé , étendu & enrichi leur patrie. La lecture des bons livres , à laquelle les femmes sont accoutumées dès leur jeunesse , donne à leur conversation un degré d'intérêt qu'on ne trouve ailleurs que rarement , & un fonds de connoissances solides qui m'a souvent surpris. Elles sont distinguées des autres , non-seulement par la simplicité de leurs vêtements , mais en outre par l'extrême propreté de leurs maisons , de tout ce qui les environne & de tout ce dont elles font usage. Cette remarque est générale & facile à faire , même parmi les moins aisés. — Le silence & la modestie , une façon particulière de commander à leurs domestiques & à leurs inférieurs ; une conduite égale & tranquille , semble par-tout être le caractèreistique de ces bonnes gens. — Quoiqu'en disent les

mau
me
S
& c
ce se
la pr
l'éco
l'affir
de p
Penn
Loix
tolér
pouv
devo
& flo
réput
blir ,
péens
les pr
ment
voien
vateu
Da
pas d'
montr
cette
Quoic
en ex

mauvais plaifans , leur prétendue singularité me paroît digne de louange & d'exemple.

Si jamais la force de l'éducation a été visible & démontrée, c'est parmi les *Amis*, qui, par ce seul moyen, apprennent à leurs enfans que la propreté, l'ordre, l'arrangement, l'industrie, l'économie, sont des vertus morales. Avec l'assistance de Colons ainsi élevés, conduits sur de pareils principes, il étoit aisé à *Guillaume Penn* de prévoir que sa Province, dont les Loix étoient fondées sur les principes de la tolérance, de l'humanité & de la liberté, ne pouvoit long-temps rester un désert, mais devoit, au contraire, devenir bientôt riche & florissante : aussi le *parfum de ses Loix* & la réputation du bonheur civil qu'il venoit d'établir, ne tarda pas à y attirer une foule d'Européens malheureux. Quelles scènes touchantes les premières cinquante années de cet établissement n'ont-elles pas produites ! mais ils n'avoient ni Peintres, ni Moralistes, ni Observateurs.

Dans mes autres Lettres, je ne manquerai pas d'insérer quelques anecdotes qui vous démontreront les raisons qui ont jusqu'ici rendu cette Province la Reine de toutes les autres. Quoiqu'elle soit une des moins anciennes, si on en excepte les deux Florides & la Georgie

La Pensilvanie est précisément sur ce nouvel hémisphère, ce que le pays de Cachemire est dans les Indes Orientales. Cependant les autres Provinces offrent un spectacle plus beau, plus satisfaisant que les ruines d'Italie, qui attirent tous les ans un essaim de Voyageurs, & toute la magnificence des Cours Européennes. Je pars dans peu de jours pour Lancaster, de-là j'irai voir les frontières, & je me rendrai au commencement de l'hiver au coin de votre feu, où j'oublierai sa rigueur, & me reposerai de tous mes voyages. Ce sera pour lors que je vous montrerai mon Journal, & vous informerai de toutes mes aventures.

Traduit par ST. JOHN.



DE
DE

Ane

Vou
donne
qui, ce
& la lé
près ce
satisfai
d'entre
ques, a
un très
Secte,
coup é
l'apolog
favans
tout ce

Philadelphie, 3 Juin 1772.

DESCRIPTION ABRÉGÉE
DE LA SECTE DES QUAKERS

O U A M I S ;

*Anecdote de Warner Mifflin, Membre de cette
Société.*

A M. P. R., Marchand d'Amsterdam.

Vous exigez, mon cher ami, que je vous donne une idée de la Secte des Quakers, Secte qui, comme vous le savez, a été la fondatrice & la législatrice de la Pensilvanie, il y a à-peu-près cent ans. — Pour répondre d'une façon satisfaisante à votre question, je serai obligé d'entrer avec vous dans des détails Théologiques, auxquels je n'entends rien. — Je connois un très-grand nombre de Membres de cette Secte, que j'aime & j'estime, sans avoir beaucoup étudié leurs principes religieux ; lisez l'apologie de David *Barclay*, un de leur plus savans apôtres, vous trouverez dans son Livre tout ce qu'il vous importe de connoître.

Pour vous convaincre cependant de ma bonne volonté , recevez l'esquisse suivante , telle que ma mémoire va me la dicter ; l'anecdote de Warner Mifflin , servira à prouver combien ils sont fidèles aux principes de leur Secte.

Il n'y en a point eu en Angleterre dont l'origine ait été exposée à tant d'orages ; la haine des Presbytériens & des Anglicans ne cessa de les tourner en ridicule & de les persécuter , jusqu'à la restauration de Charles second : — leur innocence , la simplicité de leurs mœurs , qui ont toujours été irréprochables , la franchise , la persévérance & le courage qu'ils avoient invariablement montré dans leur conduite publique & particulière , frappa beaucoup ce Monarque ; il eut pitié d'eux , & suspendit plusieurs des loix pénales que le Parlement avoit lancées contre cette Secte.

Heureusement , parmi les personnes qui approchoient souvent du Trône , il s'en trouva qui firent observer au Roi , que jamais un seul individu de ceux appelés Quakers , n'avoit été impliqué dans les différentes conjurations tramées par les Républicains , pour lui ôter le Trône & la vie. — On lui fit observer aussi , que bien différens des Presbytériens , qui , dans l'origine de leur réforme , tenoient leur assemblée

dan
Qua
brav
sévé
que
turb
cach
d'une
jama
de le
A
fortis
toute
les m
couv
appel
gnage
rant p
la tol
plus f
d'être
fages
dèrent
exclus
que le
duire.
Monar
étroit d

dans des caves & des endroits obscurs, les Quakers, au contraire, avoient toujours osé braver les Loix en s'exposant hardiment à leur sévérité, & s'étoient toujours assemblés publiquement, sans avoir montré ni crainte, ni turbulence. — Supérieurs aux terreurs des cachots & des punitions, ils s'étoient armés d'une noble audace, qui ne diminua cependant jamais leur simplicité, leur modestie, & la paix de leurs mœurs.

A peine, par la bonté de Charles, furent-ils sortis de prison, qu'ils s'adressèrent à lui avec toute la liberté chrétienne; ils lui dévoilèrent les mensonges de leurs ennemis qui les avoient couverts d'un opprobre non mérité: — ils appelèrent de toutes ces calomnies au témoignage de la conscience du Roi même, ne désirant point d'autre Juge; ils lui recommandèrent la tolérance & l'humanité, comme les deux plus sûrs garans du Trône auquel il venoit d'être appelé. — Satisfaits de l'abri des loix sages qu'ils exigeoient de lui, ils ne lui demandèrent jamais sa protection particulière & exclusive, référant à l'Être suprême tout le bien que leurs écrits pouvoient contenir ou produire. Dans un des Mémoires présentés à ce Monarque, par lequel ils lui prouvèrent qu'il étoit de sa justice, ainsi que de l'intérêt de son

règne , de détruire les loix pénales passées contre eux , ils lui dirent , avec une noble liberté : » Tu as goûté de la prospérité , *Charles Stewart* , ainsi que de l'adversité ; pendant » bien des années tu as erré loin de ta patrie , » sans pouvoir prévoir si tu y reviendrais un » jour ; tu as souffert la faim , la soif ; tu as été » opprimé : tu dois donc favoir combien l'op- » presseur est haïssable aux yeux de Dieu , & » des hommes. — Puisses-tu jouir d'une vie » longue & prospère ; puisses tu remplir ta » station d'Homme & de Roi , de manière à te » rendre digne de la protection divine , de » l'amour & du respect de ceux qui t'ont appelé » au Gouvernement : — tels sont les souhaits » & les prières de tes fidèles sujets & amis. — «

Rien ne peut être plus simple que leur système religieux ; la crainte de Dieu , l'observance des vertus morales , la douceur , la bienveillance , la charité , une attention & un respect particulier pour les inspirations de l'esprit ; un certain degré d'austérité dans leurs mœurs , une conduite affable , égale & débonnaire , une probité irréprochable ; justice & équité dans toutes leurs affaires , frugalité à leurs tables , simplicité & propreté exemplaire dans leurs maisons , ainsi que dans leurs habillemens ; voilà quelles sont leurs principales nuances orales.

Q
 cun
 Hiér.
 derni
 ciens
 malac
 les m
 ni Sac
 & la
 ils cr
 pompe
 la vér
 dans
 par co
 point c
 res con
 bres ,
 tions ,
 dues ,
 che , &
 dans le
 régulièr
 plus pro
 de l'Esp
 lèvent
 jamais p
 desseïn
 que cette

Quant à leur Culte, il n'est fondé sur aucun établissement Ecclésiastique, ni sur aucune Hiérarchie. Parmi eux, il n'y a ni premier, ni dernier; ils sont tous égaux; ce sont les anciens qui instruisent la jeunesse, qui visitent les malades, encouragent les mourans & enterrent les morts. — Ils n'admettent ni Cérémonies, ni Sacremens; ils adorent Dieu dans le silence & la méditation, à laquelle ils sont attachés; ils croient que les paroles chantées, & la pompe de la musique, éteignent & détruisent la véritable dévotion. — Ils ne connoissent dans cette Secte aucunes loix coercitives; par conséquent point de foudres spirituels, point d'excommunications: toutes leurs censures consistent à effacer du catalogue des Membres, le nom de celui qui, après trois admonitions, persiste encore dans des choses défendues, tels que les juremens, le jeu, la débauche, &c. La base de cette Société a été posée dans le sein de la liberté même; ils s'assemblent régulièrement dans leurs Eglises: là, dans le plus profond silence, ils attendent l'inspiration de l'Esprit de lumières. — Comme ceux qui se lèvent pour instruire les autres, ne le font jamais par principe de vanité, mais avec le dessein d'être utiles, ils croient fermement que cette bonne intention vient d'une Inspiration

divine , qui , suivant leurs principes , suscite & dirige toutes les actions vertueuses ; ils ne disent alors que ce qui provient d'une volition spontanée , sans aucune étude préparatoire. Les femmes , regardées comme frères , participent à tous les privilèges de la Société , ainsi qu'à celui d'instruire les autres , quand elles se croient inspirées. — Ils abhorrent le serment ; c'est pourquoi ils renoncent à tous les emplois qui exigent cette cérémonie : de-là leur goût & leur aptitude pour le Commerce. Ils détestent la guerre , l'usage des armes , ainsi que toute espèce de procès & de violence : les disputes qui arrivent parmi eux , sont toujours décidées par la sagesse des anciens , qui deviennent souvent les arbitres & les pacificateurs de la Société : — ils se soumettent sans murmure & sans résistance à toutes les insultes auxquelles ils peuvent être exposés : — ils ont pros crit de leur Société tous les amusemens mondains , tels que le jeu , les cartes , la musique , la danse , les assemblées publiques , les bals , les concerts , & les mascarades ; leurs plaisirs consistent dans l'exercice de leurs affaires , dans la lecture , la conversation , dans la société de leurs familles , de leurs amis , & de leurs voisins : aussi y a-t-il peu de gens plus véritablement instruits & hospitaliers , qu'ils le sont.

—Ua

— U
 saisi
 ment
 çus ,
 comm
 couch
 partir
 il ne tr
 dasse
 — » A
 » vend
 » inatte
 » dans
 » même
 » suis sa
 Ils fo
 fur la
 dit : Ne
 eux , de
 tel qu'il
 Verba lig
 ils d'apre
 Ils éta
 tance à
 fur un gr
 Sainte. —

(1) Gran
 Tome I

— Un jour, dans la Province de Maryland; saisi d'un orage affreux, j'entrai précipitamment dans la première plantation que j'aperçus, c'étoit celle de l'ami * * * ; il me reçut comme une ancienne connoissance ; j'y soupai, couchai, & déjeûnai le lendemain : avant de partir, je lui dis qu'étant étranger & inconnu, il ne trouveroit pas mauvais que je lui demandasse de combien je lui étois redevable ? — » Ami, me dit-il, qui que tu sois, je ne » vends point l'hospitalité : — deviens l'ami » inattendu de ceux qui s'arrêteront chez toi ; » dans les mêmes circonstances, rends-leur le » même service pour l'amour de moi, & je » suis satisfait. «

Ils fondent leurs principes de ne point jurer sur la Loi du Nouveau Testament, qui nous dit : *Ne jurez point du tout* : précepte qui, selon eux, déruit entièrement l'usage du serment, tel qu'il étoit établi dans l'Ancien Testament : *Verba ligant homines, voce ligatur homo*, disent-ils d'après Cook (1).

Ils établissoient leurs principes de non-résistance à tous les outrages qu'on leur peut faire, sur un grand nombre de passages de l'Écriture-Sainte. — Quand à l'inspiration de l'esprit, ils

(1) Grand Jurisconsulte Anglois.

croient que Jesus - Christ a communiqué aux hommes un degré de connoissance & de lumières , qui éclaire ceux qui ne l'obscurcissent point par une ignorance volontaire. Ce rayon de lumières , dont nous devons implorer à chaque moment l'assistance , uni aux Loix infailibles de la conscience , est suffisant , disent-ils , pour nous conduire dans toutes les situations de la vie ; c'est pour recevoir l'heureux effet de ce rayon , qu'ils s'assemblent souvent , & passent des heures entières dans la méditation ; ce qui devient pour eux la source de bonnes intentions , de pensées salutaires , le frein du vice , & le guide de leurs actions. — Bien différens des Calvinistes qui admettent une prédestination , une grâce personnelle & particulière , ils croient & révèrent une grâce libre & universelle venant de Dieu , & accordée à tous les hommes. — Ils sont , parmi nous , ce qu'étoient les *Essènes* parmi les *Juifs* , & les disciples de *Pythagoras* dans la *Grande Grèce* ; ennemis du parjure , des combats , des dissensions & de la guerre ; comme ces premiers , ils aiment à cultiver leurs terres à l'ombre de la justice & de l'équité des Loix. Si les Quakers n'étoient pas protégés par la force de la grande société au milieu de laquelle ils vivent ; s'ils habitoient exclusivement une grande région ,

comm
con
par de
ou du
ropéen
bons C
Ne p
Saint P
dont il
» sation
» ne co
» veux
» dans l
» recon
» est d'u
fait suiv
Parleme
Secte.
Nulle
admise ,
son tém
soit dans
s'engage
Quakers
ce pût é
sordres d
punitions
contr'eux

comme les anciens Indiens, ils feroient bientôt conquis & dépouillés de leurs richesses, sinon par des Nations venant du *Taurus*, de l'*Immaïs* ou du *Caucase*, du moins par des brigands Européens, aussi peu scrupuleux, quoique très-bons Chrétiens.

Ne pourroit-on point leur appliquer ce que Saint Paul disoit jadis de certaines Personnes, dont il recomandoit l'exemple. » Leur conversion est mêlée de timidité, leurs ornemens » ne consistent ni dans les tresses de leurs cheveux, ni dans l'or & les pierreries, mais » dans la simplicité du cœur : c'est-là que l'on » reconnoît cet esprit doux & tranquile, qui » est d'un grand prix à la vue de Dieu ». Le fait suivant vous convaincra à quel point le Parlement d'Angleterre respecte & estime cette Secte.

Nulle personne, vous le savez, ne peut être admise, suivant les loix Angloises, à donner son témoignage, soit dans une Cause civile, soit dans un Procès criminel, sans préalablement s'engager par un serment. Le refus que les Quakers firent de jurer sur quelque prétexte que ce pût être, causa des délais & plusieurs désordres dans l'exécution de la Justice; amendes, punitions, emprisonnemens, tout fut employé contr'eux en conséquence de ce refus de témoi-

gnage ; ils persistèrent néanmoins à n'offrir que leur simple affirmation de *oui* & de *non*. Par respect pour leur probité & leur persévérance courageuse , le Parlement publia enfin une loi par laquelle , l'affirmation d'un Quaker , en matières civiles seulement , seroit égale au serment d'un autre sujet : la même indulgence ne s'étendit point aux matières criminelles ; & en cela même l'honnête Quaker n'est-il pas heureux , puisqu'il se trouve exempté de la tâche douloureuse de concourir à la mort ou à la punition corporelle de ses frères ?

Quand les nouvelles d'une grande victoire engagent les Citoyens de Londres à illuminer leurs fenêtres , à participer , par leurs plaisirs , à la joie Nationale , le Quaker , plus Chrétien & plus sage , s'abstient de toutes ces démonstrations de réjouissances publiques ; parce que , ennemis de la guerre , & regardant tous les hommes comme frères , ils ne voyent dans le triomphe le plus éclatant , que boucheries , que cruautés & blessures ; ils ne voyent dans la victoire , que les grands sacrifices qu'il en coûte à l'humanité , que les lauriers trempés dans le sang des Vainqueurs & des Vaincus. — Ils sont respectés du reste de leurs Concitoyens , même jusques dans cette exception singulière ; car , ils n'en sont pas moins attachés à leurs patrie ,

& la
de la

LA g
glois
ouvr
Géné
l'Elk
fut m
la ruin
qui é
guerre
qui ve

Dan
habitan
& de S
blée de
les cha
tenir d
indiger
frappés
voient
doublé

(1) Su
jourd'hu
Confédé

& les Avocats les plus zélés de la Tolérance & de la Liberté. —

Anecdote de Warner Mifflin.

LA grande discipline Militaire de l'Armée Angloise, & le gain de la bataille de Brandywine, ouvrirent enfin les portes de Philadelphie au Général *Howe*. Sa marche, depuis la tête de l'*Elk*, ainsi que son séjour dans cette Capitale, fut marquée par les incendies, les dégâts & la ruine d'un grand nombre de familles; celles qui étoient plus éloignées du théâtre de la guerre, ouvrirent leurs maisons aux malheureux qui venoient d'être dépouillés.

Dans ces entrefaites, la *Société des Amis*, habitant les trois Comtés de *Kent*, de *Newcastle* & de *Suffex* (1), fit, suivant l'usage, son assemblée de *Souffrance*, dont le but est de recueillir les charités de tous les membres, pour entretenir dans leur trésor les moyens d'affister les indigens & les malheureux de leur ressort: frappés des désastres de la guerre, qu'ils n'avoient jamais vue chez eux, ces bonnes gens doublèrent leurs souscriptions charitables; mais

(1) Sur les bords de la rivière *Delaware*, formant aujourd'hui l'Etat de la *Delaware*, un des treize de la *Confédération*.

ces secours abondans furent bientôt épuisés par le grand nombre des malheureux. Ils envoyèrent aux plus nécessiteux tout ce qu'ils avoient , & versèrent des larmes sur le sort de ceux qu'ils ne pouvoient assister. — Plusieurs *des Anciens* montèrent dans leurs chariots , & pendant des semaines entières , ne cessèrent de voyager de plantation en plantation , recueillant tout le lard , les farines & autres provisions que la charité des Colons leur procuroit. Vous feriez étonné de la somme d'argent & de la quantité de hardes , & de choses utiles qui furent ainsi récoltées dans ces champs même , à moitié détruits par la rapacité Angloise.

Pendant qu'ils étoient ainsi occupés , il leur fut inspiré (pour parler dans leur style) d'envoyer une députation de leur Corps vers le Général Anglois , pour tâcher d'obtenir de lui une plus grande attention à la discipline de son armée , & une suspension d'armes , du moins pendant l'hiver.

Warner Mifflin fut nommé : les difficultés , & même les dangers de l'entreprise , loin de l'intimider , lui firent accepter avec joie la commission qu'on lui offroit ; — car quiconque se refuseroit à l'exécution d'une bonne action , dès lors devenue devoir , se couvriroit du reproche de pusillanimité devant les hommes , & d'un

crime
vous
Amér
— no
aux y
l'entre
sorte p
Sûr d
déput
à sa P
partit.
lettres
delphie
kères d
Suffex
fait de
—
Général
Général
guerre
après s
ses Co
prendre
prendre
aux p
fut saisi
mandoi
lui dem

crime aux yeux de l'Être Suprême. — Vous vous imaginerez peut-être qu'un des Généraux Américains lui donna des papiers parlementaires. — non, mon ami, ces précautions décélèroient aux yeux des Quakers de la timidité dans l'entreprise du bien, & les feroient en quelque sorte participer au grand crime de la guerre. — Sûr de l'estime du Corps par lequel il étoit député, animé par l'espoir du bien qu'il feroit à sa Patrie, s'il pouvoit réussir, *Warner Mifflin* partit. — Il portoit seulement avec lui deux lettres qui annonçoient à ses parens de *Philadelphie*, la résolution prise par les *Eglises Quakers* des trois Comtés de *Kent*, *Newcastle* & *Suffex*, & le choix que cette assemblée avoit fait de *Warner Mifflin*.

— Dans l'armée Américaine, il y avoit un Général du même nom de *Mifflin*; (le Major Général *Thomas Mifflin*) ce dernier, avant la guerre, avoit été membre de cette Société; mais, après s'être servi de son éloquence pour animer ses Concitoyens, il avoit été obligé de suspendre la force de ses sentimens religieux, pour prendre les armes & venger sa Patrie. — Arrivé aux premiers postes Anglois, *Warner Mifflin* fut saisi & conduit devant l'Officier qui le commandoit. — « Qui êtes-vous & où allez-vous, lui demanda-t-il ? — Je m'appèle *Warner Mifflin*,

& je vais à Philadelphie. — *Mifflin*, *Mifflin* ! dit l'Officier ; il me semble qu'il y a un certain *Thomas Mifflin* qui se dit un prétendu Général dans l'armée des Rebelles ; ne seroit-ce point votre parent ? Oui , mon ami , c'est mon cousin germain ; cela peut-il te paroître un crime ? — Comment oses-tu m'appeler ton ami , toi insigne Rebelle ? Soldats , menez - moi cet hypocrite au corps-de-garde jusqu'à ce que nous le conduisions au Grand-Prévôt , pour y être pendu à son tour. Tu y verras un grand nombre de Rebelles qui , sous l'apparence de l'humilité & de la simplicité Quakères , ont cherché à se glisser dans les lignes Britanniques pour y faire le métier d'espions. — Quoique tu en dises , je ne suis pas un espion ; peut-être qu'il me fera permis de le prouver. — Prouver , dit le Capitaine ; ah ! ne vous y attendez pas : le procès d'une Rebelle comme vous est bientôt fait ; une corde , un clou , ou une branche , & deux braves soldats pour le hisser ; voilà tout ce qu'il nous faut. — Pourquoi , mon ami , voudrois-tu insulter un homme que tu ne connois pas ? Pourquoi l'accuser d'un crime dont tu n'es pas sûr ? Pourquoi le menacer d'une punition qu'il ne mérite pas ? Ne suis-je pas ton frère ? — Moi , ton frère ? Dieu me garde d'une pareille alliance. Je suis ton ennemi ; voilà ce que je

suis ;
Aujo
le ma
Rebe
col ,
vous
Georg
lui di
mort
aucun
plus n
il veu
caine
pour le
fidèles.
deman
répond
que ton
de Br
oublié
mêmes
ancêtre
donc ,
voudro
peaux

(1) Cro

(2) C'

suis ; & si je vis , tu le verras toi & les tiens. Aujourd'hui que le Roi vous a ôté de dessus le manteau de sa protection , & vous a déclaré Rebelles , vous méritez d'avoir la corde au col , ainsi que vos femmes & vos enfans : oui , vous le méritez sur la proclamation seule de George III. — Ton Roi est donc bien cruel , lui dit *Warner Mifflin* , de condamner ainsi à mort tant de personnes qui ne lui ont jamais fait aucun mal ! — Notre Roi est le plus juste & le plus magnanime de tous les Rois de la terre ; il veut purger ce Pays de cette graine républicaine , de ces descendans du vieil Olivier (1) , pour le repeupler de gens qui lui seront toujours fidèles. — De quels gens veux-tu parler , lui demanda *Warner* ? — De braves Ecoffois , lui répondit l'Officier ? — Combien donc y a-t-il que ton Pays est devenu si attaché à la Maison de *Brunswick* ? Est-ce que tu as entièrement oublié les *Stewarts* ? — Ils se sont oubliés eux-mêmes , & n'ont jamais mérité le sang que nos ancêtres ont versé pour eux (2). — Dis-moi donc , brave Ecoffois , est-ce que ta Nation voudroit venir nous égorger sous les drapeaux de ton Roi , avec dessein d'occuper

(1) Cromwell.

(2) C'est un Anglois qui parle.

les maisons , de labourer les champs , de faucher les prairies , que nous avons si chèrement achetés par nos travaux & par nos sueurs ? — Et pourquoi non , M. l'Américain ; vous êtes les Cananéens maudits de Dieu , & nous sommes la race favorite. — Ah ! mon cher Ecoffois , les Juifs ont fait bien des choses qui ne sont pas bonnes à imiter. — Soldats , menez cet homme au corps-de-garde , il raisonne trop , & mettez-lui les menottes ; entendez-vous : ce sera sans doute la première paire de manchettes que M. le Quaker ait jamais portées ».

Après avoir été l'objet des railleries & de l'insolence de tous les Soldats , il fut conduit le lendemain à midi au Grand-Prévôt ; mais comme on avoit trouvé en le fouillant deux lettres adressées à des personnes soupçonnées d'être *whigs* (1) , il fut mis dans un cachot obscur , & les lettres envoyées au quartier Général. — Elles y furent oubliées pendant long-tems ; car les plaisirs les plus insensés , la bonne-chère , la débauche la plus effrénée , occupoient tellement le *loisir* des Officiers Anglois , qu'à peine avoient-ils le tems de pourvoir aux affaires courantes. — Dix-sept jours après , ces lettres tombèrent dans les mains de Sir William Howe,

(1) Républicains.

par
dans
de t
un m
lui a
on a
l'app
fut la
de c
nom e
Guilla
venez
venie
Du C
venu i
ment
Camp
l'auda
rempli
cipitan
peau ,
» Pay
» dant
» couv
» & un
veux-tu
Warner
Général
le chape

par l'effet du plus grand hasard. Il crut voir dans ce qu'elles contenoient, quelque chose de très-mystérieux. Cette idée étouffant pour un moment son indolence, il ordonna qu'on lui amenât le Prisonnier dans les poches duquel on avoit trouvé ces lettres. — Il fut conduit à l'appartement du Général, ayant son chapeau sur la tête. — Sir *William Howe*, un peu surpris de cette forme inusitée, lui demanda si son nom étoit *Warner Mifflin*? — « Oui, dit-il, ami Guillaume Howe, c'est mon nom. — d'où venez-vous? — Du Grand-Prévôt. — D'où veniez-vous quand on vous y a conduit? — Du Comté de *Kent*. — Pourquoi êtes-vous venu ici? — Pour te parler ». — Dans ce moment le Colonel Balfour, premier Aide-de-Camp, s'apercevant que cet homme avoit l'audace de se tenir couvert devant son Maître, rempli des préjugés militaires, s'approcha précipitamment du Quaker, & lui ôtant son chapeau, dit avec colère : « Apprends, rustre » Paysan, que personne ne parle au Comman- » dant en Chef de l'armée Britannique la tête » couverte, & à plus forte raison un Rebelle » & un Prisonnier comme toi ». — « Comment veux-tu que je connoisse tes coutumes, lui dit *Warner Mifflin*, moi qui n'avois jamais vu un Général Anglois, & qui toute ma vie ai parlé le chapeau sur la tête à mes Voisins & à mes

Amis. — Ce chapeau , qui t'a tant offensé , n'est pourtant qu'une partie de mon vêtement ; faut-il que j'ôte ma redingote aussi ? — Colonel Balfour , suspendez votre mercuriale , dit le Général. — M. *Mifflin* , les Gens de votre Profession tiennent-ils leur chapeau toujours sur leur tête par scrupule de conscience ? — Non , ami Howe ; c'est la coutume de notre Société qui , regardant tous les hommes comme frères , nous enseigne que nous leur devons seulement la bonne volonté & la sincérité du cœur , exprimées par le serrement des mains , sans aucune salutation extérieure. — Vous m'étonnez tout-à-fait , M. *Mifflin* ; je vous croyois si attaché à cet usage , que je l'avois cru fondé sur des motifs de conscience. — Il ne l'est point , ami Guillaume ; mais dis-moi , as-tu été offensé que je t'aie parlé couvert ? cela n'a pas été mon intention ; je me suis présenté devant toi , comme nous nous présentons devant nos frères , comme nous nous présentons devant Dieu même quand nous allons dans nos Eglises implorer sa miséricorde , & y attendre l'influence de son esprit. Le traitement que j'ai reçu de ton Aide-de-Camp peut-il ajouter quelque chose à ton honneur où à ton pouvoir ? — Mon Aide-de-Camp a cru bien faire , M. *Mifflin* ; mais que vous ayez votre chapeau , ou que vous ne l'ayez pas , cela m'est parfaitement égal ; je n'exige de

vous
que
qu'il
com
ses c
qu'e
mun
à Ph
conv
vous
com
des E
— C
Qu
ces C
mauv
leur
que
tu es
Société
ni d'a
lières
l'Évan
les ho
recom
nous
pouv
mal.

vous que des réponses claires & précises à mes questions. — *Warner Mifflin*, remettant tranquillement son chapeau, lui dit qu'il pouvoit compter sur la vérité de ce qu'il lui diroit; que ses questions lui feroient d'autant plus de plaisir, qu'elles lui procureroient l'occasion de lui communiquer les raisons qui l'avoient forcé de venir à Philadelphie pour converser avec lui. — Pour converser avec moi? qui êtes-vous donc? qui vous a envoyé? — Je suis un Cultivateur du comté de *Kent*; je suis envoyé par l'Assemblée des Eglises Quakers des trois comtés d'en-bas. — Quoi! un Cultivateur envoyé par les Eglises Quakers? Ah! Messieurs les Cultivateurs de ces Comtés & leurs Eglises choisissent un bien mauvais moment, car je me trouve obligé d'être leur ennemi. Que me veut cette assemblée? que me voulez-vous vous-même? — Comme tu es Anglois, il se peut que tu faches que la *Société des Amis* ne se mêle jamais de la guerre, ni d'aucunes contentions publiques ou particulières. Les disputes nous sont défendues par l'Evangile, qui nous enjoint de regarder tous les hommes comme nos frères; mais en nous recommandant la paix & la fraternité, elle nous ordonne aussi de faire tout ce que nous pouvons pour prévenir & pour empêcher le mal. Nos frères des trois Comtés, réunis dans

notre *Assemblée de souffrance* (1), ont cru qu'il seroit peut-être possible de procurer une entrevue entre toi & l'ami George Washington ; que la conséquence de cette entrevue pourroit régler les moyens d'obtenir une suspension d'armes , au moins pendant l'hiver ; que cette suspension pourroit conduire à la bonne intelligence & à la restauration de la paix. Persuadés que cette idée est salutaire & sainte , par obéissance à l'inspiration de l'Esprit , d'où proviennent toutes nos bonnes pensées , ainsi que le bien que nous faisons , ils m'ont député vers toi pour te la communiquer ; qu'en penses-tu , ami *Howe* ? — J'approuve votre idée , Messieurs les Quakers ; elle me paroît noble , & peut devenir utile ; qu'elle réussisse ou qu'elle ne réussisse pas , elle vous fera honneur chez moi , & servira à confirmer la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre Secte : j'aime à voir que ceux qui ne se mêlent point de la guerre , cherchent à en adoucir les horreurs , & s'occupent des moyens de rétablir la paix. Mais les choses ne sont point égales entre le Général Washington & moi ; dans quatre jours , il peut recevoir des ordres du Congrès ; quant à moi , il me faut plusieurs mois pour obtenir

(1) Assemblée tenue tous les mois pour veiller au soin de leurs pauvres , & secourir les malheureux.

ceu
nou
pen
trou
peu
lettr
qu'el
vos A
votre
moi ;
papier
dînera
ne pu
quoi r
devien
la guer
passe-p
ressorti
bonne d
tout , j
dont j'a
qui peuv
pes ! que
insultes
que de p
Ces prin
Missin ;
sentimen

ceux du Roi. Si cependant nous pouvons nous voir , j'accepterais volontiers une suspension courte , qui puisse donner à nos troupes le tems de se délasser & de jouir d'un peu de repos. Je vois , par le contenu de vos lettres , que vous ne m'avez rien caché , & qu'elles n'avoient été écrites que pour informer vos Amis de la résolution de vos Eglises & de votre généreuse entreprise : restez à dîner avec moi ; après le repas , je vous ferai expédier les papiers nécessaires pour votre voyage. — Je dînerai avec toi , puisque tu le veux ; mais je ne puis recevoir tes passe-ports. — Et pourquoi non , M. *Mifflin* ? — Parce que nous deviendrions coupables des grands crimes que la guerre occasionne , en nous munissant de passe-ports & d'immunités militaires : je pourrai ressortir de tes lignes comme j'y suis entré ; la bonne œuvre que je poursuis me conduira partout , j'en suis sûr , & me donnera le courage dont j'aurai besoin pour supporter les accidens qui peuvent arriver. — Quels singuliers principes ! quoi ! vous aimez mieux vous exposer aux insultes des soldats , à la prison , au mépris , que de prendre des papiers de sauve - garde ? Ces principes ne sont pas bien calculés , M. *Mifflin* ; ils sont contraires à la nature & au sentiment intérieur qui nous commande la

conservation de nous-mêmes. — Je suis fâché que tu ne les approuve pas, ami *Howe* ; ils servent pourtant de base à l'existence de notre Société ; nous les avons scellés de notre sang plus d'une fois ; nous les avons maintenus dans les temps de la plus sévère persécution ; si tu ne les approuves pas, du moins ne les méprise point ; ils sont fondés sur l'idée du bien, sur l'amour de la paix de la concorde, & sur l'horreur que nous avons de la guerre, le plus grands des maux. — Mais s'il vous arrive quelque fâcheux événement, que ferez-vous, *M. Mifflin* ? — J'en supporterai les rigueurs, j'espère, avec tranquillité & courage. — Tranquillité & courage ? & où les prendrez-vous ? — Dans ma conscience, & dans l'intime persuasion que nuls obstacles temporels ne doivent m'empêcher de faire le bien. — Et si je plaçois des soldats à la porte d'une de vos Eglises, avec défense de vous laisser entrer sous peine de la corde, que feriez-vous ? — Si je croyois que l'esprit m'ordonnât d'y aller, mon devoir seroit alors de ne point résister à cette inspiration ; j'irois au péril de ma vie. — Vous vous croyez donc immédiatement inspirés, Messieurs les Quakers ? — Et pourquoi non, ami *Howe* ? tu l'es toi-même toutes les fois que tu as dans l'esprit de bonnes pensées ; qu'elle absurdité y a-t-il

à-
du
bie
Gén
un
rant
yeux
pas
mon
l'Emp
plu
vez l'
étonn
homm
fois sa
bon-fer
de l'ex
utiles à
tranqui
pas m'e
& mêm
qui ne p
tuel, c'
— Je ne
pour ch
Howe ;
sacrée,
compose
Tome

a-t-il à croire que les heureuses idées viennent du Ciel, comme de la source générale du bien ? quel mal y a-t-il à croire que les bons Génies peuvent être susceptibles de recevoir un foible rayon de cette grande lumière éclairant tous les hommes qui n'y ferment pas les yeux volontairement ? Ceci, ami *Howe*, n'est pas un principe nouveau ; je pourrois t'en démontrer la vérité par les Ecrits de S. Paul, de l'Empereur Marcus Antonius, d'Epictète, & de plusieurs autres grands Hommes. — Vous m'avez l'air d'un Docteur, M. *Millin* ; je ne suis pas étonné que vos Eglises aient fait choix d'un homme comme vous. — Il s'en faut bien que je sois savant ; je ne possède que la science du bon-sens, l'instruction de nos Ecoles & le fruit de l'expérience. — Vos principes peuvent être utiles à l'ombre de vos vergers, au sein de la tranquillité & de la paix ; je ne puis cependant pas m'empêcher de les regarder comme inutiles, & même comme dangereux, dans une société qui ne peut se soutenir que par un effort perpétuel, c'est-à-dire, par ses flottes & ses armées. — Je ne suis pas venu ici pour disputer, ni pour changer ton opinion, ami *Guillaume Howe* ; quant à la mienne, elle est la plus sacrée, la plus indélébile de toutes celles qui composent mon caractère moral : comme tu as

accepté la proposition que je t'ai faite, je me retire pour continuer mon voyage. — Non, *M. Misslin* ; vous dînez avec moi, & vous ferez respecté à ma table comme vous méritez de l'être : on m'a dit que vous avez émancipé tous vos Nègres ; cela est-il vrai ? — Je n'ai fait que ce que je devois faire. — Mais cette émancipation a dû vous coûter beaucoup ? — Il me reste encore une fortune suffisante, & je suis content. — On m'a dit de plus, que vous donnez la laine de cinq cens moutons à ceux qui ont perdu les leurs par les Troupes Angloises. — Puisque tous les hommes sont frères, pourquoi les plus aisés ne partageroient-ils pas leurs richesses avec ceux que la guerre a ruinés ? il y a plus de véritable joie à faire le bien qu'on ne pense. — Par quel hasard avez - vous sauvé les vôtres ? — Par le moyen d'une isle que je possède : je les cachai dans les bois de cette isle, lorsque ton frère (1) remonta la rivière avec sa flotte. — Je vous estime infiniment, *M. Misslin* ; & ces deux actions généreuses me rendroient votre ami pour toute ma vie, si nous étions en paix & voisins : plutôt à Dieu que tous les Américains vous ressemblassent ! — Ami *Guillaume*, ce seroit peut-être un mal pour la

(1) L'Amiral Howe.

Gr.
M.
tous
trio
oppo
que
de la
denn
douce
la Gr
— J'e
ce que
mettre
M. M
m'appe
puis-je
Citoye
crime d
vous en
d'ailleurs
mais bie
reufeme
nom de
tant de
Soldats,
militaire
détruire
honneur

Grande-Bretagne. — Et pourquoi cela donc, M. *Misslin*? — Elle exécuteroit trop aisément tous les projets qu'elle a sur l'Amérique Septentrionale ; car, tu le fais, nous ne pouvons nous opposer aux pouvoirs de ce monde ; mais quoique nous nous soumettions aux Gouverneurs de la Terre, nous n'en désirons pas moins ardemment que les loix soient sages, justes & douces. — Mais ignorez-vous, M. *Misslin*, que la Grande-Bretagne ne veut que votre bien ? — J'en doute ; car elle cherche à exécuter ici ce que la Nation Angloise n'a jamais voulu permettre à ses Rois. — Vous êtes donc *Whig*, M. *Misslin*? — Ami *Howe*, tu es le maître de m'appeler comme tu voudras. — Mais que puis-je être ; que veux-tu que je sois, étant né Citoyen de la Pensilvanie ? m'imputeras-tu à crime d'aimer ma Patrie ? — Non, non, je ne vous en fais point un crime ; mon affaire, d'ailleurs, n'est pas de prêcher ni de convertir, mais bien de subjuguier. — Puisque c'est malheureusement ton devoir & ton inclination, au nom de l'humanité, mêles dans ta conquête autant de douceur qu'il est possible ; que tes Soldats, retenus dans les bornes de leur devoir militaire, ne soient plus autorisés à piller & à détruire comme ils ont fait : la clémence fera honneur à tes armes, & t'aidera peut-être à

conquérir. Si tu n'es pas Américain, peux-tu oublier que tu es Anglois? tu fais ce que ce nom signifie : le partisan d'une liberté équitable & nécessaire. — Ne savez-vous pas, M. *Mifflin*, qu'il y a, parmi nous-autres Militaires, deux caractères distinctifs, sous l'apparence du même individu? Comme Citoyen Anglois, j'avoue que le Parlement a poussé les choses trop loin; comme Militaire, mon honneur est engagé; il faut que je remplisse, du mieux qu'il me sera possible, les ordres du Roi. — Ce que tu viens de dire m'étonne singulièrement, ami *Howe*; comment un homme peut-il avoir deux caractères? comment son esprit peut-il se diviser, & faire commettre à ses mains ce qui répugne à son cœur? — Il en est pourtant ainsi, M. *Mifflin*; c'est un problème que vous, tranquilles Cultivateurs, ne pourrez jamais comprendre : cependant, je connois plusieurs Membres de votre Société qui ne pensent pas comme vous. — Cela peut-être; notre Société ne prescrit aucunes loix; chaque Membre, volontairement uni dans le système de notre croyance, pense & juge des choses de ce monde suivant ses lumières : nos frères n'en sont pas moins partisans de la liberté. — Je suis fort de votre avis, M. *Mifflin*; je serois fâché de voir les Américains esclaves. Je suis charmé que le ha-

far
mai
votr
con
l'ête
— J
de to
voud
M. M
vous
voya
comp
Il q
respe
qu'on
chape
sans po
étoient
Apr
fut tro
de Val
de sa v
lad. lphi
à bras
ceux qu
pressa d
& à un
grès ne

pard ait fait tomber vos deux Lettres dans mes mains , puisque cette circonstance a abrégé votre captivité , & m'a procuré le plaisir de connoître un homme aussi respectable que vous l'êtes : c'est l'opinion même de vos ennemis. — Je ne croyois pas en avoir. — C'est le sort de tous les hommes , dit le Général ; pourquoi voudriez - vous être plus heureux ? Adieu , M. *Mifflin* ; j'ai donné des ordres pour qu'on vous laissât passer ; je vous souhaite un bon voyage. — Adieu , *Guillaume Howe* ; tu peux compter que je ferai de mon mieux. »

Il quitta ce jour même la ville de *Philadelphie* ; respecté par les Gardes , étonnés des égards qu'on leur forçoit d'avoir pour un homme à chapeau plat , en habit gris , sans boutons & sans poudre à ses cheveux , & dont les souliers étoient attachés avec des cordons.

Après avoir quitté les lignes Angloises , il fut trouver le Général Washington à son camp de *Valley-Forge* ; il lui communiqua le sujet de sa visite , & l'histoire de son voyage à *Philadelphie* ; il fut reçu par son illustre Compatriote à bras ouverts , il fut fêté & caressé par tous ceux qui l'environnoient ; tout le monde s'empressa de rendre justice à une idée aussi bonne , & à un projet aussi humain , quoique le Congrès ne jugeât point cette suspension d'armes

avantageuse , *Warner Mifflin* & les Eglises qui l'avoient envoyé n'en furent pas moins complimentés ; il retourna chez lui possédant l'estime des deux Généraux , heureux d'avoir fait tout ce qui dépendoit de lui , pour faire réussir l'entreprise qui lui avoit été confiée.

La même nuit que *Warner Mifflin* traversa *German-Town* , fut marquée par un de ces crimes qui n'est presque compté pour rien dans la grande liste de ceux qu'occasionne une guerre civile. — Le Lieutenant * * * du Régiment * * * dont l'ame est remplie de l'enthousiasme le plus noir , & l'homme le plus extraordinairement Royaliste que j'aie jamais vu , ne cessoit de se représenter, comme méritant la mort, tous ceux qui étoient appelés rebelles par la proclamation du Roi. — Un soir saisi d'un zèle atroce , & d'une singulière soif de sang , & poussant la brutalité jusqu'au dernier excès , il quitta sa tente à minuit , accompagné de deux soldats aussi ivres de vin & de cruauté que leur chef ; il frappa à la porte de la première maison de *German-Town* qu'il rencontra : — qui est-là , dit le Maître de cette maison ? — Ami , dit le Lieutenant ; — je ne connois point d'ami à cette heure-ci , au milieu de deux armées , répondit le Bourgeois : — ouvrez , j'ai quelque chose à vous dire. — Il descend en chemise. A peine

eût-il n
le faisi
l'oreille
le pend
demain
doutere
vous di
de cet O
— « Je
» dormi
» ceci ,
» compa
» Grey ,
» nettes
» cents l
Pour
vous fair
veux vo
larités sur
ne mérite
Mifflin ép
riche ; ell
Les meubl
apporta , e
de bois d'
des , quoi
nombreuse
des Amis.

eût-il mis le pied sur la dernière marche , qu'ils le faisirent , & après lui avoir reproché à l'oreille d'être un Américain & un rebelle , ils le pendirent sans bruit à la porte , où le lendemain les voisins le trouvèrent. — Vous ne douterez pas de la vérité de ce trait , quand je vous dirai que je le tiens de la bouche même de cet Officier , aujourd'hui Capitaine en second. — « Je revins me coucher , me dit-il , & je » dormis tranquillement jusqu'au lendemain ; » ceci , ajouta-t-il , n'est qu'une égratignure en » comparaison de ce qu'a fait notre Général » Grey , quand il fit percer de coups de bayonnettes , dans une seule nuit , plus de quatre » cents Rebelles qui étoient endormis . . . ».

Pour dissiper la triste impression que doit vous faire le récit d'une pareille atrocité , je veux vous raconter quelques autres particularités sur le bon Mifflin & un autre Quaker qui ne mérite pas moins mon admiration. Warner-Mifflin épousa en 1765 , Phébé , fille jolie & riche ; elle avoit au moins 327000 liv. tournois. Les meubles , les bureaux , les armoires , qu'elle apporta , étoient , suivant la coutume du pays , de bois d'Acajou , & de toute beauté ; ses hardes , quoique simples , étoient opulentes & nombreuses ; car elle n'étoit point de la Secte des Amis. (*les Quakers*) La différence de

Culte n'en apporte aucune , comme vous le savez , dans la paix & l'union des ménages, Une connoissance plus intime , l'exemple de son mari , la détermina dans peu de tems à entrer dans la Société dont il étoit membre , celle des *Amis*. Elle m'a assuré qu'il ne lui en avoit jamais parlé. A peine y fut-elle admise , qu'elle se conforma à ses préceptes , & en adopta toutes les *Maximes*; elle poussa même le scrupule jusqu'à faire ôter toutes les sculptures & ornemens qui étoient sur ses meubles , comme contraires à la simplicité des *Amis*. Tout ce qui pouvoit être considéré comme inutile ou superflu , fut vendu; elle quitta jusqu'aux boucles de ses souliers , pour les attacher , suivant la coutume , avec des cordons. Il y avoit long-tems que plusieurs *Amis* avoient proposé d'émanciper leurs Nègres; cette heureuse Doctrine avoit déjà été promulguée & recommandée dans plusieurs assemblées; déjà même depuis plus de quarante ans , un Membre de cette Société , habitant la Ville de Flushing , (dans l'Isle de *Nassau* , ou l'*Isle-Longue*) fameux par ses connoissances médicales , ainsi que par ses vertus Chrétiennes , avoit donné la liberté à tous ses Nègres , & par son testament leur avoit légué une subsistance décente.

Antoine Bénézet , fils d'un François , publia

en
vr
se
ce
Fe
So
Ho
de
sci
ave
des
la
N'a
pub
dai-
Par
vers
& d
la fa
sa S
(1)
l'esc
sujet
des l
W
—
(1)
pour

enfin à ce sujet un excellent livre. Cet Ouvrage a eu tout l'effet dont l'Auteur pouvoit se flatter ; mais non content de ce commencement de bien , il abandonna ses affaires à sa Femme , quitta sa maison , & fut de Société en Société prêchant la liberté des Nègres. Cet Homme , simple & doux , sans avoir l'énergie de Saint-Paul , le feu de Saint-Augustin , ni la science de Saint-Thomas , par-tout fût écouté avec la plus grande attention , & par-tout fit des profélytes. Il avoit cependant à combattre la plus forte des passions humaines , *l'intérêt*. *N'ayant en votre faveur la mission d'aucun corps public , ni les ressources de l'éloquence , lui demandai-je un jour , comment avez-vous pu réussir ? Par le moyen de l'inspiration de l'Esprit de l'Univers , de l'heureuse disposition de ceux à qui j'ai parlé , & de ma bonne volonté ,* me répondit-il. Il a eu la satisfaction de vivre assez long-tems pour voir sa Société refuser d'admettre à sa Communion (1) ceux qui n'auroient pas entièrement banni l'esclavage de leurs maisons. J'ai recueilli à ce sujet des Anecdotes qui vous feroient verser des larmes.

Warner Mifflin avoit reçu de son Père trente-

(1) La Communion des Quakers est de se rassembler pour méditer.

sept Nègres , tant vieux que jeunes. Le jour qu'il avoit fixé pour leur émancipation étant venu , il les appela dans sa chambre les uns après les autres. Voici l'entretien qu'il eut avec l'un d'eux ; « Eh bien , ami Jacques , quel âge » as-tu ? — Mon maître , j'ai vingt - neuf ans » & demi. — Comment ! tu as vingt-neuf ans » & demi ? Tu aurois dû , comme nos Frères » Blancs , être libre à vingt - un ? Ecoutes : la » Religion & l'Humanité m'enjoignent de te » donner aujourd'hui la liberté , & la Justice » m'ordonne de te payer huit ans & demi de » travail , qui , à 270 liv. par an , y compris ta » nourriture & ton habillement , font la somme » de 2295 liv. que je te dois ; mais comme tu » es jeune & vigoureux , & qu'il faut que tu » travailles pour te maintenir , mon intention » est de te donner une obligation pour cette » somme portant à l'ordinaire 7 pour 100 d'in- » térêt. Voilà le commencement de ta fortune. » Ecoutes , Jacques , tu es libre comme moi , tu » n'as plus d'autre maître que Dieu & les Loix ; » vas dans l'autre chambre trouver ma femme » Phébé , ton ancienne maîtresse , & mon neveu » Guillaume Roberts ; ils sont occupés à écrire » ta manumission ; aussitôt que je l'aurai scellée » & signée devant témoins , tu iras la faire » recorder dans les Livres de notre Société de

» Do
 » que
 » te
 » Dan
 » ver
 » Miff
 velle
 larme
 grand
 nement
 autres
 produi
 Il pleu
 primer
 » ma li
 » toujo
 » dans
 » & je
 » moi
 » des m
 » bits ;
 » nous
 » manq
 » lades
 » à côté
 » que ch
 » bien ,
 » te déco

» Douvres, (Capitale du Comté de Kent), ainsi
 » que dans les Registres du Comté. Puisse Dieu
 » te bénir , Jacques ; sois sage & laborieux.
 » Dans tous tes malheurs & détresses , tu trou-
 » veras un ami dans ton ancien maître Warner
 » Miffin. » Jacques, surpris d'une scène si nou-
 velle , si touchante , si inattendue , fondit en
 larmes , comme si on lui eût dénoncé le plus
 grand des malheurs. L'effet soudain de l'éton-
 nement , de la reconnoissance & de plusieurs
 autres sentimens lui gonflèrent le cœur , &
 produisirent même des mouvemens convulsifs.
 Il pleura amèrement , & à peine put-il s'ex-
 primer : « Ah , mon maître , que ferai - je de
 » ma liberté ? Je suis né sous votre toit ; j'y ai
 » toujours joui de tout ce dont j'avois besoin ;
 » dans les champs nous travaillions ensemble ,
 » & je puis dire que je travaillois autant pour
 » moi que pour vous , puisque j'étois nourri
 » des mêmes viandes , & vêtu des mêmes ha-
 » bits ; nous n'allions jamais à l'Eglise à pied ;
 » nous avions le Samedi pour nous ; nous ne
 » manquions de rien. Quand nous étions ma-
 » lades , notre bonne & tendre Maîtresse venoit
 » à côté de notre lit , nous disant toujours quel-
 » que chose de consolant : *Eh bien , Jacques , eh*
 » *bien , mon bon garçon , qu'est ce que tu as ? Ne*
 » *te décourages point ; le Médecin va bientôt venir ;*

» *j'aurai soin de toi ; souffre avec patience ; c'est le*
 » *premier remède, &c.* » Ah ! quand je serai libre ,
 » où irai-je ? que ferai-je ? Et quand je serai
 » malade ? = Tu feras comme les Blancs , tu
 » iras te louer à ceux qui te donneront les plus
 » hauts gages. Dans quelques années tu ache-
 » teras de la terre ; tu épouseras alors une
 » Nègresse sage & industrieuse comme toi ; tu
 » élèveras tes Enfans comme je t'ai élevé , dans
 » la crainte de Dieu & l'amour du travail.
 » Après avoir vécu tranquille & libre , tu mour-
 » ras en paix : il faut absolument que tu reçoives
 » ta manumission ; Jacques , il y a long-tems
 » que j'aurois dû te la donner. Plût à Dieu , le
 » Père de tous les Hommes , que les Blancs
 » n'eussent jamais pensé à faire le Commerce de
 » tes Frères d'Afrique ; puisse-t-il inspirer à tous
 » les Américains le désir de suivre notre exem-
 » ple ! Nous , qui regardons la liberté comme
 » le premier de tous les biens , pourquoi la refu-
 » serions nous à ceux qui vivent avec nous ? =
 » Ah ! mon Maître , que vous êtes bon , c'est
 » à cause de cela que je ne vous quitterai point.
 » Je n'ai jamais été esclave ; vous ne m'avez
 » jamais parlé que comme vous parlez aux Hom-
 » mes Blancs ; je n'ai jamais manqué de rien ni
 » en santé , ni en maladie ; je n'ai jamais travaillé
 » plus que ne font vos voisins , qui travaillent

» pour eux-mêmes ; j'ai été plus riche que plu-
 » sieurs Blancs , auxquels j'ai prêté de l'argent ;
 » ma bonne & chère Maîtresse , qui ne nous
 » commande jamais , mais qui nous fait faire
 » tout ce qu'elle veut en nous disant : *Jacques* ,
 » *je voudrais que tu fisses telle chose* , comment
 » pourai-je la quitter ? Donnez-moi par an ce
 » que vous voudrez , sous le nom d'Homme
 » libre ou d'Esclave , peu m'importe , puisque
 » je ne puis être heureux qu'avec vous ; je ne
 » vous quitterai jamais. = Eh bien , *Jacques* ,
 » je consens à ce que tu désires. Après que ta
 » manumission aura subi les formes nécessaires ,
 » je te louerai à l'année ; mais prends au moins
 » une semaine de congé : ceci est une grande
 » époque dans ta vie ; célèbre-la par la joie , par
 » le repos , par tout ce que tu voudras. = Non ,
 » mon maître , nous sommes en familles ; je
 » prendrai mon congé dans un autre tems ,
 » qu'aujourd'hui seulement soit un jour de Fête
 » dans la famille Noire. Puisque vous le voulez
 » j'accepte donc ma liberté , & que ma première
 » action , comme Homme libre , soit de vous
 » prendre par la main , mon Maître , & de
 » vous la ferrer dans les miennes , en l'appro-
 » chant , en la plaçant , sur mon cœur , où l'at-
 » tachment & la reconnoissance de *Jacques* ne
 » finiront que quand il finira de palpiter ; que

» la seconde soit de vous assurer qu'il n'y a point
 » de travailleur dans le Comté de *Kent* qui fera
 » jamais plus diligent que celui qui dorénavant
 » s'appellera le *fidèle Jacques* ».

L'Homme peut-il offrir un encens plus agréable à la Divinité ?

Quelque tems avant son mariage , le même Warner Mifflin avoit vendu à *Lewis Town* (1) un Nègre dont il étoit très-mécontent. La mauvaise conduite de ce Nègre obligea son nouveau maître de s'en défaire à un second acheteur , qui également mécontent , l'envoya à la Jamaïque , où le nerf de bœuf le rendit bientôt plus docile & plus sage. Ce Nègre se rappelant la bonté & l'humanité de son premier maître , lui fit écrire une lettre touchante , dans laquelle il lui peignoit sa misère & son repentir. Tel en fut l'effet sur le cœur de Warner Mifflin , tels furent les remords qu'elle lui inspira , que , regrettant d'avoir été la cause du malheur de cet Esclave , il s'embarqua pour cette Isle , d'où , après avoir racheté son ancien Nègre , il le ramena à Philadelphie , & lui donna sa liberté.

(1) Ville du Comté de *Kent*.

Comté de Carlisle, Pensilvanie, 4 Septembre 1773.

A N E C D O T E

D'UN CHIEN SAUVAGE.

DANS le Comté de Ulster, voisinage de Wawating, vivoit un homme avec lequel j'étois fort lié ; il se nommoit le *Fèvre* ; il étoit petit-fils d'un François, qui, à la révocation de l'Edit de Nantes, fut, comme tant d'autres, obligé d'abandonner sa patrie. Il pouvoit véritablement être appelé le dernier des hommes, car il possédoit la dernière plantation de cette Vallée vers les *Montagnes - Bleus*, (1) chaîne énorme, qui sera toujours, comme elle est aujourd'hui, l'asyle des bêtes fauves ; il n'avoit à redouter, en temps de guerre, que les incursions des habitans de ces contrées sauvages : il les connoissoit tous, & en étoit fort aimé. — Une belle chute d'eau lui avoit donné l'idée d'y bâtir un Moulin, qui étoit le meilleur de la Vallée ; le même courant tour-

(1) Blue Mountains, qui traversent une partie de l'Etat de New-York.

noit aussi un Moulin à scie, auquel il apportoit, sur les neiges de l'hiver, les arbres qu'il tiroit des montagnes voisines : — cette eau utile étoit ensuite arrêtée par une industrie assez commune dans ce pays-ci, pour arroser les champs voisins, & y faisoit pousser le foin le plus abondant & le meilleur que j'aie jamais vu. — A un demi-mille de sa porte, couloit la rivière d'*Esopus*, sur les bords de laquelle la Nature a formé le sol le plus riche que je connoisse en Amérique, si bien connu sous le nom de *Terre-basse*; c'est dans cette Vallée, que la fertilité même a pris son séjour; c'est-là où chaque grange devient un Temple de Cérés.

Le Fèvre avoit onze enfans, chose assez commune dans ce pays-ci; ils étoient tous sains & bien-portans; les plus avancés en âge, comme leur père, étoient d'habiles chasseurs. Qui pourroit habiter si près des forêts, sans savoir instinctivement s'y guider & attraper le gibier qu'elles contiennent! c'est ainsi que ceux qui demeurent sur les rivages de la mer, deviennent Marins. — Tout, avec l'homme, est local; ses vertus & ses vices, ses goûts, & même ses préjugés; il n'y a que la saine morale & la vertu qui soient de tous les pays: — Malgré la nombreuse famille que cet homme avoit; il ne cessoit d'importuner le Ciel pour avoir le
douzième;

do
" p
" e
" u
" de
" pl
" j'a
" pl
" jeu
Terr
unde
sing,
desce
ajou
Eta
de fe
matin
allarm
les ch
effrayé
nous e
rûmes
mille fo
d'autres
ges; no
de la mo
sans ave
To

douzième : — » Pourquoi ; après avoir été
 » père d'onze enfans , n'en obtiendrai - je pas
 » encore un ? j'attache , je ne sai pourquoi ,
 » une idée favorite à ce nombre ; un enfant ne
 » demande que la culture de deux acres de
 » plus , & une augmentation de six moutons ;
 » j'ai assez de terre pour en élever vingt ; les
 » plus âgés aident leur mère à conduire les plus
 » jeunes. — « Il vivoit avec le produit de sa
 Terre & de son Moulin , heureux & tranquille ;
 » unde ses fils étoit Ministre du voisinage de Wawa-
 sing , qui n'étoit habité que par des Hollandois ,
 descendus des premiers Colons de *New-Amstel* ,
 aujourd'hui *New-York* .

Etant un jour chez ce Colon , le plus jeune
 de ses enfans disparut vers les dix heures du
 matin ; il étoit âgé de quatre ans : la famille
 alarmée , le chercha dans la rivière & dans
 les champs , mais inutilement. Les parens
 effrayés , envoyèrent chercher les voisins ;
 nous entrâmes dans les bois , que nous parcou-
 rûmes avec l'attention la plus scrupuleuse :
 mille fois nous l'appelâmes , nous n'entendîmes
 d'autres réponses que celles des échos sauvages ;
 nous nous rassemblâmes enfin aux pieds
 de la montagne des Châtaigniers , (*Castagnia bush* ,)
 sans avoir pu appercevoir le moindre vestige

de cet enfant. — Je n'ai de ma vie vu une scène plus affligeante.

Après nous être reposés pendant quelques minutes, nous nous divisâmes en plusieurs compagnies ; la nuit vint, sans que nous pussions nous flatter d'aucune espérance ; — les parens, au désespoir, refusèrent de retourner à la maison : — leur terreur étoit sans cesse augmentée par la connoissance qu'ils avoient de l'activité & de la rage des chats des montagnes, dont les hommes ne peuvent pas toujours se défendre. — Ils se peignoient un loup affamé, dévorant l'enfant de leurs entrailles, & faisant ruisser sur la terre le dernier sang qu'ils avoient produit : — quelle nuit noire & mélancolique ! elle me sembla durer un mois. — » Dérick, mon pauvre petit Dérick, » (Edward en Hollandois) où es-tu ? où es-tu, » mon enfant ? réponds à ta mère, si tu l'entends ? « Tout fut inutile. — Aussitôt que le jour parut, chacun de nous recommença à chercher, mais aussi malheureusement que le jour précédent : nous étions tous désolés & ne savions que faire. — Heureusement un Sauvage, chargé de Pelleterie, venant du village d'*Anaquaga* (1), passa par la maison de ce Colon, à

(1) Sur la rive orientale de la rivière Suïquéhannah.

desse
trou
arrêt
lui d
femm
tout
dans
après
faire r
petit e
le Sauv
que le p
ment :
tir : —
tte, il d
semi-d'a
tir la t
cercle n'
sagacieux
heureux
des pare
d'espéran
aboya e
toutes nos
de vue da
heure apr
contenanc
gée ; l'air

dessein de s'y reposer ; il fut surpris de n'y trouver qu'une vieille Nègresse, qui avoit été arrêtée par ses infirmités. — Où est mon frère, lui demanda ce Sauvage ? — Hélas ! dit la femme noire, il a perdu son petit Dérick, & tout le voisinage est employé à le chercher dans les bois : il étoit pour lors trois heures après-midi. — Sonnes la trompe, tâches de faire revenir ton Maître, je retrouverai son petit enfant. — Aussitôt que le père fut revenu, le Sauvage lui demanda les souliers & les bas que le petit Dérick avoit portés le plus récemment : — il commanda à son chien de les sentir : — Prenant ensuite la maison pour un centre, il décrivit un cercle d'un quart de mille de semi-diamètre, ordonnant à son chien de sentir la terre par-tout où il le conduisoit ; le cercle n'étoit pas encore complet, lorsque ce sagacieux animal commença à aboyer. — Cet heureux son porta sur le champ dans le cœur des parens défolés, quelques foibles rayons d'espérances. — Le chien suivit la piste, & abboya encore ; — nous le poursuivîmes avec toutes nos forces, & bientôt nous le perdîmes de vue dans l'épaisseur des bois. — Une demi-heure après, nous le vîmes re venir. — La contenance de ce chien étoit visiblement changée ; l'air de joie y étoit peint ; j'étois sûr

qu'il avoit retrouvé l'enfant : — mais étoit-il mort ou vivant ? — Quelle cruelle alternative pour ces pauvres parens , ainsi que pour le reste de la compagnie ! Le Sauvage suivit son chien , qui ne manqua pas de le conduire au pied d'un grand arbre , où l'enfant étoit couché , dans un état d'affoiblissement qui approchoit de la mort : il le prit tendrement dans ses bras , & se hâta de l'apporter vers la compagnie , qui n'avoit pu le suivre avec la même promptitude ; heureusement le père & la mère avoient été en quelque manière préparés à recevoir leur enfant ; il y avoit plus d'un quart d'heure qu'ils avoient commencé à former quelques espérances ; une foible lueur avoit pénétré dans leur cœur , dès qu'ils entendirent les premiers accens du chien sauvage ; — ils coururent à la rencontre de leur frère , dont ils reçurent leur cher Dérick , avec une extase & un empressement que je ne puis vous décrire. — Ah ! mon ami , que cette scène étoit belle & frappante à contempler ; les ris spontanés , les larmes douces , les éjaculations de reconnaissance , les yeux levés vers le Ciel , les monosyllabes , la joie paternelle enfin s'y développèrent sous mille nuances différentes , trop sublimes pour mon foible pinceau.

Mon cœur , qui avoit été si long-temps

reffe
sym
— c
toute
& bi
ranin
pleur
ancie
comp
— Je
dans l
de pre
enfant
parole
l'enfant
col du
plus du
premièr
(nom q
larmes.
jusqu'à f
cet anim
avoit re
par l'im
montré f
de tant de
son maît
— Mais à

resserré par la plus vive douleur & la plus forte sympathie , fut dissous en rosée de larmes : — ce fut le mouvement général & unanime de toute l'assemblée. — Comme une pluie douce & bienfaisante , après une grande sécheresse , ranime les plantes languissantes , de même les pleurs que nous versâmes firent évanouir notre ancienne angoisse , à laquelle succédèrent les complimens les plus courts & les plus sincères. — Je me contentai de ferrer les mains du père dans les miennes avec une honnête énergie , & de prendre dans mes bras la bonne mère & son enfant , sans pouvoir prononcer une seule parole. — Après avoir baigné le visage de l'enfant avec leurs larmes , ils se jetèrent au col du Sauvage , dont le cœur , naturellement plus dur , s'attendrit néanmoins. — Ce fut la première fois que j'eusse jamais vu un Indien , (nom que leur donnent les Anglois) verser des larmes. Leur reconnoissance s'étendit même jusqu'à son chien ; ils n'oublièrent pas de caresser cet animal , qui , par le moyen de sa sagacité , avoit retrouvé leur cher enfant , & qui , guidé par l'impulsion infallible de l'instinct , s'étoit montré supérieur à la masse réunie de la raison de tant de personnes ; ce chien , humble comme son maître , sembloit embarrassé & confus. — Mais à quoi bon chercherai-je à décrire mille

circonstances touchantes , dont les impressions sont encore gravées dans mon cœur , mais qui échappent à ma plume ; peut-on décrire la moitié de ce qu'on ressent ? Il faut avoir reçu des mains de la Nature le grand privilège de Paternité , pour pouvoir suivre ces bons-gens dans les gradations différentes de la joie qu'ils ressentirent quand ils s'aperçurent que leur Dérick ouvroit les yeux à la lumière , & avala quelques gouttes de bouillon.

De retour à la maison , notre ancienne angoisse fut changée en allégresse ; chacun de nous se félicita de ce nouveau bonheur , comme s'il lui avoit été personnel ; car chacun s'y étoit intéressé comme à son propre malheur. — Le Fèvre ordonna une fête ; — quatre-vingts-trois personnes y furent invitées. — Nous passâmes cette nuit , cette mémorable nuit , avec toute la joie que pouvoit en inspirer le sujet ; elle fut animée par les honnêtes libations & par la bonne-chère ; la paix , l'union & la cordialité présidoient à notre table. — L'aventure se communiqua même jusqu'à Monbakus (1) , d'où plusieurs habitans vinrent à cheval vers le point du jour partager avec nous le nouveau bonheur

(1) Espèce de Portique placé devant presque toutes les Maisons.

de De
maison
tenir ;
planch
jusques
mis dan
les Nèg
Noirs ,
de ces
— Ce
Dérick
braffier
toute ce
avons p
de sa m
étoit affi
Le le
fance , o
voir lui
peu acc
s'étoit re
le faire
persuasio
caster (2)

(1) Bel
d'Elopus.

(2) Vill

de Dérick le Fèvre & de sa femme. — La maison, quoique grande, put à peine nous contenir ; mais le moulin à scie nous fournit des planches avec lesquelles nous fîmes des sièges jusques sous le piazza (2). Les chevaux furent mis dans un champ, où on leur porta du foin : les Nègres du voisinage y vinrent aussi ; car les Noirs, comme les Blancs, partageoient la joie de ces bons Parens, & vouloient les féliciter. — Ce fut une tâche véritablement difficile pour Dérick le Fèvre : à peine avoit-il le tems d'embrasser & de caresser son enfant qui, pendant toute cette nuit, si différente de celle que nous avions passée la veille, dormit sur les genoux de sa mère, qui, toute obsédée de plaisir, étoit assise au milieu de la plus grande chambre.

Le lendemain le Fèvre, plein de reconnoissance, offrit au Sauvage ce qu'il croyoit pouvoir lui être utile ; mais embarrassé, confus, peu accoutumé à des scènes si bruyantes, il s'étoit retiré dans la grange, d'où à peine put-on le faire sortir. — Enfin, après beaucoup de persuasions, il accepta une carabine de Lancaster (2), de la valeur de 160 liv. Le nom de

(1) Bel Etablissement sur les bords de la rivière d'Éfopus.

(2) Ville de la Pensylvanie.

cet honnête Sauvage étoit Tévéniffa ; celui de son chien Oniah : cette circonstance ne fut pas même oubliée. — Vers les dix heures, le Fèvre pria la Compagnie de se rassembler dans la cour : il fit affeoir l'Indien auprès de lui ; & prenant son enfant dans ses bras , il parla ainsi : (vous observerez que ce Colon avoit toute sa vie fait la traite des Sauvages, en connoissoit parfaitement bien la langue & toutes les coutumes :)

— Tévéniffa , avec cette branche de wampun , je touche tes oreilles ; Tévéniffa , je m'adresse à toi : mon cœur étoit navré, tu en as guéri la blessure. Je pleurois amèrement, crainte d'avoir perdu mon enfant ; tu as desséché mes pleurs , en le retrouvant par le moyen de ton fidèle chien. Vieux comme je suis , j'avois perdu le bâton de ma caducité , la consolation de mes vieux jours ; tu l'as trouvé , ce bâton & cette consolation. Ma femme & moi nous étions comme deux couleuvres roides & sans vie ; tu nous a ranimés en : nous approchant du feu. Que ferai-je pour toi ; Tévéniffa ? il y a déjà bien des lunes que tu connois mon cœur ; il y a bien des lunes que , comme homme , tu étois mon ami : aujourd'hui sois mon frère ; — je te reconnois & t'adopte comme tel devant tous ces témoins. — Ecoutes , Tévéniffa , si jamais tu

devien
à ta fa
t'offre
c'est d
celle
blessé,
fure (1
& des
que tu
d'hui re
cause e
comme
Kitchy
t'afflige
d'ours ;
mon frè
de wam
ton reto
wampun
s'est pass
pourra p
viande &
ensuite l
dans sa pi
mes Voi

(1) C'est

(2) Le m

deviens incapable de chasser , viens ici y vivre à ta façon ; je t'y bâtirai une Wigwam. Je ne t'offre point de terre , tu n'en veux point ; c'est de toi & de tes ancêtres que nous tenons celle que nous cultivons. — Si jamais tu es blessé , viens sous mon toit , je fucrai ta blessure (1) : si jamais tu es fatigué de ton village & des tiens , viens vivre avec un homme Blanc , que tu as aimé il y a long-tems , & qui aujourd'hui te reconnoît pour frère. Si jamais tu as cause de pleurer , je dessécherai tes larmes , comme tu as desséché les miennes. Si jamais Kitchy Manitou (2) te prive de tes enfans , ou t'afflige , viens ici , tu y trouveras une peau d'ours ; je te consolerais , si je le puis. — Comme mon frère adoptif , je te donne cette branche de wampun bleu & blanc. Quand les tiens , à ton retour à Anaquaga , te verront porter ce wampun sur ta poitrine , tu leur diras ce qui s'est passé. Quand ton chien sera vieux & ne pourra plus te suivre , je lui donnerai de la viande & du repos. Téweniffa , j'ai fini. Il prit ensuite le Sauvage par la main , & le fit fumer dans sa pipe , & ajouta en langage Hollandois : mes Voisins & mes amis , voilà mon frère ;

(1) C'est la méthode ordinaire des Sauvages.

(2) Le mauvais génie.

que dorénavant le nom de *Dérick*, par lequel mon onzième enfant étoit connu, soit entièrement oublié, comme s'il ne l'eût jamais reçu à son Baptême, & qu'il ne soit appelé le reste de sa vie, que par celui de son Libérateur & oncle Tévéniffa.

Toute l'assemblée applaudit à ce qu'il venoit de dire, & par leur approbation sanctifièrent cette nouvelle adoption. — Le Sauvage, qui avoit reçu deux branches de wampun, & qui avoit entendu un discours, suivant leur usage, se prépara à y répondre; pendant plus d'un quart-d'heure, il fuma sans rien dire, les yeux vers la terre, ensuite il parla ainsi.

Dérick, je te donne une branche de wampun, afin que tu m'entende mieux; avec la même branche, je nettoye le sentier qui mène de notre village à ta wigwham. — Ecoutes, ce que tu m'as dit, est gravé sur mon esprit; je ne puis être ton frère sans que tu sois le mien; quoique nous ne soyons pas du même sang, tu l'es, & ma wigwham est devenue la tienne jusqu'à ce que nous allions vers l'Ouek (1); donnes-moi ta main, & fumes dans ma pipe. (Le Fèvre le prit par la main & y fuma) Mon frère, je n'ai rien fait pour toi que tu n'eusses

(1) Endroit de repos après la mort.

fait po
voulut
— Pu
puisque
aussi. —
n'iras p
Togara
amis ;
t'y don
tes os ;
branche
vienn
cérémon
L'Enf
quitté u
reconn
— J'ai v
ignées T
& oncle
le jeune
Anaquag
& le Miff
rave, il
vieux T

(1) Le bo
(2) Villa
rivière Sefq

fait pour moi ; c'est Kitchy Manitou (1) qui voulut que je passasse hier devant ta wigwam. — Puisque tu es heureux , je suis heureux ; puisque ton esprit te réjouit , le mien se réjouit aussi. — Quand tu viendras à Anaquaga (2) tu n'iras plus te chauffer au feu de Mataxen , de Togararoca , de Wapwalipen , & de tes autres amis ; mon feu est dès aujourd'hui le tien ; je t'y donnerai une peau d'ours pour y reposer tes os ; — j'ai fini. — Je te donne cette seconde branche de wampun , afin que tu te ressouvienne de ce que je t'ai dit. — Ainsi finit la cérémonie.

L'Enfant , devenu homme depuis , n'a jamais quitté un nom qui étoit devenu le sceau de sa reconnoissance , ainsi que de celle de son père. — J'ai vu plusieurs de ses lettres qui étoient signées Tévénissa le Fèvre. — Son libérateur & oncle adoptif mourut quelques années après ; le jeune homme , par l'aveu de son père , fut à Anaquaga , où , devant tout le village Sauvage , & le Missionnaire , qui étoit un Ministre Morave , il adopta pour frère celui des enfans du vieux Tévénissa qui portoit le même nom.

(1) Le bon Génie.

(2) Village Sauvage sur les rives orientales de la rivière Sefquehannah.

— Ce jeune Sauvage n'a jamais depuis traverté les *Montagnes Bleues* sans s'arrêter chez le Févre , à qui j'ai entendu dire bien des fois qu'aussi long - tems qu'il vivra , il n'oubliera qu'il doit sa vie au pere de ce frère adoptif.

Puisque le récit de cette Anecdote m'a conduit à vous donner une foible idée de l'éloquence Sauvage , ne trouvez pas mauvais que je vous envoie le discours suivant , prononcé au village de l'Aigle blanc (1) , en conséquence des propositions que White Eyes , chef des Chérokees , fit au Congrès en 1776 , pour les civiliser par la culture de la terre ; je n'ai que la substance de ces dernières propositions , que je vous enverrai si vous imaginez qu'elles puissent être intéressantes.

Discours prononcé par Lackawané , pour contrebalancer les mauvais effets qui auroient pu résulter des propositions de White Eyes , Chef des Chérokees.

CELUI qui désire voir nos gens remuer la terre , & faire ce que font les Blancs , — c'est un traître de quelque nation qu'il puisse être ;

(1) Sur une des branches occidentales de la rivière Sefquchannah.

— si c'est un Miamis, il est traître aux Miamis; si c'est un Shawanèse, il est traître aux Shawanèses : dans son cœur il hait toutes les Nations qui demeurent sous notre Soleil. — Celui qui désire de voir nos Gens amis des Blancs & écoutant leur discours, je le dis, — que le reste de sa wigwam se méfie de lui, — il n'y a rien de bon dans le cœur de l'orateur, ni de celui qui lui prête l'oreille; — ne le savons-nous pas ? — Nos pères nous l'ont dit; nous l'avons observé dans nos jours; — nous l'avons senti. — Qui, parmi nous, dira que *non*, ou voudra nier quelque partie de mon discours; — si quelqu'un se présente, je m'arrête pour l'entendre. Mais qu'il s'élève, qu'il s'élève aussi haut qu'une montagne, afin que ses paroles puissent courir comme le vent. Mais quand il aura parlé, qu'il ne descende pas pour se cacher avant qu'on lui ait répliqué. — Personne ne parle, — je continue.

Les blancs sont déjà parvenus jusqu'aux sources de nos grandes Rivières, & il y a bien des journées de chemin depuis le grand lac Salé. — Que sont devenues les Nations qui chassoient dans tout ce pays ? Parties pour l'Ouest, elles n'existent plus. — Où sont leurs enfans ? Ils n'existent plus, les enfans de ces derniers, quelque individu qui ait de leur sang. Tout est

mort ; il n'y a plus personne dans cette partie que des Blancs, des Blancs sans nombre ; on n'y voit plus que des gens du point du jour (1). — Mais les Blancs, on me dira, leur donnèrent des étoffes, des habits, leur montrèrent la parole de leur grand Dieu, qui vaut mieux, à ce qu'ils disent, que celle de notre *Manitou*. — Oui, les Blancs leur ont donné bien des choses, pour des choses de plus grande conséquence ; car ces fourbes nous ont toujours trompés. — Ils leur donnèrent de l'eau-de-vie. — Et qui l'a donnée aux Blancs ? Le Mauvais-Esprit. — Ils prirent nos terres pour cette eau-de-vie. La terre est restée, nos pères sont partis. — L'eau-de-vie leur vient tous les jours, &, malheureusement, il y en a beaucoup parmi nous qui l'aiment. — Ce qui est arrivé la lune dernière, est le père de ce qui doit arriver encore. — Tous ceux qui m'entendent peuvent donc deviner ce que nous deviendrons. — Et parce que quelques-uns de nous sont fous, faut-il que nous périssions tous ? — Ceux qui proposeront que nous cessions de chasser pour aller remuer la terre, méritent la mort ; car ils haïssent leur propre sang. — Nos terres sont toutes couvertes de

(1) Européens.

boi
nos
tour
attr
où
pard
don
& n
feron
gnan
lâche
terre
feron
pauv
terre
resté
comm
dèren
restera
cessé
créés
nous :
comm
fermés
peau,
qui co
nous d
nous m

bois : c'est-là que nos yeux peuvent voir , & nos oreilles entendre tout ce qui se passe autour de nous ; c'est là que nous pouvons attraper tout ce qui nous fuit : dans le pays où le soleil luit , nous ne pouvons rien faire , parce que nous n'avons rien à faire. — Il faut donc planter , diront quelques-uns parmi nous ? & moi , je dis : Allons à la chasse , alors nous serons toujours guerriers , hardis & ne craignant personne ; c'est pour nous rendre des lâches , que les Blancs veulent nous fixer à la terre. — Alors ils nous gouverneront , & feront tout ce qu'ils voudront. — Voyez les pauvres *Méhikanders* , dans la nouvelle Angleterre , & par-tout ailleurs où nos frères ont resté parmi les Blancs ; sont-ils des hommes comme nous ? *Non* , les Blancs ne les considèrent point , & , dans quelques lunes , il n'en restera pas un ; ils sont devenus oisifs ; ils ont cessé d'être hommes. — Notre Dieu nous a créés pour notre terre , & notre terre pour nous : si nous quittons nos bois , nous serons comme des cerfs , tenus dans des endroits fermés ; ni leur chair , ni leur poil , ni leur peau , ne sont pas si bons que celles de ceux qui courent en liberté. — Attachés à la terre , nous deviendrons aussi méchans que les Blancs ; nous mentirons comme eux ; nous apprendrons

toutes leurs fraudes & leurs chicannes. — Nous faisons des fautes aussi, je le fais; mais elles nous sont utiles: nous n'avons pas besoin de leurs vertus; ce sont des plumes d'oïveté & de paix. — Soyons toujours Chasseurs, & alors nous saurons toujours nous défendre; l'action de surprendre & d'attraper notre gibier, nous enseigne à surprendre & à attraper notre ennemi. — Unissons-nous comme une boule; mesurons une ligne, & disons: Puisque vous êtes venus, ceci fera votre côté, celui-ci sera le nôtre; & nous verrons les premiers qui outre-passeront. — Je suis né Chasseur ainsi que vous, je veux dire un Guerrier; comme tel je me suis toujours montré, & les Blancs le savent bien. — Pourquoi chassons-nous mieux que les *gens du Point-du-Jour*? pourquoi nageons-nous mieux? pourquoi courons-nous plus vite & plus long-tems? C'est parce que nous sommes Chasseurs. Pourquoi voyageons-nous nuit & jour à travers nos forêts, & que les Blancs s'y perdent? pourquoi souffrons-nous avec patience la faim, la soif, les maladies? C'est parce que nous sommes des Chasseurs; c'est cela qui nous rend des hommes capables de souffrir & de mourir. — Que gagnons-nous en fouillant la terre? un peu de pain, de viande & d'argent. — C'est précité-

ment

ment
quelq
s'ils s
qu'on
chaîne
ter leu
ter leu
il faut
foient
riches
riches
ainsi p
volonté
a plus:
nous co
trouve to
qui l'att
peut alle
libre; &
c'est un h
m'entend
mon mie
eaux du
avoient b
vu une r
poids. —
Blancs, p
pas amen
Tome

ment ce qui tueroit nos gens. Au bout de quelque temps, s'ils n'aiment pas leurs voisins, s'ils s'ennuient des Loix ou de leur Chef, ou qu'on vienne prendre leur substance, voilà les chaînes qui les arrêtent ; ils ne peuvent emporter leurs terres avec eux, & aller ailleurs planter leurs wigwhams. — Non, ils sont attachés ; il faut qu'ils restent où ils sont, & il faut qu'ils soient gouvernés par ceux qui sont un peu plus riches, & ceux-là par ceux qui sont plus riches encore, & ainsi de suite : un homme ainsi placé n'est plus homme. — Où est sa volonté, son indépendance, sa fierté ? Il n'y en a plus : — ce n'est pas-là le genre de vie qui nous convient. — Celui qui fouit la terre, trouve toujours, au bout de son champ, la corde qui l'attache ; — au contraire, le Chasseur peut aller ici, là, par-tout où il veut, il est libre ; & s'il hait l'eau-de-vie & les Blancs, c'est un homme. — Prenez-y garde, vous qui m'entendez, j'ai vu bien des lunes, j'ai fait de mon mieux ; & si tous nos gens, depuis les eaux du *Sandusky*, de *Katarakoui* & d'*Erié*, avoient bien suivi mes conseils, nous aurions vu une révolution qui nous auroit donné du poids. — Si cette terre étoit faite pour les Blancs, pourquoi leur Dieu ne les y avoit-il pas amenés d'abord ? Si elle est faite pour



1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

nous , pourquoi ne la garderions - nous pas ? pourquoi souffrir , comme nous faisons , d'être perpétuellement repouffés en arrière , en arrière , en arrière , comme si nous étions des femmes ? — J'ai parlé.

A N E C D O T E S .

PERMETTEZ - MOI de vous envoyer les Anecdotes suivantes ; je me flate qu'elles feront fuffifantes pour vous donner une idée des Mœurs & du Gouvernement de la province de Connecticut (1).

Un Marchand de Northampton fit une très-grande fortune par le commerce , & devint , dans peu d'années , l'homme le plus riche de cette Colonie : son opulence lui fit perdre la faveur populaire dont il jouiffoit auparavant , quoiqu'elle n'eût en rien diminué de la simplicité de fes mœurs & de fa vie ; & telle fut la jalousie inspirée par fes richesses , que celui qui , par son esprit & ses connoiffances , étoit fait pour devenir Gouverneur , ne put être élu par le Peuple pour le plus petit emploi. — Dé-

(1) Une des treize Provinces Confédérées.

termin
fiance
avec p
École I
ça pen
malgré
il devo
eut l'eff
Je lu
vous fo
une pla
pouviez
& entie
ami , le
fions , e
toyens ,
& qu'est
honneur
pour rien
dans la c
politique
dération
omettre p
point d'an
de votre
mettre à c
tant d'am
la différen

terminé cependant à mériter l'estime & la confiance de ses Compatriotes , il sollicita , & , avec peine , obtint la place de Maître d'une École Latine , pour son fils , que celui-ci exerça pendant long-tems à la satisfaction du Public : malgré la fortune de plus de 300,000 liv. dont il devoit jouir un jour , cette condescendance eut l'effet désiré.

Je lui dis un jour : Comment avez-vous pu vous soumettre à solliciter , pour votre fils , une place de 1075 liv. par an , lorsque vous pouviez lui donner une fortune bien supérieure & entièrement indépendante du Public ? — Mon ami , le sentiment le plus doux dont nous jouissons , est celui d'être estimé de nos Concitoyens , & d'occuper un rang dans notre Patrie ; & qu'est-ce que ma fortune , après tout ? quel bonheur me procure-t-elle , si je ne puis entrer pour rien , si je ne puis être compté pour rien dans la chose publique ? Or , comme l'existence politique des individus est dérivée de la considération de nos voisins , il ne faut donc rien omettre pour la mériter. — Vous n'avez donc point d'amour-propre , lui dis je ? Un Européen de votre fortune ne voudroit jamais se soumettre à ces mortifications. — Nous avons autant d'amour-propre qu'eux , me répondit-il ; la différence n'existe que dans l'objet. — Parmi

nous , la plus grande mortification est de n'avoir aucun poids , & par conséquent de n'occuper aucuns emplois municipaux : ma fortune doit nécessairement inspirer la jalousie dans un pays où le Gouvernement est fondé sur l'égalité des possessions. — Je dois à mes voisins quelque espèce de dédommagement.

S E C O N D E A N E C D O T E .

Etant un jour chez M. Fitch , Gouverneur de la même Province , il me proposa de nous faire raser à la boutique du Barbier de la Ville , qui étoit en même - tems , suivant l'usage , un des grands politiques du Canton. — Volontiers , lui dis-je. — Mais ne vaut-il pas mieux faire cette opération nous-mêmes au coin de votre feu ? — Non , me répondit - il ; cette Boutique est notre Café ; c'est-là que , par la complaisance , la bonne humeur , les petites faillies , on se procure quelquefois de nouveaux amis , & qu'on conserve les anciens ; c'est - là qu'on apprend ce qui est dit de nous & de notre conduite publique , & qu'on se justifie en petit comité , si nous sommes accusés de quelque chose qui déplaît au Peuple. — Quel esclavage , lui dis-je ! qui voudroit être le Gouverneur de pareils gens ? cela même pourroit

s'appe
dit-il ;
nous p
Peuple
cherch
bonne
Souver
n'en fa
la cour
il est plu

T R O

Etant
de l'Isle
chez une
Péninsule
l'Anecdo
Le pèr
Cavalerie
un mome
fers de fo
n'eut que
de le cou
mencemen
sur un co
& ce fer p
conserve f

s'appeler bassesse. — Point du tout , me répondit-il ; — nous, Gouverneurs, ne sommes-nous pas payés par le Peuple ? Elevé par le Peuple , c'est donc au Peuple auquel il faut chercher à plaire, & dont il faut obtenir la bonne opinion par notre conduite ; c'est notre Souverain : & vous, Messieurs les Européens, n'en faites-vous pas autant, quand vous faites la cour à vos Rois ? Je ne fais auquel des deux il est plus aisé de plaire.

TROISIÈME ANECDOTE.

Etant un jour dans la partie de la province de l'Isle de Rhodes, appelée *Pointe - Judith*, chez une des plus anciennes familles de cette Péninsule, le Maître de la Maison me raconta l'Anecdote suivante.

Le père de mon trisaïeul étoit Capitaine de Cavalerie au service de l'infortuné Charles I. ; un moment avant la bataille de * * *, un des fers de son cheval se détacha ; il descendit, & n'eut que le temps de le mettre sur sa tête & de le couvrir de son chapeau, avant le commencement de l'action : dans la mêlée, il reçut un coup de sabre, qui coupa son chapeau & ce fer plus de deux lignes de profondeur. Je conserve soigneusement ces deux objets ; vou-

driez-vous les voir ? — Très - volontiers , lui dis-je. — Je les tins dans mes mains , & considérai avec la plus grande attention ce phénomène de bonheur : sans ce fer placé comme par accident , leur ancêtre auroit péri.

Après la restauration de Charles II, continua-t-il . il sollicita en vain la restitution du bien que Cromwell avoit confisqué : fatigué de l'ingratitude de ce Roi insouciant , il vendit ce qui lui restoit , & vint ici , où il acheta toute la Péninsule , qui depuis a été , comme vous le voyez , subdivisée parmi ses descendans : c'est ici la maison qu'il fit bâtir dans l'année 1667.

QUATRIÈME ANECDOTE.

Étant un jour à New-Plimouth , dans la baie de Massachussets , les habitans de cette Ville , qui est le berceau & le premier établissement de cette Province , me montrèrent une grande pierre plate qui est placée dans le milieu de leur Place publique , comme un monument de l'arrivée de leurs pères , qui débarquèrent de leur bateau sur cette pierre le 24 Novembre 1620. — Long-temps elle resta sur le rivage , où la Nature l'avoit mise , sans que personne n'y attachât aucune estime ; ce n'est que depuis trente ans qu'aux frais du Public elle a été

trans
infr
l'orig
dote
de la

C

La
on m
pouce
fortoi
excell
tion d
de hau
fonnes
terre ,
qu'à s
source
ouvert
rent ob
hauteur
tracer

D'où
creuser
époque

(1) Vi

(2) Vo

transportée où elle est : il n'y manque qu'une inscription qui puisse informer la postérité de l'origine de cette simple, mais respectable Anecdote. — Je persuadai aux Magistrats de la Ville de la faire exécuter.

C I N Q U I È M E A N E C D O T E .

La dernière fois que je fus à Newhaven (1), on me fit observer un tuyau de bois, de trois pouces & demi de diamètre, du milieu duquel sortoit un foible ruisseau d'eau limpide & excellente; il étoit placé à moitié de l'élevation du banc, qui pouvoit avoir quinze pieds de hauteur. Il y a peu d'années, plusieurs personnes unirent leurs travaux pour ouvrir la terre, dans l'intention de suivre le tuyau jusqu'à son commencement, & de suivre cette source jusqu'à son origine; mais après l'avoir ouvert & suivi près de soixante pieds, ils furent obligés d'abandonner leur entreprise, la hauteur du terrain ne leur permettant pas de tracer plus avant ce phénomène.

D'où vient l'eau de cette source? qui a pu creuser & placer ce morceau de bois? à quelle époque cela a-t-il pu être fait, &c? (2)

(1) Ville Maritime de Connecticut.

(2) Voyez la Description de l'Etat de New-York.

SIXIÈME ANECDOTE.

Suivant les anciennes Loix de cette Province ; il est défendu de jurer ; vous savez qu'elles ont été fondées par les Puritains. Un Matelot Anglois , voyageant un jour , s'arrêta le soir à une Auberge , où , suivant l'usage de cette classe d'hommes , il juroit à chaque moment. L'Aubergiste , qui , suivant la sage Coutume de cette Province , étoit en même-temps Doyen de son Eglise & Magistrat , lui dit : — Ne savez-vous pas , mon ami , que la Loi défend de jurer , & que personne n'en est exempt ? si , après cette admonition , vous recommencez , je serai obligé de vous mettre à l'amende. — A l'amende , dit l'honnête Marin ? — mettre un Matelot Anglois à l'amende simplement pour jurer ? Pardieu , si le Parlement d'Angleterre s'étoit avisé de faire une pareille Loi , la Grande-Bretagne n'auroit bientôt plus de Matelots ; la bonne espèce dégénérerait bien vite , sur mon ame. — Mon ami , je viens de vous avertir , & vous recommencez encore ? — De combien est votre amende ? il ne fera pas dit qu'un brave Marin Anglois n'aura pas juré quand il en aura eu envie. — Voyez , M. le Doyen , combien toutes ces piaffres font , & dites-moi honnêtement ,

E;
ince;
es ont
t An-
soir à
cette
oment.
utume
Doyen
— Ne
défend
pt ? si,
nencez,
e. — A
ette un
nt pour
gleterre
Grande-
lots; la
ur mon
rtir, &
mbien est
n brave
aura eu
en tou-
tement,



H. Horart inv.

P. Martini Sculp.

J'ai transplanté ce Sassafras, et cette Vigne sauvage, où tu les vois, ma chère Fanny, afin qu'ils deviennent un Monument vivant de l'amitié que je te porte.

après en
ment, c
votre ta
n'ai plus
jureraï g
vous ran
gent, m

A L

Du Sa

ETANT
avec ma fi
fras de tro
pieds de
reux. —
autour de
ses branch
singulière
— Quel j
avoir été
— Qu'aur
tance & l'

après en avoir déduit mon souper & mon logement, combien de fois je puis surer, suivant votre tarif? demain, je m'embarque, & je n'ai plus besoin d'argent; une fois à bord, je jurerai gratis tant que je voudrai. — Puisque vous raisonnez ainsi, vous garderez votre argent, mais vous irez en prison.

Couney of Orange, 4 Octobre 1774.

A N E C D O T E

Du Sassafras & de la Vigne Sauvage.

ÉTANT un jour dans les bois de ma plantation avec ma fille Fanny, j'apperçus un jeune sassafras de trois pouces de circonférence, & de huit pieds de haut; il étoit jeune, frais & vigoureux. — Une foible vigne s'étoit entrelacée autour de sa tige, & commençoit déjà à mêler ses branches avec celles du sassafras. — Quelle singulière union, me dis-je à moi-même — Quel jeu du hasard! — Le premier semble avoir été planté pour supporter le second, — Qu'auroit fait cette foible vigne sans l'assistance & l'appui du sassafras, &c? Toutes ces

idées m'en suscitèrent une autre ; & , je vous l'avoue , ce fut une des plus agréables & des plus douces qui , depuis long tems , eût saisi mon cœur. — J'ordonnai au Nègre d'aller chercher les outils convenables , & dès qu'il fut revenu , nous déracinâmes ce phénomène intéressant , avec toute l'attention imaginable. — « Que veux-tu donc faire de ce fassiafras , » mon père ; nous en avons déjà tant dans nos » champs & dans nos haïes ? — Ma mère rira , » quand je lui dirai toute la peine que tu viens » de prendre ? — Non , non , ma fille , elle n'en » rira point , j'en suis sûr. — C'est pour toi que » je travaille , ne me quitte point : — tu verras » à quoi je destine cet arbre protecteur ». — Je le transportai dans l'interfection des deux grandes allées de mon jardin. J'y appelai toute ma famille (car je voulois que chacun contribuât à cette opération). — Bientôt le trou fut fait , & le fassiafras planté. — Aussi-tôt que cette opération fut faite : — « viens , ma fille , » lui dis-je , en la prenant dans mes bras : » écoute bien ce que ton père va te dire ; c'est » à toi particulièrement que je m'adresse : » — grave mes paroles profondément dans ton » petit cœur , afin que tu puisses te les rappeler » toute ta vie. — Écoute , — j'ai transplanté » ces deux arbres où tu les vois , afin qu'ils

» dev
 » que
 » cine
 » gou
 » fassa
 » moi
 » char
 » & or
 » si sou
 » cette
 » font
 » fras ;
 » tu m'
 » mes ,
 » col ,
 » tueux
 » petits
 » son pr
 » deux
 » & du
 » ses ro
 » — Le
 » qui , c
 » avec l
 » time e
 » parven
 » les bra
 » comme

» deviennent un monument vivant de l'amitié
 » que je te porte. — Puissent-ils reprendre ra-
 » cine , & pousser le printems prochain plus vi-
 » goureusement que jamais. — tu vois bien ce
 » *suffrass* chargé de cette jeune vigne ; — c'est
 » moi , *ton père* , qui t'ai si souvent assise sur ma
 » charrue , qui t'ai tant de fois portée à l'école ,
 » & où tu désirois aller , & qui te porte encore
 » si souvent sur mes genoux. — Tu vois bien
 » cette *jeune vigne* , dont la tige & les branches
 » sont si heureusement supportées par ce *suffra-*
 » *ffras* ; — c'est toi , *ma fille* : comme toi , quand
 » tu m'embrasses , quand tu me dis que tu m'ai-
 » mes , quand tu mets tes bras autour de mon
 » col , de même elle étend ses rameaux tor-
 » tueux ; elle les attrache par une multitude de
 » petits liens , aux branches de son ami & de
 » son protecteur. — Observe , Fanny , tous les
 » deux tirent leur subsistance du même terrain
 » & du même endroit : le ciel ne sauroit verser
 » ses rosées sur l'un , sans faire fructifier l'autre.
 » — Leur union a commencé dès leurs racines
 » qui , comme tu l'as vu , sont mêlées les unes
 » avec les autres. — Elle est devenue plus in-
 » time encore par leur accroissement ; elle est
 » parvenue du pied vers la tige , de la tige vers
 » les branches. — L'été prochain , tu verras
 » comme leurs feuilles , leurs fleurs & leurs

» fruits seront entre - mêlés & confondus en-
 » semble ! Ce sera alors que le parfum de
 » la vigne , uni avec l'odeur aromatique du
 » sassafras , deviendront un symbole plus frap-
 » pant encore à tes sens , de notre union & de
 » l'indissolubilité de notre amitié. — Elle ne
 » finira qu'à la mort, comme ce mélange odo-
 » riférant ne périra que par l'évaporation. Tel
 » est l'objet de méditation que t'amènera chaque
 » printems ».

« — Quand j'aurai vécu & que tu seras maî-
 » tresse de cette plantation , voici ce que tu
 » diras à tes amis , à tes voisins & à tes enfans :
 » Mon père planta cet arbre le 4 Octobre 1774 ;
 » il le consacra devant ma mère & mes deux
 » frères Ally & Louis, comme un monument de
 » son amitié paternelle envers moi. — Il l'ap-
 » pela l'*arbre de Fanny* : ce fut une idée favorite
 » de son cœur. — J'étois avec lui dans ses
 » bois , occupée à écouter ses leçons, lorsque le
 » hasard lui fit découvrir ce sassafras & cette
 » vigne que vous voyez aujourd'hui si grande
 » & si élevée. — Tiens , ma fille , me dit-il ,
 » (après les avoir transplantés dans le lieu où
 » vous les voyez aujourd'hui) ; de même que
 » ce jeune sassafras supporte cette foible vigne,
 » de même je t'ai chérie & supportée dès ta
 » plus tendre enfance ; de même que cette vi-

» gne
 » tueu
 » une
 » son a
 » de m
 » t-il
 » comm
 » ront
 » que
 » bien
 » père
 » voir
 scella fa
 je ne pu
 ce furen
 depuis b
 — L'a
 régulière
 fête gaie
 voisins. —
 jours acc
 n'avons p
 fir est tou
 danse. —
 née auxqu
 fir. — Le
 long-tems

» gne auroit toujours rampé sur la terre , infruc-
 » tueuse & méprisée , de même aurois - je été
 » une femme mal instruite & mal élevée , sans
 » son appui journalier , sans les soins qu'il prit
 » de mon éducation. — Puisses - tu (continua-
 » t-il) croître & fleurir sous ce toit paternel ,
 » comme ces deux arbres croîtront & fleuri-
 » ront dans ce nouveau terrain. — Voilà ce
 » que tu leur diras. — Te ressouviendras - tu
 » bien de tout ceci ? — Pour cela oui , mon
 » père ; je n'oublierai jamais ce que je viens de
 » voir , & ce que tu viens de me dire ». Elle
 scella sa promesse avec ses larmes , auxquelles
 je ne pus m'empêcher de joindre les miennes ;
 ce furent les plus douces que j'eusse versées
 depuis bien des années.

— L'anniversaire de ce petit évènement a été
 régulièrement solennisé depuis par une petite
 fête gaie , quoique simple , qu'elle donne à ses
 voisins. — Nos fêtes , vous le savez , sont tou-
 jours accompagnées de danses ; ou plutôt nous
 n'avons point de fêtes sans joie , & notre plai-
 sir est toujours démontré ou exprimé par la
 danse. — Il n'y en a point dans le cours de l'an-
 née auxquelles je me joigne avec plus de plai-
 sir. — Le bon Nègre Décembre , qui depuis
 long-tems a cessé de travailler , possède encore

Part de nous faire sauter en cadence. — Il prend plaisir à raconter à ceux de mes voisins qui viennent à la fête, tous les détails de ce petit évènement ; il n'oublie pas la part qu'il y prit, en m'aidant à arracher & à transplanter ce saf-safras ; & ma fille l'en aime davantage. — Aussitôt qu'elle sera mariée, il compte bien, dit-il, diviser son tems en deux parties égales, & aller passer six mois chez elle ; car, dit-il, si je ne puis plus rien faire, je fais mieux qu'aucun Nègre comment il faut que les choses soient faites ; & les avis du vieux Décembre seront aussi utiles à la fille de mon Maître, devenue femme, qu'étoient mes soins, lorsque dans sa plus tendre jeunesse, je la portois dans les champs, je l'enveloppois dans ma redingotte, & la faisois dormir au pied d'un arbre, pendant que je labourois. — Je l'aimois comme si elle eût été une petite fille Noire.

— Me pardonnerez-vous l'inconséquence de cette petite histoire ; je le sens, elle ne peut intéresser qu'un père ; & vous ne l'êtes pas. — J'oublie pour un moment les malheurs auxquels la guerre m'a condamné, en vous répétant ces heureux détails. — Cette douce réminiscence gonfle & agite encore mon cœur. — Au milieu de l'orage qui m'environne, je n'ai d'au-

tre c
foible

V

A la

J'ARR

bitez ; j'a

qu'on m'

plus de t

Quelque

sentimens

même à u

ainsi ! vou

— Il est

Quakresse

charmes si

qui n'adme

& le plus

décent, fa

tout cela f

on ne peut

(1) Quakr

tre consolation qu'en vous traçant quelque foible esquisse des beaux jours qui sont passés.

Adieu, ST. JOHN.

New-York, 2 Octobre 1773.

V O Y A G E

A la Jamaïque & aux Isles Bermudes.

J'ARRIVE, & j'ignore quel endroit vous habitez; j'adresse ma Lettre à Philadelphie, parce qu'on m'a informé que vous y passiez beaucoup plus de tems qu'à New - York ou à Boston. — Quelque Amie (1) vous auroit-elle inspiré des sentimens que vous ne voudriez pas avouer, même à un ami? Veuille la destinée qu'il en soit ainsi! vous deviendriez alors notre compatriote. — Il est très-difficile en effet de converser avec Quakresses, armé de l'égide de l'indifférence; leurs charmes simples, mais puissans, leur ajustement, qui n'admet pour tout luxe que des robes graves & le plus beau linge, leur maintien doux, décent, sans coquetterie & sans affectation, tout cela forme un entemble intéressant auquel on ne peut résister, sur-tout un Européen, né

(1) Quakresse.

parmi des femmes qui ne font, à ce qu'on dit ; que l'ouvrage de l'Art. Les filles Quakeres font remarquables, en outre, par l'excellence & la solidité de leur éducation : — les femmes de mérite font moins communes dans les autres classes. Les premières, loin des danses, des concerts & des plaisirs bruyans, apprennent, sous le toit paternel, la discrétion, la simplicité, & tous les talens utiles & domestiques ; c'est dans ces sanctuaires, où, éloignées du bruit & du tumulte, elles enrichissent leur esprit par la lecture, par l'étude & la conversation ; de-là elles sortent pour devenir, non des jolies femmes, (les fleurs d'un jour) mais des épouses agréables, utiles & durables : le calme des passions, la tempérance des desirs & des plaisirs, une frugalité & une propreté extrême, servent de base à leur éducation, ainsi qu'à leur santé. — Est-il donc étonnant que les roses & les lys brillent sur leurs joues ?

J'arrive de la Jamaïque & des Bermudes ; j'ai mille choses à vous raconter : l'objet de mon voyage étoit de recueillir la succession d'un oncle. — J'ai trouvé les hommes bien plus pervers que je ne m'y attendois. — Quel tableau je me prépare à vous faire, quand vous viendrez sous mon toit ! — J'ai éprouvé tant d'ingratitude, que je me suis dit à moi-même : Où sont donc

la

la bien
tant de
aussi n
par la
— L'h
nête cr
de mor
seul ho
à oblig
déteste
le prem
principe
pendant

Ah !
nante si
crime c
trompeu
core tou

Ici, o
Divinités
qu'on le
nité ; les
entraînen
vie n'y e
l'or & la
passions v
sévérité e
champ im

Tome I

la bienveillance & la bonté? J'ai été exposé à tant de malices, que je me suis dit : Devenons aussi méchans qu'eux ; repoussons la fraude par la fraude , le mensonge par le mensonge. — L'hypocrisie m'a fait repentir de mon honnête crédulité. — Je jurai enfin dans l'amertume de mon cœur, & je crus qu'il n'y avoit pas un seul homme de probité à la Jamaïque. — J'aime à obliger mes amis & mes connoissances ; je déteste les soupçons , & regarde la ruse comme le premier pas vers la fraude & le crime : ces principes m'ont fait perdre plus de 1200 guinées pendant mon séjour sur cette Isle.

Ah ! mon ami , quel climat , quelle étonnante situation des choses , depuis le grand crime de l'esclavage jusqu'aux insinuations trompeuses du Juif Courtier , qui conserve encore tout l'esprit de sa Nation !

Ici, on ne connoît & on n'adore que deux Divinités , la Fortune & le Plaisir ; l'encens qu'on leur offre , coûte bien cher à l'humanité ; les élémens , l'intempérance , les excès entraînent sans cesse une foule d'hommes ; la vie n'y est qu'un délire inspiré par la soif de l'or & la chaleur du soleil , qui force toutes les passions vers quelque période prématuré. — La sévérité exercée contre leurs Nègres, est un champ immense , arrosé par les larmes & le sang

de ces pauvres Africains. — Je n'ai observé d'autres traces de Religion , que leur appréhension des tremblemens & des ouragans : la violence des desirs , excitée par la chaleur du climat & par les richesses , a détruit l'influence de ce frein secret , fondé sur la crainte & l'espérance. S'il est vrai que la Religion vienne de ce premier principe , c'est à la Jamaïque où on devroit trouver la dévotion la plus fervente ; on ne connaît d'autres Loix que le Code Insulaire : mais combien de fois n'ai-je pas entendu les manes plaintifs d'une foule de pères, reprocher à leurs exécuteurs testamentaires d'avoir impunément dépouillé leurs pupiles !

Je logeois avec une Ang'oïse ; rien ne pouvoit être plus humain que cette femme à son arrivée d'Europe : mais telle est la contagion de l'exemple & la dureté naturelle du cœur humain , elle est devenue depuis , une des plus cruelles Maitresses de l'Isle ; tous les matins , elle fouettoit son nègre de chambre pour n'avoir pas tenu , la veille , ses deux pouces immobiles sur le bord d'une table , pendant que cette furie cherchoit à les déplacer par la force de son fouet. — Les mouvemens involontaires des nerfs de ce nègre devenoient chaque jour un nouveau crime , & par conséquent la cause d'une flagellation journalière. — Quelle étrange perversité!

Qu
cevoit
à un
ment p
tous le
dupe d
à quelc
» je vo
» quatr
» aussi -
» monta
» oncle
» débit
vue d'un
daineme
yeux. —
» même
» 11301
» de mon
» reçu ;
» ces papi
» lèvres tr
» drois v
» toucher
» — moi
» Monfieur
» peut , co
» tainemen

Quelque tems avant mon départ , je fus recevoir un legs , confié depuis plusieurs années à un des amis de mon oncle. Je n'étois nullement préparé à prouver mon droit ; car il avoit tous les papiers : je me déterminai donc à être dupe de bonne grâce , & à acheter mon départ à quelque prix que ce fût. — « Oui , me dit-il , je vous dois le capital & l'intérêt de trois ans quatre mois ; car je le plaçai comme le mien aussi - tôt que je le reçus : voici en outre le montant de marchandises achetées de votre oncle , dont il n'a jamais été payé , & dont le débit ne se trouve point sur ses Livres ». La vue d'une intégrité si inattendue , rappelant soudainement mes anciens principes , mouilla mes yeux. — « Comptez , dit - il , & voyez vous-même si ces trois sommes ne font pas celle de 11301 liv. sterling. Surpris de ma lenteur & de mon silence ; vous avez , dit-il , signé mon reçu ; tout cet or vous appartient , ainsi que ces papiers. — Monsieur , lui dis-je avec des lèvres tremblantes , je vous ai offensé ; je voudrois vous en demander pardon avant de toucher cet argent. — Offensé ? — qui ? — moi ? — quand ? — comment ? — Oui , Monsieur , je vous ai offensé. — Cela ne se peut , continua-t-il ; vous vous trompez certainement ; à peine vous ai-je vu depuis votre

» arrivée sur cette Ile. — C'est cependant
 » depuis mon arrivée ici que je l'ai fait. Fatigué
 » du labyrinthe tortueux dans lequel on m'a
 » égaré, j'ai juré dans l'amertume de mon
 » cœur, & cru qu'il n'y avoit pas un seul
 » honnête homme ici, & je vous trouve in-
 » tère dans l'arrangement d'une affaire où
 » vous pouviez si aisément me tromper; rece-
 » vez mon excuse. — Je la reçois; mais com-
 » ment avez-vous pu m'inscrire dans cette
 » détestable liste, sans me connoître? — Je
 » n'en ai fait aucune; mais j'ai tant été la dupe
 » de ma bonne-foi, que j'ai cru que la corrup-
 » tion des mœurs, semblable à vos vapeurs
 » épidémiques, s'étoit répandue par-tout.
 » — Cela n'est que trop vrai, me répondit-il;
 » — mais placez ici les paisibles & sages habi-
 » tans de vos Districts champêtres, aiguillon-
 » nés par les mêmes desirs, soufflés par les
 » mêmes passions, vivant au milieu de l'escla-
 » vage, de l'intempérie des élémens, sur un
 » sol extrêmement riche, bientôt ils cesseront
 » d'être ces citoyens si simples & si honnêtes;
 » ils deviendront semblables à nous : les vices
 » & les vertus d'une société proviennent, en
 » grande partie, de la localité civile & géogra-
 » phique. Quand ma dernière heure sera venue,
 » continua-t-il, le souvenir amer d'injustices

» con
 » mo
 » que
 » des
 » trou
 » de g
 Je t
 mes af
 je n'es
 quelle
 compa
 perbe
 vreté,
 bientôt
 les scèn
 Isles; l
 flexions
 resfantes
 Tour
 d'une gr
 Voyageu
 débris n
 la fureur
 les envi
 plus gra
 presque c
 paroitra
 l'élément

» commises ne m'occasionnera ni sours, ni re-
 » mords. — Ainsi, lui dis-je, on trouve quel-
 » ques ames droites & vertueuses au milieu
 » des vices & de la corruption, comme on
 » trouve des diamans au milieu des monceaux
 » de gravier «.

Je trouvai, le jour même que je terminai
 mes affaires, un vaisseau allant aux Bermudes ;
 je m'embarquai pour ces Isles. Quel contraste !
 quelle immense différence ! quelle heureuse
 comparaison ne fis-je pas entre la riche & su-
 perbe Jamaïque, & ce foible asyle de la pau-
 vreté, de la simplicité & de la santé ! J'oubliai
 bientôt, au milieu de cette tranquille solitude,
 les scènes désagréables de la première de ces
 Isles ; leurs impressions firent place aux ré-
 flexions les plus douces & les plus inté-
 ressantes.

Tout annonce que ces Isles sont les débris
 d'une grande Terre. Le second sentiment des
 Voyageurs est d'être étonné que ces foibles
 débris n'aient point encore été bouleversés par
 la fureur & le poids des vagues immenses qui
 les environnent : l'Isle de Saint-George, la
 plus grande des Bermudes, est même déjà
 presque coupée en deux : cet Isthme étroit dis-
 paroîtra dans une de ces convulsions, auxquels
 l'élément voisin est si sujet.

L'examen géographique de cet assemblage d'îles, représente un petit Archipel, où les roches cachées, les îlots, les bancs de sables, les bassures peuvent être considérés comme autant d'îles dont ils sont les fragmens : sur ce monceau de ruines, habitent cependant des hommes, qui ont trouvé dans les dangers mêmes de leur position, la sécurité de leurs habitations. En effet, ce sont des boulevards inaccessibles aux vaisseaux ennemis, dont les naufrages leur procurent souvent des moissons abondantes : ils ne sont cependant pas pirates; ils recouvrent seulement du fond des eaux, ce que les vagues & les vents y ont précipité.

La sérénité du climat, la simplicité de leurs mœurs, la frugalité de leurs tables, la modération de leurs desirs, la paix sociale enfin, & la tranquillité domestique, peintes sous les plus belles nuances, me ravirent, & me firent bénir le hasard qui m'y avoit conduit. Il faut absolument que vous visitiez cette Île; sa perspective intéressante, laisseroit un vuide dans le tableau du Continent dont ce petit Archipel est un accessoire, quoiqu'à trois cents lieues de distance.

Je ne suis point étonné que le bon Evêque Berkley, (1) frappé du charme inexpressible de

(1) Evêque de Cloyne.

ces trai
que &
la jeun
projet d
dans son
par la
partout
venable
jeunesse
propre à
un Sém
nocence
dommag
soient op
par la Re

Tout d
cèdres ro
Sloops d
dans tout
vitesse av
de ces va
gres; ra
depuis lon
cette Île
de leurs M
& les nav
férés à to
contrebar

ces traits séduifans , ait eu le projet philofophique & humain , d'établir ici un Collège , où la jeunefle du Continent viendroit s'inflruire ; projet digne de l'excellent Prélat qui le conçut dans fon voyage d'Amérique : voyage entrepris par la feule vue de femer le germe du bien partout où il trouveroit un fol fertile & convenable. — Sur quelle partie du globe notre jeunefle pourroit-elle trouver un afyle plus propre à l'étude , aux sciences & à la fanté ; un Séminaire où les mœurs & l'heureufe innocence feroient confervées plus pures ? Quel dommage que des difficultés infurmontables fe foient oppofées à l'exécution d'un plan dicté par la Religion & par l'amour du genre-humain !

Tout ce qui n'eft point cultivé eft couvert de cèdres rouges , avec lefquels ils bâtiffent des Sloops de deux cens tonneaux , bien connus dans toutes ces mers par leur durée , & par la viteffe avec laquelle ils navigent. — La plupart de ces vaiffeaux font commandés par des Nègres ; race d'hommes entièrement régénérée depuis long-tems , non moins par leur féjour fur cette Ifle , que par l'éducation qu'ils reçoivent de leurs Maîtres. — Ils aident à les conftruire , & les navigent enfuite aux Ifles , où ils font préférés à tous les autres pour le cabotage & la contrebande. — Leur adrefle comme Marins &

Constructeurs , leur fidélité comme Supercargos , la ponctualité avec laquelle ils gèrent les affaires de leurs Maîtres & ramènent leurs vaisseaux , est un spectacle vraiment édifiant. J'ai vu plusieurs de ces Patrons noirs à la table des riches Planteurs de la Jamaïque , traités avec toute la considération que mérite leur intelligence & leur fidélité. Il n'y a peut-être pas de meilleurs nageurs ; j'en ai vu posséder assez d'habileté , de sang-froid & d'audace , pour attaquer les requins à la nage , & les tuer avec leur couteau dans le moment où ces monstres sont obligé de tourner sur le dos pour saisir leur proie.

Toutes ces Isles sont composées de couches d'une pierre blanche & tendre , sur lesquelles il n'y a en général que peu de terre ; ils en bâtissent & en couvrent leurs maisons , & souvent en transportent au Continent Ils ne cultivent que peu de choses : leur industrie & leur commerce fournit à leurs besoins en comestibles. — La culture du cèdre rouge est leur principal objet & leur première richesse : leurs bestiaux & leurs moutons paissent sur les Isles du voisinage. Le plaisir des femmes consiste dans les petites navigations qu'elles font à travers cet Archipel : c'est leur unique façon de faire des visites & de voyager. — La pêche leur tient lieu de bal & de comédie : souvent j'ai passé avec elles des

jour
la lig
tée p
Hôte
les ce
qu'ap
& la
Qu
sur ce
volup
milieu
mène
de leu
leur c
ils tro
réform
ils y a
supérie
dant m
mufois
involon
m'envi
pu per
charma
journal
Août :
d'effroi
monticu

jours entières , dans des bateaux , & occupé ; la ligne à la main. La fortune des filles est comptée par le nombre de cèdres ; celle de mon Hôteffe avoit été de 2700. Je ne fais comment les comparer aux fortunes Européennes , parce qu'après en avoir construit des vaisseaux , le prix & la valeur en font plus que doublés.

Quelle importante & utile leçon un séjour sur cette Isle ne donneroit-il pas à ces riches & voluptueux enfans de la terre , qui , égarés au milieu de leurs plaisirs , repouffés par la satiété , mènent une vie apathique & passive au milieu de leurs palais & de leurs richesses ? Ici , tout leur or acquerroit une heureuse inutilité ; ici , ils trouveroient la santé dans la tempérance , la réforme de leurs mœurs dans l'exemple général ; ils y apprendroient enfin le bon-sens de la vie , supérieur à tout l'esprit académique. — Pendant mon séjour sur cette Isle , souvent je m'amusois à contempler , avec une admiration involontaire , le vaste horizon Océanique qui m'environnoit , dont le calme ne fut interrompu pendant onze jours consécutifs , que par les charmans zéphyr de ces latitudes. Ce spectacle journalier servit de contraste à l'orage du 17 Août : mon admiration , je l'avoue , fut mêlée d'effroi. — Quelle scène ! — Elevé sur un des monticules de l'isle , j'examinai à loisir la com-

binaison des trois plus puissans élémens de la Nature : la rapidité étonnante, la splendeur du feu électrique embrasant l'atmosphère ; l'impulsion inconcevable de ces mêmes zéphyrs , devenus des vents impétueux , — & la succession de lames énormes élevées par leur souffle à la hauteur des montagnes ; ce fut alors que ce chétif asyle me parut foible & petit. — Ce n'étoit en effet qu'un point , comparé avec cette surface immense d'eau , dont la percussio n sembloit quelquefois ébranler les fondemens de cette Isle. — Combien , plus diminutif encore, me représentai-je à moi-même , un atome imperceptible placé au milieu du choc de trois élémens déchaînés , n'adhérant à la terre que par ma foible gravité ! Je désirois cependant retourner sur un Continent plus étendu & plus assuré , qui ne pût périr que par une explosion générale du globe. — Après sept mois d'absence & dix-sept jours de traversée , j'ai revu enfin ma Patrie, nom précieux & touchant : j'ai joui du plaisir enchanteur de revoir toute ma famille ; depuis, j'ai partagé la succession de mon oncle avec mes frères & mes sœurs , quoique par son testament tout m'appartînt. — Leur étonnement m'a causé quelque affliction ; c'est la seule que j'aie ressentie depuis plusieurs années.

DE D

LA v
villes d
quable
— Un
autre ;
& que
culture
quelque
lité part
bestiaux
tention

Ici tou
plus pau
fortune
d'acres p
tiver : ce
y avoir
d'être un
l'autre jo
compte n

(1) Capi

Spring-Field- 3 Novembre 1773.

A N E C D O T E

DE LA FAMILLE DES WILLIAMS . . .

LA ville de Springfield , comme la plupart des villes de la Nouvelle - Angleterre , n'est remarquable que par l'industrie de ses Habitans. — Une ville , en Amérique , ressemble à une autre ; & comme elles ne sont point fortifiées , & que nous avons peu de manufactures , la culture particulière du sol , la perfection de quelques moulins , un ouvrage à fer , une qualité particulière de fromages , de beurre ou de bestiaux ; voilà les objets qui peuvent fixer l'attention d'un voyageur.

Ici tout le monde laboure la terre , depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche ; la différence de fortune consiste seulement dans la différence d'acres possédés , & dans l'habileté de les cultiver : ces bonnes gens s'imaginent qu'il ne peut y avoir d'autre genre de bonheur que celui d'être un bon Cultivateur. — Ah ! me disoit l'autre jour un jeune homme de mes amis , je compte m'embarquer à Hartford (1) pour aller

(1) Capitale de l'Etat de Connecticut.

aux Îles ; si je suis assez heureux , dans quelques années d'ici , j'achèterai une Plantation ; alors je me marierai , & vous verrez comme je serai heureux & content. Le Ministre de cette ville n'a cessé depuis trente ans de leur fournir les meilleurs exemples de conduite & d'agriculture. Qui ne connoît de réputation le savant Eliot , ce digne Ecclésiastique , ce vertueux & utile Citoyen ? Qui n'a pas lu ses Ouvrages Agricoles ? — Pendant mon séjour dans cette ville , j'ai conversé avec les principales familles : par - tout j'ai observé des maisons décentes , propres & commodes ; par-tout j'ai trouvé que les habitans travailloient avec la même assiduité , comme s'ils ne faisoient que de s'asseoir dans les bois , & de commencer leur carrière. J'en marquai ma surprise à mon ami P—ers. Vos enfans , lui dis-je , sont déjà d'un certain âge , ils sont tous industrieux ; pourquoi , dans votre vieillesse , ne fumez-vous pas votre pipe en paix au coin de votre feu ? A quoi sert-il donc ici de vieillir ? — Il est vrai que mes enfans savent mettre la main à tout ; nous travaillons plus par l'habitude d'être occupés , que par esprit d'avarice. Quant à moi , que ferais - je les bras croisés ? — Bientôt je mourrois si je cessois d'agir ; mon appétit & mon sommeil sont achetés par mes fatigues journalières. Croiriez - vous

que j'a
supéri
Ma fé
le lin
tranqu
mes gr
d'avoir
une co
vous ét
le défr
est très
que j'ai
mon vo
les visit
que de v
se mult
êtes heu
Ville (1)
— Quo
cinquant
puis qua
travaux
vos vofir
entourés

(1) Le m
un Canton
des autres.

que j'ai encore assez de vanité pour me croire supérieur à notre jeunesse dans bien des articles? Ma femme ne fait jamais de si beau fil qu'avec le lin que j'ai nettoyé ; je ne dormirois pas tranquille , si je n'avois moi-même semé tous mes grains. — Bénissez le Ciel, honnête Colon, d'avoir reçu de lui un goût si simple & si naturel, & une constitution si vigoureuse. On m'a dit que vous étiez la première Personne qui ait commencé le défrichement de cette belle Terre? — Cela est très-vrai ; j'ai même aidé à nettoyer celles que j'ai données aux enfans que j'ai établis dans mon voisinage. Quand je suis fatigué, je vais les visiter, & rien ne nous réjouit tant le cœur que de voir notre sang fructifiant sur la terre & se multipliant autour de nous. — Que vous êtes heureux ! Combien y a-t-il que cette Ville (1) a été bâtie ? — Cinquante-un ans. — Quoi ! avez vous déjà été sur cette Terre cinquante-un ans ? — Non, je n'y suis que depuis quarante-trois années. — Quelle suite de travaux n'avez-vous pas achevés, ainsi que vos voisins ? car par-tout je vois les champs bien entourés de pierres ; vos maisons sont larges &

(1) Le mot de *Ville* doit ici s'entendre comme désignant un Canton dont les Plantations sont très-voisines les unes des autres.

bien peintes ; vos vergers annoncent la prospérité ; vos prairies sont vertes & unies comme les anciennes prairies de l'Europe : de quels moyens vous êtes vous donc servi pour accomplir tant de choses ? — De l'assiduité & de la persévérance ; pendant les nuits de lune , ma femme & moi nous allions ensemble entasser & brûler le bois que j'avois coupé pendant le jour : aussitôt que nos enfans ont été assez forts , ils nous ont aidé. — Ah ! si ce n'avoit été les Sauvages du Canada qui , pendant la dernière guerre avec les François , brûlèrent ma maison & ma grange , je serois encore bien plus à mon aise que je ne suis ; mais Dieu a singulièrement béni nos travaux depuis & ceux de nos enfans , & , grâce à sa bonté , ils se font tous bien comportés. — Où étiez - vous quand les Sauvages arrivèrent ? — J'étois dans ma maison ; je n'eus que le tems de conduire ma famille dans notre estacade (1) , & même je n'aurois pas eu cette bonne fortune sans le séjour qu'ils firent chez notre infortuné voisin Williams. — Quelle cruelle destinée ! Comment cela arrive - t-il ? — Ce jour là il alla malheureusement labourer un des champs les plus éloignés de sa maison ;

(1) Dans l'origine de toutes les Villes de la Nouvelle-Angleterre , on bâtissoit toujours un fort avec des pieux.

il men
 allée à
 plus je
 velopp
 le seco
 vaux ;
 à côté
 A peina
 bois vo
 tirée. pa
 eut que
 enfant d
 de sa fi
 prenant
 s'entuit
 posoit sa
 frappa d
 son père
 sensible a
 rêta cep
 le dos ; a
 célérité d
 les hurle
 voient ,
 courut v
 cœur. La

(1) Warr

il mena avec lui ses trois enfans, sa femme étant allée à l'enterrement d'une de ses tantes. — La plus jeune étoit une fille de trois an , il l'enveloppa dans sa redingote au pied d'un arbre ; le second garçon de sept ans conduisoit les chevaux ; le troisième, qui en avoit dix, marchoit à côté de la charrue, & avoit soin des bœufs. A peine avoit-il tracé son premier sillon vers les bois voisins, qu'une volée de coups de fusils fut tirée par les Sauvages qui y étoient cachés; il n'y eut que le cheval sur lequel étoit monté le second enfant qui fut tué. Williams, sensible au danger de sa situation, abandonna son harnois, & prenant dans ses bras le plus jeune de ses garçons, s'entuit avec précipitation vers l'arbre où reposoit sa fille ; l'ainé distrait par la terreur, frappa du pied contre une souche ; il conjura son père de s'arrêter & de le secourir. Quoique sensible au danger du plus petit retard, il s'arrêta cependant, & l'enfant blessé lui sauta sur le dos ; ainsi chargé, il mit en usage toute la célérité dont il étoit capable. Dans ce moment, les hurlemens (1) des Sauvages qui le poursuivoient, éveillèrent sa fille, qui, toute effrayée, courut vers son père : c'étoit l'enfant de son cœur. La vue de cet objet chéri lui fit accélérer

(1) Warhoop.

ses pas, quoiqu'il fût pesamment chargé, & redoubla, s'il est possible, l'agitation tumultueuse de ce moment terrible. Il arrive enfin, saisit son cher enfant qu'il embrasse avec avidité : sans perdre un instant, il cherche à s'élaner par-dessus les palissades de son champ ; mais, manquant son jet, il tombe en arrière : alors les Sauvages, comme un vautour qui s'élançait sur sa proie, redoublèrent leurs pas, & lui ouvrirent la tête avec leurs toméhawks dans l'instant où il se relevoit. Ces trois malheureux enfans furent noyés, inondés du sang de leur père, qui couloit à grands flots de cette terrible blessure. — Quel spectacle pour des hommes ! Ils ne tuèrent cependant pas les enfans ; ils se contentèrent de les attacher au pied d'un arbre, pendant qu'ils brûloient les maisons & les granges que vous voyez de l'autre côté de la rivière : aussi tôt que nous fûmes assemblés, ils s'enfuirent.

Les deux garçons furent rachetés à la paix ; mais habitués à la vie sauvage, ils ne voulurent point rester avec leur mère ; plusieurs fois ils essayèrent de s'échapper : elle fut enfin obligée de les envoyer aux Isles, où le second mourut : l'aîné occupe aujourd'hui la plantation de son père. Toutes les prières, toutes les sollicitations des parens de la fille, n'ont jamais pu
la

la per-
vage ; e
besoin d
fait puis
exemple
goût, d
ordinaire
vage à l'
renversé

Si vou
liams, co
fait recon
— J'obse
interromp
bloit se r
forte, la
dit que, a
marcher ;
à le brûler
ils l'attach
frère d'app
mer. Un in
cérémonie,
qu'elle hurl
perdu il y a
à cette ado
vie. Dans
dangers, qu

Tome I.

la persuader de revenir : elle a épousé un Sauvage ; elle dit qu'elle est heureuse , & qu'elle n'a besoin de rien. — Tout extraordinaire que ce fait puisse vous paroître , nous en avons mille exemples. — Quelle peut être la cause d'un goût , d'un apostasie si singulière ? Le progrès ordinaire de l'espèce humaine est de l'état sauvage à l'état civilisé ; ici , nous voyons cet ordre renversé.

Si vous voulez , nous irons voir le voisin Williams , continua mon ami ; il vous fera voir ce fait recordé dans les Registres de notre Ville. — J'observai que le récit de cet homme étoit interrompu par des soupirs profonds ; il sembloit se reprocher d'avoir été , en quelque sorte , la cause de la mort de son père. Il me dit que , ayant été blessé à la tête , il ne put marcher ; sur quoi les Sauvages se déterminèrent à le brûler : en conséquence de cette résolution , ils l'attachèrent à un arbre , & obligèrent son frère d'apporter le bois qui devoit le consumer. Un instant avant le commencement de la cérémonie , une des Sauvageesses hurla , & annonça qu'elle hurloit pour la mort d'un fils qu'elle avoit perdu il y avoit sept lunes ; elle m'adopta : c'est à cette adoption providentielle que je dois la vie. Dans ce grand cercle de situations , de dangers , que produisent souvent les scènes va-

riées de cette vie , celle-ci est , je crois , une des plus amères. Puisse l'Être suprême délivrer mon plus cruel ennemi d'une situation semblable !

ST. JOHN.

Baltimore , premier Août 1777.

L' H U M A N I T É R É C O M P E N S É E.

LES détails d'une action humaine & généreuse , au milieu des fureurs d'une guerre civile , ressemblent à ces insectes luisans (1) qui voltigent sur la surface des prairies au milieu de nos orages. Qu'il est doux d'en avoir à raconter !

Avant même que le premier sang eut été répandu à Boston , le zèle bouillant & amer du Lord Dunmore , Gouverneur de la Virginie , accéléroit par tous les moyens possibles , les progrès déjà violens de l'animosité & de la haine des Colons de cette Province. — Quelque tems avant l'époque où il fut obligé d'abandonner son Gouvernement , il donna le commandement d'un cutter de seize canons à M. James Gilchrist,

(1) Glow-Worms.

mon am
côtes de
cepter le
— Plusie
vant com
côtes , pe
refusait p
dans sa cre
au milieu
dans son
armés. —
tion qu'il a
la Maîtres
suivant : «
» & pirates
» fait qui p
» nous pille
» n'ignore p
» fois vien
» de vous e
» d'autres r
» côtes ifol
» vous-en da
» que nous r
» vous ai-je
» m'insultez
» ai-je l'appa
» — Je suis v

mon ami intime , avec ordre de croiser sur les côtes de la Caroline Septentrionale , & d'intercepter les vaisseaux venant de Charles-Town. — Plusieurs vaisseaux Anglois avoient auparavant commis des déprédations sur ces mêmes côtes , pour se procurer des vivres qu'on leur refusoit par-tout. — Mon ami se trouvant pendant sa croisière dans la même nécessité, mouilla au milieu de la Baie de ***, & fut à terre , dans son canot , accompagné de huit hommes armés. — il chemina vers la première Plantation qu'il apperçut. A peine y fut-il entré , que la Maîtresse de la maison lui tint le discours suivant : « — Vous voilà donc encore , voleurs » & pirates Anglois ? que vous avons nous donc » fait qui puisse vous engager à venir de si loin » nous piller & détruire nos maisons ? — Je » n'ignore pas ce que votre Gouverneur Ecofois vient de faire dans la Virginie. Forcés » de vous embarquer , vous n'avez donc plus » d'autres ressources que de venir désoler nos » côtes isolées & sans défense ? Allez , allez- » vous-en dans votre Patrie , & dites à vos gens » que nous ne voulons plus de vous ». — Que » vous ai-je donc fait , ma chere femme ? vous » m'insultez avant que j'aye ouvert la bouche : » ai-je l'apparence d'un voleur & d'un assassin ? » — Je suis venu à terre pour acheter les provi-

» fions dont j'ai besoin ; & vous me couvrez d'in-
 » jures avant que je vous aye communiqué mes
 » propositions. — Vendez-moi les moutons &
 » les volailles que je vous demande , & comptez
 » que, quelle qu'ait été la conduite de mes Com-
 » patriotes, mon intention est de vous payer
 » honnêtement ce que vous exigerez». — Frappée
 de ce discours, auquel elle ne s'attendoit pas,
 elle lui fit mille excuses , & lui demanda ce qu'il
 désiroit avoir ? — « Six moutons & autant de
 » volailles que vous voudrez nous délivrer, ré-
 » pondit-il ». — Le marché fut bientôt conclu, &
 le tout honnêtement payé. « Ah ! dit-elle, si
 » tous les Anglois en eussent agi ainsi, nous se-
 » rions encore amis ; — mais pour vous prou-
 » ver que je ne suis point ingrate , recevez
 » l'avis le plus salutaire que je puisse vous don-
 » ner. — Dès que mon mari vous a aperçu,
 » il a monté à cheval & est allé assembler le
 » voisinage. Hâtez-vous ; les circonstances où
 » vous êtes n'admettent aucun délai : ils peu-
 » vent arriver à l'instant ». — Mon ami profitant
 de l'avis de cette femme , se rembarqua précipi-
 tamment. — A peine furent-ils à une portée
 de canon du rivage , qu'il aperçut trente-sept
 hommes bien montés ; ils vinrent au bord de
 la mer, tirèrent leurs fusils , & leur dirent une
 foule d'injures. Par le moyen de sa lunette, il

observ
 la Ma
 quitter
 trouvè
 Le r
 Galaté
 fut env
 deux h
 trouva
 heurs d
 Kennéb
 paix. A
 femmes
 jettèrent
 mence d
 » bord,
 » à l'ince
 » les de l
 » cargais
 » glois. —
 » brebis &
 » nez-les,
 » fez pas
 » unique
 » c'est tou
 » possédi

(1) Reid.

observa une femme qu'il crut reconnoître pour la Maitresse de la Plantation qu'il venoit de quitter. — Son humanité & sa générosité se trouvèrent ainsi heureusement récompensées.

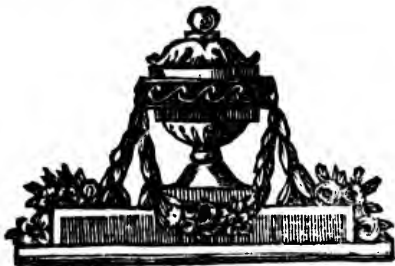
Le même ami étant à bord de la frégate la Galatée, allant à l'expédition de Penobscot, fut envoyé visiter un petit vaisseau qui, après deux heures de chasse, avoit amené : il y trouva cinq familles qui, ruinées par les malheurs de la guerre, alloient à la rivière de Kennébeck y chercher un nouvel asyle & la paix. A peine fut il arrivé sur le pont, que les femmes & les filles, les larmes aux yeux, se jettèrent à ses genoux, & implorèrent la clémence du Capitaine (1). — » Nous n'avons à » bord, dirent-elles, que quelques lits échappés » à l'incendie de nos maisons, quelques ustensi- » les de labourage & peu de provisions : cette » cargaison n'est pas assez riche pour des An- » glois. — Nous avons, il est vrai, dix-sept » brebis & trois cents livres de fromage ; pre- » nez-les, &, pour l'amour de Dieu, ne saisis- » sez pas notre vaisseau, qui fait la seule & » unique richesse de plus de trente personnes : » c'est tout ce qui nous reste de ce que nous » possédions ; car nous avons abandonné nos

(1) Reid.

» terres, & vos amis ont brûlé nos maisons!
 — De retour à bord de la Galatée, (1)
 il fit un tableau si touchant de l'état où
 étoient ces malheureuses familles, que le
 Capitaine, à sa prière, leur fit signal de hisser
 leurs voiles & de poursuivre leur route. — Ah!
 mon ami, m'a-t-il dit plusieurs fois, quel excel-
 lent baume ces deux actions généreuses ont mis
 dans mon cœur navré par des circonstances
 antérieures ! quel plaisir doux & durable je
 trouve dans ce charmant souvenir ! Pourquoi
 les hommes se privent-ils d'une jouissance si in-
 time, & commettent-ils tant d'actions horri-
 bles, qui ne manquent jamais de les tourmenter
 par les remords & les regrets ?

ST. JOHN.

(1) Frégate Angloise.



Conçu

QUI p
 sans être
 produits
 pensées
 grand th
 Hélas ! c
 affligeant
 reurs d'u
 du comb
 accompa
 blement
 ce Soldat
 dans ce m
 enfant : c
 son héro
 corps, c
 elle s'est

Albany , 18 Novembre 1778.

P E N S É E S

*Conçues en entrant dans un Hôpital
Militaire.*

Anecdote d'un Soldat reconnoissant.

QUI peut entrer dans un Hôpital Militaire, sans être vivement affecté à l'aspect des maux produits par la guerre ? Oserai-je approfondir les pensées qui viennent m'accabler à la vue de ce grand théâtre de misère ? oserai-je les écrire ? Hélas ! ce qui se passe dans les Hôpitaux est plus affligeant pour l'humanité , que toutes les horreurs d'un champ de bataille. Dans la chaleur du combat, la douleur des blessures n'est point accompagnée de cette langueur, de cet accablement qui la rend insupportable. Mais voyez ce Soldat intrépide que l'on traîne à l'Hôpital ; dans ce moment, il s'évanouit comme un foible enfant : ce généreux enthousiasme qui soutenoit son héroïsme, qui suppléoit aux forces de son corps, cette source du vrai courage est tarie ; elle s'est écoulée sur la terre avec son sang.

— A peine est-il entré , que son ame est flétrie ; pour la première fois , par la pusillanimité , suite de la fièvre dévorante & des douleurs aiguës. Il gémit , il pleure , & demande en vain , à ceux qui l'environnent , quelques sentimens d'humanité , quelqu'attention. — » Hélas ! se » dit-il à lui-même , si j'étois dans mon pays , » parmi mes parens , on auroit soin de moi : » mais sous ce ciel étranger , environné de per- » sonnes dont les cœurs sont endurcis par le » spectacle habituel des maux , je me trouve » isolé au milieu de la foule ; la longueur des » jours , l'insomnie des nuits me tourmentent , » m'excèdent ; je suis également accablé de mes » douleurs & de celles des autres. « — Sa santé , ses membres & sa vie étoient son unique trésor ; il en a fait le sacrifice ; que pouvoit-il offrir de plus ? . . . Cependant , exposé à une mal-propreté dégoûtante & aux insectes qui le dévorent , confié aux soins d'un Chirurgien négligent , ce brave Soldat , qui a contribué , de son sang , au triomphe , à la gloire , à la puissance de son Chef ou de sa Patrie , n'en reçoit , pour tout salaire , qu'un grabat , un foible abri qui le défend à peine des injures de l'air.

Le système d'humanité qu'ont adopté les Européens dans leurs guerres , devrait , ce me semble , se déployer , sur-tout dans les Hôpitaux ,

& in
sur l
C'est
mero
dans
du Pa
tentio
tentio
là , su
poles
leurs
le Cit
sensibl
trouve
La thé
duisant
plie de
t-il pas
les mé
que les
à l'ivr
sourdes
des gén
Pren
beck &
Religie
douceur
celui qu

& influer sur l'approvisionnement des vivres ; sur le traitement des malades & des blessés. C'est dans ces Maisons de Charité que j'aurois à voir la générosité nationale éclater dans toute son étendue ; c'est-là que l'assiduité du Pasteur zélé, l'habileté des Médecins, l'attention des Gardes devraient démontrer l'intention bienfaisante des Gouvernemens ; c'est-là, surtout, qu'il faudroit prévenir les monopoles cachés, qui renversent souvent les meilleurs établissemens : quel bonheur alors pour le Citoyen, de voir ces infortunés devenir sensibles à la reconnoissance de la Patrie, & trouver quelque adoucissement à leurs peines ! La théorie de ces établissemens est toujours séduisante ; mais l'administration est souvent remplie de fautes énormes. Combien de fois n'arrive-t-il pas que les Médecins sont sans expérience, les médicamens composés de mauvaises drogues, que les Gardes sont des femmes dures & sujettes à l'ivrognerie ? Combien n'en ai-je pas vu, sourdes à la voix de la douleur, dormir au milieu des gémissemens ?

Prenons pour modèles les Hôpitaux de Québec & de Montréal ; ils sont dirigés par des Religieuses dont j'ai admiré plus d'une fois la douceur & la tendre charité. — Quel zèle que celui qui se consacre à l'assistance des malades !

c'est un emploi digne de la Couronne divine à laquelle elles aspirent. Qu'il est beau de les voir donner leur vie, les beaux jours de leur jeunesse, à l'emploi dégoûtant de panser des corps infectés, des blessures & des ulcères ! L'affiduité de ces femmes, leur propreté, le doux son de leur voix, les grâces de leur figure, répandent autour d'elles la consolation, le bien-être & la santé. Nos Hôpitaux ne sont point si bien tenus, quoiqu'ils soient dirigés avec le plus grand soin & aidés des secours de la charité la plus fervente : je ne connois que celui de Philadelphie qui puisse leur être comparé ; il a été fondé, vous le savez, par les Quakers, & peut être regardé comme le plus propre, le plus commode, le mieux gouverné de tout le Continent. On dit que dans plusieurs Royaumes, les Hôpitaux sont des gouffres qui engloutissent tout ce qui prend refuge dans leur enceinte ; des asyles trompeurs, où la mauvaise administration, le défaut de charité & l'affreuse cupidité poignent & tuent. — Si j'étois réduit à n'avoir ni feu, ni lieu, & que je tombasse malade, j'irois d'abord à Montréal ; si je ne pouvois y être admis, je m'adresserois aux bons Quakers : on me guériroit, ou je mourrois en paix. — Permettez-moi de joindre aux observations précédentes, une Anecdote qui semble

avoit
plac
génér

D'u

Qu
j'allai
lades
qu'il n'
la gran
dont Pa
très-att
procha
prétai
» ceper
» parol
» de m
» désir
» parce
» mort.

avoir quelque analogie à ce sujet : que je la place où je voudrai , elle doit plaire à un cœur généreux comme le vôtre.

ST. JOHN.

A Albany , 18 Novembre 1778.

EXTRAIT

D'une Lettre du Docteur de M—ro.

QUELQUES affaires m'ayant appelé ici , j'allai visiter l'Hôpital où étoient plusieurs malades de notre armée ; j'observai avec plaisir qu'il n'y avoit point d'épidémie. En passant dans la grande salle du milieu , j'aperçus un Soldat dont la contenance me frappa ; il me regardoit très-attentivement : enfin il m'appella ; je m'approchai , & , m'étant assis sur son lit , je lui prêtai l'oreille. « Je suis étranger , me dit-il ; » cependant , ne pourrez-vous ajouter foi aux » paroles d'un Soldat Américain ? Le tems » de mon engagement est presque fini ; j'ai un » désir extrême de retourner dans ma famille , » parce que j'ai ouï-dire que mon frère est » mort. — J'ai trouvé un homme pour me rem-

» placer dans le Régiment : mon père possède
 » un bien considérable dans la Virginie ; que
 » penserez-vous de moi , si je vous demande 100
 » piaftres ? avec cet argent , je puis payer la
 » somme dont je suis convenu , fortir de cet
 » Hôpital & rejoindre mes parens. — J'ai le
 » plus grand désir de quitter ce canton avant la
 » chute des neiges , qui est très-prochaine :
 » nous n'avons point de Postes ; il ne me reste
 » par conséquent aucun moyen d'informer mes
 » parens de ma fâcheuse situation. » — Frappé
 de cette demande hardie , mais honnête , j'exa-
 minai attentivement les traits de son visage ; je
 consultai l'impression secrète que produisit sur
 moi sa physionomie : je crus voir le caractère
 de l'honnêteté , & je lui accordai la somme qu'il
 m'avoit demandée. — La surprise que ma faci-
 lité lui causa , lui coupa la parole pendant un
 moment ; mais bientôt il versa des larmes qui
 le soulagèrent extrêmement ; c'étoient celles
 de la plus vive reconnoissance : il en baigna mes
 mains , & me remercia de la façon la plus éner-
 gique. Quelques jours après , il vint me voir ,
 m'informa plus particulièrement de l'état de sa
 famille , renouvela les protestations du paiement
 au premier Février suivant. — Je n'avois nulle
 inquiétude , & s'il ne m'avoit jamais rendu la
 somme que je venois de lui prêter , je n'aurois

pas to
 exquis
 j'en jo
 voir en
 tous le
 de l'esp
 entendr
 vers fo
 Cinq
 lettre d
 dont je
 temps q
 Dites-m
 offres q
 — Si j'a
 titude ,
 qui n'a
 tune ; si
 pas m'ac
 irai-je de
 en vertu
 poseraï p
 car ce n'
 doute. In
 opinion.

pas tout perdu ; car j'avois joui d'un plaisir exquis dans l'action que je venois de faire , & j'en jouis encore quand j'y pense. — Je crois voir encore tous les gestes de ce jeune homme , tous les traits de son visage exprimer le retour de l'espérance & du bonheur ; je crois encore entendre le cri de sa reconnoissance , s'élever vers son bienfaïcteur & vers le Ciel.

Cinq semaines après son départ , je reçus une lettre de son père , de sa mère & de son oncle , dont je vous envoie une copie , (car aussi longtemps que je vivrai , j'en conserverai l'original.) Dites-moi , je vous prie , ce que vous pensez des offres qu'ils me font , & ce que je dois faire ? — Si j'accepte ce retour étonnant de leur gratitude , je serai regardé comme un mercenaire qui n'a obligé qu'à dessein d'augmenter sa fortune ; si je refuse entièrement , ne pourra-t-on pas m'accuser d'orgueil ? je ne fais que faire : irai-je demeurer & vivre parmi des Etrangers , en vertu de cette singulière adoption ? Je m'exposerais peut-être aux reproches de mes amis ; car ce n'est pas l'opinion du public que je redoute. Informez-moi , je vous prie , de votre opinion.

Adieu M—ro.

Virginie, Culppeper County, 27 Décembre 1778.

J'AVOIS deux fils, l'un a déjà péri dans ces tems orageux, mais il est mort en défendant sa Patrie; l'autre alloit disparoître aussi, & vous l'avez conservé en lui donnant les moyens de venir rejoindre ses parens : déjà affligé par la mort du premier, je devenois de jour en jour plus malheureux, par la crainte de ne revoir jamais le second. Sans vous, peut-être serions-nous aujourd'hui sans enfans. — Mais, dites-nous, quel est le motif qui vous a déterminé à cette généreuse action; à choisir notre enfant parmi tant d'autres qui méritoient également votre attention? — Bénie soit la main invisible qui vous a conduit secrètement vers son lit, & vous a fait écouter attentivement ce qu'il avoit à vous proposer. — Il nous a informé que ce jour étoit le 14 d'Octobre; qu'il soit dorénavant l'époque d'une joie annuelle dans ma famille: je le consacre, afin qu'il soit distingué des autres par les remerciemens les plus fervens à l'Être Suprême, par une suspension de travail; par les plaisirs innocens. — Mes esclaves partageront avec nous la joie inspirée par ce doux souvenir: permettez qu'ils entrent

pour que
générale-
nent, car
toujours
curé à no
ue revoir
reusement
& de pare
noissance f
dit que vo
pouvez do
tions pater
la soigneuse
à ceux aux
Nous ne no
les hommes
d'une confa
vant, regar
négligerai ri
la Nature,
êtes le père
dans le mom
digeance; nou
que cette uni
Venez nous j
la possession &
avons: vous
mille: — ve

pour quelque chose dans cette reconnaissance générale. ne méprisez pas la part qu'ils y prennent, car ce sont des hommes, & je les ai toujours traités comme tels. — Vous avez procuré à notre fils la santé, la liberté, le plaisir de revoir ses parens ; que de bienfaits ! Heureusement ce jeune homme a beaucoup d'amis & de parens, sans cela le poids de sa reconnaissance seroit trop difficile à supporter. Il m'a dit que vous n'aviez jamais été père ; vous ne pouvez donc connoître ma joie, ni les sensations paternelles qui transportent mon cœur ; la soigneuse Nature les cache, comme un trésor, à ceux auxquels elle n'a point donné d'enfans. Nous ne nous connoissons pas, il est vrai ; mais les hommes vertueux sont unis par les liens d'une consanguinité intellectuelle. — Dorénavant, regardez-moi comme votre ami ; je ne négligerai rien pour mériter ce nom : par la Loi de la Nature, je suis le père de mon enfant ; vous êtes le père adoptif que la Nature lui a donné dans le moment critique de l'abandon & de l'indigence ; nous sommes donc frères : fasse le Ciel que cette union nouvelle soit à jamais durable !... Venez nous joindre, venez partager avec nous la possession & la jouissance de tout ce que nous avons : vous êtes déjà incorporé dans notre famille : — venez prendre possession de cette

chaîné, qui vous attend à notre table. — Ma femme ! — mais qui peut exprimer les chagrins, l'affliction, la joie, la surprise, l'amour & tous les différens mouvemens de la sensibilité maternelle ! — ce n'est que par le *serrement* énergique de ses mains, par ses larmes, ses sourires; que vous pourrez recueillir toute l'étendue de sa reconnoissance : non-seulement notre famille entière, mais tout notre voisinage, auquel votre nom est déjà devenu cher, vous recevra comme vous le méritez, & vous convaincra qu'il y a encore des ames qui n'ont pas perdu, dans les cruautés de cette guerre, les sentimens qui distinguent les hommes vertueux. — Pour vous convaincre que cette Lettre n'est pas formée de paroles vagues, inspirées par la joie soudaine, de sentimens qui bientôt s'évaporent & s'oublent; pour vous convaincre que l'impression faite sur nos cœurs par votre générosité, sera aussi durable que le service que vous nous avez rendu; le porteur de cette Lettre, qui est le fils de mon frère, vous délivrera un contrat authentique & légal de la moitié de la Plantation de * * *, accompagné d'un Nègre que je vous donne, d'un second venant de mon fils, d'un troisième venant de la mère de ma femme, & d'un Esclave que vous offrent chacun de mes frères. Ce contrat, ainsi que le

billet

Billet de
l'endoisse
suivant l
irrévocab

Heure
notre clin
parmi nou
fortune;
talens, ve
déjà conn
avantages
mille recon
—Puisse le
sain & sauf,

WILLIAM

D E S

D'UNE

Dans le Pays
intéressé

L'HOMME
telligence, ne
la terre que c

Tomé I.

Billet de vente, comme vous le verrez par l'endoiffement, font signés, fcellés & recordés, fuivant la Loi. — Cette nouvelle propriété est irrévocablement la vôtre.

Heureux fi notre fol, notre Gouvernement, notre climat, peuvent vous perfuader de réfider parmi nous ! — Uniffez ce petit préfent à votre fortune ; venez demeurer en Virginie, ou vos talens, votre mérite & votre humanité font déjà connus, & vous procureront tous les avantages que peut produire l'estime d'une famille reconnoiffante, & d'un voifinage éclairé. — Puisse le Meflager que j'envoie, vous trouver fain & fauf, & vous amener dans nos bras.

*WILLIAM***. ARTHUR***. SUSANNAH***.*

Germanflats, 17 Janvier 1778.

D E S C R I P T I O N

D'UNE CHUTE DE NEIGE,

Dans le Pays des Mohawks, fous le rapport qui intérefse le Cultivateur Américain.

L'HOMME, doué du plus foible degré d'intelligence, ne peut habiter quelque climat de la terre que ce foit, fans faire, même involon-

Tome I.

T

tairement, les observations les plus utiles sur les différens phénomènes qui perpétuellement le menacent & l'environnent ; la moindre sensibilité fuffit pour être frappé d'un mélange d'effroi & d'admiration à la vue des combats des élémens. Ces orages électriques, qui embrâsent & qui bouleversent l'atmosphère ; ces inondations défolantes ; ces ouragans destructeurs, ces gelées subites & pénétrantes, ces chûtes de neige qui, dans une nuit, couvrent toute une région, ces jours de chaleurs brûlantes : comment contempler toutes ces choses, sans se demander à soi-même où reside la cause de tant de merveilles ; quelle est la main qui les dirige ? Que l'homme est foible en comparaison de tout ce que la Nature a mis sur sa tête & sous ses pieds ?

Parmi les caractères physiques, naturels à ce climat, nul ne m'a paru plus frappant que le commencement de nos hivers, & la véhémence avec laquelle ses premières rigueurs saisissent la terre ; rigueurs qui descendent du Ciel, & deviennent cependant une de ses plus grandes fa-veurs : car, que ferions-nous sans le volume immense de nos neiges bienfaisantes ? Graces à leur chûte, nous recueillons abondamment les fruits de notre culture. Ce déluge d'eau congelée est, malgré sa rigoureuse apparence, comme un

vaste ma
& les gr.
sur tout
grande t
& les pâ
ries, ils
aux grain
l'homme
enrichissoi
période où
devienn
tes. — Il
les branche
faut qu'il p
fantes pour
le cours de
vent compr
qu'il partage
que les plus
bles ; il faut
venable pou
glissante ; il
communicati
ceux de ses ve
grande route
prévenir les m
dier quand ils
de connoissanc

vaste manteau qui protège & échauffe les herbes & les grains de nos champs. Ce moment influe sur tout le gouvernement des animaux d'une grande ferme ; forcés d'abandonner l'herbe & les pâturages de nos champs & de nos prairies, ils passent soudainement aux fourages, aux grains, & aux autres provisions que l'Homme a rassemblées, lorsque la végétation enrichissoit la surface de la terre. — Voici le période où les fonctions d'un grand Cultivateur deviennent plus étendues & plus assujettissantes. — Il faut qu'il tire de ses magasins toutes les branches de subsistance dont il a besoin ; il faut qu'il prévoie si ses provisions seront suffisantes pour maintenir tous les bestiaux pendant le cours de ce long engourdissement, qui souvent comprend la moitié de l'année ; il faut qu'il partage chaque classe d'animaux, de peur que les plus forts n'incommodent les plus faibles ; il faut qu'il cherche l'endroit le plus convenable pour les abreuver, la voie la moins glissante ; il faut qu'il ouvre des chemins de communication, qu'il joigne son traîneau à ceux de ses voisins, pour affaïsser la neige de la grande route, & la tenir ouverte ; qu'il sache prévenir les maladies, les accidens, & y remédier quand ils arrivent. — Que de prévoyance, de connoissances & d'activité pour l'approvision-

nement de sa maison , l'habillement & la nourriture d'une famille considérable , pendant l'espace de cinq mois ! Les animaux de la Plantation , les Maîtres de cette famille ne pouvant plus tirer leur subsistance que des farines moulues & ferrées avant les gelées , des viandes salées , fumées & disposées avec soin , par l'industrie de sa femme : ah ! voilà le vrai trésor du Cultivateur Américain ! Qu'il laboure , qu'il s'épuise en sueurs ; qu'il fasse produire à la terre les fruits les plus exquis & les meilleurs grains. Si l'économie de sa femme ne correspond point à sa vigilance , il ne verra point de bons mets sur sa table , il portera du linge ou des habits grossiers , pendant que son voisin , plus heureux , quoique moins riche , sera nourri d'une façon simple , mais exquise , & vêtu avec toute la décence & la propreté possible. Avec une femme vraiment industrielle , il n'y a pas un de nos Colons qui ne vive plus heureusement qu'aucun Cultivateur Européen.

Aussitôt après la chute des feuilles , nos différentes récoltes , telles que celle des pommes de terre , maïs , topinambours , &c. remplissent le cours des journées Américaines. Les Sauvages nous ont communiqué leurs lumières locales. — Il nous est aisé de prévoir quel hiver

nous auro
couvrent l
écureuils ,
champs , &
préparer à
puisse nous
nécessaires,
examiner at
tis , les cor
divisions da
être enferme
les auges , le
ce qui dépér
nécessaire ; l
maïs , de foin
endroits sûrs
& de la neige
Les cochon
curer les pro
que les différ
favent en tire
meilleure des
services , il s'
réjouit & écla
nos pieds & l
& des gelées ;
nos plafonds u
ne pouvoit cro

nous aurons par le nombre des feuilles qui couvrent les épis du maïs , par le procédé des écureuils , quand ils les enlèvent de nos champs , &c. Tout homme prudent doit se préparer à la saison la plus rude que la nature puisse nous donner ; les détails qui sont alors nécessaires, vous surprendroient ; il faut d'abord examiner attentivement les étables , les appentis , les cours des granges , les hangards , les divisions dans lesquelles les bestiaux doivent être enfermés , les rateliers portatifs ou fixes , les auges , les mangeoires , &c. Il faut réparer ce qui déperit , remettre en place ce qui est nécessaire ; les approvisionnemens de paille de maïs , de foin , de paille ordinaire , exigent des endroits sûrs & convenables à l'abri de la pluie & de la neige.

Les cochons bien engraiés vont nous procurer les provisions de l'été prochain , ainsi que les différens mets que les femmes habiles savent en tirer. Le bœuf va nous nourrir de la meilleure des viandes ; après tant d'années de services , il s'offre enfin en sacrifice ; son suif réjouit & éclaire la famille ; sa peau couvre nos pieds & les garantit des pluies , des boues & des gelées ; son poil & sa bourre donnent à nos plafonds une solidité nouvelle : la nature ne pouvoit créer un animal qui pût nous être

plus utile. Les pommes desséchées, les fruits, le cidre, le beurre, les farines différentes, tout doit être prêt & en sûreté au-dehors comme au-dedans.

Les grandes pluies viennent enfin & remplissent les sources, les ruisseaux & les marais, pronostic infailible ; à cette chute d'eau succède une forte gelée, qui nous amène le vent de nord-ouest ; ce froid perçant jette un pont universel sur tous les endroits aquatiques, & prépare la terre à recevoir cette grande masse de neige qui doit bientôt suivre : les chemins auparavant impraticables, deviennent ouverts & faciles. Quelquefois après cette pluie, il arrive un intervalle de calme & de chaleur, appelé *l'Eté Sauvage* ; ce qui l'indique, c'est la tranquillité de l'atmosphère, & une apparence générale de fumée. — Les approches de l'hiver sont douteuses jusqu'à cette époque ; il vient vers la moitié de Novembre, quoique souvent des neiges & des gelées passagères arrivent long-tems auparavant.

Quelquefois nos hivers s'annoncent sans pluies, & seulement par quelques jours d'une chaleur tiède & fumeuse, par le haussement des fontaines, &c. Dans ce cas, la saison sera moins favorable, parce que les communications, dont on a tant besoin, seront moins

libres ;
prévoy
aux ch
ouest
souffler
une cou
que les
calme
saisons
sourd &
gement
lumière
voie en
semble
descend
cevoir ;
plumes
l'air. —
neige.

Quoi
pas enco
insensibl
de ces p
pant, ell
un vent
dre, acc
mente en
fort atten

libres ; c'est alors qu'ils faut s'applaudir de sa prévoyance ; car il seroit trop tard de remédier aux choses négligées. Bientôt le vent de nord-ouest (ce grand messager du froid) cesse de souffler ; l'air s'épaissit insensiblement , il prend une couleur grise ; on ressent un froid qui attaque les extrémités du nez & des doigts ; ce calme duré peu ; le grand régulateur de nos saisons commence à se faire entendre ; un bruit sourd & éloigné annonce quelque grand changement. — Le vent tourne au nord-est ; la lumière du soleil s'obscurcit , quoiqu'on ne voie encore aucun nuage ; une nuit générale semble approcher , des atomes imperceptibles descendent enfin ; à peine peut-on les apercevoir ; ils approchent de la terre comme des plumes dont le poids est presque égal à celui de l'air. — Signe infallible d'une grande chute de neige.

Quoique le vent soit décidé , on ne le sent pas encore ; c'est comme un zéphyr d'hiver ; insensiblement le nombre ainsi que le volume de ces particules blanches devient plus frappant , elles descendent en plus grands flocons ; un vent éloigné se fait de plus en plus entendre , accompagné comme d'un bruit qui augmente en s'approchant. — L'élément glacé si fort attendu , paroît enfin dans toute sa pompe

boréale ; il commence par donner à tous les objets une couleur uniforme. — La force du vent augmente , le calme froid & trompeur se change souvent en une tempête , qui pousse les nues vers le sud-ouest avec la plus grande impétuosité : ce vent hurle à toutes les portes , gronde dans toutes les cheminées , & siffle sur les tons les plus aigiis , à travers les branches nues des arbres d'alentour. — Ces signes annoncent le poids , la force & la rapidité de l'orage. — La nuit arrive , & l'obscurité générale augmente encore l'affreuse majesté de cette scène : scène effrayante pour ceux qui ne l'ont jamais vue. Quelquefois cette grande chûte de neige est précédée par un frima : qui , comme un vernis brillant , s'attache à la surface de la terre , aux bâtimens , aux arbres & aux palissades. — Phénomène fatal aux bestiaux ! Mélancoliques & solitaires , ils cherchent quelque abri ; & cessant de brouter , ils attendent , le dos au vent , que l'orage soit passé.

Quel changement subit ! du soir au lendemain le tableau de l'automne a disparu ; la nature s'est revêtue d'une splendeur universelle ; c'est un voile d'une blancheur éclatante , contrastée par l'azur des Cieux. — Des chemins bourbeux & pleins de fange , deviennent des chaussées glacées & solides. Que diroit un Africain , à la

vue de
sa vie
foudre
soleil v

L'all
tre, fu
champs
ouverte
qu'ils pa
vaches ,
trouver
été nour
marchen
approch
sans coa
liberté ,
à la main
moutons
est augm
leurs cris
& leur te
premiers
— Bient
écuries ,
vant l'âg
les divisio
en sûreté
donner d

vue de ce phénomène du nord ; lui qui a passé sa vie à trembler sous les éclairs , sous les foudres du tropique , & à brûler sous son soleil vertical ?

L'allarme est répandue de tous côtés ; le maître, suivi de tous les gens , court vers les champs où sont les bestiaux ; les barrières sont ouvertes ; il les appelle & les compte à mesure qu'ils passent devant lui. — Les bœufs & les vaches , instruits par l'expérience, savent retrouver l'endroit où l'hiver précédent ils avoient été nourris. — Les plus jeunes les suivent ; tous marchent à pas lents. — Les poulains , d'une approche difficile , lorsqu'ils étoient libres & sans contrainte , soudainement privés de cette liberté , deviennent plus doux & plus dociles à la main qui les approche & les caresse. — Les moutons, chargés de leurs toisons, dont le poids est augmenté par la neige , avancent lentement ; leurs cris continuels annoncent leurs embarras & leur terreur. — Ce sont eux qui fixent nos premiers soins & notre première attention. — Bientôt les chevaux sont conduits à leurs écuries , les bœufs à leurs étables ; le reste , suivant l'âge , est placé sous les hangards & sous les divisions qui leur sont assignées. — Tout est en sûreté ; il n'est pas encore nécessaire de leur donner du foin , ils ont besoin de l'aiguillon de

la faim pour manger volontairement le fourrage desséché, & oublier l'herbe dont ils se nourriſſoient la veille.

Le Ciel soit béni ! tout est à l'abri de l'inclemence de l'air ; l'œil vigilant du Cultivateur a présidé à chaque opération, & , comme un bon maître, il a pourvu au salut de tous ; nul accident n'est arrivé. — Il revient enfin chez lui, non sans beaucoup de peine, marchant sur une couche de neige qui a déjà rempli les chemins. Ses habits simples, mais chauds & commodes, sont couverts de frimats & de glaçons ; son visage, battu par le vent & les flocons de neige, est rouge & enflé. — Sa femme, ravie de le voir revenu avant la nuit, l'embrasse en le félicitant ; elle lui offre une coupe de cidre mêlé avec du gingembre, & pendant qu'elle prépare les vêtemens dont elle veut qu'il se couvre, elle lui raconte les soins qu'elle a pris aussi de ses canards, de ses oisons & de toutes ses autres volailles. — Département moins étendu, à la vérité, mais non moins utile.

La douceur de cette conversation est traversée par un souci qui la trouble. — Les enfans avoient été envoyés le matin à une école cloignée ; le soleil luisoit, il n'y avoit nulle apparence de neige ; ils ne sont point encore revenus : où peuvent-ils être ? Le maître a-t-il eu

assez de
prendre
rivée
lui-même
nique s
déjà en
ordonn
Bonny,
condité
monte f
travers
la porte
cours p
A peine
pouffent
le plaisir
en avoin
sième de
veuve d
ses cama
gre ; cr
tous les
» dit-ell
» ve ; »
devenu
de semb
fait les v
ritable v

assez d'humanité , pour rester avec eux & prendre soin de son petit troupeau , jusqu'à l'arrivée du secours ? Ou bien , ne pensant qu'à lui-même , les a-t-il abandonnés ? Elle communique ses pensées allarmantes à son mari , qui , déjà en secret , partageoit ses inquiétudes ; il ordonne à un des nègres , d'aller à l'école avec *Bonny* , la vieille & fidèle jument , dont la fécondité lui a été si utile. *Tom* vole , obéit , la monte sans selle & sans bride , & la précipite à travers l'orage & le vent : les enfans étoient à la porte , attendant , avec impatience , le secours paternel ; le maître les avoit laissés. — A peine ont-ils reconnu *Tom le bon nègre* , qu'ils poussent un cri de joie ; elle est augmentée par le plaisir de s'en retourner , à cheval ; après en avoir placé deux derrière , il met le troisième devant lui. *Râchel* , la fille d'une pauvre veuve du voisinage , voit , les larmes aux yeux , ses camarades pourvus d'un cheval & d'un nègre ; cruelle mortification ! car il y en a pour tous les âges. « *Râchel* va-t-elle rester seule , leur » dit-elle ? Ma mère n'a ni monture , ni esclaves ; » c'est la première fois que l'enfant est devenu sensible à sa situation , & qu'elle a fait de semblables réflexions. — Sa pauvre mère fait les vœux les plus ardens pour qu'un charitable voisin daigne la ramener ; car elle ne fait

comment abandonner ses deux vaches & sa genisse, qui, fuyant l'orage, viennent d'arriver des bois; ses cinq brebis qui la suivent, & lui demandent, par leurs longs bêlemens, un abri contre la neige & le vent. — Le Ciel exauce ses prières. Le Nègre touché des pleurs de *Râchel*, & pour plaire aux enfans de son maître, après plusieurs essais, la place sur le col de *Bonny*. — Il la tourne enfin vers l'orage, (car ils alloient à l'est) tous s'écrient & ont peur de tomber; mais bientôt enhardis, ils s'attachent à *Tom*, qui devient leur point d'appui. — *Bonny*, connoissant la riche cargaison dont elle est chargé, avance lentement, avec une patience & une adresse admirable; à chaque pas, elle lève les jambes au-dessus de la neige, & marche avec la timidité de la prudence.

Ils arrivent; le père & la mère impatiens & inquiets, s'étoient déjà avancés jusqu'à la grande barrière; ils prennent chacun un enfant dans leurs bras. — Quelle joie réciproque! L'idée du danger évité l'augmente encore. — On les secoue, on les brosse, on les change, on les réchauffe, on les plaint, on les embrasse; la peur, la neige & l'effroi disparaissent. — Alors le biscuit au lait, le bon fromage, le gâteau de pommes, la tasse de thé bien sucrée, sont mis sur la table: ils sont heureux, & vous auriez

partagé le
aviez été
genre de v
produit be
pas étonna
& d'abond
partagé, av
bonne chèn
réchauffe au
& elle oubl
la porte de
généreuse p
chez elle su
du même Nè
bénédictions
roit à aller d
suffisamment
vient enfin
— Dieu fo
gneux Nègre
tant sur ses
quoi, nos t
ner de la ch
place; les gr
fait; la mèr
la plus gran
place & s'a
bénigne. —

partagé leur bonheur , j'en suis sûr , si vous aviez été témoin de cette petite scène. Le genre de vie des Cultivateurs Américains en produit beaucoup de semblables. Ne seroit-il pas étonnant que , dans ce pays d'hospitalité & d'abondance , la petite *Râchet* n'eût pas partagé , avec ses camarades , le plaisir de la bonne chère & la joie d'un bon feu ? On la réchauffe aussi , on la console , on la nourrit , & elle oublie les réflexions qu'elle avoit faites à la porte de l'école. Pour rendre cette action généreuse plus complète encore , on la renvoie chez elle sur la même monture & sous les soins du même Nègre. Les remerciemens , les sincères bénédictions de la pauvre veuve qui se préparoit à aller chercher sa fille , ne payent-ils pas suffisamment la peine qu'on avoit prise ? *Tom* revient enfin ; tout est à l'abri , sain & sauf : — Dieu soit loué ! Dans ce moment , le soigneux Nègre Jacques entre dans la salle , portant sur ses hanches une énorme bûche ; sans quoi , nos feux ne peuvent ni durer , ni donner de la chaleur. — Tous se lèvent & font place ; les grands chenets sont ôtés , le feu est fait ; la mère nettoie elle-même son âtre avec la plus grande attention. — La famille se replace & s'asseoit pour jouir de cette chaleur bénigne. — Le repas , après tant d'opérations

laborieuses, conduit au silence & au sommeil ; les enfans alternativement s'endorment & s'éveillent, les morceaux à la main. — Le père ouvre la porte de tems en tems, pour contempler le progrès de la neige & du vent. — A peine ose-t-il mettre la tête dehors ; quelle obscurité, quelle nuit noire, dit-il à sa femme !
 » je ne puis voir les palissades qui ne sont qu'à
 « deux perches d'ici ; à peine puis-je distinguer
 » les branches de nos acacias ; je crains qu'ils
 » ne cassent sous le poids . . . Grâces au Ciel,
 » j'ai pensé à tout, & demain matin, je soigne-
 » rai bien mes bestiaux, si Dieu m'accorde la
 » vie. »

Les Nègres, amis du feu, fument leurs pipes & racontent leurs histoires dans la cuisine : bien nourris, bien vêtus, heureux & contents, ils partagent la joie & le repos de leurs Maîtres, & s'occupent à faire leurs balais, leurs jattes & leurs grandes cuillers de racines de frêne. -- Tous rassemblés sous le même toit, au sein de la paix, ils soupent, ils boivent leur cidre ; insensiblement ils parlent moins, & s'endorment. — Quand la fureur de l'orage redouble le bruit de la cheminée, ils se réveillent subitement, & regardent à la porte avec un effroi respectueux. — Mais pourquoi s'inquiéter ? c'est l'ouvrage du Tout-puissant ; & ils vont se coucher, non

sur des
 mais sur
 Maître
 draps de
 heureux
 L'Être
 famille in
 les rêves
 gure affi
 A peine
 se lève,
 allumer d
 les autres
 Mais com
 fonde de
 n'ont poin
 faire : ils
 chemins &
 amoncelée
 présente
 Les bet
 restés imm
 soudainem
 secouent &
 —————
 (1) La pl
 ne se servent
 dant l'hiver.

sur des grabats de tristesse & de pauvreté, mais sur de bons lits de plumes; faits par la Maîtresse. Là, chaudement étendus entre des draps de flanelle (1), ils jouissent d'un repos heureux, acheté par les fatigues du jour. — L'Être suprême n'a nul crime à punir dans cette famille innocente: pourquoi permettroit-il que les rêves terribles, les visions de mauvais augure affligent l'imagination de ces bonnes gens? A peine le jour a-t-il paru, que le Cultivateur se lève, appelle ses Nègres: l'un s'emploie à allumer du feu dans la chambre, pendant que les autres vont au hangard & à la grange. — Mais comment y parvenir? la neige est profonde de deux pieds, & elle tombe encore; ils n'ont point le loisir d'ouvrir les passages nécessaires: ils y arrivent comme ils peuvent; car les chemins & les sentiers ont disparu, & la neige amoncelée par le vent dans certains endroits, présente des obstacles qu'on ne peut franchir.

Les bestiaux qui, pendant la nuit, étoient restés immobiles sous une neige adhérente, soudainement ranimés à la vue du Maître, se secouent & s'approchent de toutes parts pour

(1) La plupart des Cultivateurs des Etats du Nord ne se servent que de draps & de chemises de flanelle pendant l'hiver.

recevoir leur fourrage. Que de soins cette vie n'exige t-elle pas ! Après avoir contemplé ce grand cercle d'actions qui embrasse l'année entière , qui peut s'empêcher de louer & d'estimer cette classe d'hommes si utiles & si dignes de la liberté qu'ils possèdent ? ce sont eux qui , répandus sur les bords de ce continent , l'ont fait fleurir par leurs charrues & leur industrie : ce sont eux qui , sans le secours dangereux des mines , ont produit cette masse de richesse commercable , ces branches d'exportation qui sont aujourd'hui notre richesse ; richesses qui n'ont été souillées ni par la guerre , ni par la rapine , ni par l'injustice : ce sont eux dont la postérité remplira ce continent immense , & rendra cette nouvelle partie du monde la plus heureuse & la plus puissante.

— Après avoir nourri les bestiaux , il faut chercher des places commodes pour les abreuver. Il faut , avec des haches , ouvrir des trous dans la glace ; il faut écarter la neige , pour se procurer une approche commode & non glissante. — Cela est fait ; mais cela ne suffit pas. Les anciens animaux marchent les premiers à travers le sentier qu'ils se frayent eux-mêmes ; le reste suit à la file , les plus jeunes & les plus foibles derrière. — L'expérience & l'instinct leur enseignent merveilleusement la place que
chacun

chacun de
ont bu , il
car ils rest
entières ,
approcher.
ture est gr
servé pour
dents & le
gueur le fro
pourvu qu'
sont à l'écu
dehors pend
lades. Les
moutons ; q
sont sujets à
de prévenir
cour , afin d'
donner des b
Mais il ar
orages , aprè
battus , le ve
contrées) sou
alors il soul
emporte & r
semble enseve
blancs. Malhe
neaux ; ils ce
perdent leur c
Tome I.

chacun doit occuper. — Dès que les vétérans ont bu , il faut les chasser par une autre route ; car ils resteroient au bord du trou , des heures entières , & empêcheroient les autres d'en approcher. Plus il fait froid , plus leur nourriture est grossière : le meilleur fourage est réservé pour le tems du dégel , qui relâche leurs dents & les affoiblit. Quelle santé , quelle vigueur le froid ne donne-t-il pas aux animaux , pourvu qu'ils soient bien nourris ! Les chevaux sont à l'écurie pendant la nuit ; mais ils sont dehors pendant le jour , & ne sont jamais malades. Les plus délicats des bestiaux sont les moutons ; quand la neige dure long-tems , ils sont sujets à devenir aveugles. Le seul moyen de prévenir cet accident , est de balayer leur cour , afin d'en ôter toute la neige , & de leur donner des branches de pin.

Mais il arrive souvent qu'après ces grands orages , après même que les chemins ont été battus , le vent de Nord-Ouest (tyran de ces contrées) souffle avec son impétuosité ordinaire : alors il soulève le nouvel élément , qu'il emporte & répand de toutes parts. La Nature semble ensevelie dans un tourbillon d'atomes blancs. Malheur à ceux qui voyagent en traîneaux ; ils cessent de discerner les objets ; ils perdent leur chemin : le chevaux couverts de

neige , ainsi que le Voyageur , s'égarent & s'enfoncent dans des endroits où ils ne peuvent plus toucher la terre avec leurs pieds. — Le chagrin , l'inquiétude & le froid rendent ces situations dangereuses. Je m'y suis trouvé une fois ; j'eus à peine assez de courage pour chercher une maison , où j'abordai heureusement. Quoique ces nuages de neige ne soient pas aussi dangereux que les sables soulevés de l'Arabie , ils ne laissent pas cependant de faire périr bien des hommes tous les hivers. — A bien des égards , cette seconde tempête est plus nuisible que la première : souvent elle emporte la neige de certains côteaux , & laisse le grain exposé à la fureur de la gelée. Soulevée comme la poussière , la neige tombe dans les chemins qu'elle rend impraticables ; elle s'accumule devant les maisons , tourmente les bestiaux & suspend les voyages. — Poussée par la force de ce vent terrible , elle pénètre par-tout. — Alors les habitans dont les traîneaux rassemblés avoient battu & ouvert les chemins , se réunissent une seconde fois. — C'est l'ouvrage le plus pénible que les chevaux puissent faire ; mais ces communications sont essentielles : il faut aller au marché , à l'église , au moulin , au bois ; il faut aller voir ses voisins pendant cette saison de joie & de fêtes.

Le bûcl
bientôt épu
s'en procur
besoins de l
même la né
opération d
est profonde
n'est qu'ave
en morceau
charger sur
opération ,
jouit de leur
& se rende
souvent vin
m'ont charie
bois. — C'es
rien de ce q
à fumée pro
de fête destin
que nous ren
femme , son
goût , sa délic
ces frolicks...
voisinage , to
bois & s'entr
nos écoles :
marqué avec
apporter la q

Le bûcher formé pendant l'automne est bientôt épuisé pour alimenter nos feux : il faut s'en procurer une provision proportionnée aux besoins de la famille. La prudence nous indique même la nécessité de pourvoir à ceux de l'été , opération dure & laborieuse ; car quand la neige est profonde, un arbre tombé disparoît, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on le coupe en morceaux de huit pieds de long, pour le charger sur le traîneau. Pour simplifier cette opération, on s'adresse à ses voisins, si l'on jouit de leur estime ; ils s'assemblent volontiers & se rendent mutuellement service. J'ai eu souvent vingt traîneaux dans un jour, qui m'ont charié plus de soixante-dix cordes de bois. — C'est alors que la Maitresse n'épargne rien de ce que la cave, le grenier, la maison à fumée produisent de meilleur : c'est un jour de fête destiné à reconnoître le service essentiel que nous rendent nos voisins. L'industrie de la femme, son adresse à apprêter les mets, son goût, sa délicatesse, tout est mis en usage dans ces *frolicks*... — C'est ainsi que dans un heureux voisinage, toutes les familles se fournissent de bois & s'entr'aident. Il en est de même pour nos écoles : chaque père se trouve le jour marqué avec les autres, & contribue à y apporter la quantité de bois requise. Si quel-

que veuve en est dépourvue , comme souvent cela arrive , la charité & la bienveillance ne manquent jamais de lui fournir son bûcher. Le bois ne coûte que la peine de le couper & de l'apporter ; mais cela même est très-considérable. — Quand les tempêtes du Nord-Ouest sont finies , nous jouissons alors d'un tems froid & ferein qui dure pendant bien des semaines. Le soleil luit sans nuages , & rend cette partie de la saison non-seulement utile , mais agréable. Alors nous portons nos bois aux moulins à scie ; nos bleds , nos farines & nos viandes salées aux magasins construits sur les différentes rivières qui mènent à la capitale. — Vous voyez quel important usage on fait de cette saison : je n'aime-rois pas à vivre sous un climat où l'homme n'au-roit pas tous les hivers une bonne neige & un tems froid & ferein. On transporte aisément sur le traîneau (cette machine ingénieuse), les bois, les charpentes , les planches , les assantes , les pierres, la chaux pour les bâtisses , tout ce qu'on en a vendu , tout ce qu'on en a acheté ; c'est le charroi le plus expéditif, le plus simple & qui est à meilleur marché : deux chevaux traînent aisément quarante boisseaux de bled, & trottent deux lieues à l'heure.

Il en est bien autrement , quand nous allons visiter nos amis : c'est ici la saison qui plaît da-

vantage
excessif
chevaux
les plus
Nord , &
neau. —
lité Amé
ses amis :
il n'y a
femme ,
grande di
soins de
les rigueur
impatience
la plus g
d'importun
tir. — Or
pour se gar
mais d'emm
personnes &
transporter
bany , fort t
manière An
grande, il fa
les portes s'
le jour ? —
— Malheur
ces momens

vantage aux femmes & aux enfans. Par un froid excessif, qu'augmente encore la vitesse de nos chevaux, la femme, la plus délicate, les enfans les plus jeunes, tous oublient la sévérité du Nord, & n'aspirent qu'au plaisir d'aller en traîneau. — C'est alors que les portes de l'hospitalité Américaine sont ouvertes; chacun attend ses amis: les grands travaux sont suspendus; il n'y a plus qu'à profiter de la neige: telle femme, dont les parens demeurent à une grande distance, enchaînée chez elle par les soins de son ménage pendant l'été, attend les rigueurs de l'hiver avec la plus grande impatience, & voit tomber la neige avec la plus grande joie; elle ne cesse alors d'importuner son mari, & il obéit avec plaisir. — On prend les plus grandes précautions pour se garantir du froid, & on ne manque jamais d'emmener tous les enfans: quatre grandes personnes & quatre jeunes peuvent aisément se transporter dans ce qu'on appelle *traîneaux d'Albany*, fort supérieurs à ceux qui sont faits à la manière Angloise. — Mais si la distance est grande, il faut s'arrêter a cause du froid. Toutes les portes s'ouvrent au Voyageur la nuit comme le jour? — Sans cela, qui pourroit voyager? — Malheur à celui qui refuseroit un asyle dans ces momens-là. — On se réchauffe au feu de

l'inconnu ; il vous donne du cidre & du gingembre , qui est le remède à tous les maux. On arrive enfin : une autre compagnie nous a précédés peut-être ; — n'importe : — le cœur de l'Hôte , sa maison , les écuries sont grandes , tout y abonde ; car l'Américain ne se refuse rien , & consomme dans l'hiver la moitié des fruits de l'été. — Plus on est ensemble , & plus on est heureux : chaque mère une fois réchauffée , endort comme elle peut l'enfant sur son sein , & le couche dans la chambre voisine ; alors on se rassemble autour du feu , où chacun raconte les nouvelles de son canton. — Que l'on est aise de se revoir ! comme on s'embrasse ! comme on se-ferre les mains ! comme on babille ! quelle joie vive & pure ! Vous en avez goûté une fois , de ces fêtes d'hiver... dites-moi , la foible image que j'en retrace ne vous plaît-elle pas encore ? C'est ainsi que j'ai passé les plus heureux momens de ma vie , au sein de la liberté , de l'aïfance , de la douce familiarité & de l'amitié. Environné de ma petite famille & de celle des autres , le bruit des enfans , leurs jeux , leurs querelles & leurs larmes , n'empêchent point les parens de se réjouir , de boire , de manger & d'être heureux. Ces fêtes ne valent-elles pas bien vos Opéra , où l'on dit que les Auteurs s'ennuient pour vous

amuse
sons n
repar
la fra
rempla
les ple
ses me
oublier
pant de

Mais
les cart
par une
étions
ceux d
souffler
aïfé de
quand n
la joie
à la bo
l'intérêt
puté ou
semblée
placer à
denrées,
ment qu
de tout
le Cultiv
Les fe

amuser : nous , plus fortunés , nous nous amusons nous-mêmes. — Délicieux momens , quand reparoîtrez-vous ! Hélas ! l'union , la concorde , la fraternité dont nous jouissions alors , sont remplacées aujourd'hui par les noirs foudris , par les pleurs , les jalousies , la guerre avec tous ses meurtres & tous ses incendies. Je veux les oublier , & m'épanouir le cœur , en m'occupant de plus douces images.

Mais comment peut-on remplir son tems sans les cartes & le jeu ? Je réponds à cette question par une autre. Que deviendrions-nous , si nous étions condamnés à nous amuser avec des morceaux de papier peint , qui ne servent qu'à souffler & à agiter toutes les passions ? Qu'il est aisé de se réjouir quand on est avec des amis , quand nos femmes & nos enfans augmentent la joie en la partageant ! Les hommes , la pipe à la bouche , pensent , fument , & parlent de l'intérêt politique de leur canton , de leur Député ou Représentant , de sa conduite dans l'Assemblée Provinciale , de celui qui doit le remplacer à la prochaine élection , du prix des denrées , de l'état des loix , d'un grand défrichement qu'on va faire , des saisons ; que fais-je ? de tout ce qui intéresse l'Homme , le Citoyen , le Cultivateur.

Les femmes , de leur côté , ne manquent pas

de sujet : dans quel pays ne trouvent-elles pas à causer ? Leurs laines, leur lin, l'emploi qu'elles en ont fait pour vêtir leurs familles, leurs teintures différentes, leurs vaches, leurs fromages, leur beurre, les mariages de leurs enfans & de ceux du voisinage, mille autres sujets intéressans pour elles, occupent leurs esprits & fournissent à leurs conversations. La bouteille, si nécessaire dans cette saison, échauffe les hommes, les unit, introduit parmi eux la liberté & la familiarité : — les moins babutards apprennent à parler, & les plus mélancoliques à s'égayer. Le soir vient, il nous manque encore un plaisir ardemment désiré par les jeunes gens, & auquel les pères & mères participent bien souvent ; — c'est la danse : le vieux Nègre de la maison, *César*, qui dans sa jeunesse a fait danser le grand-père & la grand'-mère, aujourd'hui simples spectateurs, possède encore le grand art de faire sauter en cadence, & c'est tout ce qu'il faut : charmant exercice qui, sous les auspices de l'amitié & de l'hospitalité, nous anime & nous rajeunit. — Le souper vient, chacun aide à le préparer ; car il ne consiste qu'en un petit nombre de plats : la fatigue donne la faim, la faim satisfaite conduit au sommeil, & la journée se trouve passée au sein du bonheur. Répondez-moi, les Princes & les Grands

de l'Europe nous ?

Le non remplissent n'y a point étendant f relève sans chacun va les nourrir. jusqu'à onz elles appor vrai, mais nouissement tance qu'il f ion, la bonn tems. Quant iter l'hospita — Le boeu toute sa forc pos de cette dont nous no sa vitesse sur vent trotté leurs fers son tiennent le pi Un hiver r de la plus gra dition de nos

de l'Europe savent-ils s'amuser comme nous ?

Le nombre des personnes qui quelquefois remplissent nos maisons , obligent , quand il n'y a point assez de lits , à les multiplier en les étendant sur le plancher. Le lendemain on se relève sans soucis & sans remords ; — alors chacun va voir les chevaux , les abreuver & les nourrir. Les femmes , occupées de leur thé jusqu'à onze heures , soignent leurs enfans : elles apportent toujours leurs ouvrages , il est vrai , mais cela étoit bien inutile. — L'épanouissement du cœur , la conversation , l'affistance qu'il faut donner à la maîtresse de la maison , la bonne-chère , &c. consomment tout le tems. Quand la joie & le plaisir viennent visiter l'hospitalité , l'industrie n'est guères admise. — Le bœuf qui , pendant l'été , nous a prêté toute sa force , jouit comme les hommes du repos de cette saison. C'est actuellement le cheval dont nous nous servons : plus vif & plus prompt , sa vitesse sur la neige est incroyable ; j'ai souvent trotté quatorze milles dans une heure : leurs fers sont garnis de pointes d'acier qui leur tiennent le pied ferme sur la glace la plus ferrée.

Un hiver neigeux & froid est donc pour nous de la plus grande importance , soit pour l'expédition de nos affaires , soit pour nos plaisirs. Ces

hivers nous manquent rarement. Que devien-
droit la végétation de nos climats froids sans
cet heureux repos de la Nature? Elle seroit
bientôt épuisée. — D'un autre côté, c'est une
saison dispendieuse ; on n'y fait rien d'utile, si
ce n'est de battre le bled & nettoyer le lin. Il
faut que tous les Membres de la famille soient
bien vêtus ; mais cette réflexion ne diminue rien
à notre bonheur : nous sommes sains & ro-
bustes ; les climats du Sud avec toutes leurs
richesses n'ont rien qui puisse compenser ces
avantages : tels sont les hivers du Pays des Mo-
hawks ; jugez de ceux du Canada. *Adieu.*

ST. JOHN.



P
S U R

Hij

L'IMAG
fournit tou
ables, par
posent, jo
permanent
mal, & c'e
des sacrific
social.

Ce bonh
alors les Lo
tout les ob
à sanctifier
sa puissance
ciel ; le vui
bientôt rem
circonstance
derrière lui
l'action, à

P E N S É E S
SUR LA GUERRE CIVILE.

Histoire de Joseph Wilson.

29 Août 1777.

L'IMAGE d'une Société bien organisée me fournit toujours les spéculations les plus agréables, parce que tous les Membres qui la composent, jouissent d'une paix & d'un bonheur permanent ; le bien y est plus fréquent que le mal , & c'est alors que l'homme peut se réjouir des sacrifices qu'il a faits pour entrer dans l'état social.

Ce bonheur disparoît dans la guerre civile ; alors les Loix sont réduites au silence , ou bien tout les oblige à prononcer de faux oracles & à sanctifier les crimes. La Religion , avec toute sa puissance , quitte la terre & s'envole vers le ciel ; le vuide formé dans le cœur humain , est bientôt rempli par les passions analogues aux circonstances ; c'est alors que l'homme , laissant derrière lui toute espèce d'entraves , est livré à l'action , à la réaction d'une foule de mouve-

mens nouveaux qu'excitent des préjugés différens. Quel tableau ! qui peut le décrire ? vous l'exigez cependant. — Mon cœur , vivement agité à la vue du mal , bouleversé par les sensations les plus vives , me suscite une foule d'idées , confuses sans doute , mais ressemblantes , dans leur incorrection même , à la source d'où elles proviennent , & ma plume les retrace avec fidélité , sans que mon foible génie y ait la moindre part. Le feu de la guerre civile , quel que soit le motif de cette guerre , s'enflame en un instant lorsque tout est prêt ; c'est une conflagration qui ne brûle que lorsqu'elle est générale ; ce n'est plus qu'un vaste théâtre sur lequel , il est vrai , éclatent les grands talens : l'Orateur , le Politique , le Guerrier , qui brillent & qui combattent dans la cause publique , ne sont devenus tels que par la force des circonstances , & par cette effervescence qui échauffe & étend tous les esprits. — Mais j'ai peine à ne pas trouver , dans la paisible retraite du cabinet , des motifs de douleur , égaux à l'objet de nos espérances. — Pardonnez ce dernier sentiment ; il vient de l'homme , & non du Citoyen. — Aujourd'hui , le courage & la sagesse cessent d'être estimés en raison de leur éclat naturel ; ils le sont par les effets qu'ils produisent. La rareté des grands crimes honore

les Am
let &
nestes
borné
présente
respect
l'anarchi
crire cet
étonnans
nité, &
présenter
verriez q
agités, de
affreux, l
d'un gran
telle est l'i
tant le pri
à acheter l
Après tout
cher ? — S
la haine co
presque tou
d'une Agri
pères, d'éta
nouvelles,
motions, a
guerre, à la
La guerre

les Américains : ah ! s'ils eussent connu le sty-
 let & le poison d'Italie, quelles tragédies fu-
 nestes n'aurions-nous pas vues ! Un homme,
 borné comme je le suis, pourroit-il vous re-
 présenter la gradation qui nous a conduits du
 respect des Loix aux tumultes, à l'outrage, à
 l'anarchie, à l'effusion du sang ? pourroit-il dé-
 crire cette multitude d'objets, tous également
 étonnans, également intéressans pour l'huma-
 nité, & peindre les scènes multipliées qui se
 présentent de toutes parts ? Hélas ! vous ne
 verriez que, comme des nuages puissamment
 agités, des météores enflammés, des éclairs
 affreux, la foudre menaçante, les convulsions
 d'un grand Continent, un naufrage général :
 telle est l'image de notre situation. Voilà pour-
 tant le prix énorme dont nous nous préparons
 à acheter la liberté des générations futures. —
 Après tout, un si grand bien peut-il coûter trop
 cher ? — Semblable à une vapeur épidémique,
 la haine contre l'Angleterre s'est emparée de
 presque tous les cœurs ; la douce perspective
 d'une Agriculture étendue, de projets prof-
 pères, d'établissmens florissans, de populations
 nouvelles, a disparu pour faire place aux com-
 motions, aux assemblées, aux fureurs de la
 guerre, à la soif de la vengeance.

La guerre civile est un champ qui, au milieu

de la nouvelle récolte , produit toujours les plus mauvaises herbes , la haine amère , l'implacable vengeance , les divisions les plus cruelles. Hélas ! combien n'ai-je pas vu de Citoyens , jadis amateurs de la paix & de la tranquillité , soudainement convertis en animaux furieux , détruisant , par un principe de férocité plus encore que par des motifs de rapine , & souillant ainsi la cause qu'ils avoient épousée. Mais pourquoi m'étonner de ce phénomène politique ? Il en a été ainsi dans tous les âges & parmi toutes les Nations ; par-tout on voit les mêmes effets , dès que le Tribunal des Loix est renversé , dès que le mécanisme de la subordination est arrêté , dès que les liens sociaux sont rompus. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a vu le fils armé contre le père , le frère devenir l'ennemi de son frère... Pourquoi donc contemplai-je les scènes qui m'environnent avec une affliction si profonde ? Pourquoi me causent-elles des sensations si aiguës ? C'est que j'aime ma Patrie en homme qui n'a que des lumières ordinaires ; c'est que je déplore l'effet que cette guerre aura sur nos mœurs , qui jadis faisoient notre richesse , & nous distinguoient de toutes les Nations de la terre. — Pourquoi ma carrière n'a-t-elle pas été terminée avant cette révolution , ou pourquoi le moment de ma naissance n'a-t-il pas été dif-

féré ? ... J
 que ces scè
 voltent la n
 nent plutôt
 ticulière , qu
 La situatio
 est plus dé
 dépeindre ; l'
 langue ne pe
 calamités. —
 tent plus , co
 hache , le bru
 chansons joye
 que les accens
 fespoir , les g
 enfans qui , éc
 le sort de leurs
 voit plus que ru
 tiaux devenus sa
 Quelques Distri
 les autres , sont
 cursions des Sau
 tables des Partis
 la rage de la disc
 des opinions ; l
 quées & défendu
 ties en petites cit
 scènes les plus eff

féré?... Je remarque cependant avec plaisir que ces scènes cruelles & sanglantes, qui révoltent la nature, sont très-rares, & proviennent plutôt de l'impulsion d'une vengeance particulière, que de plans réfléchis.

La situation des habitans de nos frontières est plus déplorable que je ne puis vous la dépeindre; l'imagination ne peut concevoir, la langue ne peut décrire leurs dangers & leurs calamités. — Les échos de leurs bois ne répètent plus, comme auparavant, les coups de hache, le bruit des arbres qui tombent, les chansons joyeuses du Laboureur; ce ne sont que les accens de la mélancolie, les cris du désespoir, les gémissemens des veuves & des enfans qui, échappés aux flammes, déplorent le sort de leurs maris & de leurs pères. On ne voit plus que ruines, que champs déserts, bestiaux devenus sauvages, prairies abandonnées... Quelques Districts, plus malheureux encore que les autres, sont exposés en même-tems aux incursions des Sauvages, aux déprédations inévitables des Partis envoyés pour les défendre, à la rage de la discorde qui naît de la diversité des opinions; les maisons, tour-à-tour attaquées & défendues, sont quelquefois converties en petites citadelles: c'est le moment des scènes les plus effrayantes & les plus cruelles.

— Le sang des hommes , des femmes , des enfans & des soldats , ruisselle au milieu des flammes qui consomment tout , & qui , après être éteintes , ne laissent appercevoir , pour tout débris , que les ossemens de nos Concitoyens. Jugez , par cette foible esquisse , de la fermentation & de la fureur de ceux qui habitent ces cantons infortunés ; ... jugez de quel œil ils doivent regarder ceux qui sont soupçonnés de favoriser le parti du Roi , parti dont le couteau meurtrier s'élève pour les égorgier toutes les nuits... Il y a trois semaines que le bel établissement de Peenpæck (1) a été détruit de fond en comble ; j'ai vu les flammes , j'ai entendu les cris aigus des habitans qui périffoient : ... il y a cent ans & plus qu'il a été fondé par des Familles Françoises , bannies de leur Patrie au tems de la révocation de l'Edit de Nantes. — Cet Etablissement présentoit à l'œil la réunion de tout ce que l'industrie des habitans & la fertilité de la terre pouvoit produire d'agréable & d'enchanteur ; c'étoit une chaîne de plantations sur la pente douce d'une colline très-étendue , terminée au Sud par la belle rivière de Mahakamack , à la distance d'un mille & demi. Cet

(1) Sur les bords de la Mahakamack , dans le voisinage de Minifinck. Etat de New-York.

espace

espace con
fertilité n'
siècle. Au
gradins rég
bleues , sur
édifices élé
granges qui
moissons , le
les champs ,
les moins ric
de bled tous
Contrée. —
gnes le 17 A
ces monume
instant voit p
vaux. Quel b
la Grande - B
crois-tu fonde
ruines de nos
quérir , pour
fais que grave
cœurs le désir
implacable que
tu renouveler
que , les scène
a converti tes
sommes pas des
avons apporté
Tome I.

espace contenoit le meilleur sol connu ; — la fertilité n'en avoit point diminué depuis un siècle. Au Nord, des colines s'élevoient en gradins réguliers jusqu'aux énormes montagnes bleues, sur lesquelles étoient construits des édifices élégans en belles pierres, de vastes granges qui ne pouvoient contenir toutes les moissons, les tas de l'abondance élevés dans les champs, l'aïfance des Cultivateurs, dont les moins riches recueilloient six cents boisseaux de bled tous les ans : tel est le tableau de cette Contrée. — L'ennemi fort du sein des montagnes le 17 Août, &, en trois heures, tous ces monumens d'industrie sont anéantis ; un instant voit périr l'ouvrage d'un siècle de travaux. Quel bien cette destruction a-t-elle fait à la Grande - Bretagne ? Impitoyable marâtre ! crois-tu fonder ta gloire & ton triomphe sur les ruines de nos maisons ? si tu ne peux nous conquérir, pourquoi vouloir nous brûler ? tu ne fais que graver plus profondément dans nos cœurs le désir de secouer ton joug, & la haine implacable que nous te portons. En vain veux-tu renouveler, dans les champs de l'Amérique, les scènes du Bengale, où la soif de l'or a converti tes Citoyens en tigres ? Nous ne sommes pas des Indiens ; le courage que nous avons apporté de ton Isle altière, servira à

réprimer ton orgueil & à rendre ta vengeance impuissante. Le flambeau de tes Sauvages ne consumera pas notre énergie , comme ils incendient nos maisons ; notre résistance n'en sera que plus ferme & plus éclatante ; chaque plantation détruite est une pierre de plus ajoutée à la grande arche de notre liberté & de notre indépendance.

La Milice , assemblée en peu de tems , couvrit si bien les Etablissmens voisins de Peenpack , que Brandt & ses Sauvages furent obligés de se retirer : ils étoient parti d'Anaquaga sur la rive orientale de la rivière Susquéhannah. Un des détachemens de cette Milice , en s'en allant , fut informé que deux Sauvages & un Blanc avoient été aperçus traversant les bois à l'est de la Délaware , s'acheminant vers New-York , chargés sans doute d'y porter la nouvelle de la brillante expédition qu'ils venoient de faire ; que ces Sauvages & leur guide avoient logé chez Joseph Wilson , habitant connu , depuis le commencement de la guerre , pour un Royaliste. Ce récit enflamma le cœur des Miliciens au plus grand degré de rage & de vengeance , & leur inspira le ressentiment le plus violent contre cet infortuné. Ils s'acheminent vers sa maison ; il étoit alors occupé dans ses prairies : soudain ils l'environnent & l'accusent ; il le nie , ce crime ,

avec le
même qu
crer à cou
venoient
Capitaine
tout ce qu
armés étoi
coupable.
être qu'il c
ce désir ét
justice qui
mais, loin c
le Ciel à tén
de leur dire
davantage ,
qu'il étoit c
à l'aveu qu'
une corde a
orteils, puni
barbare , a ce
le commence
état cruel, il p
d'énergie enc
sacrifieroit vo
leur intention
mens & les do
fesser ce dont
dont même il

avec le ton solennel de la vérité : à l'heure même quelques-uns du parti veulent le massacrer à coups de bayonnettes, comme leurs amis venoient d'être assassinés par les Sauvages ; le Capitaine s'y oppose. . . . J. Wilson fit & dit tout ce qu'il put pour se justifier : mais ses juges armés étoient trop passionnés ; ils le croyoient coupable. Le désir unanime sembloit cependant être qu'il confessât le crime dont il étoit accusé ; ce désir étoit fondé sur des traces d'ancienne justice qui n'étoient point encore effacées : mais, loin d'avouer, il persista à nier, & prit le Ciel à témoin de la vérité de ce qu'il venoit de leur dire. Ce déni ne servit qu'à les irriter davantage, à leur persuader de plus en plus qu'il étoit criminel : ils résolurent de le forcer à l'avou qu'ils exigeoient, en le suspendant à une corde attachée à ses deux pouces & à ses orteils, punition qui, quoique singulièrement barbare, a cependant été très-fréquente depuis le commencement de cette guerre. Dans cet état cruel, il protesta de son innocence avec plus d'énergie encore qu'auparavant ; il leur dit qu'il sacrifieroit volontiers sa vie, puisque c'étoit leur intention de la lui ôter ; mais que les tourmens & les douleurs ne lui feroient jamais confesser ce dont il n'étoit point coupable, action dont même il avoit horreur. — Dans ce mo-

ment, sa femme, informée de cette scène tragique, arriva les yeux ruisselans de larmes, l'effroi & la terreur peints sur le visage; elle se prosterna contre terre; elle embrassa les genoux du Commandant; elle se servit enfin de tous les moyens possibles pour toucher leur cœur, pour exciter leur compassion, & pour obtenir que son mari fût délivré de l'état horrible où il étoit. Quelle situation pour une femme! Mais, loin d'avoir égard à sa détresse, à ses supplications, ils refusèrent de l'entendre, & l'accusèrent d'avoir participé au crime abominable de son mari: elle attesta le Ciel, vers lequel elle leva les yeux & les mains, qu'elle en étoit entièrement ignorante, & que jamais leur maison n'avoit servi d'atyle aux bouchers & aux conflagrateurs de leur Patrie. Ses pleurs, ses gémissemens, ses prières, les cris aigus du pauvre infortuné, prévalurent enfin: il fut détaché après une suspension de six minutes, intervalle qui paroitra bien long à quiconque y réfléchira. Pendant quelques momens, un spectacle si touchant sembla adoucir la violence de leur fureur, comme, dans une grande tempête, la force du vent semble quelquefois s'affoiblir, mais l'instant d'après, il souffle avec une impétuosité redoublée. — Un de la compagnie, plus féroce que les autres, se leva soudainement; il leur

représent
de leurs a
sons & de
ces scènes
vaincus q
donné asy
enfin de le
Voilà do
dangers qu
commune :
être punie
qui, aujourd
tôt que la se
son fut pron
prême, le cr
protestations
cence; il avo
à la cause du
de l'habitude
jura qu'il ne s
du Congrès;
forti de sa ma
silence, il s'ét
sans avoir eu l
contre sa Patrie
cœur, il détesto
qui n'avoit d'aut
& de massacrer

représenta le meurtre récent de leurs parens , de leurs amis , l'incendie général de leurs maisons & de leurs granges : la peinture de toutes ces scènes terribles ranima leur fureur : convaincus que J. Wilson étoit celui qui avoit donné asyle aux Incendiaires , ils résolurent enfin de le pendre.

Voilà donc l'innocence exposée aux mêmes dangers que le crime , situation devenue très-commune : demain , la même personne peut être punie pour des sentimens & des actions qui , aujourd'hui , auroient été louables. Aussitôt que la seconde sentence de l'infortuné Wilson fut prononcée , il en appela à l'Être suprême , le createur des cœurs ; il renouvela les protestations les plus solennelles de son innocence ; il avoua en même-tems son attachement à la cause du Roi , qui étoit fondé sur la force de l'habitude & sur un ancien respect ; il leur jura qu'il ne s'étoit jamais opposé aux mesures du Congrès ; que ses opinions n'avoient jamais sorti de sa maison ; que , dans la retraite & le silence , il s'étoit résigné à la volonté du Ciel , sans avoir eu la moindre intention de s'armer contre sa Patrie ; que , dans la sincérité de son cœur , il détestoit cette espèce de guerre atroce , qui n'avoit d'autre but que de désoler , de ruiner & de massacrer tant de familles innocentes ,

dont le seul crime étoit d'habiter les frontières. Il finit par les supplier , au nom de Dieu , la source de toute justice , de le conduire en prison , où il seroit puni juridiquement , s'il étoit coupable , & où son innocence seroit manifestée , s'il ne l'étoit pas. « Je ne suis pas un »étranger, leur dit-il; vous me connoissez tous; »vous êtes mes voisins; vous savez que je suis »un homme toujours occupé chez lui, qui a tou- »jours mené une vie paisible, sobre & tranquille; »voudriez-vous, sur une information vague , »m'ôter la vie? Pour l'amour de ce Dieu qui juge »tous les hommes , permettez-moi d'avoir un »procès juridique». La prévention étoit trop profondément enracinée , pour qu'ils pussent le croire; l'état passif dans lequel il étoit resté depuis le commencement de la guerre, n'avoit servi qu'à animer ses voisins contre lui : *Contra nos est qui non pro nobis*, est la devise de nos jours. — Les grands risques qu'ils venoient de courir, les cruautés exercées sur leurs parens & leurs amis , toutes ces circonstances fermèrent les cœurs à l'humanité. — Ils lui imputèrent comme un nouveau crime , d'avoir osé se justifier; c'est pourquoi ils confirmèrent unanimement la sentence de mort qu'ils avoient prononcée , lui offrant cependant la vie, s'il vouloit confesser quel homme blanc servoit de guide aux deux

Sauvages
testa , en
cune con
étoit déc
paroient l
pendu à la
n'ayant po
& délibér
plus vives
qu'ils aient
lui voiler l
Les effor
l'agitation
cherchoien
torsions du
rement cet
constances
présentoient
qui , dans le
au Public. M
tel est l'effe
persuasion de
thétique , ces
aucun effet s
point le flam
Pendant qu
passions , pend
nemi expiran

Sauvages qui alloient à New-York. — Il protesta , en élevant la voix , qu'il n'en avoit aucune connoissance ; mais , voyant que son sort étoit décidé , il s'avança vers ceux qui préparoient la corde fatale , & bientôt il fut suspendu à la branche d'un arbre. Cette exécution n'ayant point été l'action d'une justice tranquille & délibérée , mais bien l'effet des passions les plus vives , il ne vous paroîtra pas étonnant qu'ils aient oublié de lui attacher les bras & de lui voiler le visage.

Les efforts qu'il fit aussi-tôt qu'il fut suspendu , l'agitation de ses mains qui , instinctivement , cherchoient à se délivrer de la corde , les contorsions du visage , qui accompagnent nécessairement cet état terrible , & mille autres circonstances trop affreuses pour être décrites , présentoient à leurs yeux un spectacle horrible qui , dans les exécutions ordinaires , est caché au Public. Mais tel est l'effet du ressentiment , tel est l'effet de la vengeance , telle étoit leur persuasion de son crime , que cette scène pathétique , ces images révoltantes ne produisirent aucun effet sur leur cœur , & n'y rallumèrent point le flambeau de l'humanité.

Pendant qu'ils raffaisoient ainsi toutes leurs passions , pendant qu'ils contemploient leur ennemi expirant , la nature marchoit à grands

pas vers sa dissolution ; le moment fatal appro-
choit , comme l'annonçoit le tremblement des
nerfs , l'agitation affoiblie de ses membres , la
disposition perpendiculaire de ses mains deve-
nues immobiles ; les ombres de la mort cou-
vroient déjà la face de cet homme La
force de tant d'objets touchans détermina enfin
quelqu'un du parti à demander qu'il fût déta-
ché : cela fut exécuté dans un instant , &
bientôt après il fut saigné. A l'étonnement de
tout le monde , il donna quelques signes de
vie , & insensiblement ouvrit les yeux à la
lumière. Le premier effet du retour de sa rai-
son , démontra quels avoient été les objets qui
l'avoient occupé dans ses derniers momens : à
peine put-il parler , qu'il s'informa tendrement
de sa femme ; heureuse dans son malheur , elle
s'étoit évanouie quand la sentence fut pronon-
cée , & étoit étendue sur la terre à une petite
distance ; presqu'au même instant son attention
fut fixée par la vue de ses enfans , qui étoient
tous accroupis à la porte de sa maison , glacés
de crainte , & l'effroi peint sur le visage. Ce fut
alors que sa poitrine se gonfla , & peu après se
soulagea par des soupirs ; il ne versa point de
larmes ; leurs sources , ainsi que celles de la
vie , avoient presque été desséchées. Grand
Dieu ! as-tu donc destiné le cœur de l'homme

à souffrir
puisque
des sensa
A peine
mencèrent
dont il é
fermeté
leur hum
quoiqu'ils
arrêtent
leur repro
cruauté de
noient , pe
moment à
» pas conf
» nos enne
» pondit-il
» du Ciel ,
» vous po
» mens ? —
» je suis in
» voudrez.
» dit le C
» mérite la
» vous m'av
» plus ; cett
» faut-il dor
» O Esprit

à souffrir tant de maux ? Oui , sans doute , puisque tu lui as donné la force de résister à des sensations si cuisantes , sans se briser : . . . A peine fut-il revenu à la vie , qu'ils recommencèrent à lui ordonner d'avouer le crime dont il étoit accusé ; il le nia avec la même fermeté qu'auparavant : ils se repentent de leur humanité , ne veulent point l'absoudre , quoiqu'ils ne puissent le convaincre ; ils arrêtent de le pendre une seconde fois. — Il leur reprocha avec douceur & amertume , la cruauté de la mort à laquelle ils le condamnoient , pendant que les malfaiteurs n'ont qu'un moment à souffrir ; « pourquoi ne voulez-vous » pas confesser que vous avez donné l'aïle à » nos ennemis ? — Je suis innocent , leur ré- » pondit-il ; pourquoi avouerais-je , à la face » du Ciel , ce qui n'est pas vrai ? — N'avez- » vous point peur de Dieu & de ses juge- » mens ? — Je le répète pour la dernière fois , » je suis innocent ; faites de moi ce que vous » voudrez. — Que dites-vous , compagnons , » dit le Capitaine ? — Il est coupable , & » mérite la mort , répondirent-ils. — Ah ! si » vous m'aviez laissé suspendu , je n'existerois » plus ; cette cruelle tragédie seroit terminée : » faut-il donc que je meure une seconde fois ? » O Esprit de l'Univers ! toi qui connois le

» fond de mon cœur & mon innocence , aides-
 » moi à la prouver . . . Ici , il pleura amè-
 » rement , en jetant ses regards sur sa femme &
 » ses enfans ; la force de ses sensations le rendit ,
 » pendant quelques instans , stupide & immobile :
 » il s'approcha ensuite de ceux qui se préparoient
 » à le pendre. — « Arrêtez , dit le Commandant.
 » — Joseph Wilson , c'est l'opinion de tous ces
 » gens , vos compatriotes & vos voisins , que
 » vous êtes coupable ; c'est leur volonté que
 » vous perdiez la vie , ainsi que le méritent
 » ceux qui sont traîtres à leur patrie : nous
 » vous donnons dix minutes pour faire votre
 » paix avec Dieu. — Puisqu'il faut que je
 » meure , que sa volonté soit faite ; » & , s'age-
 » nouillant auprès de sa femme , il prononça la
 » prière suivante ; les sentimens en sont fidèle-
 » ment rendus , quoique ma mémoire ne m'ait
 » pas permis de me rappeler ses propres paroles.
 » « Grand Dieu , dans ce moment de tribulation
 » d'esprit & de détresse corporelle , pardonnez-
 » moi les péchés que j'ai commis , donnez-moi
 » une portion de grâce suffisante pour suppor-
 » ter jusqu'à la fin mon sacrifice , & pour que
 » je puisse quitter ce monde avec la confiance
 » d'un Chrétien & le courage d'un homme ;
 » ne méprisez point les élans d'un cœur qui
 » n'a jamais commis de grands crimes , quoi-

» qu'il ai
 » sans l'af
 » célérité d
 » toi pou
 » reçois l
 » compen
 » de péché
 » nutes à
 » comman
 » & mes
 » voudras
 » tecteur d
 » lins ? c'e
 » qui m'att
 » le sacrifi
 touché de c
 » vous foy
 » nous con
 » prison de
 » jusqu'à l'a
 » pable , qu
 » rerois qu
 » tant de pr
 » pagnons ?
 » innocent.
 » posez , rép
 » cent ! » Je
 voix trembla

» qu'il ait pu t'oublier quelquefois. Toi, qui,
 » fans l'assistance des paroles, connois la fin-
 » cérité de mes sentimens, j'ose en appeler à
 » toi pour la manifestation de mon innocence ;
 » reçois le repentir d'une minute comme une
 » compensation pour des années de fautes &
 » de péchés : n'ayant plus que quelques mi-
 » nutes à vivre , je fais la dernière pour re-
 » commander à ta bonté paternelle ma femme
 » & mes enfans. O toi , Maître de la Nature !
 » voudras-tu condescendre à devenir le pro-
 » tecteur de la veuve. & le père des orphe-
 » lins ? c'est-là , tu le fais , le lien le plus fort
 » qui m'attache à la terre , & qui rend si amer
 » le sacrifice que je vais faire. » Le Capitaine ,
 touché de cette prière , lui dit : « Il se peut que
 » vous soyez innocent ; pour le présent , nous
 » nous contenterons de vous conduire à la
 » prison de G * * * , où vous resterez enfermé
 » jusqu'à l'arrivée des Juges ; si vous êtes cou-
 » pable , que les Loix vous punissent ; je dési-
 » rerois que nous n'en eussions point agi avec
 » tant de précipitation : qu'en dites-vous , com-
 » pagnons ? j'ai peur que cet homme ne soit
 » innocent. — Soit fait comme vous le pro-
 » posez , répondirent-ils : puisse-t-il être inno-
 » cent ! » Joseph Wilson les remercia d'une
 voix tremblante & foible ; la révolution occa-

tionnée par ce changement soudain de la mort à la vie , pensa lui être fatale. Il étoit sur le point de s'évanouir , lorsque celui des Soldats qui l'avoit saigné peu auparavant , rouvrit la piqûre : cette seconde opération lui fut de la plus grande utilité : on lui accorda de retourner chez lui , & de s'y reposer jusqu'au lendemain. Pendant cet intervalle , sa femme sembloit être couverte du voile de la stupide insensibilité ; son cœur , épuisé par la force des sensations , avoit pour ainsi dire cessé de sentir , & étoit devenu indifférent à toutes impressions : cet état d'engourdissement lui sauva la vie. Elle étoit assise sur le tronc d'un arbre , la tête cachée dans ses mains , ses mains appuyées sur ses genoux , sa coëffe tombée & ses cheveux épars ; sans la moindre émotion , les yeux fixés , elle avoit entendu prononcer la seconde condamnation de son mari , & même s'étoit jointe à ses prières. . . . Mais où trouverai-je des expressions & des paroles pour peindre sa joie , & ce premier sourire qui annonça le retour de la sensibilité ? Sa joie parut tenir de la frénésie ; elle se calma ensuite par les pleurs (rosée salutaire que la Nature nous a donnée pour adoucir l'amertume de nos douleurs) ; aux larmes succédèrent les cris inarticulés , les monosyllabes les plus éloquents , qui , tour-à-tour , exprimèrent

l'excès de
fance , les
& mille
concevoir
avec toute
prononcer
de plaisir ,
roit touché
courut en su
enfants rete
appeloit en
aussi vite q
« — Père ,
» ce qu'il y
» nous avon
» mère. —
» embrassez-
» ne jouiroit
» l'a voulu ;
» nos voisins
» enfans ; vo
» n'est pas co
une attention
ment , & leu
ler : ce furent
aventure.

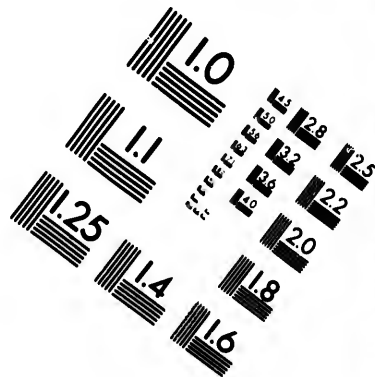
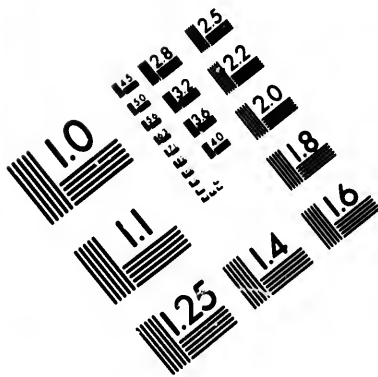
L'humanité
peindre une p

l'excès du plaisir, la ferveur de la reconnoissance, les transports les plus vifs vers le Ciel, & mille autres nuances qu'il est plus aisé de concevoir que de décrire. Ils s'embrasèrent avec toute l'angoisse du sentiment, sans pouvoir prononcer une seule parole : c'étoit un mélange de plaisir, d'affliction & de tendresse, qui auroit touché les cœurs les plus endurcis. Elle courut ensuite vers la maison pour amener les enfans retenus par la timidité, & que le père appeloit en vain de sa voix affoiblie : ils vinrent aussi vite que leurs forces leur permettoient.

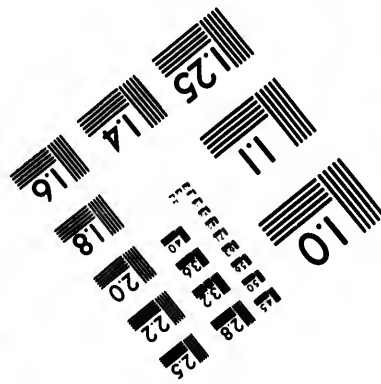
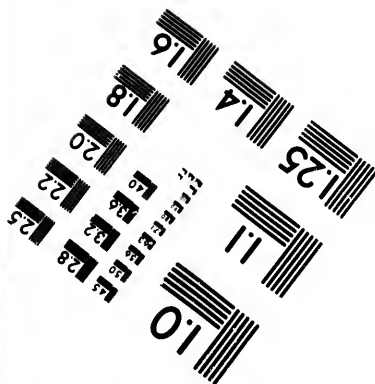
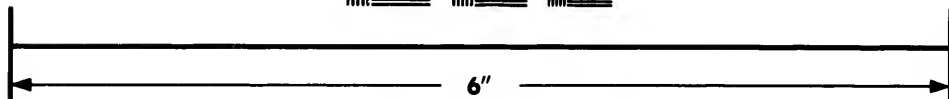
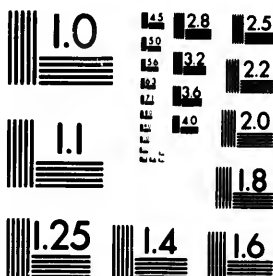
« — Père, qu'est-ce qu'il y a donc eu ? qu'est-ce qu'il y a donc eu ? il y a long-tems que nous avons pleuré pour vous & pour notre mère. — Embrassez-moi, mes chers petits, embrassez-moi ; car votre père croyoit qu'il ne jouiroit plus jamais de ce plaisir : mais Dieu l'a voulu ; sa Providence a parlé au cœur de nos voisins ; embrassez-moi encore, mes chers enfans ; votre père est malheureux ; mais il n'est pas coupable.... » Ils l'écoutèrent avec une attention proportionnée à leur entendement, & leurs larmes recommencèrent à couler : ce furent les dernières de cette touchante aventure.

L'humanité elle-même prendroit plaisir à peindre une pareille scène : elle fut si puissante,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8
2.0 3.2
2.5 3.6
3.0 4.0
3.5 4.5
4.0 5.0
4.5 5.6
5.0 6.3
5.6 7.1
6.3 7.9
7.1 8.5
8.0 9.5
9.0 10.8
10.0 12.0
11.2 13.5
12.5 15.0
14.0 16.8
16.0 19.2
18.0 21.6
20.0 24.0
22.5 27.0
25.0 30.0
28.0 33.6
31.5 36.0
35.0 40.0
40.0 45.0
45.0 50.0
50.0 56.2
56.2 63.0
63.0 70.0
70.0 78.1
78.1 86.3
86.3 95.0
95.0 104.0
104.0 113.5
113.5 123.4
123.4 133.8
133.8 144.7
144.7 156.2
156.2 168.3
168.3 180.9
180.9 194.0
194.0 207.7
207.7 221.9
221.9 236.6
236.6 251.9
251.9 267.7
267.7 284.0
284.0 300.8
300.8 318.1
318.1 335.9
335.9 354.3
354.3 373.2
373.2 392.7
392.7 412.7
412.7 433.3
433.3 454.4
454.4 476.1
476.1 498.4
498.4 521.3
521.3 544.8
544.8 568.9
568.9 593.6
593.6 618.9
618.9 644.8
644.8 671.4
671.4 698.6
698.6 726.4
726.4 754.8
754.8 783.8
783.8 813.4
813.4 843.6
843.6 874.4
874.4 905.8
905.8 937.8
937.8 970.4
970.4 1003.6
1003.6 1037.5
1037.5 1072.0
1072.0 1107.1
1107.1 1142.8
1142.8 1179.1
1179.1 1216.0
1216.0 1253.5
1253.5 1291.6
1291.6 1330.3
1330.3 1369.6
1369.6 1409.5
1409.5 1450.0
1450.0 1491.1
1491.1 1532.8
1532.8 1575.1
1575.1 1618.0
1618.0 1661.5
1661.5 1705.6
1705.6 1750.3
1750.3 1795.6
1795.6 1841.5
1841.5 1888.0
1888.0 1935.1
1935.1 1982.8
1982.8 2031.1
2031.1 2080.0
2080.0 2129.5
2129.5 2179.6
2179.6 2230.3
2230.3 2281.6
2281.6 2333.5
2333.5 2386.0
2386.0 2439.1
2439.1 2492.8
2492.8 2547.1
2547.1 2602.0
2602.0 2657.5
2657.5 2713.6
2713.6 2770.3
2770.3 2827.6
2827.6 2885.5
2885.5 2944.0
2944.0 3003.1
3003.1 3062.8
3062.8 3123.1
3123.1 3184.0
3184.0 3245.5
3245.5 3307.6
3307.6 3370.3
3370.3 3433.6
3433.6 3497.5
3497.5 3562.0
3562.0 3627.1
3627.1 3692.8
3692.8 3759.1
3759.1 3826.0
3826.0 3893.5
3893.5 3961.6
3961.6 4030.3
4030.3 4099.6
4099.6 4169.5
4169.5 4240.0
4240.0 4311.1
4311.1 4382.8
4382.8 4455.1
4455.1 4528.0
4528.0 4601.5
4601.5 4675.6
4675.6 4750.3
4750.3 4825.6
4825.6 4901.5
4901.5 4978.0
4978.0 5055.1
5055.1 5132.8
5132.8 5211.1
5211.1 5290.0
5290.0 5369.5
5369.5 5449.6
5449.6 5530.3
5530.3 5611.6
5611.6 5693.5
5693.5 5776.0
5776.0 5859.1
5859.1 5942.8
5942.8 6027.1
6027.1 6112.0
6112.0 6197.5
6197.5 6283.6
6283.6 6370.3
6370.3 6457.6
6457.6 6545.5
6545.5 6634.0
6634.0 6723.1
6723.1 6812.8
6812.8 6903.1
6903.1 6994.0
6994.0 7085.5
7085.5 7177.6
7177.6 7270.3
7270.3 7363.6
7363.6 7457.5
7457.5 7552.0
7552.0 7647.1
7647.1 7742.8
7742.8 7839.1
7839.1 7936.0
7936.0 8033.5
8033.5 8131.6
8131.6 8230.3
8230.3 8329.6
8329.6 8429.5
8429.5 8529.9
8529.9 8630.9
8630.9 8732.4
8732.4 8834.4
8834.4 8936.9
8936.9 9039.9
9039.9 9143.4
9143.4 9247.4
9247.4 9351.9
9351.9 9456.9
9456.9 9562.4
9562.4 9668.4
9668.4 9774.9
9774.9 9881.9
9881.9 9989.4
9989.4 10097.4
10097.4 10205.9
10205.9 10314.9
10314.9 10424.4
10424.4 10534.4
10534.4 10644.9
10644.9 10755.9
10755.9 10867.4
10867.4 10979.4
10979.4 11091.9
11091.9 11204.9
11204.9 11318.4
11318.4 11432.4
11432.4 11546.9
11546.9 11661.9
11661.9 11777.4
11777.4 11893.4
11893.4 12009.9
12009.9 12126.9
12126.9 12244.4
12244.4 12362.4
12362.4 12480.9
12480.9 12599.9
12599.9 12719.4
12719.4 12839.4
12839.4 12959.9
12959.9 13080.9
13080.9 13202.4
13202.4 13324.4
13324.4 13446.9
13446.9 13569.9
13569.9 13693.4
13693.4 13817.4
13817.4 13941.9
13941.9 14066.9
14066.9 14192.4
14192.4 14318.4
14318.4 14444.9
14444.9 14571.9
14571.9 14699.4
14699.4 14827.4
14827.4 14955.9
14955.9 15084.9
15084.9 15214.4
15214.4 15344.4
15344.4 15474.9
15474.9 15605.9
15605.9 15737.4
15737.4 15869.4
15869.4 15999.9
15999.9 16131.9
16131.9 16263.4
16263.4 16395.9
16395.9 16528.4
16528.4 16661.9
16661.9 16795.9
16795.9 16930.4
16930.4 17064.9
17064.9 17199.9
17199.9 17334.9
17334.9 17470.4
17470.4 17605.9
17605.9 17741.9
17741.9 17877.4
17877.4 18013.4
18013.4 18149.9
18149.9 18285.9
18285.9 18422.4
18422.4 18558.4
18558.4 18694.9
18694.9 18831.9
18831.9 18968.4
18968.4 19105.9
19105.9 19242.9
19242.9 19380.4
19380.4 19517.9
19517.9 19655.4
19655.4 19792.9
19792.9 19930.4
19930.4 20067.9
20067.9 20205.9
20205.9 20343.4
20343.4 20481.9
20481.9 20619.9
20619.9 20757.9
20757.9 20895.9
20895.9 21033.9
21033.9 21171.9
21171.9 21309.9
21309.9 21447.9
21447.9 21585.9
21585.9 21723.9
21723.9 21861.9
21861.9 22000.4
22000.4 22138.4
22138.4 22276.9
22276.9 22414.9
22414.9 22552.9
22552.9 22690.9
22690.9 22828.9
22828.9 22966.9
22966.9 23104.9
23104.9 23242.9
23242.9 23380.9
23380.9 23518.9
23518.9 23656.9
23656.9 23794.9
23794.9 23932.9
23932.9 24070.9
24070.9 24208.9
24208.9 24346.9
24346.9 24484.9
24484.9 24622.9
24622.9 24760.9
24760.9 24898.9
24898.9 25036.9
25036.9 25174.9
25174.9 25312.9
25312.9 25450.9
25450.9 25588.9
25588.9 25726.9
25726.9 25864.9
25864.9 26002.9
26002.9 26140.9
26140.9 26278.9
26278.9 26416.9
26416.9 26554.9
26554.9 26692.9
26692.9 26830.9
26830.9 26968.9
26968.9 27106.9
27106.9 27244.9
27244.9 27382.9
27382.9 27520.9
27520.9 27658.9
27658.9 27796.9
27796.9 27934.9
27934.9 28072.9
28072.9 28210.9
28210.9 28348.9
28348.9 28486.9
28486.9 28624.9
28624.9 28762.9
28762.9 28900.9
28900.9 29038.9
29038.9 29176.9
29176.9 29314.9
29314.9 29452.9
29452.9 29590.9
29590.9 29728.9
29728.9 29866.9
29866.9 30004.9
30004.9 30142.9
30142.9 30280.9
30280.9 30418.9
30418.9 30556.9
30556.9 30694.9
30694.9 30832.9
30832.9 30970.9
30970.9 31108.9
31108.9 31246.9
31246.9 31384.9
31384.9 31522.9
31522.9 31660.9
31660.9 31798.9
31798.9 31936.9
31936.9 32074.9
32074.9 32212.9
32212.9 32350.9
32350.9 32488.9
32488.9 32626.9
32626.9 32764.9
32764.9 32902.9
32902.9 33040.9
33040.9 33178.9
33178.9 33316.9
33316.9 33454.9
33454.9 33592.9
33592.9 33730.9
33730.9 33868.9
33868.9 34006.9
34006.9 34144.9
34144.9 34282.9
34282.9 34420.9
34420.9 34558.9
34558.9 34696.9
34696.9 34834.9
34834.9 34972.9
34972.9 35110.9
35110.9 35248.9
35248.9 35386.9
35386.9 35524.9
35524.9 35662.9
35662.9 35800.9
35800.9 35938.9
35938.9 36076.9
36076.9 36214.9
36214.9 36352.9
36352.9 36490.9
36490.9 36628.9
36628.9 36766.9
36766.9 36904.9
36904.9 37042.9
37042.9 37180.9
37180.9 37318.9
37318.9 37456.9
37456.9 37594.9
37594.9 37732.9
37732.9 37870.9
37870.9 38008.9
38008.9 38146.9
38146.9 38284.9
38284.9 38422.9
38422.9 38560.9
38560.9 38698.9
38698.9 38836.9
38836.9 38974.9
38974.9 39112.9
39112.9 39250.9
39250.9 39388.9
39388.9 39526.9
39526.9 39664.9
39664.9 39802.9
39802.9 39940.9
39940.9 40078.9
40078.9 40216.9
40216.9 40354.9
40354.9 40492.9
40492.9 40630.9
40630.9 40768.9
40768.9 40906.9
40906.9 41044.9
41044.9 41182.9
41182.9 41320.9
41320.9 41458.9
41458.9 41596.9
41596.9 41734.9
41734.9 41872.9
41872.9 42010.9
42010.9 42148.9
42148.9 42286.9
42286.9 42424.9
42424.9 42562.9
42562.9 42700.9
42700.9 42838.9
42838.9 42976.9
42976.9 43114.9
43114.9 43252.9
43252.9 43390.9
43390.9 43528.9
43528.9 43666.9
43666.9 43804.9
43804.9 43942.9
43942.9 44080.9
44080.9 44218.9
44218.9 44356.9
44356.9 44494.9
44494.9 44632.9
44632.9 44770.9
44770.9 44908.9
44908.9 45046.9
45046.9 45184.9
45184.9 45322.9
45322.9 45460.9
45460.9 45598.9
45598.9 45736.9
45736.9 45874.9
45874.9 46012.9
46012.9 46150.9
46150.9 46288.9
46288.9 46426.9
46426.9 46564.9
46564.9 46702.9
46702.9 46840.9
46840.9 46978.9
46978.9 47116.9
47116.9 47254.9
47254.9 47392.9
47392.9 47530.9
47530.9 47668.9
47668.9 47806.9
47806.9 47944.9
47944.9 48082.9
48082.9 48220.9
48220.9 48358.9
48358.9 48496.9
48496.9 48634.9
48634.9 48772.9
48772.9 48910.9
48910.9 49048.9
49048.9 49186.9
49186.9 49324.9
49324.9 49462.9
49462.9 49600.9
49600.9 49738.9
49738.9 49876.9
49876.9 50014.9
50014.9 50152.9
50152.9 50290.9
50290.9 50428.9
50428.9 50566.9
50566.9 50704.9
50704.9 50842.9
50842.9 50980.9
50980.9 51118.9
51118.9 51256.9
51256.9 51394.9
51394.9 51532.9
51532.9 51670.9
51670.9 51808.9
51808.9 51946.9
51946.9 52084.9
52084.9 52222.9
52222.9 52360.9
52360.9 52498.9
52498.9 52636.9
52636.9 52774.9
52774.9 52912.9
52912.9 53050.9
53050.9 53188.9
53188.9 53326.9
53326.9 53464.9
53464.9 53602.9
53602.9 53740.9
53740.9 53878.9
53878.9 54016.9
54016.9 54154.9
54154.9 54292.9
54292.9 54430.9
54430.9 54568.9
54568.9 54706.9
54706.9 54844.9
54844.9 54982.9
54982.9 55120.9
55120.9 55258.9
55258.9 55396.9
55396.9 55534.9
55534.9 55672.9
55672.9 55810.9
55810.9 55948.9
55948.9 56086.9
56086.9 56224.9
56224.9 56362.9
56362.9 56500.9
56500.9 56638.9
56638.9 56776.9
56776.9 56914.9
56914.9 57052.9
57052.9 57190.9
57190.9 57328.9
57328.9 57466.9
57466.9 57604.9
57604.9 57742.9
57742.9 57880.9
57880.9 58018.9
58018.9 58156.9
58156.9 58294.9
58294.9 58432.9
58432.9 58570.9
58570.9 58708.9
58708.9 58846.9
58846.9 58984.9
58984.9 59122.9
59122.9 59260.9
59260.9 59398.9
59398.9 59536.9
59536.9 59674.9
59674.9 59812.9
59812.9 59950.9
59950.9 60088.9
60088.9 60226.9
60226.9 60364.9
60364.9 60502.9
60502.9 60640.9
60640.9 60778.9
60778.9 60916.9
60916.9 61054.9
61054.9 61192.9
61192.9 61330.9
61330.9 61468.9
61468.9 61606.9
61606.9 61744.9
61744.9 61882.9
61882.9 62020.9
62020.9 62158.9
62158.9 62296.9
62296.9 62434.9
62434.9 62572.9
62572.9 62710.9
62710.9 62848.9
62848.9 62986.9
62986.9 63124.9
63124.9 63262.9
63262.9 63400.9
63400.9 63538.9
63538.9 63676.9
63676.9 63814.9
63814.9 63952.9
63952.9 64090.9
64090.9 64228.9
64228.9 64366.9
64366.9 64504.9
64504.9 64642.9
64642.9 64780.9
64780.9 64918.9
64918.9 65056.9
65056.9 65194.9
65194.9 65332.9
65332.9 65470.9
65470.9 65608.9
65608.9 65746.9
65746.9 65884.9
65884.9 66022.9
66022.9 66160.9
66160.9 66298.9
66298.9 66436.9
66436.9 66574.9
66574.9 66712.9
66712.9 66850.9
66850.9 66988.9
66988.9 67126.9
67126.9 67264.9
67264.9 67402.9
67402.9 67540.9
67540.9 67678.9
67678.9 67816.9
67816.9 67954.9
67954.9 68092.9
68092.9 68230.9
68230.9 68368.9
68368.9 68506.9
68506.9 68644.9
68644.9 68782.9
68782.9 68920.9
68920.9 69058.9
69058.9 69196.9
69196.9 69334.9
69334.9 69472.9
69472.9 69610.9
69610.9 69748.9
69748.9 69886.9
69886.9 70024.9
70024.9 70162.9
70162.9 70300.9
70300.9 70438.9
70438.9 70576.9
70576.9 70714.9
70714.9 70852.9
70852.9 70990.9
70990.9 71128.9
71128.9 71266.9
71266.9 71404.9
71404.9 71542.9
71542.9 71680.9
71680.9 71818.9
71818.9 71956.9
71956.9 72094.9
72094.9 72232.9
72232.9 72370.9
72370.9 72508.9
72508.9 72646.9
72646.9 72784.9
72784.9 72922.9
72922.9 73060.9
73060.9 73198.9
73198.9 73336.9
73336.9 73474.9
73474.9 73612.9
73612.9 73750.9
73750.9 73888.9
73888.9 74026.9
74026.9 74164.9
74164.9 74302.9
74302.9 74440.9
74440.9 74578.9
74578.9 74716.9
74716.9 74854.9
74854.9 74992.9
74992.9 75130.9
75130.9 75268.9
75268.9 75406.9
75406.9 75544.9
75544.9 75682.9
75682.9 75820.9
75820.9 75958.9
75958.9 76096.9
76096.9 76234.9
76234.9 76372.9
76372.9 76510.9
76510.9 76648.9
76648.9 76786.9
76786.9 76924.9
76924.9 77062.9
77062.9 77200.9
77200.9 77338.9
77338.9 77476.9
77476.9 77614.9
77614.9 77752.9
77752.9 77890.9
77890.9 78028.9
78028.9 78166.9
78166.9 78304.9
78304.9 78442.9
78442.9 78580.9
78580.9 78718.9
78718.9 78856.9
78856.9 78994.9
78994.9 79132.9
79132.9 79270.9
79270.9 79408.9
79408.9 79546.9
79546.9 79684.9
79684.9 79822.9
79822.9 79960.9
79960.9 80098.9
80098.9 80236.9
80236.9 80374.9
80374.9 80512.9
80512.9 80650.9
80650.9 80788.9
80788.9 80926.9
80926.9 81064.9
81064.9 81202.9
81202.9 81340.9
81340.9 81478.9
81478.9 81616.9
81616.9 81754.9
81754.9 81892.9
81892.9 82030.9
82030.9 82168.9
82168.9 82306.9
82306.9 82444.9
82444.9 82582.9
82582.9 82720.9
82720.9 82858.9
82858.9 82996.9
82996.9 83134.9
83134.9 83272.9
83272.9 83410.9
83410.9 83548.9
83548.9 83686.9
83686.9 83824.9
83824.9 83962.9
83962.9 84100.9
84100.9 84238.9
84238.9 84376.9
84376.9 84514.9
84514.9 84652.9
84652.9 84790.9
84790.9 84928.9
84928.9 85066.9
85066.9 85204.9
85204.9 85342.9
85342.9 85480.9
85480.9 85618.9
85618.9 85756.9
85756.9 85894.9
85894.9 86032.9
86032.9 86170.9
86170.9 86308.9
86308.9 86446.9
86446.9 86584.9
86

ment énergique , qu'elle pénétra jusqu'au fond du cœur des Spectateurs , & y ramena le repentir & la pitié. Tel est , mon ami , la nature du cœur humain : au spectacle le plus terrible , à la plus affligeante catastrophe que les discordes civiles puissent produire , succéda la scène la plus édifiante , de laquelle un honnête-homme pût désirer d'être le témoin. O Vertu ! tu n'es donc pas une chimère ? tu existes , sublime présent du Ciel ! tu reposes secrètement au fond du cœur de tous les hommes , toujours prête à réparer les effets du vice & à honorer le genre-humain , quand tu n'es pas terrassée par la force des passions !

Le lendemain , J. Wilson fut conduit , dans un charriot , à G * * * , où quelque tems après , il fut juridiquement absous. Il retourna chez lui , où , depuis , il a vécu en paix : ses voisins , devenus plus calmes , se sont sincèrement repentis de l'outrage qu'ils lui avoient faite , & n'ont rien oublié pour le convaincre de la vérité de leurs regrets , en lui donnant sans cesse des preuves de leur amitié & de leur estime. Mais l'injustice qu'il a soufferte , peut-elle jamais être réparée ? Il vit , & est devenu un monument animé de ce que produit quelquefois la fureur des guerres civiles.... Hélas ! combien de scènes aussi touchantes ne pourrois - je pas décrire

parmi
fatigué

Com

I

D E

QUEL

l'Armée
arrivée
humain
de Made
de l'Arn
époufer
jeunesse
parure
tout con
pante , &
elle fut c

(1) Situé

(2) Le
Capitaine d
le Colonel

parmi les deux partis , si je ne craignois de fatiguer votre ame !

Adieu , ST. JOHN.

Comté de Carlisle , Pensilvanie. 10 Septembre 1778.

L A F E M M E

D E S F R O N T I È R E S .

QUELLE destruction terrible n'a pas causé l'Armée du Général Burgoyne , depuis son arrivée à Tycondéroge (1) , quoiqu'il fût si humain ! avez-vous entendu parler du meurtre de Mademoiselle *Macrea* ; (2) le jour du passage de l'Armée Angloise étoit le jour où elle devoit épouser un Officier Anglois ; jour fatal. — Sa jeunesse , sa beauté , sa douce modestie , sa parure simple , mais élégante & naturelle , tout contribuoit à la rendre singulièrement frappante , & digne de respect & d'admiration ; elle elle fut cependant sacrifiée , non à une jalousie

(1) Situé sur la partie Orientale du lac Champlain.

(2) Le Frère de cette Demoiselle est actuellement Capitaine dans le Régiment de la Reine , comandé par le Colonel *Simcoe*.

brutale, mais à'une émulation féroce de courage & de fierté. — Deux Sauvages, qui étoient entrés dans sa maison ensemble, se disputèrent long-temps lequel des deux feroit présent d'une si belle captive au Général Burgoyne ; tous deux étoient également forts, également déterminés à la regarder comme leur prise ; le combat ne cessa qu'au moment où l'un d'eux conçut l'idée barbare de détruire l'objet qui l'avoit occasionné : mon foible pinceau ne peut qu'esquiver un évènement si épouvantable. — Hélas ! que diriez-vous, si vous pouviez voir, comme moi, les dégats, les incendies, les pertes que cette armée a occasionnées jusqu'à sa capitulation de Saratoga ? vous frémiriez, j'en suis sûr. —

Je rencontrai accidentellement l'autre jour une ancienne connoissance : — Depuis le commencement de cette guerre, il a été un des conflagrateurs les plus acharnés, & un des principaux acteurs de ces scènes sanglantes qui, pendant trois ans, ont désolé nos frontières : scènes qui rarement sont accompagnées de danger pour les agresseurs, car tout se fait ou dans la nuit, ou par surprise. — » J'ai peur, » me dit-il, que je ne puisse mourir en paix, » quand le moment en sera venu : — Je ne puis » plus être seul, sans que mille images effrayan-

tes

» tes ne
 » que j'é
 » ne ressi
 » j'avois
 » inutiles
 » volonta
 » je porte
 » de chag
 » mon cœ
 » palpite c
 » — je jou
 » Une h
 » fente, m
 » ce lit où,
 » sommeil.
 » J'enten
 » nombre d
 » des seins
 » J'entends à
 » les impréc
 » missimens
 » vu réduire
 » vous retra
 » qui m'agit
 » Ah ! cert
 » qu'elle vou
 » prisonnière
 » terre, nue
 Tome I.

» tes ne se présentent à mon imagination : lorsqu'
 » que j'étois employé dans ces expéditions, je
 » ne ressentois pas plus de remords, que si
 » j'avois été occupé à détruire autant d'arbres
 » inutiles : — Je suis accablé de réflexions in-
 » volontaires, qui m'affligent & m'oppressent ;
 » je porte avec moi un poids de mélancolie &
 » de chagrin, qui augmente tous les jours ;
 » mon cœur, *ah ! mon cœur*, quelquefois il
 » palpite comme si c'étoit pour la dernière fois :
 » — je jouis cependant d'une bonne santé.

» Une horreur secrète, mais toujours pré-
 » sente, m'accompagne jusques dans mon lit ;
 » ce lit où, auparavant, je jouissois d'un si doux
 » sommeil.

» J'entends journellement la voix du grand
 » nombre d'enfans que j'ai vu périr en tétant
 » des seins que le désespoir avoit desséchés :
 » J'entends à chaque moment les malédictions,
 » les imprécations des pères défolés, les gé-
 » missemens & les sanglots des mères que j'ai
 » vu réduites à des extrémités que je n'ose
 » vous retracer. — Voilà les principales idées
 » qui m'agitent & me soulèvent le cœur.

» Ah ! cette fille infortunée que je — parce
 » qu'elle voulut s'échapper après avoir été faite
 » prisonnière : je la vois encore étendue sur la
 » terre, nue & sanglante, telle que je l'aban-

» donnai aux oiseaux de proie : je n'ai pratiqué,
 » dans le cours de cette guerre, qu'une seule
 » action généreuse ; j'y fus forcé par je ne fais
 » quel motif ; cette action me procure le seul
 » *baume* que je puisse appliquer aux plaies de
 » mon cœur.

» Dans l'expédition de * * *, notre parti étoit
 » composé de vingt-trois personnes, cinq blancs
 » & dix-huit Sauvages de la plus mauvaise es-
 » pèce ; nous arrivâmes vers les derniers bois
 » de cet établissement, au soleil couchant : nous
 » n'aperçumes personne dans les champs ;
 » de-là nous conclûmes que les habitans ayant
 » fini leurs ouvrages, étoient retirés dans leurs
 » maisons ; nous en contâmes huit : après nous
 » être divisés en autant de compagnies, il fut
 » résolu de nous cacher dans les bois jusqu'à la
 » nuit noire, & que nous entrerions dans ces
 » habitations tous à la fois. — Dieu me garde
 » de vous répéter ici les différens détails de
 » cette boucherie, où il y a eu tant de sang
 » innocent répandu. — J'entrai précipitamment
 » dans celle qui m'avoit été assignée. — Le pre-
 » mier objet que j'aperçus, fut une femme
 » décemment habillée, d'un aspect doux & tran-
 » quille ; elle donnoit le sein à deux enfans,
 » berçant en même-tems un troisième : à peine
 » fus-je entré, qu'elle se leva & s'avança vers

» moi. —
 » elle ? —
 » afin qu'i
 » faim qua
 » vous ave
 » mon mar
 » fatiguée c
 » paroles ,
 » dimient le
 » pressant e
 » gauche , &
 » le presenta
 » casse-tête ,
 » qu'une im
 » m'arrêta : —
 » tuerai - je ,
 » mari étant
 » souffrir ; pui
 » der : — Frap
 » vous pronon
 » feront bientô
 » détruire mon
 » sère. — Je le
 » bouchers ; —
 » les cris de ma
 » la maison vois
 » pourquoi nous
 » pleura amèrem

» moi. — Je connois votre intention , me dit-
 » elle ? — commencez par ces petits innocens ,
 » afin qu'ils ne soient point exposés à mourir de
 » faim quand je ne serai plus ; tuez-moi comme
 » vous avez tué mon pauvre vieillard de père &
 » mon mari , au mois d'Avril passé : — je suis
 » fatiguée de la vie. — En disant ces dernières
 » paroles , avec sa main droite elle ôta har-
 » diment le mouchoir qui couvroit son sein ,
 » pressant en même-tems ses deux enfans de sa
 » gauche , & avec un noble courage , elle me
 » le présenta nud & palpitant. J'étois armé d'un
 » casse-tête , & au moment de le plonger , lors-
 » qu'une impulsion soudaine & involontaire
 » m'arrêta : — brave femme , pourquoi vous
 » tuerai-je , lui dis-je ? votre père & votre
 » mari étant déjà morts , vous avez dû assez
 » souffrir ; puisse , au contraire , Dieu vous ai-
 » der : — Frappez , me dit-elle ; comment osez-
 » vous prononcer son nom ? Vos compagnons
 » seront bientôt ici , & ce délai ne servira qu'à
 » détruire mon courage & à prolonger ma mi-
 » sère. — Je les entends , les barbares , — les
 » bouchers ; — je les entends ; — je reconnois
 » les cris de ma pauvre cousine *Susanne* , dans
 » la maison voisine : Ah ! Dieu père universel ,
 » pourquoi nous as tu ainsi abandonnés ? — Elle
 » pleura amèrement : son aspect , ses larmes &

» son courage me désarmèrent entièrement :
 » j'étois arrêté comme une statue , ma main
 » encore levée , & mes yeux fixés sur elle ;
 » — dans ce moment , mon cœur se gonfla ; je
 » pleurai aussi ; je n'avois pas versé de larmes
 » depuis plusieurs années. Non , brave & chère
 » femme , lui dis - je , je ne veux point vous
 » tuer , je ne veux pas même toucher un des
 » cheveux de votre tête. — Ces trois enfans
 » vous appartiennent-ils ? — La Nature m'en a
 » donné deux , me répondit-elle ; la mère du
 » troisième fut tuée au mois d'Avril passé , en
 » défendant son mari qui étoit malade : — les
 » cris aigus de ce pauvre enfant , abandonné
 » dans son berceau , entre les cadavres de son
 » père & de sa mère , dont le sang étoit répandu
 » sur le plancher , me forcèrent d'aller à son
 » secours , aussi-tôt que les voisins (qui s'é-
 » toient cachés dans les bois) les eurent en-
 » terrés , & je l'ai allaité depuis. — Et vous
 » l'avez allaité depuis ! — vivez , femme géné-
 » reuse , vivez ; puisse le présent que je vous
 » fais de la vie , devenir aujourd'hui la ré-
 » compense de votre humanité , en donnant
 » une partie du lait de votre sein à ce pauvre
 » orphelin !

» Le reste du parti me joignit bientôt , chargé
 » du butin ensanglanté qu'il avoit fait ; ce

» fut qu'a
 » obtenir
 » mari av
 » rébelles
 » situation
 » rible ; s
 » de convu
 » de cette
 » plancher
 » m'aïda e
 » mes comp
 » de compa
 » & nous e
 » fez-les , &
 » Dieu & d
 » levant les
 » où réside
 » incompréh
 » son papier.
 C'est ainsi
 Dites - moi ,
 est-ce là le
 Nous sommes
 bition ; à sa
 femmes & de
 répandre , p
 cendres de n

» fut qu'après les plus grands efforts , que je pus
 » obtenir la vie de cette pauvre femme. — Son
 » mari avoit été rebelle , & les femmes des
 » rebelles ne méritoient pas de vivre. — Sa
 » situation pendant ce débat barbare , étoit ter-
 » rible ; son courage l'abandonna , elle fut saisie
 » de convulsions violentes ; le spectacle touchant
 » de cette femme tombée , s'agitant sur le
 » plancher , joint aux cris de ses trois enfans ,
 » m'aida enfin à faire naître , dans le cœur de
 » mes compagnons, quelques idées d'humanité &
 » de compassion. — Nos ordres étoient positifs,
 » & nous enjoignoient de tout détruire. — Li-
 » vez-les , & voyez si je puis être justifié devant
 » Dieu & devant le monde. — Je les lus , &
 » levant les yeux vers le Ciel , vers ce Ciel ,
 » où réside la justice & la miséricorde la plus
 » incompréhensible aux hommes , je lui rendis
 » son papier. » Ainsi finit notre conversation.

C'est ainsi que la Grande Bretagne nous traite.
 Dites-moi , (quoique vous soyez Anglois ,)
 est-ce là le chemin qui mène à la conquête ?
 Nous sommes des victimes dévouées à son am-
 bition , à sa vengeance : — c'est le sang de nos
 femmes & de nos enfans , qu'ils ont ordonné de
 répandre , pour être ensuite mêlé avec les
 cendres de nos maisons. (Un Mohawck (1) a

(1) Joseph Brandt.

pour cet effet passé la mer , a été bien accueilli du Roi. en a reçu une Commission de Capitaine) &c. Nos ennemis souvent enferment les malheureuses victimes qu'ils surprennent , dans leurs habitations , & contempnent avec une joie féroce & diabolique , l'incendie qu'ils ont allumée , au milieu de laquelle tout périt. — Ainsi dans moins de dix-huit minutes j'ai vu disparaître quatorze personnes qui furent brûlées dans une des plus grandes habitations du voisinage de * * * ; j'ai moi-même aidé à chercher les os de plusieurs habitans , parmi les décombres de leurs maisons , afin de les couvrir de terre. — Triste & mélancolique cérémonie !

C'est en conséquence de ces cruautés inouïes , que j'ai perdu un des meilleurs amis que j'ai jamais eu ; (1) il possédoit une ample fortune , il étoit lettré , industriel , humain & hospitalier ; il reçut une balle à travers le corps , en revenant à cheval de visiter un voisin : à peine fut-il tombé , que ces barbares lui enlevèrent la chevelure , lui fendirent la tête , après lui avoir ouvert le ventre , & le laissèrent dans cette situation , où peu de tems après il devint un spectacle horrible à sa femme , qui le cherchoit. — Epouse infortunée , les larmes abon-

(1) Mr. R. T.

dantes qu
minuer l'a
son , ni la
effet sur
borne ; el
justice , en
avec les co
doux que
cruelle : —
conque veu
répondit-el
peindre cet
les plus noi
mort , don
trait bienfa
sions profon
son mari.

Hélas ! ni
de conséque
tagues , ni r
le moindre
pénètrent p
rière eux les
mens florissa
détruire. —
eût pu préva
nécessaire ,
justes ,) on e

dantes que j'ai versées avec elle , n'ont pu diminuer l'amertume des siennes : — ni la raison , ni la religion n'ont eu depuis le moindre effet sur son esprit ; son désespoir est sans borne ; elle accuse le Ciel d'abandon & d'injustice , en permettant que les innocens tombent avec les coupables. — En vain j'ai essayé d'adoucir quelques-uns des traits d'une scène si cruelle : — elle ne veut rien entendre ; *quiconque veut me consoler , est mon ennemi* , me répondit-elle. Elle se plaît , au contraire , à peindre cette funeste tragédie avec les couleurs les plus noires , & la plus sombre énergie : la mort , dont elle implore à chaque moment le trait bienfaisant , peut seule effacer les impressions profondes qu'ont produit le meurtre de son mari.

Hélas ! ni notre foiblesse , ni notre manque de conséquence , ni nos lacs , ni nos montagnes , ni nos rivières ne nous ont procuré le moindre abri. — Nos nouveaux ennemis pénètrent par-tout ; à peine laissent-ils derrière eux les plus petites traces des établissemens florissans qu'on leur a fait promettre de détruire. — Si quelque degré de modération eût pu prévaloir , (modération si utile & si nécessaire , même dans les guerres les plus justes ,) on eût épargné un nombre prodigieux

de familles innocentes , dont le sang a cimenté , d'une façon plus forte encore , la haine implacable de l'Amérique envers l'Angleterre. — Si la clémence étoit bannie du centre de la guerre , le Philantrope l'auroit retrouvée avec plaisir , vers les extrêmités ; quelque partie de ce grand continent auroit été sauvée du naufrage général : — on auroit observé avec admiration la bénignité de la main qui prétendoit châtier ; & comme preuve de son humanité , des milliers de familles auroient resté en paix dans leurs habitations.

Si je me suis tant étendu sur les détails de ces calamités inférieures , si j'ai négligé de vous entretenir de celles qui ont dévasté nos plus riches établissemens , qui ont réduit nos villes en cendres , c'est que les possesseurs de Plantations long-tems cultivées ont des amis , des parens , des ressources qui , en quelque façon , adouciſſent leurs malheurs ; au contraire , ceux dont je viens de vous entretenir , ceux qui tracent les derniers sillons de nos provinces , qui cultivent l'extrêmité de nos districts les plus éloignés , quand ils sont une fois ruinés , ils le sont pour toujours : — ils doivent , par conséquent devenir , aux yeux de l'humanité , des objets beaucoup plus dignes de compassion & de pitié.

Adieu. ST. JOHN.

LA F

L'AUD A

vues & de
persévérant
de cette g
qui caractè
Guerriers ;
sies avec di
la nation.
peint que c
est témoin ;
moins atroc
en répandan
leur & les t

Le Colone
prisons de M
même ; le h
appartement
descendu d'u
péennes qui
il habitoit le

(1) Ile-Long

A la Prison de New-York, 4 Août 1780.

LA FILLE GÉNÉREUSE.

L'AUDACE de l'entreprise, la sagesse des vues & des combinaisons, le courage & la persévérance dans la conduite & l'exécution de cette grande rénovation; voilà les traits qui caractérisent nos Législateurs & nos braves Guerriers; les anecdotes particulières, choisies avec discernement, vous feront connoître la nation. — Fidèle à ma promesse, je n'ai peint que ce que j'ai vu, & même le Ciel m'en est témoin; je n'ai choisi que les scènes les moins atroces, celles du moins où la vertu, en répandant sa douce lumière, diminue l'horreur & les ténèbres du crime.

Le Colonel Josiah Smith fut enfermé dans les prisons de New-York, lorsque j'y étois moi-même; le hasard nous fit habiter le même appartement; c'étoit un Colon fort riche; descendu d'une des premières familles Européennes qui abordèrent sur l'Isle de Nassau; (1) il habitoit le district de Southampton, dans

(1) Isle-Longue.

le Comté de Suffolk, la partie la plus orientale de cette Isle. Quoique âgé de soixante-sept ans, il étoit cependant encore frais & vigoureux : le lendemain de son arrivée, nous le priâmes, suivant notre usage, de nous raconter son histoire.

« Pendant plusieurs années, nous dit-il, j'ai été
 » Magistrat & Colonel de la Milice de notre
 » canton ; je pris les armes au commencement
 » de cette guerre, & conduisis l'élite du Régi-
 » ment à l'armée Américaine, peu de tems
 » avant qu'elle s'opposât au débarquement & aux
 » progrès des troupes Angloises, sous le Général
 » Howe. — Vous connoissez le sort de la fatale
 » journée du où la discipline des Mercénaires
 » l'emporta sur le zèle, le courage & le patrio-
 » tisme. — O Ciel ! faut-il qu'un Européen, à six
 » sols par jour, puisse vaincre & détruire impu-
 » nément des Citoyens combattant généreuse-
 » ment pour leur patrie ? Quelques jours après,
 » le Général Anglois publia une proclamation,
 » qui invitoit tous les habitans de notre Isle à
 » mettre bas les armes, & à signer une con-
 » vention qui leur assuroit la protection de l'ar-
 » mée Angloise, & la tranquillité : ma femme,
 » mes deux filles, mon âge, tout m'obligea à
 » me soumettre à cette dure extrémité. — Ah ! si
 » j'avois eu dix ans de moins, j'aurois fait

» comme
 » biens &
 » de Con
 » voient p
 » Le me
 » vint cha
 » son pour
 » d'une bay
 » que les t
 » détroit (1
 » Un jour é
 — « J'adm
 » habitatio
 » mener ic
 » poisson,
 » terres, to
 » rendre ric
 » Cinq, lui
 » avec moi.
 » incursions
 » ce qu'on m
 » pour venir
 » le voyez,
 » fant ma sit
 » venir enlev
 » les Améric

(1) New-Eng

» comme tant d'autres qui abandonnèrent leurs
 » biens & leurs maisons pour passer dans l'Etat
 » de Connecticut , & se joindre à ceux qui n'a-
 » voient pas encore subi le joug.

» Le mois d'Avril passé , le Général Cl—on
 » vint chasser dans nos cantons, il choisit ma mai-
 » son pour sa demeure ; elle est située au fond
 » d'une baie , dont la pêche m'appartient , ainsi
 » que les terres voisines : je ne suis défendu du
 » détroit (1) que par une péninsule assez étendue.
 » Un jour étant à ma porte , avec ce Général : »
 — « J'admire , me dit-il , la situation de votre
 » habitation , & de vos champs : vous devez
 » mener ici une vie heureuse ; le gibier , le
 » poisson , la navigation , la fertilité de vos
 » terres , tout , ce me semble , concourt à vous
 » rendre riche. Combien d'enfans avez-vous ?
 » Cinq , lui dis-je ; mais je n'ai que deux filles
 » avec moi. N'êtes-vous point exposé aux
 » incursions des gens de Connecticut , qui , à
 » ce qu'on m'a dit , traversent souvent le *Sound*
 » pour venir piller ? — Je suis , comme vous
 » le voyez , entre deux feux ; plusieurs connois-
 » sant ma situation , m'appellent Whig , pour
 » venir enlever mes bestiaux ; d'un autre côté ,
 » les Américains de Connecticut appellent Torys

(1) New-England-Sound,

» tous ceux qui se sont soumis à votre domina-
 » tion, & viennent souvent exiger de grandes
 » contributions : telle est ma situation ; malgré
 » les richesses dont je jouissois avant la guerre,
 » à peine pourrois-je vivre sans le poisson que
 » nous prenons tous les jours. Votre état est
 » vraiment malheureux, continua-t-il : si jamais
 » il vous arrive quelque chose, je vous rendrai
 » service. » — Peu de tems après, son Excel-
 lence me quitta.

Le 20 du mois suivant, vers les six heures
 du matin, étant dans ma grange, occupé à
 nettoyer du lin avec mes Nègres, j'aperçus
 de loin sept personnes mal vêtues, & , en appa-
 rence, très-affligées ; — elles cheminoient vers
 moi. — « Qui êtes-vous, mes amis, leur de-
 » mandai-je ? d'où venez-vous, & où allez-
 » vous ? — Nous venons de Connécticut, où
 » nous désirons bien retourner : nous nous
 » embarquâmes, il y a trois jours, à Guilford,
 » à dessein de prendre*** prisonnier, à qui le Gou-
 » verneur Tryon a donné la plantation que j'ai
 » abandonnée. — Informé de notre approche, il
 » s'est défendu à travers les fenêtres de la mai-
 » son ; trois de nos compagnons ont été tués,
 » & quatre sont blessés : ils sont actuellement
 » sous la garde de deux de nos compagnons ;
 » sachant que vous êtes dans le fond du cœur

» bon A
 » sous la
 » venus
 » mande
 » plaies
 » préten
 » nions
 » plus,
 » dépréd
 » faire ;
 » ter ma
 les circo
 » faire, r
 » ner de
 » par for
 » armées
 » deux to
 » de ne j
 » mal qu
 » de satisf
 » les Angl
 » aussi spé
 — Je leu
 de ma fen
 reconnoiss
 Le lend
 au même d
 cheminant

» bon Américain , malgré le sort qui vous met
 » sous la domination Angloise , nous sommes
 » venus implorer votre assistance & vous de-
 » mander un peu de linge pour panser leurs
 » plaies , & quelques provisions. — Comment
 » prétendez-vous savoir quelles sont mes opi-
 » nions politiques ? Je suis vieux , je n'en ai
 » plus , ma situation d'ailleurs m'expose aux
 » déprédations des deux partis , je ne fais que
 » faire ; restez ici un moment. » Je fus consul-
 » ter ma femme , à laquelle je racontai toutes
 » les circonstances de cette affaire. « Que peux-tu
 » faire , mon ami , me dit-elle ? Il faut leur don-
 » ner de bonne grâce , ce qu'ils peuvent exiger
 » par force ; ne sont-ils pas sept personnes
 » armées ? crois-moi , prends ce jambon & ces
 » deux tourtes , & pries-les , au nom de Dieu ,
 » de ne jamais revenir : peuvent-ils ignorer le
 » mal qu'ils font à leur patrie , sous prétexte
 » de satisfaire leur vengeance particulière ? —
 » les Anglois se réjouissent d'avoir un prétexte
 » aussi spécieux pour exercer leurs brigandages.
 — Je leur délivrai les provisions & les avis
 de ma femme , & ils s'en furent pénétrés de
 reconnoissance.

Le lendemain , à la même heure , étant occupé
 au même ouvrage , j'aperçus cinq personnes ,
 cheminant du même côté ; ils avoient l'uniforme

des Réfugiés de la péninsule de Loyd : (1) —
 cet habit , de mauvais augure , m'effraya beau-
 coup. Quelle nouvelle y a-t-il encore , dis-je à
 mes Nègres ? ces gens sont comme les *Turkey-*
Buzards , (2) ils ne paroissent qu'où il y a du
 carnage & de la proie : — « Nous reconnoissez-
 » vous , dit l'un d'eux ? — Oui , lui dis-je ,
 » vous êtes les mêmes personnes auxquelles
 » je donnai hier à cette heure de la viande &
 » du pain. — De la viande & du pain , répéta-
 » t-il ? — Tu nous aurois donné de ton fang ,
 » si nous t'en avions demandé , infigne rebelle :
 » non content d'être traître au meilleur des
 » Rois , tu trahis également la parole que tu
 » as donnée , en signant la proclamation , de
 » ne point assister les ennemis , & tu nous
 » assistas hier , nous prenant pour des gens de
 » Connecticut. Vieux fourbe , vieux scélérat ,
 » tu croyois donc ta ruse & ton hypocrisie à
 » l'abri de toute découverte : viens expier
 » dans les prisons de New-York , le crime que
 » tu cachois avec tant de soin : ordonne à tes
 » Nègres de mettre tes chevaux au chariot ,
 » pour t'y conduire sous bonne escorte. — Si
 » la cause du meilleur des Rois est la meilleure

(1) Grande Peninsule de l'Île-Longue.

(2) Oiseaux de proie.

» des cau
 » soutene
 » Je conn
 » ne croy
 » & les r
 » triomph
 » gémis er
 » — Tou
 » rebelles
 » d'ailleurs
 » — Je n'
 » pendant
 » partisans
 » blimité c
 » nité de d
 » convertir
 » ritable. —
 » ne faut-il
 » au mal ? —
 » les Roya
 » mens. » —
 ma maison ,
 à emballer
 » leur. Ils b
 ayant point
 des papiers
 « Pour l'am
 » si vous ête

» des causes , leur répondis-je , pourquoi la
» soutenez-vous par la fraude & le mensonge ?
» Je connois le motif qui vous fait agir ; mais
» ne croyez pas que la timidité de la vieillesse
» & les regrets sexagénaires augmentent votre
» triomphe : il y a plus de quatre ans que je
» gémis en attendant des jours plus heureux.
» — Tout nous est permis pour découvrir les
» rebelles cachés , me dirent-ils ? nous sommes
» d'ailleurs autorisés par des ordres supérieurs.
» — Je n'en doute point , Messieurs ; il est ce-
» pendant malheureux qu'il soit réservé aux
» partisans du Roi George , de pousser la su-
» blimité du mal , au point de forcer l'humani-
» té de devenir son propre ennemi , & de
» convertir en crime une action purement cha-
» ritable. — Que nous dis-tu , vieux puritain ,
» ne faut-il pas que le remède soit proportionné
» au mal ? — Laissez-moi au moins , Messieurs
» les Royalistes , prendre quelques vête-
» mens. » — A peine furent-ils entrés dans
ma maison , qu'ils commencèrent à piller , &
à emballer tout ce qu'ils trouvèrent de meil-
leur. Ils brisèrent un grand bureau , mais n'y
ayant point trouvé d'or , ils s'en vengèrent sur
des papiers qu'ils déchirèrent en pièces
« Pour l'amour de Dieu , leur dit ma femme ,
» si vous êtes déterminés à détruire ce qui nous

» appartient, respectez au moins ces cahiers ;
 » ils sont relatifs aux biens de plusieurs enfans
 » que la bayonnette de vos amis ont rendu
 » orphelins ; ne sont ils pas assez malheureux ?
 » Pas autant qu'ils méritent de l'être, dirent-ils,
 » c'est une pépinière de Républicains , que la
 » Grande-Bretagne fera bien d'extirper. » Ils
 » ouvrirent enfin un coffre où ils trouvèrent
 » trois cens quatre-vingt-trois piaftres.— Voilà
 » ce que vous cherchez, Messieurs, leur dis-je ?
 » je suis fâché de ne pas en avoir davantage. »
 Dans ces entrefaites , ma fille Julie entra dans
 sa chambre pour y prendre trente guinées,
 qu'elle y avoit cachées, & qu'elle vouloit me
 donner ; un de ces coquins , qui l'avoit suivie
 des yeux, faifit son bras au moment où elle le
 retiroit du coffre , & la menaçant avec son
 fabre nud , lui ordonna de délivrer la bourse
 qu'elle tenoit. — « Ne puis-je sauver de vos
 » mains de quoi affister mon pauvre père dans
 » la prifon où vous allez le conduire, leur
 » dit-elle fièrement ? » — Sans répondre , il l'a
 faifit par la main pour en arracher sa proie ;
 mais trouvant une réfiftance à laquelle il ne
 s'attendoit pas, il lui donna un coup de fabre
 au-deffus du poignet : malgré la perte de son
 fang, elle réfifta encore , & jetta la bourse par
 la fenêtre à une Nègreffe qui avoit été témoin
 de

de cette
 ler le co
 ses cam
 empêché
 » aux fil
 » voyez
 » homme
 » coulera
 fureur qu
 pensa cau
 craignant
 pitammen
 eux, aprè
 dos. — «
 » dit ma f
 » repentir
 » New-Yo
 » ils, les
 » exemptes
 » vez-nous
 » mon père
 » guerre pe
 » défendre à
 — Peignez-
 pauvre fem
 étouffé de c
 ma fille de
 Tome I.

de cette scène. — De depot, il alloit renouveler le coup, lorsque fortunément nous entrâmes : ses camarades, honteux de cette action, l'en empêchèrent. — « C'est donc aux vieillards & » aux filles que vous venez faire la guerre ? » voyez, mon père, voyez dans quel état cet » homme m'a mis ; mais mon courage ne s'é- » coulera pas avec mon sang. » Un accès de fureur qui, à cet instant, saisit tous mes Nègres, pensa causer une scène sanglante : les Royalistes, craignant les suites du delai, chargèrent précipitamment mon charriot, & m'emmenèrent avec eux, après m'avoir attaché les bras derrière le dos. — « Vous triomphez aujourd'hui, leur » dit ma fille ; mais dans peu, je vous ferai » repentir de votre scélératesse. — Venez à » New-York, si vous osez, lui répondirent- » ils, les femmes rebelles ne sont pas plus » exemptes de la prison que les hommes ; sui- » vez-nous si vous osez : — J'oserai tout pour » mon père ; & quels crimes vos Conseils de » guerre peuvent-ils me reprocher ? J'irai le » défendre à New-York, au péril de ma vie. » — Peignez-vous, si vous pouvez, l'état de ma pauvre femme ; quant à moi, j'étois presque étouffé de colère & d'indignation : je jurai ma fille de rester, à cause de sa blessure ; nous

arrivâmes le soir à *Sétoket*, où je fus vivement attaqué de la gravelle : l'un d'eux, faisant le moment de mes plus cruelles souffrances, vint me dire qu'il ne tenoit qu'à moi de retourner en ma maison ; que j'étois riche, qu'ils cacheroient mon crime, si je leur donnois trois cent cinquante guinées, outre ce qu'ils avoient avec eux, qui n'étoit qu'une juste rétribution pour leurs peines : « trois cens cinquante guinées, leur dis-je ? — dans tout autre tems, je vous répondrois comme vous le méritez ; aujourd'hui je me soumetts à mon sort, tel qu'il puisse être, tel que je puis l'attendre d'une Nation qui se joue des premiers droits de la Nature. »

Nous arrivâmes enfin ici, où tout retentissoit déjà du bruit de leur expédition ; déjà Jacques Rivington avoit publié, comme vous avez pu le voir dans sa Gazette, le paragraphe suivant : « On nous écrit de la partie orientale de l'Isle-Longue, que les Réfugiés de la Péninsule de Loyde, toujours infatigables pour le service de Sa Majesté, ont surpris *Josiah Smith*, anciennement *Ecuyer*, assistant des gens de Connecticut qui étoient venus pour piller les loyaux Sujets du Roi, & qu'ils emmènent le vieux Rebelle avec eux sous bonne escorte,

» où pro
 » loger à
 » lestable
 » rebelles
 mis pied
 ici ; j'igno
 Telle est,
 avez exig

Sa général
 son voisin
 qui pansa
 après son p
 permission
 faveur qu'à
 fermeté de
 faite, & jo
 veilleufeme
 pagne, ave
 elle n'y éto
 l'avoue, la
 maintien, s
 les protestati
 de ne jamais
 gulier sur m
 sans mêler au

(1) Le Prevô

(2) La Pointe

» où probablement Son Excellence l'enverra
 » loger à l'Hôtel de Cunningham (1), la dé-
 » lectable demeure de maints autres archi-
 » rebelles comme lui. » — A peine eus-je
 mis pied à terre , qu'un Garde me conduisit
 ici ; j'ignore quand & comment j'en sortirai.
 Telle est , en peu de mots , l'histoire que vous
 avez exigée de moi.

Sa généreuse fille trouva heureusement dans
 son voisinage un Sauvage de Montauk (2),
 qui pansa sa blessure. Elle arriva ici cinq jours
 après son père. — Elle obtint avec peine la
 permission de le voir ; elle ne dut même cette
 faveur qu'à sa noble apparence & à la douce
 fermeté de son maintien : elle est grande , bien
 faite , & jolie sans être belle ; elle unit mer-
 veilleusement la timide modestie de la cam-
 pagne , avec la décente assurance de la ville :
 elle n'y étoit cependant jamais venue. — Je
 l'avoue , la dignité de sa figure , son heureux
 maintien , son bras en écharpe , son courage ,
 les protestations animées qu'elle fit à son père
 de ne jamais l'abandonner , eurent un effet sin-
 gulier sur mon cœur. Je ne pouvois la voir
 sans mêler au plaisir que sa vue m'inspiroit , un

(1) Le Prevôt.

(2) La Pointe la plus orientale de l'Isle-Longue.

grand degré d'admiration ; elle devint enfin à mes yeux , ainsi qu'à ceux de tous les prisonniers qui étoient admis dans notre chambre , un objet infiniment intéressant. Tel est l'effet de la beauté , quand elle est unie à la vertu. —

Le lendemain de son arrivée , j'écrivis pour son père un placet adressé au Général en Chef : j'entraî dans le détail de son aventure , & ne manquai pas de lui rappeler la promesse qu'il lui avoit faite le mois d'Avril passé , & de réclamer sa justice. — Sa fille éprouva des difficultés sans nombre , au quartier Général : je ne vous répéterai pas tous les propos qu'on lui tint ; elle fut admise enfin , à l'aide du Major André , Aide-de-Camp favori. — Après avoir lu le placet , le Général lui répondit froidement que son père ne tarderoit pas à être examiné devant un Conseil de Guerre , & qu'il ignoroit entièrement la promesse dont on lui parloit : — il lui accorda cependant la liberté de voir son père toutes les fois qu'elle le désireroit.

Les plaisirs , la bonne chère , les affaires , l'insouciance , qui étoient la divinité tutélaire de cette Maison , firent bientôt tout oublier , & le Colonel Smith resta enfermé. A peine se passa-t-il un jour dans l'espace de trois mois , que cette brave & digne fille ne vînt voir & consoler son père : souvent elle passoit des jour-

nées ent
& le pl
semblabl
sombre
l'avoue a
faction de
ment , au
portoit ,
tume don
portoit les
qu'elle cac
respectée ,

Elle dev
laquelle pl
autre cham
également
présence all

Un de ce
l'amour le p
père , & ne
murailles , u
neuve ; son c
ses expressio
âge , je sens
roient égale
lière destinée
scène encore
étoit Cornett

nées entières avec nous ; elle égayoit nos repas ; & le plaisir qu'elle répandoit autour d'elle , semblable à une douce lumière , diminueoit la sombre mélancolie de notre situation. — Je l'avoue avec reconnoissance , je dois à la satisfaction de la voir , de l'entendre , à son enjouement , aux bonnes nouvelles qu'elle nous apportoit , un baume qui servit à adoucir l'amertume dont j'étois alors pénétré : souvent elle portoit les lettres que j'écrivois à mes amis , qu'elle cachoit dans son sein : elle fut toujours respectée , même du barbare Cunningham.

Elle devint le centre de notre société , à laquelle plusieurs Officiers Américains d'une autre chambre se joignirent ; nous fîmes tous également étonnés de voir & de sentir que sa présence allégeoit le poids de nos chaînes.

Un de ces Officiers passa de l'admiration à l'amour le plus vif : un jour il le déclara à son père , & nous procura au sein de ces tristes murailles , une scène bien intéressante & bien neuve ; son énergie , l'heureux enthousiasme de ses expressions , ne me surprirent point : à son âge , je sens que l'admiration & l'estime m'auroient également conduit à l'amour. La singulière destinée de ce jeune homme rendit cette scène encore plus intéressante à nos yeux : il étoit Cornette de cet infortuné Régiment de

Dragons Virginiens , qui , malheureusement surpris dans ces quartiers à Tappawn , (1) furent assassinés de sang-froid par le Général Grey. Les circonstances de cette boucherie font frémir ; on ne peut concevoir quelle est l'espèce de fanatisme qui dicta les ordres , & où il trouva des hommes assez barbares pour les excuter.

Un parti de Soldats Anglois entrèrent , le flambeau & la bayonnette à la main , dans la chambre où ce jeune Cornette dormoit ; ils couraient vers son lit pour le percer du fer meurtrier , lorsqu'un d'eux s'écria : « Quel dom-
» mage de tuer un si beau garçon ! » — Cette seule reflexion suspendit leurs coups : à cet instant il s'éveille & se lève précipitamment ; heureusement pour lui l'auteur du premier sentiment le répéta encore avec énergie , & persuada à ses Camarades de le faire prisonnier : telles furent les circonstances qui sauvèrent la vie au jeune Officier qui adressoit ses vœux à Mademoiselle Julie Smith,

Je ne puis m'empêcher d'y ajouter une action qui fait honneur à un jeune Lieutenant Ecoffois , dont malheureusement j'ai oublié le nom. — Avant la surprise nocturne de ce Régiment , le

(1) Ou la Ville d'Orange , sur la Rivière du Nord , à 30 milles de New-York.

Général
pierres
parti en
mandés
de tour
quatorze
ge : loin
néral : «
» & non
» de guer
» ricains
» la nuit
Dragons
nage , ex
s'enfuir.

Trois n
que Julie
qui , pend
mal de la
chez lui ,
dans le mē
l'avoient p
de cinq cen
roit plus les
Elle eut be
fallut s'y fo
solicitation
tes ces raiso

Général qui la projettoit ordonna que toutes les pierres à fusil lui fussent délivrées ; il divisa son parti en un certain nombre de pelotons , commandés par des Officiers auxquels il ordonna de tout tuer. Un Lieutenant Ecoissois en trouva quatorze profondément endormis dans une grange : loin d'exécuter les ordres barbares du Général : « Mes amis , dit-il , nous sommes Soldats » & non des Bouchers , faisons-les Prisonniers » de guerre. — Que dirions-nous , si des Américains venoient ainsi nous poignarder pendant » la nuit dans nos quartiers » ? Ces quatorze Dragons furent les seuls qui évitèrent le carnage , excepté ceux qui eurent le bonheur de s'enfuir.

Trois mois s'étoient presque écoulés , sans que Julie Smith pût rien obtenir pour son père , qui , pendant cet intervalle , fut deux fois très-mal de la gravelle ; elle obtint enfin son retour chez lui , à condition que les choses resteroient dans le même état par rapport aux Réfugiés qui l'avoient pris , & qu'il trouveroit une caution de cinq cens guinées pour s'assurer qu'il n'assisteroit plus les Gens de la Province de Connecticut. Elle eut beau jurer que ce fait étoit faux , il fallut s'y foumettre. Sa maladie , son ennui , les sollicitations de sa femme & de ses enfans , toutes ces raisons absorbèrent son courage , & lui

frent oublier la résolution qu'il avoit prise de rester en prison jusqu'à ce qu'il eût obtenu justice. — Hélas ! il y seroit encore. — est-il possible, dit-il un jour au Colonel Cosino Gordon (le seul Officier Anglois qui eut l'humanité de visiter les Prisonniers), que des voleurs triomphent avec autant d'impunité ? Cela est malheureux , en effet , mon pauvre Américain ; mais il en est ainsi. — Et pourquoi , demanda le Colonel Smith ? Parce que c'est un axiome du règne présent , de ne point décourager les Réfugiés , quelque mal qu'ils puissent faire. — Les Américains sont-ils donc devenus des ours , des monstres , qui ne peuvent réclamer les plus foibles droits de l'humanité , lui demandai-je ? — Quelque raison que vous puissiez avoir , il ne faut point que ces Messieurs aient tort ; — & voilà précisément pourquoi vous n'avez pas passé au Conseil de Guerre ; le Président , qui est un honnête Militaire , n'auroit pu s'empêcher de vous rendre quelque justice ; ce qu'il ne falloit pas faire. Je vous plains , mon pauvre Américain.

Je sortis moi-même quinze jours après le Colonel Smith , & j'ignore quelles ont été les suites de sa destinée. (1)

(1) J'ai eu le plaisir de le revoir depuis chez lui ; sa Fille étoit mariée ; elle avoit deux enfans , & vivoit , ainsi que son mari , avec son père.

A
D U

P E U de
où , com
de m'emb
prison , en
Françoise
anonyme
j'ai appris
un Gouver
guerre civ
un homme
Si jamais
sous ce to
sible encor
du bien : le
une huile b
le parfum &
souillera p
dégoûtant
tures funes
ticé & de
pendant un

De la Prifon de New-York, 20 Août 1780.

A N E C D O T E

D U S E R G E N T B. A.

PEU de tems après être entré à New - York , où , comme vous savez , j'étois venu à deffein de m'embarquer pour l'Europe , je fus mis en prifon , en conféquence de l'arrivée de l'Escadre Françoisé à l'ifle de Rhodes , & d'une Lettre anonyme reçue au Quartier-Général , à ce que j'ai appris depuis. Le plus léger foupçon , fous un Gouvernement Militaire , & au centre d'une guerre civile , fuffit , vous le savez , pour priver un homme de la liberté , & fouverit de la vie. Si jamais j'ai eu occafion de réfléchir , c'étoit fous ce toit d'infortunes ; car je fuis plus fenfible encore aux impressions du mal qu'à celles du bien : le premier eft un acide corrofif , l'autre une huile balsamique qui ne laiffe après elle que le parfum & la douceur de fes parties. — Je ne fouillerai pas notre correfpondance par le détail dégoûtant des forfaits , des malheurs , des aventures funeftes , des actes de tyrannie , d'injuftice & de cruauté , dont j'ai été le témoin pendant un féjour de trois mois. — L'hiftoire

de quelques-uns de mes compagnons fera le seul récit que je vous ferai, parce que je le crois caractéristique des malheurs de la guerre civile, ainsi que de la manière dont les Anglois, aveuglés par leur perverse destinée, ont conduit cette même guerre. On peut dire d'eux, en général, que l'histoire de ce qu'ils ont fait & qu'ils n'auroient pas dû faire, seroit beaucoup plus longue & plus désagréable à écrire que celle de ce qu'ils n'ont pas fait & de ce qu'ils auroient dû faire. — O vous, tristes échos de cette redoutable prison ! n'êtes-vous point fatigués de répéter les gémissemens & les plaintes qui, depuis tant d'années, ont été articulés dans l'enceinte de ces murs ? — Que ceux qui nous parlent de l'humanité Angloise, aillent à New-York, qu'ils y consultent les records de leurs donjons, de leurs maisons à sucre (1) ; qu'ils y lisent l'histoire des actes inutilement cruels commis dans nos campagnes, qu'ils parcourent la liste des maisons brûlées, afin de les piller sous prétexte d'éteindre les flammes, &c. ; & s'ils ne sont pas encore convaincus, qu'ils se transportent au Bengale ; à leur retour, ils effaceront, j'en suis sûr, avec leurs larmes, le récit

(1) Maisons où étoient enfermés les Prisonniers Américains.

qu'ils vo
ils seron
hideuse
est prési
je l'espè
sensation
exprès p
destiné.
jamais, d
de l'afflic
des châti
dont l'am
semble se
appeler
dans l'ex
appelle d
femmes n
teau pour
ai vu ce
lacérant i
s'apperce
barbare q
une femm
poids des
vu aussi
mêmes pr
La nuit
ques coup

qu'ils voudront faire de leurs observations , ou ils seront obligés de tirer un rideau sur cette hideuse perspective. Le Tarrare d'où je fors , est présidé par un homme unique dans son genre , je l'espère. — Les organes de son corps & les sensations de son ame semblent avoir été assortis exprès pour l'emploi terrible auquel il étoit destiné. C'est un homme calleux , s'il en fut jamais , devant lequel les pleurs du malheur & de l'affliction , les cris des punitions , l'appareil des châtimens , n'ont nul effet ; c'est un homme dont l'ame , pétrie d'une implacabilité atroce , semble se réjouir de ce qui afflige ceux qu'il peut appeler rebelles , & semble trouver du plaisir dans l'exécution d'un systême de barbarie qu'il appelle devoir. — De ma fenêtre , combien de femmes n'ai-je pas comptées , attachées au poteau pour y être fouettées ? — Chaque fois j'y ai vu ce bourreau armé d'un nerf de bœuf , lacérant impitoyablement son Nègre , quand il s'apercevoit que le bras de cet Africain , moins barbare que le sien , diminueoit , par pitié pour une femme , si non le nombre , du moins le poids des coups qu'elle devoit recevoir. — J'ai vu aussi un Soldat d'Artillerie fouetté sur les mêmes principes.

La nuit du 14 Août , nous entendîmes quelques coups de fusil. — Jugez du degré de curio-

sité que ce bruit excita ; mais la crainte du
 cachot nous empêcha, le lendemain, de faire
 la plus petite question à celui qui vint nous
 compter & ouvrir la porte de notre chambre.
 — Deux jours après, un Sergent du Régi-
 ment du Colonel B.—K. fut amené sous notre
 toit : le hasard le conduisit dans notre apparte-
 ment, quoique ce fût celui des Bourgeois. —
 « Que ma présence ici, Messieurs, ne vous
 » chagrine point ; je ne vous importunerai pas
 » long-tems. — Qu'avez-vous donc fait, lui
 » demanda le Colonel Smith (un de notre cham-
 » brée) ? — Mon devoir, lui répondit-il : mais
 » il en est un autre qui, je crois, n'a pas fait le
 » sien ; je crains de payer de ma tête pour sa
 » faute ou son malheur. — Qui êtes-vous
 » donc, quelle est votre histoire, lui demanda
 » la même personne ? — Je suis Sergent dans
 » le Régiment de B.—K. : avant la guerre, je
 » possédois une plantation assez considérable
 » dans le Comté de Morris. — Pouffé par le
 » sentiment de la loyauté, par obéissance aux
 » impulsions de ma conscience, &, sincère-
 » ment, croyant faire mon devoir, j'abandon-
 » nai tout ce que j'avois dès le commence-
 » ment de la guerre, & vins me réfugier dans
 » les lignes du Roi, avec ma femme & huit
 » enfans. — Aussitôt que je fus arrivé, les uns

» approuv
 » feroit à
 » fissent a
 » Les aut
 » A. B., c
 » patriote
 » venir ic
 » de faim
 » tout dev
 » être, es
 » lignes ? I
 » pensé, q
 » Le Parle
 » fixée une
 » tribuée a
 » vivres po
 » paru entr
 » avides Co
 » la moitié
 » on nous e
 » nous ne p
 » sieurs les
 » en engrais
 » dis-je, le
 » plusieurs p
 » sujets du R
 » de protect
 » bien, me r

» approuvèrent ma conduite , me disant qu'il
» seroit à désirer que tous les Américains en
» fissent autant , que j'étois un brave homme.
» Les autres me dirent : Tu es un grand fou ,
» A. B. , de n'avoir pas resté avec tes com-
» patriotes , & d'avoir quitté ton bien pour
» venir ici loyalement mourir de chagrin &
» de faim : ne favois-tu pas que tout mérite ,
» tout devouement Américain , tel qu'il puisse
» être , est souverainement méprisé dans ces
» lignes ? Rien n'est bon , louable & récom-
» pensé , que parmi les Anglois & les Ecoissois.
» Le Parlement , il est vrai , a généreusement
» fixée une somme considérable pour être dis-
» tribuée aux plus nécessiteux , & destiné des
» vivres pour tous ; mais cette somme a dis-
» paru entre les mains des Trésoriers , & les
» avides Commissaires refusent , ou nous volent
» la moitié de ces mêmes provisions ; souvent
» on nous en donne qui sont gâtées , & que
» nous ne pouvons prendre : c'est à quoi Mes-
» sieurs les Distributeurs s'attendent ; alors ils
» en engraisent leurs cochons. — Mais , leur
» dis-je , le Gouvernement n'a-t-il pas publié
» plusieurs proclamations , invitant les fidèles
» sujets du Roi à se rendre ici , où toute espèce
» de protection leur est promise ? — On voit
» bien , me répondirent-ils , que tu ne fais que

» d'arriver , puisque tu attribues à ces papiers
 » publics une vertu qu'ils n'ont pas : écoutes une
 » fois pour tout. Ce sont des reliques offerres à
 » notre vénération pour nous tromper , comme
 » c'est l'ordinaire dans ces sortes de circonstan-
 » ces. — Elles sont méprisées par tous ceux qui
 » les approchent , comme par ceux qui les pu-
 » blient & les exposent au respect des hommes :
 » il n'y a rien dans le monde de trompeur
 » comme ces proclamations. — C'est avec ce
 » charme grossier qu'on a invité les Nègres
 » mêmes des Américains , aux yeux desquels
 » on n'a pas eu honte d'étaler une foule de
 » promesses mensongères. Il y a , je crois ,
 » neuf jours , que des Capitaines de vaisseaux
 » de guerre en firent , à New-York , une presse
 » terrible , sous prétexte de compléter leur
 » équipage ; ils en ont enlevé plus de trois cens
 » qu'ils portent aux Isles , où ils les vendront ,
 » comme ils ont fait tous ceux qu'ils ont pillé
 » depuis le commencement de cette guerre ,
 » dans la Virginie & les deux Carolines. Par
 » une autre proclamation , il est ordonné aux
 » Officiers de respecter les récoltes des Colons
 » sur les Isles d'York , de Nassau & de Staten :
 » Milord R. — n faisoit cependant l'exercice sur
 » une pièce de bled , l'autre jour , quoique le
 » propriétaire de ce champ lui montrât cet

» Ecrit p
 » disciplin
 » armée ;
 » faire , e
 » ricains.
 » voue ; r
 » — j'avo
 » tems apr
 » connu
 » dans son
 » pour ma
 » mon fils
 » auprès de
 » comporté
 » simplemen
 » aucunes c
 » tier ; j'ai
 » Ai-je tort
 » voilà les h
 » l'Amiral M
 » je ne tarde
 » Pendu , lui
 » vous donc
 » tainement
 » une plantat
 » trer à leur
 » Messieurs ;
 » le malheur

» Ecrit public. — Tu n'as pas d'idées de l'in-
» discipline morale & physique de toute cette
» armée; tout le mal qu'ils jugent à propos de
» faire, est légitimé dès qu'ils le font aux Amé-
» ricains. — Ces détails m'étonnèrent, je l'a-
» voue; mais ils ne me découragèrent pas :
» — j'avois alors beaucoup de zèle. — Peu de
» tems après, le Colonel B.—K., que j'avois
» connu avant la guerre, me fit Sergent
» dans son Régiment, & obtint des rations
» pour ma famille : je perdis, il y a sept mois,
» mon fils aîné à mes côtés, dans une affaire
» auprès de *New-York*. — Je me suis toujours
» comporté en honnête-homme; je n'ai fait
» simplement que mon devoir, sans ajouter
» aucunes cruautés aux horreurs de notre mé-
» tier; j'ai toujours été un brave Soldat. —
» Ai-je tort, Messieurs, de m'appeler brave ?
» voilà les blessures que j'ai reçues à bord de
» l'Amiral Mathéws, dans la Méditerranée : —
» je ne tarderai cependant pas à être pendu. —
» Pendu, lui dis-je ? — Eh, mon ami ! qu'avez-
» vous donc fait ? Les Anglois ne prendront cer-
» tainement pas un homme qui a abandonné
» une plantation de deux cents acres pour en-
» trer à leur service. — Je le ferai cependant,
» Messieurs; & cela, pour réparer la faute ou
» le malheur du Major S **. — Quel rapport

» peut-il y avoir entre ce Major & vous , lui
 » demanda le Col. J. S. ? — Ne savez-vous pas ,
 » continua-t-il , que le poste de *Paulus Hook* (1)
 » a été emporté , il y a trois nuits , par cinq cens
 » Américains commandés par le Major Lée ? »
 — Alors le mystère fut révélé ; nous apprîmes ,
 par cette nouvelle , que les coups de fusil enten-
 dus la nuit du 14 , avoient été tirés à l'attaque &
 la prise de ce poste. — *Paulus Hook* est une
 à Péninsule sur la rive occidentale de la rivière
 de Hudson , où , avant la guerre , il y avoit un
 grand bac. — « Mais , encore une fois , com-
 » ment se peut-il faire que vous , simple Ser-
 » gent , soyez puni pour la faute de votre
 » Commandant ? Racontez - nous tout cela de
 » bonne-foi : ressouvenez - vous que sous ce
 » toit il n'y a ni Wigs , ni Torys ; nous ne som-
 » mes plus que des prisonniers. — Je vais vous
 » le dire , Messieurs. — Vers les onze heures
 » de la nuit du 14 , le Major Lée , à la tête de
 » cinq cens Américains d'élite , passa la prairie
 » Salée au Nord-Ouest du poste ; dans peu de
 » tems , ils franchirent tous les obstacles de
 » vases , d'eau & de fossés qui nous défendoient
 » de ce côté-là : ils surprirent , sans tirer un seul
 » coup de fusil , notre détachement. — Telle

(1) Vis-à-vis la Ville de New-Yorck , de l'autre côté de la rivière de Hudson.

» fut

» fut la h
 » de leur
 » qu'ils e
 » tiers de
 » traste fi
 » laisèrent
 » qui étoit
 » le reste
 » petite et
 » coups de
 » tachemen
 » vière , m
 » d'un post
 » Quartier-
 » Son excell
 » ment ordo
 » en a été le
 » que la con
 » blâmée , c
 » tocade , ni
 » dit-on , pa
 » valides , &
 » bitans des
 » ne courra a
 » Américains
 » tems , que
 » devois être
 » & que tout
 Tome I.

» fut la hardiesse de leur entreprise , la célérité
» de leur marche & leur parfaite discipline ,
» qu'ils emmenèrent prisonniers plus de deux
» tiers de notre garnison ; & , comme un con-
» traste frappant de la rapacité Angloise , ils
» laissèrent les montres d'or de nos Officiers ,
» qui étoient suspendues à la tête de leurs lits :
» le reste de notre garnison se retira dans la
» petite estocade , d'où ils tirèrent quelques
» coups de fusil : — au point du jour , un dé-
» tachment de Gardes Angloises passa la ri-
» vière , mais il étoit trop tard. — La surprise
» d'un poste aussi important , & si voisin du
» Quartier - Général , piqua très - sensiblement
» Son excellence , Sir H. C. : — Il a dernière-
» ment ordonné des informations , j'ignore quel
» en a été le résultat. — Je m'imagine cependant
» que la conduite de notre Commandant a été
» blâmée , car on dit qu'il n'étoit ni dans l'es-
» tocade , ni du nombre des prisonniers : il va ,
» dit-on , partir pour aller commander les In-
» valides , & vexer sans doute , les pauvres ha-
» bitans des *Bermudes* , où vraisemblablement il
» ne courra aucun risque d'être surpris par les
» Américains. — Il a été résolu en même-
» tems , que je n'étois pas au poste où je
» devois être ; que je me suis mal comporté ,
» & que tout le blâme de la surprise doit tomber

» sur moi , pauvre Sergent , qui n'étois point
 » de garde pendant cette nuit , & qui mê-
 » me eus le bonheur de faire deux Amé-
 » ricains prisonniers , armé de ma seule bayon-
 » nette. — Vous le savez comme moi , Mes-
 » sieurs , qu'est - ce que la vie d'un Soldat ,
 » quand elle est comparée avec l'honneur & la
 » réputation d'un Officier ? — Je connois très-
 » bien votre Commandant , dit le Capitaine B. ,
 » (un de nos compagnons) c'est un assez drôle
 » d'homme ; c'est un de ces Anglois peu inf-
 » truits , qui croient fermement que tout ce
 » qui n'est pas né dans leur Isle , est d'une
 » espèce inférieure à la leur. — Etant encore
 » Aide-de-Camp , il fut envoyé par son Géné-
 » ral , pour quelques affaires , chez M. P. S.
 » En s'approchant de cette maison , à cheval , il
 » cassa une vitre de la chambre où étoit ce
 » Colon , simplement pour lui faire savoir que
 » lui , Major Anglois , étoit-là , & qu'il eût à
 » venir lui parler : — car , suivant les maximes
 » qu'ils ont apportées dans notre pays , l'action
 » d'avoir frappé à la porte , auroit été trai-
 » ter un Américain respectable avec trop de
 » complaisance : ainsi vous voilà donc , mon
 » pauvre Sergent , destiné à expier la faute de
 » ce célèbre Major ; vous voilà donc semblable
 » au bouc chargé de l'anathème : — mais au

» lieu de
 » soient le
 » que les
 » légère p
 » vous , d
 » rades m'e
 » gent. Die
 » il est bien
 » un malfai
 » n'en ayan
 » peut-être
 » tre tourn
 » Vous n'av
 » seil de Gu
 » Messieurs
 » probité, q
 » innocent.
 » opinion de
 » sieurs , ré
 » noissez don
 » Ils en ont r
 » la partialité
 » bres de ces
 » Américains
 » nant tout c
 » Conseils de
 » aveuglemen
 » tout ce qu'o

» lieu de le lâcher dans les bois , comme fai-
 » soient les Juifs , (en cela plus Philosophes
 » que les Anglois ,) ce qui ne seroit qu'une
 » légère punition , on vous menace , dites-
 » vous , de perdre la vie ? — Ainsi mes cama-
 » rades m'en ont-ils informé , répondit le Ser-
 » gent. Dieu disposera de moi comme il voudra ;
 » il est bien d'ur cependant d'être puni comme
 » un malfaiteur , pour la faute d'un autre , &
 » n'en ayant aucune à se reprocher. — Mais
 » peut-être les choses prendront-elles une au-
 » tre tournure , répondit le Capitaine B. ?
 » Vous n'avez pas encore été jugé par le Con-
 » seil de Guerre : il y a , dit-on , parmi ces
 » Messieurs , des hommes de la plus grande
 » probité , qui rougiroient de verser le sang
 » innocent. — Vous avez donc une grande
 » opinion de nos Conseils de Guerre , Mes-
 » sieurs , répliqua le Sergent ? vous ne con-
 » noissez donc pas l'histoire de leurs Jugemens ?
 » Ils en ont rendu plusieurs qui annoncent toute
 » la partialité de la Guerre civile. — Les Mem-
 » bres de ces Conseils semblent être des Torys
 » Américains , aveuglés par leur zèle , condam-
 » nant tout ce qui s'appelle Whigs : — nos
 » Conseils de Garnison , sur-tout , excèdent en
 » aveuglement , précipitation , insouciance ,
 » tout ce qu'on peut imaginer : quoique simple

» Sergent ; mon ancien état de citoyen me
 » fait faire mille réflexions sur ce qui se
 » passe & sur ce que je vois. — Il est
 » vrai, reprit le Colonel Smith, que l'esprit
 » de vertige, de dissipation & de cruauté
 » semble avoir infecté toute l'Armée Angloise ;
 » ils nous regardent comme des bêtes féroces,
 » qui ne méritent pas de jouir des droits les
 » plus ordinaires de l'humanité : de-là ce démon
 » de rapine & de cruauté, qui légitime les for-
 » faits les plus atroces ; de-là ce système tyran-
 » nique & absurde, qui, à jamais, ternira le
 » nom Anglois parmi nous, & à jamais fera
 » rougir les honnêtes gens de la Grande - Bre-
 » tagne des ordres de leurs Ministres, & de la
 » trop fidèle exécution de leurs satellites.
 » — Hélas ! mon pauvre Sergent, continua le
 » Colonel Smith, que ne restiez-vous sur votre
 » plantation ? Pourquoi cherchiez-vous à abbreu-
 » ver du sang de vos nouveaux compatriotes,
 » cette terre adoptive qui vous avoit nourri
 » pendant tant d'années, & sur laquelle vous
 » aviez procréé votre nombreuse famille ? —
 » Ah ! Messieurs, répondit le Sergent, j'ai eu
 » tort, je l'avoue ; si l'affaire étoit à recom-
 » mencer, j'agirois bien différemment : l'ingra-
 » titude, le mépris, l'abandon qu'ont souffert
 » tous ces hommes qui, avec la meilleure foi

» du mo
 » toutes
 » sont de
 » abandon
 » ainsi qu
 » sibles Cu
 » qui outr
 » adoptée
 » neur, qu
 » les a co
 » vorent,
 » — Voilà
 » quoi on l
 » bien fait
 » importun
 » lontiers a
 » avant de
 » & d'être
 » peine lui av
 » ment, qu'un
 » vint lui ord
 » bre qu'il lui
 L'histoire
 réflexions :
 dis-je à ces
 quel sera do
 triste scène f
 profond de

» du monde , se sont réfugiés ici , me révolte
 » toutes les fois que j'y pense. — La moitié
 » sont déjà morts de chagrin ; & les autres ,
 » abandonnés à l'aiguillon de tous les besoins ,
 » ainsi qu'à celui d'un repentir inutile , de pai-
 » sibles Cultivateurs , sont devenus des forcenés ,
 » qui outragent & ternissent la cause qu'ils ont
 » adoptée : la conduite barbare du Gouver-
 » neur , qui à peine leur donne des rations ,
 » les a convertis en loups affamés , qui dé-
 » vorent , qui pillent & qui détruisent tout.
 » — Voilà , ajouta le Colonel Smith , pour-
 » quoi on les tolère , voilà pourquoi on trouve
 » bien fait tout ce qu'ils font. — Si je ne vous
 » importune point , Messieurs , je resterai vo-
 » lontiers avec vous ; c'est une consolation
 » avant de mourir , de parler à cœur ouvert ,
 » & d'être avec d'honnêtes gens. » — Mais à
 » peine lui avions-nous donné notre consente-
 » ment , qu'un des Subalternes du Grand-Prévôt
 » vint lui ordonner de se retirer dans une cham-
 » bre qu'il lui indiqua.

L'histoire de ce Sergent nous fit faire mille
 réflexions : si un brave homme comme lui ,
 dis-je à ces Messieurs , est condamné à mort ,
 quel sera donc notre sort ? Mais bientôt cette
 triste scène fut oubliée par l'effet du sentiment
 profond de notre situation , & de nos propres

malheurs ; toute la sensibilité est alors concentrée dans nos ames ; l'infortune des autres n'y fait que de légères impressions : — ce n'est qu'aujourd'hui , au sein de la liberté & du repos , que toutes ces sensations se renouvellent plus vivement même que lorsque je fus témoin de ces tristes scènes.

Quatre jours après , le Sergent fut conduit au Conseil de guerre , & à son retour il nous confirma toutes ses craintes. « On n'a point voulu , nous dit-il , écouter ma défense ; mon Colonel , parce qu'il n'étoit point à l'affaire , n'a pas même été sommé de comparoître , crainte que le témoignage qu'il pourroit donner de ma conduite antérieure , ne servît à adoucir plusieurs des Membres ; je suis un homme perdu sans ressource. » — Deux jours après , il fut reconduit devant le même Tribunal , & il n'en conçut pas de meilleures espérances.

Vers l'après-midi du Samedi suivant , étant à me promener dans la galerie avec cet homme , le Prévôt l'appela à travers les barres de fer qui servoient à nous enfermer , & lui tint le propos suivant : — « Sergent B. A. , si vous avez quelques affaires à régler dans ce monde , sur mon ame , dépêchez-vous ; car , par Dieu , demain , à onze heures , je vous en ferai sortir

» plus v
 » la Sen
 » dez - v
 » tends ,
 » point d
 » donné
 » possédo
 » résignat
 constance
 — Je me
 & la phy
 quelle éto
 les traits a
 son corps
 pouvoir su
 symbole de
 sion profon
 sa dernière
 ment anima
 la terre , ses
 laissèrent to
 de chaque
 que je n'avo
 pour faire p
 remplie : ce
 qué , si elle
 soupirs. —
 servai que

» plus vite que vous n'y êtes entré ; telle est
 » la Sentence du Conseil de Guerre : m'enten-
 » dez-vous , Sergent ? — Oui , je vous en-
 » tends , répondit-il foiblement ; hélas ! je n'ai
 » point d'affaires à régler ici - bas ; j'ai aban-
 » donné , pour la cause du Roi , tout ce que je
 » possédois ; je n'ai qu'à demander à Dieu la
 » résignation & le courage. » — Aucune cir-
 constance de ma vie ne m'a jamais autant frappé.
 — Je me rappelle encore la posture immobile
 & la physionomie de cet infortuné , dans la-
 quelle étoit peinte l'épouvante & la terreur ;
 les traits allongés de son visage , la situation de
 son corps soudainement arrêté , comme par un
 pouvoir supérieur , son attitude , qui étoit le
 symbole de l'horreur , tout annonçoit l'impres-
 sion profonde que venoit de faire sur ses organes
 sa dernière Sentence : tout espèce de mouve-
 ment animal fut arrêté : ses yeux se fixèrent sur
 la terre , ses nerfs perdant leur ressort ordinaire ,
 laissèrent tomber ses bras perpendiculairement
 de chaque côté , sa poitrine se gonfla plus haut
 que je n'avois jamais vu la poitrine d'un homme ,
 pour faire place à l'angoisse subite dont elle fut
 remplie : cette masse d'amertume l'auroit suffo-
 qué , si elle ne se fût enfin évaporée en profonds
 soupirs. — Il ne fit aucunes plaintes. — J'ob-
 servai que ceux qui l'entouroient , & dont le

fort futur ne devoit peut-être pas être meilleur ; le regardoient avec des yeux fixes , d'où découloient en silence quelques grosses larmes.

Auffitôt que ce moment terrible & douloureux fut passé , il se retira dans une chambre isolée & obscure , dont il ferma la porte. — Quelle fut notre surprise , quand une heure après il vint nous retrouver avec l'air plus calme & plus serein. — « Je viens , me dit-il , vous prier » de venir passer une heure avec moi. — Une » heure avec vous , mon ami , lui répondis-je ; » hélas ! quels services puis - je vous rendre ? » — Ceux dont j'ai besoin , répliqua-t-il : — » celui de m'aider par votre conversation & » vos conseils à écarter du supplice qui m'at- » tend , toute l'horreur que ce premier moment » inspire. — Votre choix , lui dis-je , m'afflige » beaucoup plus qu'il ne me flatte : — je suis » moi-même enveloppé des nuages de la plus » sombre mélancolie ; mes sens sont engourdis » par les malheurs , mes facultés sont éteintes » par l'excès de mes réflexions , mes nerfs sont » affoiblis par les chocs les plus violens ; dans » quelle source irai-je puiser les leçons & les » consolations : hélas ! elles sont taries il y a » long-tems ; je n'ai plus cette énergie d'où » proviennent les moyens & même le courage » de l'inspirer aux autres : — ne feriez-vous pas

» mieux .
 » cette p
 » dit-il ;
 » quelque
 » ques pr
 » de la v
 » n'y a qu
 » l'êtes , c
 » alléger
 » terroger
 » gieux , c
 » je les a
 » veille de
 » crise ou
 » vie honn
 » fiance , b
 » & brave
 » repos po
 » mon édu
 » choix , d
 » M. St. J
 » pauvre S
 » cinq cens
 » dat nous a
 » & le filer
 » tion , à c
 » fidéré ,
 » beaucoup

» mieux d'envoyer chercher le Chapelain de
» cette prison? — Je ne le connois pas , me
» dit-il ; d'ailleurs , que pourroit - il me dire ?
» quelques morales officielles & d'usage , quel-
» ques propos secs & frigides , sans le baume
» de la véritable compassion , & sans effet : il
» n'y a qu'un homme malheureux comme vous
» l'êtes , qui puisse entrer dans ma situation &
» alléger mes peines en les partageant ; il m'in-
» terrogeroit peut - être sur les principes reli-
» gieux , dans lesquels j'ai été élevé : — hélas !
» je les ai tous oubliés ; il est trop tard , la
» veille de sa mort , d'avoir recours à l'hypo-
» crisie ou à son catéchisme ; j'ai été toute ma
» vie honnête homme , j'ose le dire avec con-
» fiance , bon Laboureur , bon Mari , bon Père ,
» & brave Soldat ; Dieu me refuseroit - il son
» repos pour avoir oublié quelques détails de
» mon éducation? — Vous avez fait un bon
» choix , dit le Colonel Smith au Sergent B. A.
» M. St. John prêcha si bien l'autre jour un
» pauvre Soldat Anglois , condamné à recevoir
» cinq cens coups de fouet , que ce même Sol-
» dat nous a avoué depuis qu'il devoit le courage
» & le silence avec lequel il supporta sa puni-
» tion , à cette conversation , & tout bien con-
» sidéré , continua le Colonel Smith , il est
» beaucoup plus dur de recevoir cinq cens coups

» sur le dos nu , que de mourir par la corde :
 » — c'est une des actions les plus simples de
 » ce bas monde. — Elle est d'autant plus simple ,
 » ajouta M. * * * , (habitant de la Georgie &
 » un de notre chambrée ,) que c'est la dernière.
 » — Je suivis enfin le Sergent ; sa chambre étoit
 » très - obscure , comme je vous l'ai dit : — »
 » Ce n'est pas l'action de mourir , me dit-il ,
 » avec des yeux animés , qui me fait trembler ;
 » j'ai vu la mort plusieurs fois dans ma vie , sans
 » la fuir ni la craindre ; mais mourir injustement ,
 » abandonner une femme & sept enfans à tous
 » les besoins de la nature , à la dureté du Ca-
 » pitaine , aux insultes des Soldats , à l'avidité
 » des Commissaires qui , aussitôt après ma mort ,
 » cesseront de leur donner la pitance de pro-
 » visions dont ils jouissent ; — Voilà ce qui
 » soulève mon ame , voilà ce qui éloigne de
 » moi cette résignation , ce calme du courage
 » que je cherche ; voilà enfin ce qui rend la
 » cérémonie de demain si terrible à contempler.
 » — Hélas ! mon ami , lui dis-je , êtes-vous le
 » premier qui ayez été condamné injustement ,
 » depuis cette cruelle guerre ? Ignorez-vous que
 » plusieurs centaines d'hommes , de femmes &
 » d'enfans , ont été brûlés , assassinés sur nos
 » frontières , par les ordres de vos Ministres ;
 » ils étoient au moins aussi innocens que vous :

» dans to
 » vers no
 » cruauté
 » bien de
 » ont pér
 » sultes ,
 » que vou
 » la mort ,
 » c'est le se
 » matière
 » l'état pri
 » état plus
 » celui de l
 » du mouv
 » un arran
 » est , dit-c
 » de bien a
 » de ce vo
 » mo ur qu
 » lation des
 » de laquell
 » vent attei
 » êtes , n'av
 » mourir de
 » n'est donc
 » dites-moi
 » toutes les
 » — La Na

» dans toutes les expéditions Angloïses , à tra-
 » vers notre pays , combien de victimes d'une
 » cruauté inutile , n'avez-vous pas vu ? — com-
 » bien de personnes percées de bayonnettes ,
 » ont péri au milieu des tourmens & des in-
 » sultes , qui ne méritoient pas plus la mort
 » que vous ? — & après tout , qu'est-ce que
 » la mort , si redoutée & si terrible à nos yeux ?
 » c'est le sommeil de la nature , l'inaction de la
 » matière , le repos moral de la pensée ; c'est
 » l'état primitif de cette même matière : c'est un
 » état plus simple & plus naturel peut-être que
 » celui de l'existence ; car , pour exister , il faut
 » du mouvement , un ordre plus particulier ,
 » un arrangement organique enfin. — La vie
 » est , dit-on , un voyage qui conduit les gens
 » de bien au bonheur , eh bien , c'est le terme
 » de ce voyage ; peut-être est-il plus aisé de
 » mourir que de naître ; la mort est la conso-
 » lation des malheureux , c'est la borne au-delà
 » de laquelle le despotisme & l'injustice ne peu-
 » vent atteindre. — Brave Soldat , tel que vous
 » êtes , n'avez-vous pas toujours été préparé à
 » mourir depuis que vous êtes en armes ? — ce
 » n'est donc que l'appareil qui vous épouvante :
 » dites-moi , n'étiez-vous pas sujet à être tué
 » toutes les fois que vous étiez à votre poste ?
 » — La Nature qui nous fait naître au milieu

» de tous ses fléaux , ne nous annonce - t - elle
 » pas clairement que chacun de nous est toujours
 » à son poste , puisque chacun de nous est tou-
 » jours exposé ? — Mourir par la corde est hu-
 » miliant , je l'avoue ; mais pourquoi cette cir-
 » constance vous affligeroit - elle ? — Vous ne
 » serez plus aussitôt qu'elle vous aura resserré ,
 » & que vous importe ce qu'on en dira dans la
 » suite ? — Voudriez-vous chérir le phantôme
 » d'une opinion , même après que la source de
 » vos opinions sera à jamais tarie ? — Votre
 » conscience vous acquitte ; c'est le seul juge
 » dont la Sentence doit nous consoler ou nous
 » affliger : — quand à l'état de votre femme &
 » de vos enfans , j'avoue qu'il est déchirant
 » pour le cœur d'un bon père , de laisser après
 » lui une partie de soi-même exposée à tous les
 » besoins , & à tous les maux qui en pro-
 » viennent : c'est-là , mon ami , la chaîne qui
 » retient tant de braves gens sous ce toit ; sans
 » cela souffriroient-ils , comme ils le font , les
 » injustices , l'ennui , les langueurs de la cap-
 » tivité ? — Votre femme n'a qu'un parti à
 » prendre , c'est de se retirer dans l'intérieur du
 » pays , & de placer tous ses enfans apprentifs
 » à différens métiers : vous savez , comme moi ,
 » que la connoissance d'un bon métier , est
 » considéré ici comme égal en valeur à cent

.
.
e
o
a
e
e
e
e
s
t
nt
es
es
o-
ri
ns
es
o-
à
u
fs
,
ft
nt



C. Bernier del.

P. Marthe sculp.

*Jurez-le sur ce rayon de soleil, qui dans ce moment luit
sur nos mains .*

» acres de
» maison d
» par fema
» bien logé
» je me ch
» le moyen
» qu'il vien
» Il soupira
» idée me
» votre exp
» vous ne v
» ne penser
» réduite m
» donc, de
» fible pour
» écrire , &
» quelle vo
» venez de
» gent , je
» protecteur
» péta-t-il,
» moment ,
» je , je le ju
» mes yeux
» image du C
» nés à des t
» si je néglige
» promettre.

» acres de terre ; elle ira filer elle-même dans la
 » maison d'un bon Colon , à une demi piastra
 » par semaine , où elle y fera bien nourrie &
 » bien logée : si cet avis vous plaît , écrivez-lui ,
 » je me charge de faire tenir votre lettre par
 » le moyen du Docteur B*** , la première fois
 » qu'il viendra faire sa visite ; qu'en dites-vous ?
 » Il soupira profondément. — Cette heureuse
 » idée me soulage , répondit - il ; — j'accepte
 » votre expédient ; mais quand je serai mort ,
 » vous ne vous intéresserez plus aux miens ; vous
 » ne penserez plus à l'état déplorable où sera
 » réduite ma pauvre veuve : promettez - moi
 » donc , devant Dieu , de faire tout votre pos-
 » sible pour lui faire tenir la lettre que je vais
 » écrire , & d'y en ajouter une autre dans la-
 » quelle vous lui expliquerez le service que vous
 » venez de me rendre. — Oui , mon cher Ser-
 » gent , je vous le promets devant Dieu , le
 » protecteur des malheureux. — Jurez-le , ré-
 » péta-t-il , sur ce rayon du soleil qui , dans ce
 » moment , luit sur nos mains : — Oui , lui dis-
 » je , je le jure sur ce rayon du soleil ; puissent
 » mes yeux cesser de contempler cette auguste
 » image du Créateur ; puissent-ils être condam-
 » nés à des ténèbres éternelles , si j'oublie , ou
 » si je néglige d'exécuter ce que je viens de vous
 » promettre. — J'en mourrai plus content , me

» dit-il. — Oh ! Être des Êtres, Père universel,
 » que je ne puis ni appercevoir, ni comprendre,
 » daigneras-tu devenir le Protecteur de la veuve
 » & des orphelins que je vais laisser après moi ?
 » Reçois le sacrifice de ma vie ; pardonne-moi
 » les fautes & les erreurs que j'ai commises ;
 » donne-moi les moyens d'oublier tout ce qui
 » m'attache encore à la terre , & fais que je
 » subisse mon sort avec décence & avec cou-
 » rage. »

Il me remercia ensuite de ma complaisance ,
 & me souhaita une captivité courte. « Hélas !
 » peut-être , lui dis-je , suis-je destiné à subir
 » le même sort ! On me croit coupable de plu-
 » sieurs choses , qui , suivant les maximes reçues
 » ici , conduisent à la mort. Demain vous vous
 » en allez ; dans quelques jours il se peut que
 » je m'en aille aussi. — Armons-nous donc de
 » résignation & de courage ; regardons la vie
 » comme un passage sur l'Océan ; plus il est
 » court , & plus on l'appelle fortuné : pourquoi ,
 » en sens inverse , croirions-nous que la vie
 » n'est heureuse que quand elle est longue ? —
 » Adieu , mon cher Sergent , pour la dernière
 » fois. — Adieu , Monsieur , pour jamais : plut
 » au Ciel que je n'eusse qu'un demi-quart
 » d'heure à attendre la fin de la tragédie ! quelle
 » nuit douloureuse & terrible n'ai-je pas devant

» moi ! en
 » tume en
 » enfans »
 — Aussi-
 la chambre
 les Officier
 dignes d'être
 l'endroit de
 — J'avois l
 & l'imagina
 tristes. — Je
 précédente
 confiance. —
 » qu'un brav
 » par les ma
 » effuyé tant
 » sa carrière
 » geante ! c'
 » & d'avoir a
 » dont il joui
 » comme mo
 » tendu racor
 » vous aviez
 » tations de
 » pourquoi ne
 » bres du Co
 » John Blewer

(1) Il a depuis

» moi ! encore si je pouvois en adoucir l'amertume en la passant avec ma femme & mes enfans » !

— Aussi-tôt que je l'eus quitté , j'entrai dans la chambre du Congrès , où étoient enfermés les Officiers Américains qu'on ne jugeoit pas dignes d'être sur leur parole avec les autres dans l'endroit de l'Isle-Longue qui leur étoit assigné. — J'avois le cœur gonflé de mille sensations , & l'imagination remplie d'images lugubres & tristes. — Je racontai à ces Messieurs la scène précédente sans en oublier la plus petite circonstance. — « Quel dommage , leur dis-je , qu'un brave homme tel que ce Sergent périsse par les mains de l'injustice , & qu'après avoir effuyé tant de dangers , il vienne ici terminer sa carrière d'une manière si cruelle & si affligeante ! c'étoit bien la peine d'être loyaliste , & d'avoir abandonné l'aisance & l'abondance dont il jouissoit sur sa Plantation ? — Ah ! si comme moi , Messieurs , vous lui aviez entendu raconter son histoire ; si , comme moi , vous aviez vu ses blessures , ses nobles attestations de services & de bravoure ! — Et pourquoi ne les a-t-il pas montrées aux Membres du Conseil de Guerre , dit vivement M. John Blewer (1) , (Lieutenant de la troisième

(1) Il a depuis été tué dans la Caroline Méridionale.

» Brigade Pensilvanienne). — Si on lui a refusé
 » la liberté de parler , la vue de ses honnêtes
 » cicatrices auroient peut-être été pour lui un
 » puissant Avocat ? — Quel argument , en effet ,
 » en faveur d'un Soldat , sur - tout devant des
 » braves Officiers » ! — Pendant tout le tems
 de ma narration , j'avois observé que ce jeune
 homme y avoit prêté l'oreille la plus attentive ;
 j'avois également observé que son visage s'en-
 flammoit , que ses yeux animés exprimoient le
 regret & la colère ; — l'indignation poussée par
 l'effervescence de la jeunesse , sembloit bouillir
 dans ses veines. « — Est - il condamné , me de-
 » manda-t-il précipitamment ? — Oui , lui dis-
 » je , demain il meurt. — Grand Dieu ! à quel
 » point d'aveuglement , de cruauté & d'horrible
 » insouciance as - tu permis à ces fiers Insulaires
 » de pousser les choses ! — quand nous aideras-
 » tu donc à chasser ces Oppresseurs de notre
 » Continent ! Ne l'ont - ils pas assez arrosé de
 » notre sang ? ne l'ont - ils pas assez souillé de leurs
 » crimes ? — Une idée me vient , continua-t-il ,
 » je la crois bonne ; ne seroit - il pas encore tems
 » d'envoyer une requête au nom de cet Infortuné
 » à Son Excellence Sir Henri C. ? — Qu'en
 » dites - vous ? — L'intention est magnanime
 » & généreuse , mon cher Lieutenant , lui dis-
 » je : cette action est d'autant plus noble , que
 » cet

» cet ho
 » encore
 » à six f
 » derez -
 » ger de
 » ses ivre
 » nant : —
 » vorable.
 » tout , n'e
 » roit - il po
 » d'une hu
 » dilaté for
 » ne pourr
 » de punir,
 » en faire l'
 » quête ; no
 » le Sergent
 » cela pour
 » adoucir l'a
 » — ce fera
 » nous auro
 » chat , qui
 » de la mort
 » garçon , lu
 » sainte ; tu p
 » — oui , tu
 » la vie d'un
 il écrivit la
 Tome I.

» cet homme est un Royaliste , plus coupable
 » encore envers notre Patrie , qu'un Européen
 » à six sols par jour. Mais comment persua-
 » derez - vous au Grand Prévot de se char-
 » ger de cette requête ? — C'est ici l'heure de
 » ses ivresses journalières , me dit le Lieute-
 » nant : — cette circonstance peut devenir fa-
 » vorable. Que fait-on ? — ce barbare , après
 » tout , n'est-il pas fils d'une femme ? ne pour-
 » roit-il point ressentir quelques tressaillemens
 » d'une humanité involontaire , lorsque le vin a
 » dilaté son cœur ? la soif & l'ivresse des sens
 » ne pourroit-elle pas suspendre cette avidité
 » de punir , qui lui est si naturelle ? — Je veux
 » en faire l'essai : il faut que j'écrive cette re-
 » quête ; nous irons ensuite la faire signer par
 » le Sergent. — La foible lueur d'espérance que
 » cela pourra lui procurer , servira au moins à
 » adoucir l'amertume de la nuit qu'il va passer :
 » — ce fera , mon ami , une foible lampe que
 » nous aurons placée dans le coin de son ca-
 » chot , qui en bannira , j'espère , les images
 » de la mort , & les rêves effrayans. — Brave
 » garçon , lui dis-je , ton idée est bonne &
 » sainte ; tu peux te dire véritablement inspiré ;
 » — oui , tu l'es , puisque tu cherches à sauver
 » la vie d'un homme qui est ton ennemi. » —
 il écrivit la requête dans moins d'une demi-

heure ; el le étoit conçue dans toute la chaleur de
 son ame généreuse. J'avoue que je n'ai jamais rien
 entendu qui égalât la force expressive & le su-
 blime laconisme de ce morceau. Nous fûmes à la
 chambre du Sergent : « — Vous me pardonne-
 » rez, lui dis-je, de revenir vous interrompre ;
 » le récit que j'ai fait de vos malheurs à ce
 » jeune Pensilvanien, a rempli son ame d'une
 » honnête indignation ; il a conçu un projet
 » heureux, & il vient vous le communiquer.
 » — Sergent B. A., dit le Lieutenant, lors-
 » que vous & moi servions sous nos drapeaux
 » respectifs, nous étions ennemis, puisque
 » vous défendiez la cause de votre Roi, de-
 » venu notre tyran, & moi celle de la patrie.
 » — Mais sous ce toit, le malheur nous a
 » fraternisés & nous a rendus égaux. — Je viens
 » d'écrire au Général une requête en votre
 » nom ; il faut la signer : — je me flatte d'a-
 » voir assez d'ascendant sur l'esprit du Grand-
 » Prévôt, pour le persuader de la porter lui-
 » même dès ce soir au quartier Général. — Sir
 » H. C. est naturellement bon & humain, lors-
 » qu'il est instruit du véritable état des choses.
 » — Peut-être le récit pathétique que je fais
 » de vos services, de vos blessures, & de votre
 » nombreuse famille, le touchera-t-il ? — du
 » moins je le souhaite du fond de mon cœur.

» Un G
 » il peu
 » & fair
 » règles
 » si je ve
 » inatten
 » nimité
 » leur sou
 » nure de
 » espéran
 » tous les
 » homme,
 » cette act
 » nédictior
 » esprits ;
 » leste, éc
 » toutes vo
 » épargner
 » vous le v
 » sentence,
 » ma recon
 » vous m'e
 » qu'elle fin
 » tivité ; j'e
 » loin que c
 » gnons nos
 » tune du pr
 » l'ennemi d

» Un Général humain est comme un bon Roi ;
 » il peut diminuer les calamités de la guerre ,
 » & faire beaucoup de bien sans s'écarter des
 » règles de son devoir. — Brave Pensilvanien ;
 » si je verse des larmes , c'est votre générosité
 » inattendue qui m'y force , c'est votre magna-
 » nimité qui me les arrache ; hélas ! je croyois
 » leur source tarie. — Je connois trop la tour-
 » nure des esprits pour concevoir la plus foible
 » espérance ; ce sentiment , ainsi que presque
 » tous les autres , est éteint. — Brave jeune
 » homme , l'ornement de votre patrie , puisse
 » cette action généreuse attirer sur vous la bé-
 » nédiction du Ciel , le patrimoine des bons
 » esprits ; puisse-t-elle , comme un rayon cé-
 » leste , éclairer tous vos pas , & sanctifier
 » toutes vos actions ; puisse le sort de la guerre
 » épargner vos jours ! — Je signe , puisque
 » vous le voulez ; & si je survis à cette fatale
 » sentence , le terme de ma vie sera celui de
 » ma reconnoissance. — Mon cher Sergent ,
 » vous m'en devrez peut-être ; mais j'exige
 » qu'elle finisse au moment où finira notre cap-
 » tivité ; j'exige qu'elle ne s'étende pas plus
 » loin que ces murs ; car si jamais nous rejoii-
 » gnons nos drapeaux , j'oublierai alors l'infor-
 » tune du prisonnier , & ne verrai en lui que
 » l'ennemi de ma patrie. — Quoi , vous ne

» verrez en moi que votre ennemi ! — Et moi ;
 » je jure de ne voir jamais en vous que
 » mon bienfaiteur. Dans quel cas que ce puisse
 » être , mon devoir militaire n'étouffera jamais
 » ma reconnoissance. — Je vous respecterai ;
 » je vous ferai respecter aussi par les Soldats mes
 » voisins dans les momens même les plus décisifs ;
 » & s'il le faut , afin de sauver votre vie , je
 » trahirai pour un moment la cause de mon
 » Roi pour obéir à celle de la Nature. — Et
 » vous ne verrez en moi que votre ennemi !
 » — En effet , vous ne me devrez rien ; ce sera
 » moi qui vous aurai l'obligation d'une vie que
 » mes propres Officiers m'ont refusée. » —
 Nous nous retirâmes.

Ce brave Lieutenant , comme il s'en étoit
 flatté , trouva le secret de persuader le Grand-
 Prévôt de délivrer sur le champ la requête au
 Général , mais nos espérances furent vaines. —
 Jugez quelle fut notre affliction , lorsque le len-
 demain nous vîmes cet infortuné Sergent con-
 duit de l'autre côté de la rivière d'*Hudson* (1),
 où sa sentence portoit qu'il seroit exécuté. —
 Je sortis de prison moi-même quinze jours
 après , comme vous le savez , & fus me repo-
 ser quelque tems chez mon digne ami , M.

(1) Paulus Hook.

Henry
 départ
 New-Yo
 marchois
 ville , lif
 voir de m
 brun & e
 épaule , r
 » pas ? —
 » nois pas.
 » rappelez-
 » est-ce vo
 » vous , vo
 » je vo
 » femai
 » corde fur
 » laissé en l'a
 » lu la requ
 » silvanien ,
 » donné que
 » tement apr
 » ment , & o
 » Lieutenans
 » mauvaise ét
 » vous y rend
 » mon pouvoi
 » borne , mon
 » rêve ? — Q

Henry Perry, jusqu'à ce que la nouvelle du départ de la flotte me forçât de revenir à New-York pour y obtenir mon passage. — Je marchois un jour dans une des rues de cette ville, lisant une lettre que je venois de recevoir de mon enfant, lorsqu'un homme en habit brun & en cheveux ronds, frappant sur mon épaule, me dit : « Ne me reconnoissez-vous pas ? — Non, lui dis-je, je ne vous reconnois pas. — Quoi, est-il possible ! Ne vous rappelez-vous pas le Sergent B. A. ? — Quoi est-ce vous, mon cher Sergent ? est-ce bien vous, vous-même à qui je parle ? Hélas ! je vous croyois mort & pendu il y a trois semaines. — J'ai été pendu en effet ; mais la corde fut coupée dès que le chariot m'eut laissé en l'air. J'ai appris que le Général avoit lu la requête envoyée par le généreux Pensilvanien, & qu'en conséquence il avoit ordonné que la corde seroit coupée immédiatement après l'exécution. J'ai quitté le Régiment, & on m'a accordé une place parmi les Lieutenans du Grand-Prévôt. Si jamais votre mauvaise étoile vous ramenoit sous ce toit, je vous y rendrai tous les services qui seront en mon pouvoir. — Mon étonnement est sans borne, mon cher Sergent ; n'est-ce point un rêve ? — Quelle fatalité ! quelle singulière

» destinée ! quel enchaînement de circonstances !
 » — Ainsi donc vous voilà un des Sous-Gou-
 » verneurs de la même maison, où il y a à
 » peine cinq semaines, nous étions tous deux
 » prisonniers, & où vous fûtes condamné à
 » mort. Je m'embarque pour l'Europe dans
 » deux jours ; je ne reverrai jamais cette ville,
 » qu'elle n'ait changé de maître : n'oubliez pas,
 » je vous prie, le généreux Pensilvanien, ce
 » digne jeune homme. — Moi, l'oublier ! le
 » Ciel m'est témoin que j'oublierois plutôt de
 » satisfaire les plus pressans besoins de la faim
 » & de la soif ; il ne lui manque que la liberté,
 » & je puis la lui donner ! — A dieu, mon
 » cher Sergent ; la vie ne vous semble-t-elle pas
 » bonne ? — Ah ! quelle est douce, en effet,
 » quand on la reçoit d'une manière si innatten-
 » due. — J'ai été fidèle à ma promesse ; votre
 » femme a reçu la lettre que vous lui aviez
 » écrite quarante-huit heures après. — Je le
 » fais, & vous en fais mille remerciemens.
 » — Ma pauvre femme ! elle a pensé perdre la
 » raison, & de l'excès du chagrin, & de l'excès
 » de sa joie. — Adieu, mon cher M. St. John.
 » Puissiez-vous éviter les dangers des flots & des
 » vents, ainsi que votre cher enfant Ally, dont
 » la maladie vous a donné tant d'inquiétude
 » pendant votre captivité « . . .

Adieu, ST. JOHN.

LE P

SI d'un
 tableaux
 que la vo
 Anecdotes
 juger de l
 quelles no
 gliger de v
 éloignée,
 toute espè
 cruauté, la
 démon des
 ami, les
 ans, ont aig
 ler tant de s
 & devoir le
 Hélas ! pe
 dans cette pe
 eussent pu
 rance ! —
 liberté.

Parmi les
 cement de la

De la Prison de New-York , 25 Août 1780.

LE PÈRE INFORTUNÉ.

SI d'un côté je crains que la noirceur de mes tableaux ne révolte une ame aussi compatissante que la votre ; de l'autre , puis-je omettre des Anecdotes frappantes , dont le recit vous fera juger de la nature des calamités contre lesquelles nous avons osé lutter ? — Puis-je négliger de vous montrer , dans une perspective éloignée , une foible esquisse des malheurs de toute espèce qu'ont produit parmi nous la cruauté , la cupidité & la haine de parti , ce démon des guerres civiles ? — Voilà , mon ami , les principaux agens qui , depuis sept ans , ont aiguillé tant de bayonnettes , fait ruisse-ler tant de sang , & couvert du nom de loyauté & devoir les crimes les plus affreux.

Hélas ! peut-être ne serions nous jamais entrés dans cette pénible carrière , si toutes ces horreurs eussent pu être prévues. — Heureuse ignorance ! — Tel étoit cependant le prix de notre liberté.

Parmi les Royalistes qui , dès le commen-
cement de la guerre , prirent les armes contre

leur Patrie, le Colonel B. K. se distingua par son ardeur & son courage ; sans cesse il proposoit au Quartier - Général quelque nouveau plan , qu'il étoit souvent chargé d'exécuter.

Quelles pouvoient être les vues d'un Général naturellement bon & humain ? On est étonné que l'insouciance, ce sentiment prédominant, n'ait pas quelquefois empêché sa foiblesse d'autoriser tant d'incendies & de meurtres inutiles. Pouvoit-il concevoir qu'ils fissent partie du grand plan de conquête auquel il présidoit ? — Pouvoit-il croire que ce Continent reviendrait à l'obéissance du Roi par des actions dont la fréquence & l'atrocité ne pouvoient servir qu'à mûrir, à hâter la scission & à obscurcir son règne ? — Souvent, pendant des mois entiers, on ne s'occupoit à New - York, au milieu du luxe & des plaisirs, qu'à envoyer de tous côtés des partis de Conflagrateurs qui, dans leurs imaginations sanguinaires, prédisoient toujours quelque importante conquête. — Plus d'une fois je les ai vu revenir chargés de dépouilles ensanglantées, conduisant des prisonniers mutilés, qu'on ne menoit à l'Hôpital qu'après avoir été montrés en spectacle dans les rues, comme des victimes d'un barbare triomphe. Si vous pouviez douter de ma véracité, je vous recommanderois de lire les Gazettes de Jacques

Riving
le réci
fut une
K.***
aujourd
abandon
fuir sa l
Grande
ne trou
A la p
vers un
pelé Scr
moulin &
landois,
& se cach
fait un g
çons, fo
lit précip
la porte d
une volée
toucher a
tremblen
l'inutile
inexprim
heureux
donc fait

Rivington (1); vous y verriez , à chaque page ; le récit de ses expéditions. — De ce nombre fut une expédition conduite par le Colonel B. K.*** : dois - je ou puis - je le plaindre ? Il est aujourd'hui le plus malheureux des hommes ; abandonné à des remords inutiles , bientôt il va fuir sa Patrie. — Pourra-t-il jamais appeler la Grande - Bretagne de ce nom , où , & la paix , il ne trouvera que le mépris & la pauvreté ?

A la pointe du jour , un Parti Anglois arriva vers un petit District du nouveau Jersey , appelé *Scrawlenburg* : ils mirent le feu au grand moulin & aux habitations de ** , vieillard Hollandois , qui y possédoit un bien considérable , & se cachèrent derrière des arbres , après avoir fait un grand bruit. Le Colon & ses deux garçons , soudainement éveillés , quittèrent leur lit précipitamment , & parurent en chemise à la porte de la maison pour voir ce que c'étoit : une volée de fusils tuèrent les deux enfans sans toucher au père. Mon cœur palpite , mes mains tremblent , mon pinceau se refuse à peindre l'inutile atrocité de cette action , & l'horreur inexprimable de ce moment terrible. — Malheureux Colon , père infortuné ! qu'avois - tu donc fait au Ciel , pour être exposé , à ton

(1) Imprimeur du Roi.

âge, à une situation qu'on ne peut se rappeler sans frémir ? — Le sang de tes deux enfans, en jaillissant de leurs blessures, teignit sa chemise en plusieurs endroits : immobile & accablé sous le poids d'une douleur inconcevable, il fut conduit à New-York.

Ce vénérable Colon étoit un des neuf qui composoient notre chambrée ; mon plus grand étonnement fut de voir qu'il avoit survécu à une si fatale catastrophe.

Ce malheureux Citoyen étoit l'emblème de la tristesse la plus morne que j'aie jamais vue ; il portoit avec lui l'aspect le plus lugubre ; un voile épais sembloit envelopper son ame ; ses yeux étoient continuellement fixés vers la terre, & jamais il n'ouvroit la bouche. — Je respectois trop sa situation & son âge, pour oser lui demander quelques détails sur cette affreuse tragédie ; je ne les ai sus que par mes compagnons. Un matin Cunningham (1) entra dans notre chambre, & lui tint le propos suivant.

» Le Commandant, en considération de votre
 » âge, vous permet de retourner parmi les
 » vôtres, à condition que vous jurerez de ne
 » point prendre les armes contre les sujets du

(1) Le Grand Prevôt.

» Roi, &
 » & toi o
 » parce q
 » ainsi ? D
 » me rajeû
 » mon anci
 » tes propo
 » ne pas ve
 » que diro
 » père ? —
 » voilà ma
 » la à ton
 » doute ; c
 » Gardes
 » de sang r
 » tout vers
 » Rouges ne
 » j'offre vo
 » rendre ut
 » celui de
 » seler sans
 » vieillard !
 » rais, si j'
 » de force p
 » compatrio
 » sible ? Dè
 » ferai ma v
 » je cherche

» Roi, & de rester paisible. — Ton Général
 » & toi ont donc perdu la mémoire ? Est-ce
 » parce que je suis vieux qu'on me méprise
 » ainsi ? Dis-lui que le désir de la vengeance
 » me rajeûnit ; dans ce moment même , je sens
 » mon ancienne vigueur renaître , en écoutant
 » tes propositions. Quoi ! je te promettrai de
 » ne pas venger l'assassinat de mes enfans ? Eh !
 » que diroit le Ciel , qui m'a fait homme &
 » père ? — *Il court à son coffre : —* Tiens ,
 » voilà ma chemise teinte de leur sang ; portes-
 » la à ton Général ; il fait mon histoire sans
 » doute ; cette chemise me servira de réponse.

» Gardes-la , gardes-la ; elle n'est teinte que
 » de sang rebelle : ah ! que ne l'eussions-nous
 » tout versé ! — C'est ce que tous tes Habits-
 » Rouges ne pourront jamais faire. Cependant ,
 » j'offre volontiers le mien ; si je pouvois le
 » rendre utile à la Patrie , en le mêlant avec
 » celui de douze Anglois , je le verrois rui-
 » seler sans regret. — Foible & impuissant
 » vieillard ! qu'oses-tu dire ? — Ce que je fe-
 » rais , si j'étois libre ; je me sens encore assez
 » de force pour tuer une douzaine de tes cruels
 » compatriotes. Tu me proposes de rester pai-
 » sible ? Dès que je serai de retour , j'embras-
 » serai ma vieille femme pour la dernière fois ;
 » je chercherai ensuite , dans le premier parti

» que je rencontrerai , l'occasion de venger la
 » mort de mes braves enfans. Vieillard ingrat
 » & rebelle ! ne fais-tu pas que j'ai la clef des
 » donjons qui sont à huit pieds sous terre ? —
 » Creuses-en de cent pieds , si tu veux ; je jure ,
 » par cette chemise ensanglantée , que leur pro-
 » fondeur ne changera rien à ma résolution.
 » — Les lâches qui me prirent , m'attachèrent
 » pendant un quart-d'heure , pour me forcer de
 » contempler l'incendie de mes habitations , &
 » augmenter la somme de mes peines. — Ils se
 » trompoient ; la mort de mes deux garçons
 » étoit le comble de mes pertes. »

Le courage de ce vieillard méritoit au moins
 l'estime du Commandant : il ne servit qu'à pro-
 longer sa captivité.



DE

*Mère d'un
 sous la
 rives on
 en 1778*

JE dois
 un des pl
Nassau (1)
 fance ; mo
 soin & la p
 sept ans ,
 du voisinag
 de terre :
 Craignant
 blir des en
 il échange
 de terre da
 fai autant
 faire ; & n

(1) Isaac-L.

Comté d'Orange, 28 Avril 1779.

HISTOIRE
DE RACHEL BUDD,

*Mère d'une des Familles détruites par les Sauvages ;
sous la conduite de Brandt & de Butler , sur les
rives orientales de la Rivière Susquéhannah ,
en 1778.*

JE dois le jour au Ministre de Southampton, un des plus anciens établissemens de l'Isle de *Nassau* (1), qui fut aussi le lieu de ma naissance ; mon père m'éleva avec le plus grand soin & la plus grande tendresse. A l'âge de dix-sept ans, j'épousai *Benjamin Budd*, Planteur du voisinage, qui possédoit cent vingt-six acres de terre : il fut le choix de mon cœur. — Craignant de n'être pas assez riche pour établir des enfans dont il prévoyoit la naissance, il échangea sa plantation pour quatre cens acres de terre dans le Comté d'*Orange* : je m'y opposai autant qu'une femme pouvoit ou devoit le faire ; & notre premier pas dans cette nouvelle

(1) Isle-Longue.

carrière fut l'origine & le préage de tous les malheurs suivans. Ce terrain avoit été hypothéqué ; nous fûmes forcés de payer 429 piastres au-delà de la valeur réelle. — A force d'industrie, cependant, nous réparâmes cette première infortune : pendant cet intervalle, je devins la mère de huit enfans, six garçons & deux filles.

Fatigués des difficultés que nous oppoient sans cesse le climat rigoureux & le sol ingrat de cette plantation, mon mari s'embarqua dans le fameux projet d'établissement sur la rivière *Susquéhannah*, proposé & entrepris par les habitans de la province de *Connecticut*. Rien ne pouvoit être plus séduisant que les détails de ces contrées nouvelles, imprimés dans nos Gazettes. A peine le premier sentier fut-il marqué, que nous vendîmes notre plantation, & partîmes pour *Wioming* (1). Je ne puis vous décrire les fatigues & les dangers que nous courûmes dans ce long trajet ; car vous savez que depuis le *Bac de Wells* sur la rivière *Delaware*, ce n'est qu'une forêt de cent vingt mille de largeur, montueuse, remplie de pins, de hemlocs, de bouleau, de sapinettes & de lau-

(1) Ancien Village Sauvage, sur les Rives de la *Susquéhannah*.

riers fau
ponts, le
renversés
racines d
choses,
hommes
cependant
pénible ;
ne nous q
notre mar
ce pays no
férence ne
péniblemen
fans, & sui
Nous arr
mise : tout
& l'abondan
faction par
qu'offrent d
& les terres
continent q
plaines étend
belle rivière
vés : dix-sep
de deux lieu
— Comme
espérances.
les proyifion

riers sauvages. Le défaut de chemins & de ponts, les obstacles multipliés par les arbres renversés, les ravins, les marais, les grandes racines d'arbres; tout, dans l'origine des choses, semble s'opposer aux progrès des hommes qui, bravant ces difficultés, osent cependant s'aventurer dans une carrière aussi pénible; mais la santé, la gaieté & l'espérance ne nous quittèrent point; elles présidèrent à notre marche. Jusqu'ici, je n'avois considéré ce pays nouveau que sur la carte: quelle différence ne trouvai-je pas, en le traversant péniblement dans un chariot, avec huit enfans, & suivie d'une troupe de bestiaux!

Nous arrivâmes enfin sur cette terre promise: tout ce que je vis m'annonça la fertilité & l'abondance. Je contemplois avec une satisfaction particulière, le contraste frappant qu'offrent de toutes parts les grandes collines & les terres basses qu'elles environnent; l'âpre continent que je venois de traverser, & les plaines étendues situées des deux côtés de cette belle rivière, sur lesquelles nous étions arrivés: dix-sept familles répandues sur un espace de deux lieues devinrent notre unique société. — Comme nous, elles n'étoient riches qu'en espérances. N'ayant apporté avec nous que les provisions nécessaires pour notre voyage

il fallut , dès le premier moment de notre arrivée , penser à notre subsistance : pour cet effet , mon mari & les plus grands de nos enfans , furent obligés de consacrer une partie de leur tems à la chasse & à la pêche ; ils y furent très-heureux.—Le second besoin que nous éprouvâmes , fut celui d'un abri ; l'industrie & l'écorce des arbres nous procura dans trois jours deux appartemens très-commodes , & à couvert de la pluie ; je me trouvai très-bien logée , & pour rendre mon mari content , je ne me plaignis de rien : les terres basses nous donnèrent le foin dont nous avons besoin pour nourrir nos bestiaux pendant l'hiver suivant ; car nous avons amené quatre bœufs , deux jumens , trois vaches , vingt moutons & quatre cochons. Malgré leurs fatigues , les vaches nous donnèrent du lait pendant la route : l'idée & l'énumération des besoins d'une famille située comme la nôtre , est suffisante pour vous donner celle de notre industrie & de notre diligence. Que les jours étoient courts , & que le sommeil nous sembloit bon quand le soir étoit venu ! Ce fut pour nous , & pour moi en particulier , un été mémorable. Je fus la première femme qui enfanta dans ce désert : je mis au monde un enfant quatre mois & demi après notre arrivée ; nous le nommâmes *Susquéhannah Budd* , en mémoire du nou-

veau

veau lieu
pour lui
quoique
de son éd
dant , fa
un Colon
Trois a
différend e
qui réclar
priétaires
Quoique m
il perdit c
même cond
tems après ,
indigence. —
de mes voisi
je plaçai cin
étoient déjà
établi à quin
mais il ne f
l'assistance du
dans mes bras
d'*Orange* : c'
l'hiver ; nous
vertures , - av
l'auroit cru

(1) Mahapeny
Tome I.

veau lieu de sa naissance. Mon mari construisit pour lui un berceau d'écorce fort commode ; quoique ce meuble annonçât la simplicité de son éducation, cet enfant auroit pu cependant , sans cette guerre cruelle , devenir un Colon riche.

Trois ans après notre arrivée , il s'éleva un différend entre les habitans de la Pensilvanie , qui réclamoient ce terrain , & les propriétaires qui l'avoient acheté des Sauvages. Quoique mon mari fût l'homme le plus paisible , il perdit cependant tous ses bestiaux , & fut même conduit prisonnier à *Philadelphie*. Peu de tems après , je me vis réduite à la plus grande indigence. — Honteuse de réclamer l'assistance de mes voisins , qui avoient été plus heureux , je plaçai cinq de mes enfans parmi eux : ils étoient déjà en âge de travailler ; l'aîné étoit établi à quinze milles au-dessus de nous (1) ; mais il ne faisoit que commencer. — Avec l'assistance du second , & le petit *Susquéhannah* dans mes bras , j'osai retourner vers le Comté d'*Orange* : c'étoit alors le commencement de l'hiver ; nous ne pûmes porter que deux couvertures , - avec quelques provisions. — Qui l'auroit cru ? Je trouvai au milieu des

(1) Mahapeny.

neiges, que je redoutois tant, un abri & un asyle contre le froid des nuits; sans ce secours imprévu, je ne fais ce que nous aurions fait; je fus cinq jours à traverser cette vaste forêt.

L'été suivant, mon mari obtint sa liberté, & revint à *Wioming*, croyant m'y trouver. Après avoir versé des larmes à la vue de nos malheurs, & embrassé nos enfans, il vint me rejoindre. Nos amis nous procurèrent deux chevaux & quelque argent: munis de ce nouveau secours, nous retournâmes à *Wioming*, au mois de Mai, où rappelant notre ancien courage, nous recommençâmes nos travaux. — Heureusement, notre maison n'avoit point été brûlée. — Je me rappelle encore le jour de notre retour: ce fut un des plus beaux que j'eusse jamais vu. — Je retrouvai tous mes enfans sains & bien portans. Quelle plus grande fête pour une mère! les voisins nous donnèrent à l'envi tout ce dont nous avions besoin: le croiriez-vous, au bout d'une semaine, nous oubliâmes nos pertes & nos fatigues?

Malheureusement la grande dispute territoriale avec la *Pensilvanie* se ralluma plus violemment même qu'auparavant; il y eut du sang répandu, & le fils de *M. Plunket*, Arpenteur du Comté de *Nortumberland*, fut tué. Ces alarmes perpétuelles n'étoient cependant pas la

cause de
de *Wiom.*
en honne
kes, dont
nos Gazet
des gens d
tiens, gra
& à gouve
aucune Lo
voit point
lonie: nos
ventions, l
vant les bes
caprice, &
sages propo
qui devoien
moment de
—Mais le g
très-bien se
n'étoient qu'
folie de veni
qu'ils avoien
Cependant
l'agriculture
toit tous les
un grand non

(1) C onnecti

cause de nos plus grands maux. L'établissement de *Wioming*, (actuellement appelé *Wilkesbury*, en honneur du fameux Lord Mayor Jonh Wilkes, dont les discours patriotiques remplissoient nos Gazettes), étoit principalement habité par des gens de la Nouvelle-Angleterre (1), impatiens, grands Républicains, aimant à cabaler & à gouverner, quoique nous n'eussions alors aucune Loi; car la Province de *Connecticut* n'avoit point encore adopté cette nouvelle Colonie : nos réglemens étoient de simples conventions, passées à la pluralité des voix, suivant les besoins du moment, les impulsions du caprice, & quelquefois des passions. Les plus sages proposèrent des formes simples & utiles qui devoient devenir permanentes, jusqu'au moment de notre adoption par la Métropole. — Mais le grand nombre disoit qu'on pouvoit très-bien se passer de Loix qui, après tout, n'étoient qu'un esclavage : les autres que c'étoit folie de venir de si loin prêter le col à un joug qu'ils avoient quitté.

Cependant, au milieu de ces divisions, l'agriculture, suivie de l'abondance, augmentoit tous les jours; chaque mois voyoit arriver un grand nombre de familles; on en comptoit

(1) Connecticut.

déjà plus de cent trente : mon mari, amateur de la paix , étoit toujours de l'avis de la majorité , & ne s'occupoit que de son travail , espérant de jour en jour que notre Métropole établirait quelque gouvernement sage qui assurerait la tranquillité publique , seule chose dont nous eussions besoin. — Cet heureux événement n'arriva point aussi-tôt que nous le désirions. — Préférant le calme & le repos à tout autre bien , nous vendîmes notre plantation , sur laquelle nous avons vécu cinq années , & nous fîmes habiter à *Wy-o-lucing* (1), 90 milles en remontant la rivière : nous y trouvâmes beaucoup de terrain défriché ; car cette ancienne habitation *Shawanèse* n'avoit été concédée qu'à cause de la rareté du gibier. — Les habitans de ce lieu, contents de leurs limites & de leurs portions de terre , vivoient & travailloient en paix sans gouvernement , & sans avoir besoin d'être gouvernés. — « Voici » donc , dis-je à mon mari , notre quatrième » & dernier établissement , du moins je l'espère. » Nous avons acquis assez de terre pour tous » nos enfans : avec peu de travail , l'extrême » fertilité de ce sol nous procurera l'abondance : » remercions l'Etre Suprême de nous y avoir

(1) Ancien Village Sauvage.

» conduit
 » jamais p
 » ma bon
 » que nou
 » paix ».

Dans ne
 & le vie
Shawanèses
 rusés que r
 rels ; ils ai
 acquis de la
 acres de te
 vous en co
 étoient gène
 chez eux les
 le commen
 furent pour
 tance. Les
 repos dont
 voisins , nous
 anciennes ca
 plus qu'à n
 sent. Mon feu
 lui donna tro
 vingt-trois m

(1) Une des
 (2) Bourgade

» conduits. Promets - moi , mon ami , de ne
 » jamais penser à le quitter. — Je te le promets ,
 » ma bonne & ancienne amie. — Fasse le Ciel
 » que nous puissions y vivre & mourir en
 » paix ».

Dans notre voisinage , vivoient *Job Gelaware*
 & le vieux *Henrique* , deux respectables
Shawanèsés (1) ; ils étoient plus fins & plus
 rusés que ne le sont ordinairement ces Natu-
 rels ; ils aimoient l'or & l'argent ; ils avoient
 acquis de leurs compatriotes plus de cinq cens
 acres de terres basses , propriété immense , si
 vous en connoissiez toute la bonté. — Ils
 étoient généreux & humains ; nous trouvâmes
 chez eux les ressources de l'amitié , qui , dans
 le commencement de nos pénibles travaux ,
 furent pour nous de la plus grande impor-
 tance. Les riches herbages de ce canton , le
 repos dont nous jouissions , l'honnêteté de nos
 voisins , nous firent bientôt oublier toutes nos
 anciennes calamités ; elles ne nous servoient
 plus qu'à nous faire goûter le bonheur pré-
 sent. Mon second enfant épousa une femme qui
 lui donna trois cens acres de terre à *Wissack* (2)
 vingt-trois milles au-dessous de *Wy-o-Lucing* :

(1) Une des sept Nations Confédérées.

(2) Bourgade nouvellement établie.

notre aîné, vous le savez, s'étoit établi à *Mahapenny*, quinze milles au-dessus de *Wioming*. Nous passâmes trois ans de cette manière.

Mais nous étions destinés à n'être jamais heureux : un nuage sombre & menaçant parut sur notre horizon : la naissance d'un nouveau pouvoir & la destruction de l'ancien, produisirent une grande fermentation parmi nous : cette infortunée région se trouva enveloppée dans des calamités plus grandes encore que celles dont nous étions fortis. Les blessures que nous avions reçues, comparées avec les plaies auxquelles nous avons été exposés depuis, n'étoient que de légères piqûres. Cette guerre civile causa une division singulière dans les opinions, & une grande agitation dans les esprits : nos deux aînés prirent le parti des *Whigs* (1) ; mon mari en parut très-affligé : les habitans d'une frontière si éloignée, occupés à labourer leurs champs, auroient dû laisser la décision de cette grande querelle à ceux des pays maritimes. Plus d'une fois mon mari devint le pacificateur du voisinage ; il fut enfin appelé *Tory* (2), ainsi que tout notre district. Cette opinion occasionna une guerre secrète, qui nous fut dé-

(1) Républicains.

(2) Royaliste.

clarée par
— Bientôt
forcer les
ces procé
les esprits
animer à
général &
voisins re
milles ent
du village
dépeuplés
venoit de
sions violé
tans de *W*
&c. les eff
pace de six
les trois c
Wissack &

Nos deux
concitoyen
ils favoient
ofons les a
nous les eu
tèrent plufi
gés de pre

(1) Bourga

(2) Village

clarée par les Colons des bourgades inférieures. — Bientôt ils envoyèrent des partis armés pour forcer les *Torys* de renoncer à leurs opinions ; ces procédés violens ne servirent qu'à aigrir les esprits, les rendre plus opiniâtres, & les animer à la résistance. Que cet incendie fut général & rapide ! — Quelques-uns de nos voisins retournèrent dans leur patrie ; des familles entières se retirèrent parmi les Sauvages du village d'*Anaquaga*. — C'est ainsi que furent dépeuplés quelques districts dont l'établissement venoit de commencer. La crainte des excursions violentes que faisoient sans cesse les habitans de *Wilkesbury*, *Shawney*, *Lackawaney* (1), &c. les effrayèrent tellement, que dans l'espace de six mois, on ne vit plus personne dans les trois cantons supérieurs de *Wi-o-Lucing*, *Wissack* & *Standing-Stone*.

Nos deux Sauvages se retirèrent aussi parmi leurs concitoyens à *Shénando* (2) ; heureux mortels, ils savoient où aller chercher la paix, & nous osons les appeler *Sauvages* ! Plût à Dieu que nous les eussions suivis, comme ils nous y invitèrent plusieurs fois ! Mes enfans furent obligés de prendre les armes dans la nouvelle mi-

(1) Bourgades inférieures.

(2) Village Sauvage.

lice, dont le principal but étoit de forcer les *Torjs* de renoncer à leurs opinions, & de veiller à leur conduite; car la violence les avoit déjà convertis en ennemis. Telle est la cruelle destinée des hommes, ils ne jouissent de la paix que lorsqu'ils y sont forcés. — Envain nous représentâmes, à plusieurs des chefs, le danger de s'armer contre des voisins, & d'affoiblir ainsi un établissement si florissant. — Nos remontrances furent inutiles; entraînés par la vanité de se faire Législateurs, sans en avoir la sagesse, ils prirent l'opinion générale pour la base de leur nouvelle législation, & l'enthousiasme les porta à soutenir ce système de toute la rigueur des loix. — Un heureux silence auroit conservé la paix & le bonheur de cette région. Nous prévîmes tout ce qui pouvoit arriver, sans pouvoir cependant y trouver de remède. Nous n'avions alors avec nous que trois de nos enfans. — Un jour, l'aîné nous apporta les dépouilles d'une famille qui avoit été jointe aux Sauvages à *Shénundo*. « Va-t-en, lui » dis-je; va-t-en; ôte ces objets de ma vue; » ne crains-tu pas de souiller la maison de ton » père, & de mériter sa malédiction? » Tant de violences armèrent enfin plusieurs Royalistes, qui, échappés parmi les Naturels, trouvèrent le moyen de les intéresser dans leurs querelles

Mon trois
alors sa de
fendu de
le fort de
kwako, de
affliction p
ce pauvre
songes, ne
vastes foré
dant les *A*
» enfant ! d
» à ta pau
» entendre
» sur ta de
» larmes e

Isolés,
fîmes forc
pendant tro
ceurs de la
de courte
l'avoir pré
notre habit
sacrifié dan
abondance,
de notre vi

Nous rev

(1) Lac de

Mon troisième fils fut fait prisonnier ; j'oubliai alors sa désobéissance , (car nous lui avions défendu de s'enrôler) & je versai des larmes sur le sort de cet enfant. — Il fut conduit à *Ockwako* , de-là à *Niagara* & à *Montréal*. Quelle affliction pour une mère ! Quelle destinée pour ce pauvre garçon ! Combien de fois , dans mes songes , ne l'ai-je pas suivi voyageant dans ces vastes forêts , traversant l'*Ontario* (1) , descendant les *Rapides du St.-Laurent* ! — « Cher » enfant ! combien de larmes n'as-tu pas coûté » à ta pauvre mère , qui depuis n'a jamais pu » entendre parler de toi ? Si je ne pleure plus » sur ta destinée , c'est que la source de mes » larmes est tarie. »

Isolés , réduits enfin à l'indigence , nous fûmes forcés d'abandonner ce lieu chéri , où , pendant trois ans , nous avions goûté les douceurs de la paix. Que ce tems nous avoit paru de courte durée ! Mais il fallut partir ; & sans l'avoir prévu , nous dîmes un adieu éternel à notre habitation , & à nos champs. — Tout fut sacrifié dans ce moment douloureux , paix , abondance , établissement de nos enfans , asyle de notre vieillesse.

Nous revînmes par eau à *Wilkesbury* , la mé-

(1) Lac de 200 lieues de circonférence.

tropole ; tout y étoit dans le trouble & la fermentation ; le tems de l'heureuse hospitalité étoit passé : ce n'étoit plus que rumeurs & factions. On reprocha à mon mari , comme un crime , sa tranquillité & son amour de la paix. « Que » vous importe , dis-je à ces chefs ; qu'importe » au Congrès , à George III , nos opinions & » nos sentimens ? C'est vous qui avez échauffé » toutes les têtes , enflammé tous les cerveaux ; » vous payerez bien cher l'effervescence que » vous avez causée. »

Réduits à cultiver la terre qui ne nous appartenoit pas , nous passions les soirées à déplorer en secret notre ancienne opulence , & le calme de *Wy-o-Lucing* ; nous versions des larmes , en nous rappelant que dans l'espace de vingt-neuf ans de fatigues & de travaux , nous n'avions joui que de trois années de paix & de repos. — « Ah ! dis-je » à mon mari , pourquoi n'avoir pas resté où nous » étions ? Ici on nous soupçonne , & on nous » méprise ; n'auroit-il pas mieux valu être » exposés aux déprédations des deux partis , qu'à ces insultes journalières , que » nous ne méritons pas ? » — Vous avez , sans doute , Monsieur , entendu parler de l'ambassade des Sauvages de *Ockwako* , qui vinrent réclamer les bestiaux de ceux qui s'étoient

réfugiés
 » l'hospit
 » chassés
 » dans no
 » heureu
 » nos *Wi*
 » lait pou
 » réclame
 Chefs eu
 étoit aisé
 conduite
 listes réfu
 telle étoit
 personne
 fois je pro
 « El. ! où i
 » nous son
 » & de fati
 » nous ver
 » à *Orange*
 » ment , fa
 » la distanc

Dans ces
 fondirent f

(1) Action

(2) Chef M

(3) Capital

réfugiés chez eux. — « Nous avons donné
 » l'hospitalité, disoient-ils, aux Blancs que tu as
 » chassés & persécutés ; nous les avons reçus
 » dans nos Villages, parce qu'ils étoient mal-
 » heureux & qu'ils avoient faim : ils ont touché
 » nos *Wigwhams* (1) ; mais nous n'avons pas de
 » lait pour leurs enfans : le Village nous envoie
 » réclamer leurs vaches ; qu'en dis-tu ? » — Nos
 Chefs eurent l'imprudence de les arrêter : il
 étoit aisé de prévoir toute la folie d'une pareille
 conduite, qui tendoit à unir la cause des Roya-
 listes réfugiés, avec celle de ces Nations ; mais
 telle étoit le pouvoir qu'ils avoient usurpé, que
 personne n'osa blâmer leurs procédés : plusieurs
 fois je proposai à mon mari de nous retirer. —
 « Eh ! où irons-nous, me dit-il ? vieux comme
 » nous sommes, accablés d'années, de chagrin
 » & de fatigue ? Que dira-t-on *ici*, quand on
 » nous verra partir ? Que pensera-t-on de nous
 » à *Orange*, quand on nous verra revenir ? com-
 » ment, sans chevaux, sans voiture, traverser
 » la distance qui nous sépare de nos amis ? »

Dans ces entrefaites, *Brandt* (2) & *Bustler* (3)
 fondirent sur nos Cantons, avec la rapidité

(1) Action qui donne un droit à l'hospitalité.

(2) Chef Mohawk.

(3) Capitaine Anglois né Américain.

de la foudre : vous connoissez les sanglans détails de cette affreuse tragédie , ainsi que la destruction & le bannissement de plus de douze cens familles , établies sur une ligne de plus de 120,000 de rivages. Avertis de l'arrivée prochaine de l'ennemi , nous nous réfugiâmes dans l'estocade de *Shawney* (1) , située de l'autre côté de la Rivière , moi , mes trois plus jeunes enfans , ma fille , mon mari & mon gendre : je me cassai malheureusement la cuisse en entrant dans le bateau. — Souffrante , je fus portée dans le Fort , & mise sur la paille. — Vers les deux heures du même jour , les bois commencèrent à retentir de hurlemens affreux ; j'entendis le feu de la mousqueterie ; (car vous savez que les habitans se réunirent pour s'opposer à cette invasion) j'entendis les cris des blessés , des mourans , & le conflit de cette cruelle mêlée , qui décida du sort de cet Etablissement : de toutes parts mille fléaux vinrent nous accabler. — j'ai cependant survécu à cette foule de défolations ; je vis encore pour vous raconter cette longue suite de calamités & de désastres. Le croiriez - vous ? un sentiment consolateur s'empara de mon ame , pour un moment , dans cet instant cruel. — Je me trouvai heureuse ,

(1) Appellée Kingston.

dans mon
à *Mahap*
mari de
sa pauvre
mais , da
pée de l'
vais-je m

Hendric
entra le p
pitulation
mon mari
les marqu
» deux ga
» croyons
» — Tant
— Deux h
eût à se pe
pour cet ess
& il fut p
jours , nou
réduit en c

Vers le t
mon mari ,
soirée fut p
— En voy
conduisit à
de tous côt
cadavres de

dans mon malheur, de croire mes deux garçons à *Mahapenny*, éloignés de tout danger. Le mari de ma pauvre fille ne revenant point, sa pauvre femme s'évanouit à mes côtés; mais, dans un moment aussi terrible, occupée de l'intérêt de mon propre sang, pouvais-je m'affecter du malheur de mon gendre?

Hendrique, notre ancien ami de *Wy-o Lucing*, entra le premier dans notre Fort, après la capitulation. Souvenir terrible! bientôt il distingua mon mari, qu'il prit par la main, avec toutes les marques de l'amitié. — « Où sont tes » deux garçons, demanda-t-il? — Nous les » croyons à *Mahapenny*, répondit mon mari. » — Tant mieux, dit l'honnête *Hendrique*. « — Deux heures après, on ordonna que chacun eût à se peindre le visage de vermillon, qui, pour cet effet, fut délivré à tous les prisonniers; & il fut proclamé que, dans l'espace de cinq jours, nous quitterions le Pays, qui alloit être réduit en cendres.

Vers le soir, *Hendrique* revint, & emmena mon mari, sans me dire un seul mot: quelle soirée fut pour nous celle de ce jour mémorable! — En voyageant vers le Camp, ce Chef le conduisit à travers le champ de bataille, où, de tous côtés, se présentoient à ses yeux les cadavres de nos anciens amis & de nos connois-

fances. A peine put-il se soutenir. — « Ah !
 » pourquoi m'as-tu montré ce cruel spectacle ,
 » mon frère ? ne suis-je pas déjà assez malheu-
 » reux ? — Dès qu'il fut arrivé au feu d'*Hendrique* , ce généreux *Shawanesé* lui présenta nos
 deux enfans peints en rouge ; son cœur paternel
 les reconnut aisément sous ce déguisement nou-
 veau : ils s'embrassèrent avec un transport mêlé
 de joie , de surprise & d'affliction. — « Ah ! mes
 » chers enfans ! par quel hasard êtes-vous ici ;
 » je vous croyois à *Mahapenny* ? — Pouvions-
 » nous , répondirent-ils , voir notre Pays en-
 » vahi , sans venir à son secours ? — Hélas !
 » de quoi cela a-t-il servi ? vous savez sans doute
 » que nos maisons & nos granges vont être in-
 » cendiées , & qu'il faut tout abandonner dans
 » cinq jours ? — Que dites-vous , mon père ?
 » — Cela n'est que trop vrai : voyez ce
 » champ de bataille ; la mort de la plupart de
 » nos compatriotes ne nous annonce-t-elle pas
 » une destruction totale ? Quel jour ! quelle ré-
 » volution ! Il ne me reste plus , mes chers
 » enfans , qu'à gémir sur votre sort & sur le
 » mien : pour comble de malheur , votre mère
 » est blessée , & ne peut se remuer. — Ne te
 » désespères pas , mon frère , dit *Hendrique* ; ta
 » maison de *Wy-o-Lucing* ne sera pas brûlée ; je
 » te connois & je t'aime ; ne le fais-tu pas ? tu

» étois l'a
 » droit - c
 » toi , ta
 » tre , m'
 » dorénav
 » ta famil
 » tant que
 » & y tra
 » commen
 » éloigné
 » quand e
 » femme &
 » la vue d
 » bientôt
 » compatr
 » travaille
 » bien , B
 » mieux r
 » prends a
 » tocade ;
 » *Manitou*
 » & de mo
 Trois jo
 pour *Sham*
 silvanie ;
 maisons , n

(1) Ancien

» étois l'ami de tout le monde ; pourquoi te vou-
 » droit-on du mal ? retournes - y , si tu veux ,
 » toi , ta femme & tes enfans ; tu en es le maî-
 » tre , m'entends-tu ? observes seulement d'être
 » dorénavant toujours *peint en rouge* , ainsi que
 » ta famille ; ce fera pour toi un signe de paix
 » tant que la guerre durera ; tu pourras y vivre
 » & y travailler en sûreté. — Ah ! mon frère !
 » comment demeurerai-je seul sur ce terrain
 » éloigné ? qu'est - ce qu'une famille blanche ,
 » quand elle est isolée au milieu des bois ? ma
 » femme & moi nous mourrions de douleur à
 » la vue du feu & des flammes qui , dis-tu , vont
 » bientôt consumer les établissemens de nos
 » compatriotes : dis-moi , mon frère ; peut-on
 » travailler quand on a le cœur navré ? — Hé
 » bien , Benjamin , dit *Hendrique* , si tu aimes
 » mieux retourner dans le comté d'*Orange* ,
 » prends avec toi tout ce que tu as dans l'*es-*
 » *tocade* ; je te donnerai deux chevaux : puisse
 » *Manitou* te permettre de rejoindre les tiens ,
 » & de mourir en paix à leur feu ! »

Trois jours après , nous nous embarquâmes
 pour *Shamoctin* (1) , vers les confins de la Pen-
 silvanie ; mais ne trouvant que très-peu de
 maisons , nous fûmes à *Nortumberland* , bâti sur

(1) Ancien Village Sauvage.

la Péninsule formée par les deux branches de la rivière *Susquéhannah* : nous y trouvâmes les portes de l'hospitalité ouvertes ; mais le Ciel n'étoit pas encore las de nous persécuter. « Grand Dieu ! quel crime avons-nous donc commis , » pour nous avoir ainsi condamnés à une si longue » suite de peines & d'afflictions ? » — Tandis qu'arrêté dans mon lit par mes douleurs, j'attendois le retour de mes forces , mon mari & deux de mes garçons moururent de la petite vérole , sans que je pusse les voir ; car on eut la cruauté de m'en empêcher. — Ils vinrent perdre la vie dans ce nouvel Etablissement, après avoir échappé au fer & aux flammes de nos ennemis Je reprochai plus d'une fois à ma cruelle destinée, de me laisser ainsi survivre à un si grand désastre. De femme , de mère malheureuse , je devins une pauvre veuve plus malheureuse encore , incapable de travailler , sans asyle , sans ressource , déplorant la perte de mon mari , de mon gendre & de trois de mes enfans. — » O » *Bretagne* ! que tes riches habitans savent peu » quelles sont les fatigues auxquelles nous sommes » exposés dans ces forêts ! Dans les commencemens de cette grande dispute , je penchois pour » tes intérêts ; je croyois ton entreprise juste : mais » les cruautés inouïes , & tous les maux que tes » ordres sanguinaires nous ont causés , ont effacé

» mon

» mon a
 » Dis-m
 » vastat
 » feras-
 » merça
 » maison
 » Cantor
 & pensai
 ment une
 jamais et
 pendant
 me restoi
 enfant à f
 ignoroit n
 que nous
 conseilla
 peine avic
 ma fille fut
 fortune m
 habitation
 promit d
 compagnie
 que l'on no
 cence : j'e
 févrai com
 que dix me
 navré, qu
 grins n'avc

Tome I.

» mon ancienne estime & mon affection pour toi.
 » Dis-moi , pourquoi cette longue suite de dé-
 » vastations , si tu ne peux nous conquérir ? en
 » feras-tu plus riche , plus forte , plus com-
 » merçante , quand tu auras brûlé toutes nos
 » maisons , & détruit tous les habitans de ces
 » Cantons ? » — Je me recommandai à Dieu ,
 & pensai à tous mes parens & amis. Mais com-
 ment une femme , dans mon état , pouvoit-elle
 jamais espérer de les joindre ? Je partis ce-
 pendant , accompagnée des trois garçons qui
 me restoient , de ma fille Rachel qui avoit un
 enfant à son sein ; l'autre , mariée en Pensilvanie ,
 ignoroit notre sort : montés sur un des chevaux
 que nous donna le bon *Hendrique* , on nous
 conseilla de prendre le chemin inférieur. — A
 peine avions-nous traversé la grande forêt , que
 ma fille fut attaquée de la petite-vérole ; ma cruelle
 fortune m'obligea de la laisser dans la première
 habitation que nous rencontrâmes : on me
 promit de prendre soin d'elle ; car notre
 compagnie étoit trop nombreuse , pour espérer
 que l'on nous nourriroit tous jusqu'à sa conva-
 lescence : j'emportai avec moi son enfant , que je
 sévrai comme je pus en voyageant ; il n'avoit
 que dix mois. Je quitterai ma fille avec un cœur
 navré , que la douleur la plus aiguë & les cha-
 grins n'avoient pu briser ; nous continuâmes

notre route vers *Smithfield*, & nous arrivâmes enfin à *Ménéfink*, sur la rivière *Delaware*; nous la traversâmes au bac inférieur : un de mes garçons me quitta dans cet endroit pour aller rejoindre sa femme, qu'il avoit cachée dans les bois pendant le désastre général. Le croiriez-vous? la mesure de mes maux n'étoit cependant pas encore à son comble; l'enfant de ma fille, quelque tems après, mourut, dans mes bras, de la petite-vérole; j'en fus attaquée moi-même. — J'espérai alors terminer ma pénible carrière; mais, je ne sais pourquoi, je ne pus mourir; je suis, comme vous le voyez, presque aveugle, & un objet de compassion inutile. Ma fille me rejoignit au bout de trente-deux jours; elle a loué une maison dans le voisinage de mes parens, & leur bonté, unie avec son industrie, nous procurent une subsistance aisée. — Ah! si mon mari l'eût voulu, c'est ici l'asyle que je lui proposois; peut-être vivroit-il encore! mais j'étois destinée à pleurer seule. Telles ont été les gradations de notre ruine & de nos infortunes, après avoir possédé successivement quatre plantations, je ne prétends plus qu'au monceau de terre qui doit bientôt me couvrir. Vienne ce moment! ce sera celui du repos! — Ainsi finit le récit de Rachel Budd.

Adieu. ST. JOHN.

L

D E

M E

instant
j'ai bes
pour v
des cou
templ
soulève
n'y verr
— Dite
comble
sans dou
un mou
justifiée
grandes
transport
de l'espr
pour en
quité, qu
heureux,
un pareil

Albany, 17 Juillet 1778.

L'ATROCITÉ DE LA PÉRFIDIE.

ME permettez-vous de tremper pour un instant mon pinceau dans le sublimé corrosif : j'ai besoin de toute sa force, & de son âpreté pour vous peindre l'Anecdote suivante avec des couleurs analogues au sujet. — La contemplation de ce trait, je ne fais pourquor, soulève mon ame, & même mon bras ; vous n'y verrez cependant point de sang répandu. — Dites-moi, la perfidie n'est-elle pas le comble de la dépravation humaine ? Oui, sans doute, puisqu'elle n'est point inspirée par un mouvement spontané, elle n'est pas même justifiée par l'impétueuse érévescence de ces grandes passions qui nous animent & nous transportent malgré nous. La coupable réflexion de l'esprit s'unit ici à la dépravation du cœur, pour en former ce monstre, cet alliage d'iniquité, que nous appelons perfidie. Il est malheureux, je l'avoue, pour un homme, d'avoir un pareil trait à raconter d'un de ses semblables :

puisse-t-il un jour trouver quelque scélérat qui, comme lui, se cachant sous le masque de l'amitié, lui fasse goûter à longs traits la coupe empoisonnée de la supercherie & de la trahison! Ce Breton rougiroit peut-être en lisant ce trait, si j'avois pu le marquer de son nom, mais je l'ai malheureusement oublié; le Chirurgien de son Vaisseau existe cependant encore.

Vous connoissez assez bien la Géographie de notre Continent, pour savoir qu'un Canal intérieur & naturel, unit Sainte-Augustine, capitale de la Floride Orientale, avec Savanah, capitale de la Géorgie; les Isles, les Bancs, les Dunes qui le défendent de l'Océan, ne sont point habités, il est vrai, mais aussi les rivages intérieurs commencent-ils à être remplis de Plantations qui nous annoncent que dans la suite des tems ce Détroit deviendra fertile & charmant, puisqu'il unira les avantages d'une navigation intérieure, à la douce perspective & aux avantages de l'Agriculture. — Cette Contrée, sauvage & déserte sous le joug Espagnol avant la paix de 1763, a bien changé depuis par les effets de la richesse & de l'industrie Angloise.

L'Armée Bretonne, qui étoit destinée à la conquête de Savanah, partit, comme vous le

savez,
des ba
quelqu
le Can.
— Le
dès le
obtenu
qui l'ai
qui le co
garde, i
sur les b
tems il
dépréda
Réfugiés
par le mê
devint l'a
parts les
& leurs p
dant une
Angloise,
tion vers
flotte qui
— Dès qu
taine déba
avoit conn

(1) Génér

(2) Gouver

savez , de Sainte - Augustine , embarquée sur des bateaux plats , précédée de galères & de quelques vaisseaux armés , qui naviguèrent sur le Canal intérieur dont je viens de vous parler. — Le Révérend M. *** , homme très respecté , dès le commencement de la guerre , avoit obtenu des protections du Général Lincoln (1) , qui l'aimoit , & du Gouverneur Tonyn (2) , qui le considéroit ; muni de cette double sauvegarde , il se retira à la Plantation qu'il possédoit sur les bords de ce Canal , où pendant long-tems il vécut en paix au milieu des cruelles déprédations que faisoient sur leur Patrie les Réfugiés de la Géorgie , animés & encouragés par le même Gouverneur Tonyn. — Sa maison devint l'asyle général du canton , & de toutes parts ses amis lui envoyèrent leur argenterie & leurs papiers. — Le Capitaine *** commandant une des Galères qui précédoient l'armée Angloise , vint à l'ancre à travers cette Plantation vers le soir du ** , ainsi que le reste de la flotte qui mouilla à quelque distance plus bas. — Dès que les voiles furent fêlées , le Capitaine débarqua & fut trouver le Ministre , qu'il avoit connu avant la guerre à Savannah. — « Mon

(1) Général Américain.

(2) Gouverneur Anglois de la Floride Orientale.

» cher ami, lui dit-il, le hafard m'ayant fait
 » motiller à travers votre maison, j'en profite
 » pour vous donner une preuve de mon amitié &
 » de mon zèle. — Vous connoiffez les forces que
 » commande le Général Lincoln; elles ne réfiste-
 » ront jamais à celles que conduit le Général
 » Anglois. — Vous ne pouvez douter de quel
 » côté penchera la victoire. Si vous restez ici, je
 » crains que, malgré la bonne volonté de Son
 » Excellence, les Coureurs, les Traîneurs & les
 » Réfugiés qui fuivent l'armée, ne vous insultent
 » & ne vous pillent. — Tout le monde fait que
 » votre maison contient beaucoup d'effets pré-
 » cieux; ce malheur me paroît inévitable, si
 » vous restez. Voici le remède que je vous
 » propose: vos amis, parmi les Américains, tout
 » jaloux qu'ils font, ne pourront point vous
 » blâmer de l'adopter, puisque vous ne partici-
 » perez en rien à la guerre, foit que vous restiez
 » ici, foit que vous habitiez votre maison à
 » Savannah. — Croyez-moi, envoyez tous vos
 » effets, & venez vous-même à bord de mon
 » vaisseau: vous en avez le tems; car l'armée ne
 » levera l'ancre qu'à la pointe du jour. — Vous
 » resterez tous avec moi jusqu'à ce que les Améri-
 » cains aient évacué la ville; alors vous irez
 » habiter en paix votre maison, où je ferai con-
 » duire tous vos effets. — Vous devez cette dé-

» march
 » femme
 » tion de
 » — Je ne
 » c'est l'
 » — Mo
 » votre pr
 — Ell
 que son n
 pillage &
 connoiffo
 auffi barba
 fut promp
 argenterie
 transporta
 les provisio
 envoyer à
 » — Non, l
 » ma femm
 » — Eh bi
 l'oreille de
 dès que le
 dans l'obscu
 laquelle tou
 nant lui avo

(1) Ville de
 la rive du même

» marche à la sûreté & à la tranquillité de votre
» femme & de vos enfans, ainsi qu'à la préserva-
» tion des effets que vos amis vous ont confiés.

» — Je ne vous demande rien pour votre passage ;
» c'est l'amitié seule qui m'inspire ce projet.

» — Mon cher Capitaine, je vous remercie de
» votre proposition ; je vais consulter ma femme. »

— Elle la saisit avec plus d'avidité encore
que son mari ; elle craignoit d'être exposée au
pillage & à la cruauté des Traîneurs, qu'elle
connoissoit pour être des gens d'Augusta (1),
aussi barbares que les Sauvages mêmes. — Tout
fut promptement emballé & envoyé à bord,
argenterie, meubles, bureaux, &c. On y
transporta ensuite les lits, les gros meubles &
les provisions. — « N'avez-vous donc plus rien à
envoyer à bord », dit le Capitaine au Ministre ?
» — Non, lui répondit-il ; je n'ai plus à terre que
» ma femme, mes enfans & quelques esclaves.
» — Eh bien, allez les chercher ». — Il parla à
l'oreille de celui qui commandoit la Pinasse :
dès que le Ministre eut débarqué, il courut
dans l'obscurité vers sa maison, à la porte de
laquelle toute sa famille l'attendoit. Le Lieute-
nant lui avoit promis d'allumer un petit feu ;

(1) Ville de la Georgie, à 70 milles de Savannah, sur
la rive du même nom.

mais ce feu ne parut point pour diriger son retour : long-tems ils errèrent sur le rivage sans rien entendre & rien appercevoir ; ils appelèrent le Capitaine, mais iis l'appelèrent en vain. Tourmenté par les plus noires inquiétudes , il revint à sa maison, retourna au rivage jusqu'à ce que l'aube du jour naissant lui découvrit enfin l'horrible perfidie du Capitaine qui, dès que la Pinasse fut revenue à bord, suivant les ordres qu'il avoit donnés, hissa ses voiles & partit, sous prétexte de donner chasse à un petit Corsaire Américain, laissant cette infortunée famille dénuée de toute ressource.

C'est aux Patriotes de la Géorgie à nous raconter , s'ils le peuvent, les détails horribles de férocité, d'acharnement & de pillage auxquels elle a été exposée. Le plus jeune & le plus foible des Treize Etats a essuyé les plus grands désastres , & a été le théâtre des passions les plus funestes à ses Habitans. Ces Citoyens, au milieu de tant de fléaux, ont montré une constance, une fermeté, un héroïsme dont les détails deviendront un jour les morceaux les plus intéressans de cette révolution.

Plaignons ensemble ce trop crédule Ministre; détestons ensemble ce Capitaine, qui a trahi d'une manière si révoltante les premiers droits de l'humanité, ce perfide ami, plus cruel qu'un

ennemi
lents,
il fera
cent fo
tuné M
femme
toute r
paravan
dance.

CI

Dans le
séjour
mission
dans

VOTRE
séduit-e
prendre
qui ne p
truire ?
ment aff
oublier
m'occup

ennemi. Ah ! si la mort s'approche de lui à pas lents, que de remords n'éprouvera-t-il pas ! il fera alors condamné à faire des réflexions cent fois plus cuisantes que celle de l'infortuné Ministre, au moment où, seul avec sa femme & ses enfans, il se trouva dénué de toute ressource sous le même toit qui, peu auparavant, contenoit les richesses & l'abondance.

Adieu. S. JOHN.

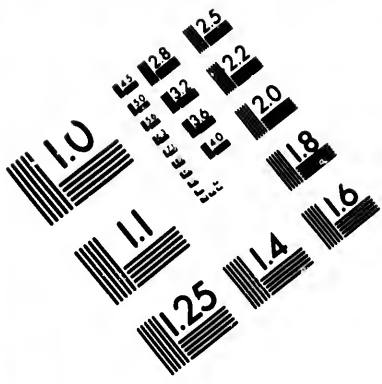
Dublin, 18 Décembre 1780.

CIRCONSTANCES

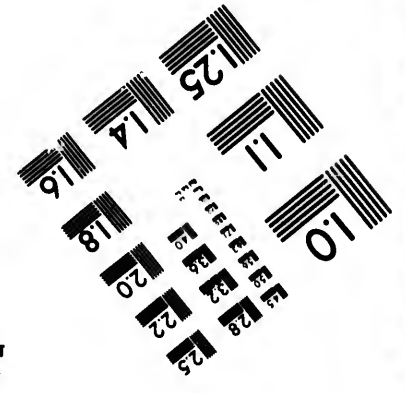
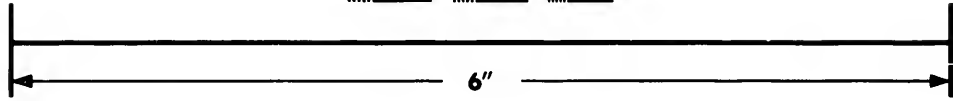
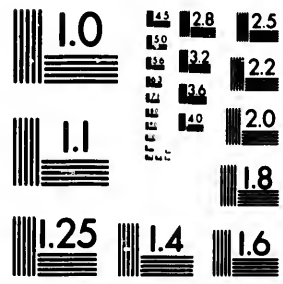
Dans lesquelles s'est trouvé l'Auteur pendant son séjour à New-York, où il étoit venu avec la permission des Généraux Washington & Clinton, dans le dessein de s'y embarquer pour l'Europe.

VOTRE amitié, mon cher ami, ne vous séduit-elle pas ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à des détails mélancoliques & lugubres qui ne peuvent ni vous amuser, ni vous instruire ? — Vous exigez de moi une tâche infiniment affligeante. — Je voudrois, au contraire, oublier toutes ces scènes douloureuses, & ne m'occuper aujourd'hui que de l'évènement le





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 25
E 22
E 20
E 18
16

11
10
E 12

plus utile , le plus consolant qui soit jamais arrivé à l'espèce humaine ; je voudrois , au contraire , oublier tous mes chagrins , & me repaître de la joie universelle , qui bientôt va remplir tous les cœurs Américains. — Que ne m'imposez - vous , au contraire , la tâche de planter quelques *saules pleureurs* (1) sur les tombes , & d'élever quelques foibles trophées aux mânes de nos braves compatriotes , dont le sang va cimenter notre élévation au rang des Nations ; que ne m'imposez - vous celle de chanter enfin , sur mon simple chalumeau , les louanges du généreux Souverain qui , par l'impulsion de ses forces , & l'énergie de ses conseils , va fixer notre indépendance , & nous aider à repousser le joug de notre cruelle métropole. — Vous savez que mes souffrances & mes chagrins n'ont rien ajouté au développement , & n'ont point accéléré le progrès de cette consolante révolution , quoiqu'ils en aient été la conséquence. — C'est dans l'Histoire de nos Chefs & de nos Législateurs qu'on rencontre mille Anecdotes touchantes & instructives. Ah , que n'ai-je le talent de les recueillir ! — Mais encore , si votre amitié pouvoit ajouter quelques nuances intéressantes , quelque degré

(1) Weeping Willows.

d'impr
je me
préte
doule
mes
tiffan
qui e
amers
jourd
droit-
votre
m'aide
mélanc
de ce
l'exige
heure
j'arriv
qu'à
appro
J'ob
gal , l
tanniq
qu'au
m'obl
barqu
comp
des m
tageai

d'importance aux circonstances dans lesquelles je me suis trouvé , votre désir auroit quelque prétexte. — J'ai à vous retracer l'image des douleurs d'un Père, plus encore que celui de mes propres malheurs. — Vos larmes compatissantes , l'attendrissement de votre cœur , qui eussent été pour moi , dans ces momens amers , le baume le plus précieux , seroient aujourd'hui d'une heureuse inutilité. — Ne vaudroit-il donc pas mieux réserver les trésors de votre amitié , le parfum de vos bontés , pour m'aider à dissiper ce goût , cette aptitude à la mélancolie que j'ai contracté pendant le cours de cette guerre ? — J'obéis , puisque vous l'exigez ; mais ce sera la dernière histoire malheureuse que je vous raconterai. Aussi-tôt que j'arriverai sous votre toit , je ne m'y occuperai qu'à chanter notre liberté naissante , & les approches de la paix.

J'obtins aisément du Major-Général Mac Dougal , la permission d'entrer dans les lignes Britanniques , après lui avoir communiqué , ainsi qu'au Général Washington , les raisons qui m'obligeoient de visiter l'Europe , & de m'embarquer à New-York. — Je le trouvai en compagnie avec sa femme , occupé à soigner des tranches de bœuf sur le gril , que je partageai avec lui. — Ce fut le repas le plus philoso-

phique & le plus instructif , à plusieurs égards ; que j'eusse fait depuis six mois. — Il emploie son tems à étudier l'art de la Guerre , le caractère des hommes auxquels il commande , & à s'éclairer par la lecture. Il n'y a pas un Américain qui ne sache que ce Citoyen Général est le Catinar de notre Hémisphère. (1)

J'emmenai avec moi un enfant de huit ans : il portoit l'étendart parlementaire ; & toutes les fois que je rencontrois quelque Parti en armes , je l'envoyois en avant avec nos papiers : déjà je m'apperçus qu'il me serviroit d'ami & de compagnon. Après avoir passé quelque tems à New-York , je me préparois à m'embarquer sur une flotte destinée pour l'Angleterre , lorsque l'arrivée de l'escadre françoise à l'Isle de Rhodes occasionna un désordre général. — Peu de jours après , je reçus une lettre de J. R. , Secrétaire du Major-Général J. P. , Commandant de la Ville ; il m'informoit que ce Général désiroit me voir le lendemain à onze heures. — Dès que je fus entré dans son appartement : — » J'ai » ordre, me dit-il, du Commandant en Chef » Sir H. C., de vous envoyer en prison. — » Oferai-je demander à Votre Excellence , lui

(1) Le Major-Général Mac Dougal est aujourd'hui un des Directeurs de la Banque de New-York.

» dis-je
 » car v
 » dans
 » ment
 » prem
 » tagne
 » faut
 » homm
 ment la
 habité d
 nans ,
 qu'un c
 moins a
 centre
 liers ,
 peine se
 tion hor
 d'entend
 gémiffen
 souvent
 Soldats r
 leurs ép
 beurre ,
 feuilles d
 un homm

(a) Non

(1) Espè

» dis-je, quelles peuvent en être les raisons ?
 » car vous savez, sans doute, que je suis entré
 » dans les lignes Britanniques avec son consente-
 » ment & avec le seul dessein de profiter de la
 » première flotte destinée pour la Grande-Bre-
 » tagne. — Je l'ignore, me repondit-il ; mais il
 » faut obéir. — Capitaine A***, conduisez cet
 » homme au Prévôt». — Quoique j'obtins aisé-
 ment la liberté du rez-de-chaussée, qui n'étoit
 habité que par Cunningham (a) & ses Lieute-
 nans, je ne tardai pas cependant à sentir
 qu'un cachot obscur eût été une habitation
 moins affligeante. Ah ! mon ami, j'étois au
 centre de la captivité, des châtimens journal-
 liers, & des malheurs de toute espèce : à
 peine se passoit-il un jour sans quelque flagella-
 tion horrible, dont je ne pouvois m'empêcher
 d'entendre les coups déchirans, ainsi que les
 gémissemens des victimes. Je ne pouvois
 souvent me refuser aux supplications de certains
 Soldats malheureux, qui me prioient de laver
 leurs épaules ensanglantées avec du lait-de-
 beurre, & de les couvrir ensuite avec des
 feuilles de *poke weed* (1). Quelle situation pour
 un homme comme moi, qui toute sa vie

(a) Nom du Grand Prévôt Anglois.

(1) Espèce d'herbe très-bonne pour les blessures.

avoit vécu au sein de la paix & de la tranquillité champêtre ; à la vue de toutes ces horreurs & de tous ces maux je devins subitement Manichéen ; je crus voir dans l'homme un degré de perversité dont je ne m'étois jamais douté. Ah ! quel tableau je me fis de la Nature humaine ! quelles questions impies j'osai adresser au grand Créateur , lorsque je considérai la société comme un assemblage de lions déchaînés sur la partie la plus foible , quoique la plus nombreuse ! Pourquoi tant de maux , de malheurs & de crimes sur un théâtre , où l'homme ne doit paroître que pour si peu de tems ?

— Je couchois dans une cave au milieu des rats , cent fois plus heureux que les misérables humains dont ils venoient enlever les provisions : ce triste & infecte appartement auroit pu cependant , par la force de l'habitude , devenir un lieu de repos ; mais il n'étoit divisé que par une foible muraille , du gouffre général des misères humaines , du Tartare , où les derniers & les plus malheureux des hommes étoient enfermés. Les uns déjà condamnés , y attendoient le moment de leur exécution ; les autres , leurs dernières Sentences. — Comment le doux sommeil auroit-il pu venir me fermer les yeux ? lui qui ne visite que les retraites du silence , qui ne répand ses pavots que sur les esprits calmes &

tranq
longs
la plu
sation
lier m
fonds
inutile
« Ve
» soute
» mier
» pain
» Amér
» — Po
tôt nou
comme
peine la
chandell
petit mo
charné ,
il s'avanc
ses derni
choir ; il
chemise r
toit un je

(b) Paul L
gine ; il a ét
vengeance q

tranquilles? Comme si les jours n'étoient pas assez longs pour mon supplice, j'étois condamné, par la plus cruelle insomnie, à entendre les conversations de mes infortunés voisins. — Quel singulier mélange de tons plaintifs & lugubres, de profonds soupirs, de gémissemens aigus, de repentirs inutiles, d'imprécations & de blasphêmes !

« Voulez-vous descendre avec moi dans les » souterrains, me demanda un jour * *, premier Sergent ? Je vais y porter une livre de » pain & une bouteille d'eau à un Prisonnier » Américain. — Qu'a-t-il donc fait ? lui dis-je. » — Point de questions ». — Je le suis. — Bientôt nous entrons dans un appartement obscur comme l'ancien cahos, humide & infect : à peine la porte fut-elle ouverte, qu'à l'aide de la chandelle que je portois, j'aperçus sur un petit monceau de paille, un spectre pâle & décharné, enchaîné par les pieds & les mains; il s'avança à pas lents vers nous, supportant ses dernières entraves à l'aide de son mouchoir; il n'avoit pour tout vêtement qu'une chemise rayée & des culottes longues. — C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans (b),

(b) Paul Leger, fils d'un bon Colon, & François d'origine; il a été depuis échangé. — Telle fut la soif de la vengeance qui animoit ce jeune homme, & la terreur

habitant du nouveau Jersey (c). — « Pour l'a-
 » mour de Dieu, dit-il au Sergent, donnez-
 » moi un peu de viande ; je suis si foible !
 » — J'ai des ordres positifs de ne vous en
 » point donner. — Le Général veut donc que
 » je meure ici ? — Les rats emportent toutes
 » les nuits le peu que vous me donnez, malgré
 » tous mes soins : je ne puis cacher mon pain,
 » que dans la paille sur laquelle je couche ; ils
 » m'en punissent en me mordant, & en empor-
 » tant dans leurs trous & ma paille & mon
 » pain. Quelle destinée pour un Prisonnier de
 » guerre ! comment me traiteroit-on, si j'étois
 » criminel ? — Vous l'êtes, sans doute, puis-
 » qu'on vous traite ainsi. — Ah ! Sergent ** ,
 » ne savez-vous pas qu'il y a (à ce que je
 » crois) onze semaines que je gémiss dans ce
 » cachot obscur ; encore si j'y avois seulement
 » un seul rayon de lumière , elle me console-
 » roit ; mais la solitude , les ténèbres & ces
 » fers ! — L'Être Suprême ne me prendra-t-il
 » donc pas dans son repos » ? — Cette triste

qu'il avoit inspirée à certains Partisans, qu'ils ne cessèrent
 de le chercher & de l'attaquer, jusqu'à ce qu'ils furent
 assez heureux pour le tuer. Son corps reçut, après être
 tombé, trente-sept coups de bayonnette.

(c) Province voisine de celle de New-York, qui n'en
 est séparée que par la rivière d'Hudson ou du Nord.

visite

visite de
 malheur
 mille so
 « Tra
 » W S-
 amitié d
 » ne puis
 » çonné
 » gerai r
 » m'écriv
 » pourrie
 — Qu
 dont je co
 comme g
 torisés de
 possible,
 me plaind
 traîtres !
 me mortifi
 que la ma
 compte. «
 » montrer
 » ces alléga
 » vous cou
 » — Je ser
 » Cour d'E
 » étincelle
 » me donne

Tome I

visite déchira mon ame , déjà trop sensible aux malheurs , me fit faire cent réflexions , & força mille soupirs inutiles.

« Tranquillisez-vous , me dit le lendemain » W S.** , (ce digne ami , dans l'énergique amitié duquel j'avois tant de confiance); — je » ne puis revenir vous voir , crainte d'être soup- » çonné moi-même ; comptez que je ne négli- » gerai rien pour obtenir votre liberté ; ne » m'écrivez point , quand même vous le » pourriez ».

— Quelques jours après , trois personnes , dont je connoissois la secrète perfidie , & qui comme grands Royalistes , se croyoient autorisés de faire à leurs Antagonistes tout le mal possible , vinrent me visiter , sous prétexte de me plaindre , & de m'offrir leurs bourses : les traîtres ! ils n'avoient d'autre dessein que de me mortifier & de m'affliger , par le récit de ce que la malignité publique disoit déjà sur mon compte. « — Quelque humanité que puissent » montrer nos Conseils de Guerre , si toutes » ces allégations sont prouvées , me dirent-ils , » vous courez grand risque de perdre la vie. » — Je serai examiné , j'espère , devant votre » Cour d'Enquête ; & s'il y existe la plus foible » étincelle de justice , Dieu & mon innocence » me donneront la force de me défendre & les

» moyens de me justifier. — Mais ne savez-vous
 » pas que les Prisonniers n'ont point le droit de
 » parler ? vous ne pourrez vous expliquer que
 » par l'organe d'un Avocat ; & où en trouve-
 » rez - vous un qui veuille se charger de votre
 » cause ? — Et pourquoi n'en trouverai-je pas
 » aussi bien que les autres ? — Parce qu'il faut
 » être Rebelle dans l'âme & avoir bien de la
 » témérité pour oser , dans les lignes Britanni-
 » ques , défendre un homme accusé , comme
 » vous l'êtes , d'avoir correspondu avec le Gé-
 » néral Washington , d'avoir fait le plan du
 » Havre , d'avoir persuadé à une certaine Per-
 » sonne de prendre le serment de fidélité requis
 » par le nouveau Gouvernement de l'Etat
 » de * * * «.

Malgré l'intime persuasion de mon innocence ,
 malgré ce sentiment qui , souvent est la seule
 consolation des malheureux , je ne rêvai , pen-
 dant plusieurs nuits , qu'à l'appareil de la po-
 rence & de la corde ; je fis même plusieurs essais
 pour m'affurer de la douleur & de l'effet d'un
 pareil supplice. — « Quoi ! me dis-je , faut-il
 » donc que je périsse injustement par le châti-
 » ment des voleurs & des assassins , après avoir mené
 » une vie honnête , industrieuse & utile ? — Que
 » deviendront ceux que je laisserai derrière moi ?
 » pourront-ils supporter la honte d'une ignominie
 » qu'ils ne méritent pas ? Que deviendra ce pauvre

» en
 » nel
 » Eu
 le voi
 ignore
 ames
 civiles
 même
 pendu.
 que je
 Gardes
 qu'ils fa
 » Ah !
 » les An
 » ne te
 » père, c
 » monde
 » vaudro
 » Je ne pu

(1) Voi
 « Is it
 » confined
 » Ally see
 » they will
 » when yo
 » will hat
 » shou'd d

Flushing,

» enfant , actuellement si éloigné du toit pater-
 » nel , & dont je me promettois tant de joie en
 » Europe » ? — Il vivoit sur l'Isle-Longue , dans
 le voisinage d'une école : — je me flattois qu'il
 ignoroit le triste sort de son père ; mais des
 ames cruelles , telles qu'en produisent les guerres
 civiles , l'en avoient déjà instruit , & lui avoient
 même déjà annoncé que son père seroit bientôt
 pendu. Ce pauvre enfant m'écrivit une lettre
 que je conserve encore , & que mes cruels
 Gardes ne me laissèrent parvenir , que parce
 qu'ils savoient qu'elle me déchireroit le cœur. —
 » Ah ! mon père , qu'as-tu donc fait , pour que
 » les Anglois te fassent mourir ? — Est-ce que je
 » ne te reverrai plus jamais , jamais ? Pauvre
 » père , cher père ! — Ils me disent que tout le
 » monde me hâira quand tu seras mort ; ne
 » vaudroit-il pas mieux qu'*Ally* mourût aussi ?
 » Je ne puis plus écrire à cause de mes larmes (1)».

(1) Voici l'original Anglois :

« Is it true, dear father, that the red coats have
 » confined you? what have you done them then? shall
 » *Ally* see you never never more? They say as how
 » they will hang you; poor father, dear father. —
 » when you are dead, they say as how every body
 » will hate me; you'd it not be better that *Ally*
 » shou'd die also. — J. Cannot write for crying. —

Your dear son *Ally* St. J.. —

Flushing, 12 June 1780.

Il ne me fût pas permis de lui écrire : que n'aurois-je pas donné pour obtenir cette liberté ! mes maux en devinrent plus aigus , plus insupportables , & la réponse que je désirois lui faire, s'évapora en sanglots douloureux.

— Excédé de fatigues , plus accablantes que le travail le plus pénible ; sans sommeil , sans appétit , irrité par l'injustice de ma détention , en bute aux sarcasmes grossiers du Tyran sous la verge duquel j'étois , je résolus enfin de préférer une prison plus étroite , à l'inutile liberté du rez-de-chauffée. — Pour cet effet , je m'adressai un matin à Cunningham : « Pourriez-vous lui de-
 » mandai-je , m'accorder une faveur qui ne peut
 » tirer à aucune conséquence ? — Ce mot , répon-
 » dit-il , n'est pas dans ma commission : — que vou-
 » lez-vous ? — Je désire d'être enfermé en haut
 » dans la chambre bourgeoise. — Si ce n'est que
 » cela , je puis le faire pour vous obliger ». — Les
 portes s'ouvrent , je monte , j'entre dans la ga-
 lerie d'en haut. — Elle étoit remplie d'un grand
 nombre de Prisonniers , que les malheurs , la
 fatalité , les soupçons , le vol & la désertion y
 avoient conduits. — Le sentiment de la honte
 s'empara de mon ame , quand je me trouvai ,
 pour la première fois de ma vie , confondu avec
 cette classe d'hommes ; enfin , après avoir évité
 & répondu à mille questions impertinentes &

doulo
 m'av
 m'y a
 leurs
 leurs
 peinte
 que lo
 du pre
 » avez
 » veni
 » reme
 » peinc
 » avon
 » ront p
 » faut b
 » l'injust
 » parmi
 » pas.un
 » je , to
 » ne fais
 » mais j'
 » parmi
 » moins
 En effet ,
 conversat
 peu d'app
 tendois plu

douloureuses , je me retirai dans la chambre qui m'avoit été indiquée. J'y trouvai , comme je m'y attendois , sept Personnes , respectables par leurs fortunes , leur éducation , & même par leurs malheurs. — La tendre compassion étoit peinte sur leurs visages : — ils ne me parlèrent que lorsqu'ils virent l'embarras & la confusion du premier moment un peu dissipée. « — Vous » avez bien fait , me dirent-ils avec bonté , de » venir parmi nous ; nous désirons bien sincè- » rement que notre société puisse alléger vos » peines , quelles qu'elles puissent être ; nous » avons les nôtres aussi , dont les détails ne se- » ront pas la plus foible de vos consolations. Il » faut beaucoup de Philosophie pour soutenir » l'injustice & la captivité : vous ne trouverez » parmi nous que des victimes de la guerre & » pas un coupable. « — J'avois prévu , leur dis- » je , toutes vos bontés & votre hospitalité : je » ne fais sur quoi ce pressentiment étoit fondé ; » mais j'étois moralement sûr que je mènerois » parmi vous une vie beaucoup moins triste & » moins malheureuse qu'au rez-de-chaussée ». En effet , je ne tardai pas à ressentir que leur conversation & leur société me procuroient un peu d'appétit : je dormois mieux , car je n'entendois plus la voix des malheureux ; & les seuls

ennemis nocturnes (d), contre lesquels j'avois à combattre, étoient bien moins formidables que ceux qui ravageoient les prisons d'en-bas.

» — Voyez-vous bien cette Plantation de maïs ?

» me dit *Nathaniel Fitz Randolph* (1) un des

» Prisonniers de notre chambrée ; deux fois je

» l'ai vu planter depuis que je suis sous ce misérable toit. — Qu'avez-vous donc fait, lui demandai-je ? J'ai servi notre Patrie avec zèle dans bien des occasions. — *Jacques Rivington*

» (e), je ne fais pourquoi, m'a souvent distingué, dans les Gazettes Angloises, sous le nom de fameux Partisan. — Je me défendis

» un jour seul & à pied, dans un champ, contre deux Dragons Anglois bien montés, quoique

» Je n'eusse pour toute défense que mon fusil ;

» aussi m'en a-t-il coûté cher (f). — A l'aide

» de cette arme, je parai tous leurs coups, ex-

(d) Les souris, dont il y avoit un nombre incroyable, jusqu'à ce qu'un des Prisonniers inventât une singulière machine qui les détruisit presque toutes.

(1) Capitaine dans les Milices du Nouveau-Jersey.

(e) Imprimeur du Roi.

(f) Ce brave homme reçut dans cette action unique, deux coups de sabre, l'un sur la tête, & l'autre sur une épaule.

» cept
 » vrir
 » retir
 » (g)
 » recu
 » vau
 » vanta
 » les b
 » mise
 » au Q
 » lâche
 » après
 » gue,
 » péris
 » Ah !
 » si jam
 » nez p
 » Comp
 » Curé

(g) Tou
 pieds & c

(h) Il a
 échangé,
 avoir tué
 ves d'une

(i) U
 necticut,

» cepté deux , qui m'atteignirent & me cou-
 » vrirent de fang : malgré leurs efforts , je me
 » retirai infensiblement vers la paliffade voisine,
 » (g) , par-deffus laquelle je fautai : obligés de
 » reculer , pour la faire franchir à leurs che-
 » vaux , ils me procurèrent heureusement l'a-
 » vantage de les devancer & de m'enfuir dans
 » les bois voisins. — Ma longue réfiftance fut
 » mise dans les Gazettes , & a déplu , fans doute ,
 » au Quartier-Général ; car les Réfugiés m'ayant
 » lâchement surpris dans mon lit deux mois
 » après , on m'a refusé ma parole sur l'Isle-Lon-
 » gue , & voilà bientôt quatorze mois que je
 » pèris d'ennui dans ce féjour de misère. —
 » Ah ! je leurs permets de me mettre aux fers ,
 » fi jamais ils me refaisissent en vie (h) ! — Pre-
 » nez patience comme je le fais , mon cher
 » Compagnon , lui dit le Révérend Jean *Mather* ,
 » *Curé de Geenwich* (i). Je n'ai qu'un feul fen-

(g) Tous les champs font enclos de paliffades , de quatre pieds & demi de hauteur.

(h) Il a bien tenu parole ; peu de tems après avoir été échangé , il périt à la tête d'un parti Américain , après avoir tué plusieurs Anglois , & avoir donné des preuves d'une audace & d'un courage extraordinaires.

(i) Une des premières Bourgades de l'Etat de Connecticut , à l'est de New-York.

» timent qui me console , puisse - t - il devenir
 » celui de tous ceux qui souffrent pour la cause
 » de la liberté ! — Quel est donc ce sentiment
 » dont vous parlez , lui demanda Nathaniel Fitz
 » Randolphe ? — L'espoir du succès , dit-il ? —
 » Il ne se peut que la Providence nous destine à
 » être les esclaves de la Grande-Bretagne. —
 » Comment se peut-il faire que vous soyez Pri-
 » sonnier , lui demandai - je , étant Prêtre &
 » avancé en âge ! — Les Réfugiés prennent tout,
 » comme vous le savez , & ce gouffre absorbe
 » tout : j'avois été représenté au Quartier - Gé-
 » néral comme un Fanatique & un Séditieux du
 » premier ordre , parce que tous les Dimanches
 » jallois à l'Eglise armé de mon fusil & de
 » ma bayonnette. *Jacques Rivington* a même
 » égayé le Public à mes dépens ; il a annoncé
 » maintes choses plaisantes sur mon compte ,
 » moi pauvre & simple Prêtre de Connec-
 » ticut (k) : il a dit que ma chaire étoit un
 » tambour ecclésiastique , & que j'y faisois des
 » Recrues pour l'armée du Général Washing-
 » ton. Il n'en falloit pas davantage pour animer
 » la vindicative animosité des Réfugiés (l). —

(k) Province à l'est de New-York.

(l) Quelques - uns de ses Paroissiens , indignés de l'outrage fait à leur Pasteur , traversèrent le Détroit qui

» Non
 » cõt
 » çon
 » & la
 » gran
 » farr
 » Gén
 » pauv
 » niers
 » cela
 » fable
 » par la
 » succè

sépare le
 nier , au m
 Magistrat
 purent jar
Mather. J.
 lui à la P
 constances
 Personnes
 firent habi
 du Prevôt
 avoit jama
 nous dit.

(m) Maiso
 devenue ur
 de Guerre

» Non contens de m'avoir saisi dans mon lit à
 » côté de ma femme , ainsi que mes deux gar-
 » çons , ils pillèrent entièrement ma maison ,
 » & laissèrent le reste de ma famille dans la plus
 » grande détresse ; ils me vêtirent ensuite d'un
 » sarrrau , avant de me conduire au Quartier-
 » Général : ils m'ont cruellement séparé de mes
 » pauvres enfans , qui sont actuellement prison-
 » niers dans la maison à sucre (m). Malgré tout
 » cela , je suis tranquille ; je mange & dors pas-
 » sablement. — La haute confiance , inspirée
 » par la bonne cause & la certitude morale du
 » succès , me fait supporter tous mes maux avec

sépare le Continent , de l'Isle-Longue , & firent prison-
 nier , au milieu des Quartiers des Troupes Angloises , un
 Magistrat grand Royaliste , que les fiers Anglois ne
 purent jamais obtenir sans donner en échange le Ministre
Mather. Jamais je n'ai connu un homme croyant plus que
 lui à la Providence , & qui fût plus favorisé par les cir-
 constances. — Il arriva parmi nous presque nud ; des
 Personnes inconnues , de la Ville de New - York , le
 firent habiller , lui envoyèrent de l'argent , &c. Il sortit
 du Prevôt mieux équipé & possédant plus d'or qu'il n'en
 avoit jamais eu à la fois. — C'est du moins ce qu'il
 nous dit.

(m) Maison où l'on rafinoit du sucre avant la Guerre , &
 devenue une des Prisons où l'on détenoit les Prisonniers
 de Guerre Américains.

» patience & résignation. — Par quelle raison
 » alliez-vous armé à l'Eglise ? — Par obéissance
 » à une Loi de la Province , passée il y a plus
 » de cent ans, qui ordonne , sous de grosses
 » amendes , à tous les Ministres , ainsi qu'à leurs
 » Paroissiens , de ne jamais aller a l'Eglise sans
 » leurs fusils. — Quel pouvoit être le but de
 » cette Loi ? — Celui de s'opposer aux incur-
 » sions des Sauvages , qui prenoient ce jour-là
 » pour détruire nos jeunes établissemens (n) : —
 » plusieurs Congrégations d'hommes, de femmes
 » & d'enfans ont été massacrées avant la pro-
 » mulgation de cette sage Loi ».

Quelques jours après , j'appris , je ne fais
 comment , que mon enfant étoit malade ; mais
 telle étoit la dureté de mes surveillans , que je
 ne pus jamais m'informer d'aucun détail. —
 L'incertitude de son sort redoubla mes inquié-
 tudes & mes alarmes. — Je retombai dans ma
 première mélancolie : la société de mes nou-
 veaux amis perdit soudainement tous ses char-
 mes. — Un jour le Grand-Prévôt m'apporta un
 billet ouvert : hélas ! il n'eut cette fatale com-
 plaisance , que parce qu'il m'annonçoit les plus

(n) Dans l'enfance de cette Colonie , les Sauvages
 détruisirent plusieurs Etablissemens , en attaquant les
 Colons au moment du Service Divin.

tristes n
 cœur p
 biller. —
 que son
 enfant é
 trouver
 Ce fu
 s'empara
 nées de
 enfant. M
 les plus
 & peu s
 vu préve
 compagn
 » je te d
 » pelles,
 Mais il fa
 l'étendue
 soigneuse
 donné d'e
 fante sym
 leur vie &
 Quelle
 — Je ne
 sonne ; des
 & mes co
 que moi.
 pour être

tristes nouvelles. — Je m'en doutois ; car mon cœur palpita involontairement en ouvrant ce billet. — P. H., la fille de son hôte, m'apprenoit que son père étoit mort ; que la fièvre de mon enfant étoit très-augmentée , & me prioit de lui trouver une autre pension , &c. —

Ce fut alors que la fureur de l'impatience s'empara de mon ame ; j'aurois sacrifié des années de liberté au plaisir d'aller voir ce cher enfant. Mon cœur devint la proie des sensations les plus cuisantes ; je me le représentai malade & peu soigné ; lui qui, toute sa vie , m'avoit vu prévenir tous ses besoins. Son image m'accompagnoit par-tout , me disant : « Mon père , » je te demandes , & tu ne viens pas ! je t'appelles , & tu ne réponds pas ! où es-tu donc ? » Mais il faut être père , pour concevoir toute l'étendue de mes souffrances. La Nature cache soigneusement à ceux auxquels elle n'a point donné d'enfans , ces liaisons intimes , cette puissante sympathie , qui souvent nous fait préférer leur vie & leur bonheur aux nôtres.

Quelle ressource me restoit-il donc ? Aucune. — Je ne pouvois implorer la clémence de personne ; des Géoliers n'entendent point ses accens , & mes compagnons étoient aussi malheureux que moi. — Que n'aurais-je pas donné alors pour être seul , & me repaître à loisir des idées

lugubres que me fournissoit mon imagination ? — Mon cœur étoit prêt à se rompre : je me rappelle encore les douleurs aiguës que j'y ressentis , & je ne pouvois pleurer. — J'accusois ma destinée , j'accusois la Providence , qui , partout , fait prospérer les grands coupables , & par-tout soumet la justice & la vertu aux caprices du pouvoir & de la force. — je ne pouvois concevoir pourquoi elle me persécutoit , moi , simple Colon , qui , toute ma vie , avoit cultivé ma plantation avec industrie , & chéri ma famille avec tendresse. — Ce fut alors que je considérai la vie comme un présent fatal & inutile ; la mort , comme la porte de l'émancipation , comme un doux repos , comme l'ombre d'un grand arbre sous un ciel brûlant. Mais puis-je vous peindre tous les égaremens d'un esprit irrité ? — La nuit de ce jour fut une des plus longues & des plus cruelles que j'eusse encore passée. — J'eus recours à un nouvel expédient : je pris trois grains d'opium ; & j'en aurois pris davantage , si mes compagnons ne m'en eussent empêché. — Le croiriez-vous ? la fièvre de mon ame , l'amertume dont j'étois pénétré , produisirent un effet supérieur au pouvoir soporifique & illusoire de ce narcotique. — Rien ne put me calmer. — J'errai çà & là pendant cette nuit éternelle : l'effervescence de mon agitation tint

mes co
— Plu
de mes
tion , fa
devez-v
dois-je
cruelle
nouvell
core , je
pelle les
trénéfie
& la plu
Hélas ! p
s'appelan
heureux
blent-elle
des heure
vâlai un
vulgaire
compagno
gidité de
l'effet , &
aucun cha
au momen
amis me fo
qui veilloi
enfin la co
par une ab

mes compagnons éveillés jusqu'à l'aube du jour : — Plus d'une fois je fus tenté... ; mais l'amour de mes enfans. — Ah ! sans cette puissante attraction , sans ce motif irrésistible. — Peut-être leur devez-vous votre ami . . . ; — peut - être leur dois-je le plaisir d'avoir survécu à cette guerre cruelle , & celui de contempler l'aurore de cette nouvelle & grande époque. — Je tremble encore , je suis encore agité , lorsque je me rappelle les convulsions & les différens degrés de frénésie qui rendirent cette nuit la plus terrible & la plus longue que j'eusse encore passée. — Hélas ! pourquoi les ailes du tems semblent-elles s'appesantir pour prolonger les peines des malheureux , & pourquoi , au contraire , redoublent-elles leur vélocité pour abréger la joie des heureux ? — Dès que le jour parut , j'avalai un grand verre d'eau-de-vie , remède vulgaire dont je n'avois jamais essayé. — Mes compagnons en furent étonnés ; l'extrême rigidité de mes nerfs en prévint entièrement l'effet , & le retour de la lumière n'apporta aucun changement à ma situation ; je touchois au moment de la folie , du délire même : mes amis me forcèrent sur mon lit. — La Nature , qui veilloit encore à ma préservation , diminua enfin la corrosive acrimonie de mon angoisse , par une abondante rosée de larmes ; je pleurai

amèrement pendant long-tems : précieux élixir, remède adoucissant que je ne connoissois pas encore ; car depuis mon enfance, je n'avois point effuyé de malheurs qui pussent exiger des larmes. Le Capitaine *Brown*, vénérable vieillard, prisonnier depuis neuf mois, s'approcha de mon lit lorsqu'il me vit plus calme. — « Qu'avez-vous donc, mon ami, me dit-il ? rien ne peut - il vous consoler ? voici de l'or ; disposez - en comme du vôtre. — Gardez votre or, lui dis-je ; je n'ai besoin que des trésors de votre amitié & des ressources de vos conseils. — Ouvrez - moi donc votre ame, continua-t-il, & parlez - moi comme si j'étois votre père. — Ignorez-vous l'état où est mon enfant, lui dis-je ? dans ce moment même, peut-être m'appelle-t-il, s'il vit encore, & je ne puis aller à son secours : que n'a-t-il pas souffert depuis la mort de son hôte, qui étoit son ami & le mien ! ses héritiers craignent sans doute de perdre leur argent, parce que je suis prisonnier. Que puis-je faire, dites-moi, je vous en supplie, mon bon père, arrêté comme je le suis par ces maudites murailles, détenu par ces barres éternelles ? — Il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir ici avec de l'argent, excepté la liberté ; j'ai acquis un certain crédit auprès de Cunning-

» han
 » autr
 » quo
 » pare
 » culte
 » porte
 » pens
 » qu'il
 » son p
 » ner. S
 » bras ;
 » rir, f
 » sonnie
 » vité d
 » gère ?
 » souhai
 » dans q
 » dans
 » ordres
 » zèle &
 » Capitain
 » bras, a
 » sance !
 » peut vo
 » vivemen
 » mon che
 » nois que
 » à mon an

» ham, à qui je fais des présens de tems à
» autre : que désirez-vous ? — Ce que je désire !
» quoi ! vous êtes père , & vous me faites une
» pareille question ? Je désire de toutes les fa-
» cultés de mon ame , que cet enfant soit transféré
» porté ici , quelles que puissent en être les dé-
» pensés ; je désire de le voir , de l'embrasser , pour
» qu'il n'emporte pas dans la tombe l'idée que
» son père ait pu , ou l'oublier , ou l'abandon-
» ner. S'il doit mourir , qu'il expire dans mes
» bras ; si , au contraire , nous pouvons le gué-
» rir , sera-t-il bien à plaindre de rester pri-
» sonnier avec nous , puisqu'il rendra la capti-
» vité de son pauvre père beaucoup plus lé-
» gère ? — Hé bien , tranquillisez-vous ; vos
» souhaits seront aisément accomplis ; il sera ici
» dans quarante - huit heures : j'ai un neveu
» dans la Ville ; je vais lui envoyer les
» ordres les plus précis ; comptez sur mon
» zèle & sur son exactitude. — Ah ! mon cher
» Capitaine , lui dis-je , en le serrant dans mes
» bras , avec toute l'énergie de la reconnois-
» sance ! que vous ai-je donc fait ? quel motif
» peut vous pousser ainsi à vous intéresser si
» vivement à mon sort ? vous m'aimez donc ,
» mon cher Capitaine , moi qui ne vous con-
» nois que depuis si peu de tems ? — Vos titres
» à mon amitié & au vif intérêt que je prens à

» vous, ne sont que trop suffisans ; c'est une
 » dette que nous nous devons tous. — N'êtes-
 » vous pas encore plus malheureux que moi ,
 » qui , hélas ! n'ai plus d'enfans ; ils ont tous
 » été tués dans la première campagne ; je me suis
 » consolé de leur perte , en me disant : Tu
 » étois trop vieux pour défendre ta Patrie ; mais
 » les tiens se sont présentés à ta place , & n'ont
 » pas fui. — Ne sommes-nous pas compagnons
 » de captivité ? ne souffrons - nous pas pour la
 » même cause ? — nous sommes donc frères ?
 » — Vous n'êtes pas la première personne que
 » j'aie assistée depuis mon séjour sous ce toit ;
 » c'est le seul bien que j'ai pu faire à notre
 » Patrie déchirée par ces maudits Bretons. —

» Rendez-moi mon enfant , & je vous appelle-
 » rai , & nous vous appellerons père toute notre
 » vie. Je jure , devant vous & à la face du
 » Ciel , de conserver aussi long-tems que je
 » vivrai , le ressouvenir de cette généreuse
 » action : je jure que mon affection , mon res-
 » pect , feront , dès ce moment , le garant de
 » ma reconnoissance. — Je remplace dès au-
 » jourd'hui un des fils que vous avez perdu , &
 » Alty celui d'un des vôtres. »

A peine ce vénérable vieillard avoit - il rap-
 pelé dans mon ame quelque espérance de calme
 & de sérénité , que Cunningham amena , dans
 notre

notre
 les di
 fus &
 — Ce
 égard
 regard
 ment l
 homme
 de son
 les deu
 fait file
 qu'il fu
 s'il ne v
 — « Ri
 » long-t
 » on ent
 & il con
 mangé q
 païssois
 » Vous n
 » il ? —
 » un repa
 » passée.
 » êtes ici ,
 » lui dis-j
 » vous ne
 » condamn
 » ne suis p
 Tome

notre chambre , un prisonnier ; — c'étoit vers les dix heures du matin : — il étoit pâle , confus & si agité , qu'à peine pouvoit-il marcher. — Ces nuances ne m'étonnèrent point. — Par égard pour ce nouveau venu , personne ne le regarda , ni même ne lui parla : c'est le compliment le plus agréable qu'on puisse offrir à un homme malheureux dans les premiers momens de son arrivée. — Nous nous promenâmes tous les deux , en sens contraire , dans le plus parfait silence , jusqu'au moment du dîner. Dès qu'il fut servi , je m'empressai de lui demander s'il ne vouloit point manger quelque chose ? — « Rien du tout , me répondit-il ; on est » long-tems sans avoir ni faim , ni soif , quand » on entre dans une maison comme celle-ci , « & il continua de marcher. — Dès que j'eus mangé quelques bouchées , (car je ne me repaissois que pour exister) je le rejoignis. — » Vous ne mangez guères vous-même , me dit-il ? — Ah ! Monsieur ! j'ai dernièrement fait » un repas dont l'amertume n'est pas encore » passée. — Combien y a-t-il donc que vous » êtes ici , me demanda-t-il ? — Neuf semaines , » lui dis-je. — Comment ! neuf semaines , & » vous ne mangez pas encore ? vous n'êtes pas » condamné , j'espère ? — Non , lui dis-je ; je » ne suis pas même encore jugé : d'ailleurs , ce

» n'est pas l'effet de mes propres malheurs qui
 » m'ôte l'appétit. — Qu'avez-vous donc, con-
 » tinua-t-il ? — Ce que j'aurois à vous dire ,
 » ne pourroit vous intéresser. — Et pourquoi
 » non ? dites-moi au moins quelles sont les rai-
 » sons de votre détention ? — Je les ignore ,
 » lui répondis-je ; & les vôtres, Monsieur ?
 » — Je les ignore aussi ; mais je suis morale-
 » ment sûr que c'est une méprise ; je ne crois
 » pas avoir rien commis , ni même pensé con-
 » tre le Gouvernement ; je suis retiré des affaires
 » depuis deux ans, & je cultive la terre de M. **,
 » aux portes d'Enfer (o), que ce même Gou-
 » vernement m'a donnée. — Dieu veuille, lui
 » dis je, que vous obteniez votre liberté dans
 » peu ! j'ai vécu assez long-tems sous ce toît,
 » pour savoir qu'il est beaucoup plus aisé d'y
 » entrer, que d'en sortir : on y est envoyé
 » sans nulle forme, sur un soupçon, sur une lettre
 » anonyme, sur l'information d'un délateur,
 » sur un mensonge. Les Généraux Anglois ne
 » connoissent d'autres remèdes que la prison

(o) Déroit entre l'Isle de *Manhattan* ou de *New-York*, & celle de *Nassau* ou *Isle-Longue*, qui, à basse-mer, présente un spectacle effrayant par l'impétuosité du courant & la situation des rochers. De bons Pilotes y ont cependant conduit des Frégates Angloises.

» &
 » ne
 » Pou
 » dre
 » Cou
 » leur
 » les C
 tant d
 que je
 tances
 » me d
 » chez
 » votre
 » est nat
 » aura f
 » dis-je
 » Ah ! v
 » sûr, &
 » core d
 » férocité
 » encore
 » Qui ét
 » Anglois
 » naître,
 » mon for
 » ils ne fo
 » sous la

» & les fers ; semblables à de certains Gouver-
 » nemens ultramarins dont j'ai entendu parler.
 » Pour en sortir , au contraire , il faut atten-
 » dre votre tour ; puis être examiné par la
 » Cour des Enquêtes , & finalement jugé par
 » leurs Confeils de Guerre , quand Messieurs
 » les Officiers en ont le tems. « — Il me pressa
 tant de lui raconter la cause de mon chagrin ,
 que je l'informai enfin de toutes les circonf-
 tances de ma situation. — « Consolez - vous ,
 » me dit-il , aussi-tôt que je serai de retour
 » chez moi , j'enverrai mon nègre chercher
 » votre enfant ; comptez que ma femme , qui
 » est naturellement bonne & compatissante , en
 » aura soin comme des nôtres. — Quoi , lui
 » dis-je ! vous êtes marié , vous êtes père ?
 » Ah ! vous participerez à mes peines , j'en suis
 » sûr , & vous les allégerez ! — Il est donc en-
 » core des ames vertueuses & humaines ? la
 » férocité de cette cruelle guerre n'a donc pas
 » encore converti tous les hommes en tigres ?
 » Qui êtes-vous , lui demandai-je ? êtes-vous
 » Anglois ou Américain ? cette terre vous a vu
 » naître , j'en suis sûr , puisque vous plaignez
 » mon sort. — Je suis Anglois , me répondit-il ;
 » ils ne sont pas tous dégénérés comme ceux
 » sous la verge desquels nous gémissons. —

» Quoi ! vous êtes Anglois, & vous devenez un
 » génie tutélaire envoyé à mon secours, dans le
 » moment de ma plus grande détresse ! — Je ne
 » suis qu'un homme & qu'un frère ; si je puis
 » vous être utile, je ne regretterai point d'avoir
 » été conduit ici. » — Il sortit vers les quatre
 heures du même jour.

Peu avant que les portes de nos chambres
 fussent fermées, on m'appela à la grille de la
 prison : c'étoit ce digne homme. — « Une
 » simple erreur, me dit-il, a occasionné mon
 » emprisonnement, comme je me l'étois ima-
 » giné : ma femme a été au Quartier-Général,
 » & a obtenu un éclaircissement qui m'a épargné
 » peut-être un mois de captivité. — Je me suis
 » arrêté ici en passant, pour vous répéter &
 » vous confirmer mes promesses ; demain vous
 » aurez des nouvelles de votre fils ; dès qu'il
 » se portera mieux, je l'amènerai ici vous
 » voir ; j'ai assez de crédit auprès du Comman-
 » dant, pour obtenir cette permission. » —
 L'excès de ma reconnoissance étouffa mes
 expressions, & ses accens s'évanouirent sur mes
 lèvres tremblantes ; à travers les barreaux, je
 lui ferrai les mains dans les miennes, sans pou-
 voir les baigner de mes larmes.

En effet, le lendemain, vers les cinq

heur
 Perry
 de m
 remè
 accé
 bon
 j'ouff
 ne lui
 » bien
 » que
 » père
 » men
 vous e
 frénéfi
 agitati
 de la jo
 velle ?
 ment é
 baume
 plus pro
 de ma j
 Penda
 travail
 un Conf
 élargisse

(p) Jeu
 avant la G

heures du soir , le Nègre de *M. Henry Perry* (*p*) vint m'annoncer de sa part l'arrivée de mon enfant sous le toit de son maître , & les remèdes qu'on se préparoit à lui donner pour accélérer sa guérison. — J'aurois embrassé ce bon Nègre , comme mon meilleur ami , si j'ausse été en liberté. Quelles questions ridicules ne lui fis-je pas ? — » Dis-moi , mon ami , est-il » bien vrai que tu l'as vu , ce cher enfant , & » que tu lui as parlé ? Que t'a-t-il dit de son » père ? — Il a pleuré dès que je lui en ai fait » mention. » — Le même pinceau qui vient de vous esquisser les douleurs de l'affliction , & la frénésie du désespoir , peut-il peindre aussi les agitations convulsives , les différens mouvemens de la joie que me procura cette heureuse nouvelle ? ce fut un rayon de lumière qui soudainement éclaira le cachot le plus obscur ; ce fut un baume qui , spontanément , guérit la blessure la plus profonde que j'aie jamais reçue : l'excès de ma joie pensa me devenir funeste.

Pendant ce long intervalle , mon digne ami travailloit secrètement à me faire juger devant un Conseil de Guerre , ou à me procurer mon élargissement sur caution. — Mon innocence

(*p*) Jeune Marchand Anglois établi à New-York avant la Guerre. — Je ne l'avois jamais connu auparavant.

devint manifeste , dès qu'on eut daigné prendre les informations nécessaires. — Le Général Sir H. C. (1) cependant ne voulut point me laisser sortir sous moins de quatre cautions de cinq cents guinées chacune (2) : c'étoit un obstacle qui devoit inévitablement me retenir en prison jusqu'à la fin de la Guerre. Cet ordre particulier annonçoit de sa part un soupçon qui intimidoit mes amis ; ils ne savoient que penser & que faire. Pendant plus de quinze jours mon sort fut incertain. Cependant j'étois informé de tout ce qui se passoit, par le Capitaine *Huëtson*, Major de la Ville , à l'humanité duquel je dois beaucoup : puisse la destinée qui se joue des hommes en les promenant sur ce théâtre, me procurer le plaisir de le rencontrer, & de le ferrer dans mes bras. — Mon digne ami, William Seton, obtint enfin, par

(1) Sir Henri Clinton.

(2) Quelque innocent que fût un Prisonnier, c'étoit un crime pour lui d'avoir été envoyé au Prevôt, aux yeux de ceux même par l'ordre desquels il y avoit été envoyé. — Il ne pouvoit jamais en sortir sans que deux Personnes valables ne répondissent de sa conduite, en donnant chacune une obligation de cinq cens guinées, qui devoient être confisquées au profit de je ne fais qui, au premier soupçon que donnoit la personne cautionnée.

son a
 prison
 pour
Bush
 parav
 partie
 au Co
 » L
 » men
 » fort
 » entie
 » l'inn
 » ami
 » seule
 » de fu
 » man
 » tion
 » déter
 » qu'il
 » — S
 » pas f
 » bon
 » reil
 » achet
 » Majo
 » infor
 » viens
 » au C

son assiduité & son zèle , que je sortirois de prison sous deux cautions seulement. J'écrivis pour lors à un Hollandois , Colon de *Flat-Bush* , sur l'Isle-Longue , qui m'avoit peu auparavant fait proposer sa bourse , & voici une partie de la Lettre que mon digne ami écrivit au Commandant.

» Les plus foibles informations peuvent aisément convaincre Votre Excellence de la
 » fortune que je possède ici ; je l'offre toute
 » entière au Gouvernement , comme garant de
 » l'innocence & de la bonne conduite de mon
 » ami St. J. ; acceptez - moi donc comme la
 » seule caution , ou du moins permettez-moi
 » de supplier votre intercession auprès du Com-
 » mandant en Chef , pour que , en considéra-
 » tion de son innocence , & de la durée de sa
 » détention , il veuille bien rétracter l'ordre
 » qu'il a donné , & n'en exiger que deux.
 » — Si ce que je possède dans la Ville n'est
 » pas suffisant , j'offre à Votre Excellence mon
 » bon nom & ma réputation , &c. — Un pa-
 » reil ami , dit le Commandant , n'est pas
 » acheté trop cher par trois mois de prison.
 » Major *Huetson* , allez au Grand Prévôt , &
 » informez M. St. J. de la Lettre que je
 » viens de recevoir ; dites-lui que j'en parlerai
 » au Commandant en Chef ». — Cinq jours

après je fortis enfin sous deux cautions de cinquante guinées chacune ; & au bienfait de m'avoir procuré la liberté , mon ami ajouta encore la politesse d'être le premier qui en apporta l'ordre au Geolier. — » Vous n'êtes plus » mon prisonnier , vint me dire Cunningham : » un ami , comme il en est peu , vous attend » en bas ; suivez-moi ». — Jugez de l'effet de ces paroles. — Je descends , je serre mon ami dans mes bras , il me serre aussi dans les siens , & nos larmes supplèrent à nos paroles : jamais discours ne fut plus éloquent. Après avoir dîné avec mon bienfaiteur , j'emprunte un cheval d'un autre ami non moins zélé , mais plus timide , & qui avoit craint qu'en s'intéressant trop ouvertement à mon sort , il ne le rendit plus sévère , je cours aux portes d'Enfer , pour y embrasser aussi M. *Henry Perry* , & y revoir mon enfant , l'objet de tant de sollicitudes & de palpitations. — La maison étoit remplie d'Officiers. J'apperçois un domestique : — » Je suis , lui dis-je , le père de » l'enfant malade , que votre maître fit venir » de Flushing , il y a quelques semaines ; je » voudrois éviter la compagnie qui dîne ici : » conduisez-moi , je vous prie , à sa chambre ». — Je le trouvai dans un violent accès de fièvre , les yeux égarés ; il se lève à moitié.

— »
 » te
 » mê
 & à
 » mo
 » ton
 » poi
 » cul
 » pen
 » plus
 » mou
 demi-l
 de no
 nulle
 scène
 charm
 mes m
 joie &
 les org
 disparu
 son pè
 qu'il a
 Je n
 inform
 miers r
 dans la
 Maître

— » Ah ! mon père , est-ce toi ? viens que je
 » te tâte : est-il bien vrai que c'est toi , toi-
 » même , mon père » ? — Et il se mit à rire
 & à pleurer convulsivement. — » Oui , c'est
 » moi , lui dis-je , c'est moi-même ; c'est moi ,
 » ton pauvre père , qui n'est point , & qui n'a
 » point été coupable , quoique injustement ac-
 » cusé par une Lettre anonyme , & prisonnier
 » pendant trois mois : nous ne nous séparerons
 » plus , mon petit ami : nous vivrons ou nous
 » mourrons ensemble ». Pendant plus d'une
 demi-heure , nous tînmes nos joues baignées
 de nos larmes , les unes sur les autres. Mais
 nulle description ne peut vous peindre une
 scène aussi touchante ; elle eut pour moi des
 charmes inexprimables : ce fut la fin de tous
 mes maux ; elle me procura le retour de la
 joie & de la santé. Tel en fut aussi l'effet sur
 les organes affoiblis de cet enfant , que la fièvre
 disparut & ne revint plus : — la présence de
 son père fit plus que neuf doses de quinquina
 qu'il avoit prises auparavant.

Je ne fais par quel hasard la compagnie fut
 informée de mon arrivée. — A peine nos pre-
 miers transports étoient-ils passés , qu'elle entra
 dans la chambre où nous étions , précédée du
 Maître & de la Maîtresse de la maison , jeune ,

fraîche & jolie. Ally (r) se trouvant déjà mieux, se lève, & les embrasse, disant : » Voilà mon père; vous me l'aviez bien dit ». — La faculté de penser, les accens de la voix même, me manquèrent dans ce moment imprévu. — Je ne pus que verser des larmes, serrant leurs mains dans les miennes, & les plaçant sur mon cœur. — Les Officiers, témoins de cette scène & instruits de mon histoire, en parurent attendris, quoique Anglois. — Nous devînmes les objets de leurs attentions; & malgré mes supplications, l'enfant fut placé sur un sofa, à côté de moi, dans l'appartement où l'on dînoit; mais enivré de la véritable joie d'un père, rassasié du délicieux festin que je venois de faire, je ne pus rien manger. — *M. & Madame Perry*, ajoutant encore à leur générosité inouïe, m'offrirent un asyle sous leur toit, jusqu'au départ de la Flotte; j'y restai près de quinze jours, & nous revînmes à New-York. — Je ne jouis pas plutôt de la liberté, que j'en employai les premiers momens à procurer au Capitaine *Brown* (s), celle de retourner chez lui sur sa

(r) Nom de l'Enfant de l'Auteur, qui n'avoit à cette époque que huit ans & demi.

(s) Ancien Capitaine de Vaisseau Marchand, possé-

propre
un dé
dant av
son inde
par les A

Je ne
détail du
dont l'aff
partie de
je veux c
reptiles l

Paul I
devenu la
trebande
du Pays. I
tué une c
fortant de
examen,
pendant p
qu'il n'aur
par jour, &
période o
des Cham
fut attaché
l'autre ext
fut un peu
& après qu
ce fait, je
de Guerre
tion & l'in
coup plus

propre caution. Il feroit inutile de vous donner un détail des moyens extraordinaires dont je

dant avant la Guerre une ample fortune, acquise par son industrie, aujourd'hui presque entièrement détruite par les Anglois.

Je ne puis finir ces Notes, sans vous donner un petit détail du sort de ce brave jeune homme, Paul Léger, dont l'affreuse captivité a fait tant de bruit dans cette partie de l'Amérique. C'est un monument de cruauté que je veux conserver, comme on conserve quelquefois les reptiles les plus hideux dans l'esprit-de-vin.

Paul Léger, par son activité & son courage, étoit devenu la terreur de certaines gens qui faisoient la contrebande avec les Anglois, en dépit des Loix expresses du Pays. La voix publique de New-York l'accusa d'avoir tué une certaine Personne qui n'étoit point armée, en sortant des Lignes. — Il fut pris enfin, &, sans aucun examen, mis dans un cachot de huit pieds sous terre, pendant près de quatre mois. Il fut expressément ordonné qu'il n'auroit qu'une livre de pain & une bouteille d'eau par jour, & sur-tout sans aucune viande. — Au bout de cette période on le conduisit, avec les mêmes fers, dans une des Chambres d'en-haut où il y avoit quelque jour; il fut attaché par les fers de ses pieds à une chaîne, dont l'autre extrémité étoit fixée au milieu du plancher; il fut un peu mieux nourri dans cette nouvelle habitation, & après quatorze semaines, on l'échangea enfin. — De ce fait, je conclus qu'il n'étoit qu'un simple Prisonnier de Guerre, contre lequel s'étoit déchaînée la persécution & l'inhumanité; chose dont on s'occupoit beaucoup plus à New-York qu'on ne se l'imagine.

S. J. —

me servis ; il me fut cependant impossible de le voir , tant est jalouse & méfiante l'autorité de ces fiers Anglois. — Ce digne Vieillard , prétendant me devoir plus de reconnoissance que n'en méritoit mon zèle , voulut absolument que je lui envoyasse mon enfant , jusqu'au départ de la Flotte : je lui obéis , quoique avec la plus grande résistance , & je ne tardai pas à m'en repentir. Comme ce bon Vieillard vivoit sur le bord occidental de la rivière d'*Hudson* , je fus accusé de correspondre avec les Rébelles ; & peu s'en fallut que je ne retournasse en prison : — J'avois cependant eu la précaution d'envoyer mon enfant au Bureau de la Police , pour obtenir la permission de quitter les lignes Britanniques. — Peu de jours après , un parti de Soldats Anglois , peints en noir , sachant que le Capitaine *Brown* étoit revenu chez lui , & qu'il étoit riche , enfoncèrent sa porte pendant la nuit , enlevèrent ce qu'il avoit de plus précieux ; & parce que ce brave Vieillard s'étoit défendu , ils lui coupèrent une oreille , & lui crevèrent un œil. Ne soyez point surpris de ce trait , cette guerre a fourni mille exemples de barbarie & de rapine plus cruelles encore. — Jugez quel fut l'effroi de mon enfant ; je le fis revenir dès que j'en fus informé ; car la Plantation de cet infortuné

Amé
vis-à
la ri
Pe
sur u
destin
lande
débar
jours
une
jeune
Dame
voul
gueur
person
Royal
De
lettre
non r
charm
blierai
manite
d'y co
trie ,
sept a
que j'
à tout
Fass

Américain étoit située à la pointe de *Bergen* ; vis-à-vis *New-York* , sur la rive occidentale de la rivière d'*Hudson*.

Peu de tems après , nous nous embarquâmes sur une Flotte de cent quatre-vingt dix voiles , destinée pour l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande. Après six semaines de navigation , je débarquai à *Dublin* , d'où je vous écris , cinq jours après notre arrivée dans cette Capitale , une singulière circonstance procura à mon jeune ami la connoissance & l'amitié d'une Dame très-respectable , comme si la destinée vouloit le dédommager de ses anciennes rigueurs : — il demeura avec cette aimable personne pendant tout mon séjour dans ce Royaume.

De mon côté , quoique je n'eusse aucune lettre de recommandation , des circonstances non moins heureuses me firent éprouver le charme de l'hospitalité Irlandoise : je n'oublierai jamais la politesse , la franchise & l'humanité des personnes que j'ai eu le bonheur d'y connoître. — J'arrivai enfin dans ma patrie , que je n'avois pas revue depuis vingt-sept ans : — les sensations de joie & de plaisir que j'y ai ressenties depuis , sont supérieures à toute description.

Fasse le Ciel , qu'après tant d'années de

meurtres & de conflagrations , & qu'après un orage si terrible , le courage , la sagesse & la persévérance des Américains soient enfin couronnés de la victoire , & récompensés par l'établissement de la liberté & de l'indépendance ! — une révolution si heureuse , si inappréciable , réparera tous nos maux , & guérira toutes nos blessures.

Le vif intérêt & les trésors que lui prodigue une des plus puissantes Nations de l'Europe , assurent cet heureux évènement , mille fois plus intéressant que tous ceux qui , jusqu'ici , n'ont servi qu'à teindre inutilement la terre du sang de ses habitans.

Vienne ce beau jour ! c'est le souhait de tous les Gens de bien en Europe , & même en Angleterre.

Adieu , ST. JOHN.



R
M
vous
d'oubl
vous
ancien
& avec
former
malheur
courir
les pas
ont été
moment
d'inquié
ma situa
qui sont
J'ai été
hideux
terrible
dévastati
ne puis

Albany, 14 Novembre 1778.

R É P O N S E.

A C. C., ÉCUYER.

MON silence ne vient point des motifs dont vous me parlez ; je suis incapable de ce genre d'oubli, enfant de l'ingratitude. — Ignorez-vous donc que je suis placé au milieu d'une ancienne Société, dont les liens sont rompus, & avec les débris de laquelle une nouvelle va se former ? — Quel cercle de désolations & de malheurs, la destinée ne m'a-t-elle pas fait parcourir depuis que je vous ai écrit ! — Tous les pas que j'ai faits dans cette affreuse carrière ont été sur des cendres & des débris ; tous les momens de ma vie ont été remplis de larmes & d'inquiétudes les plus cruelles : vous connoissez ma situation ainsi que la chaîne des évènements qui sont arrivés dans le cours de cette année. — J'ai été condamné à contempler le côté le plus hideux de cette révolution. — Ce spectacle terrible de meurtres, de conflagrations & de dévastations, a eu sur mes sens un effet que je ne puis vous décrire ; plus d'une fois je me

suis apperçus que ma foible raison, épuisée par un exercice aussi long & aussi violent, étoit prêt à m'abandonner : — c'étoit alors le seul bien qui me restoit. — Plus d'une fois j'ai vu le moment où les agitations de mon cœur avoient dérangées les opérations de mon esprit avec tant de rapidité, que j'ai senti les approches du délire & de l'égarement : j'en frissonne encore. Ignorez-vous donc que j'ai été obligé d'abandonner ma maison, de traîner après moi ma Famille déolée, de supporter & d'encourager une Femme timide, de dessécher ses larmes, de retenir les miennes, de répondre aux questions embarrassantes de mes enfans, de les consoler tous, sans avoir d'autres motifs de consolation que de leur faire envisager ce moment terrible, comme un des plus heureux de notre vie. — Quelle tâche n'ai-je pas eu à remplir ? — Jamais efforts ne m'avoient coûté aussi cher.

Telle a été la cruelle bifarerie de ma destinée, que des bois éloignés, d'où elle nous permit de contempler notre maison, devenue la proie des flammes, elle nous força en même-tems de bénir la maison de l'Incendiaire. — Hélas ! sans l'avis généreux qu'il me fit donner deux heures avant l'arrivée du parti conflagrateur, nous

périssions.

périf
étoit
pend
cette
amiti
de to
Journ
suivi
sur ce
le lisan
déchir
& l'ad
tances
qu'il a
ces te
ferme
Homm
qu'au n
tion, s
le cour
blable à
cendoi
l'abond
gie & la
ennemis

(1) Ro
un an au
Tome

périssions tous. (1) — Il ne vous paroît donc pas étonnant que notre correspondance ait été suspendue ; combien de sentimens chers & précieux cette guerre n'a-t-elle pas étouffé ? — mais mon amitié & ma reconnoissance sont à l'épreuve de tous les évènements. — Oui , j'ai lu le Journal de * * que vous m'avez envoyé ; j'ai suivi le rôle que la destinée lui avoit préparé sur ce grand théâtre, avec le plus vif intérêt ; en le lisant , mon cœur a été alternativement agité , déchiré par l'indignation , la tendre sympathie & l'admiration ; — l'enchaînement des circonstances , la variété & la durée des afflictions qu'il a éprouvées , sont une parfaite image de ces tems malheureux , comme sa conduite ferme & inébranlable a toujours été celle d'un Homme & d'un vrai Patriote ; cependant , jusqu'au moment de cette révolution , son éducation , son aisance , son opulence avoient rendu le cours de sa vie , doux & paisible , semblable à une belle vallée , dans laquelle il descendoit environné de l'amitié , de la paix & de l'abondance , — il ignoroit le courage , l'énergie & la constance dont il étoit capable ; nos ennemis ont donné à ses vertus le nom d'or-

(1) Royaliste , dont j'eus le bonheur de sauver la vie un an auparavant.

gueil & d'obstination ; mais le vain orgueil auroit-il pu soutenir aussi uniformément ce calme & cette sérénité dont il a constamment joui dans sa prison ? L'orgueil lui auroit-il procuré ce doux sommeil & cette brillante santé , qui ne l'a jamais abandonné pendant dix-huit mois de captivité ? — Il a trouvé sur son lit de paille , destiné à l'humilier , un repos que ses ennemis & ses persécuteurs ne connoissent pas ; — car l'éclat des armes , l'exercice du pouvoir arbitraire , n'est qu'une pompeuse fatigue , n'est qu'une action pénible de la volonté , lorsqu'il n'est employé que pour la destruction , lorsque tous ses efforts ne tendent qu'à punir , affliger & à détruire les hommes. —

J'admire aussi la belle conduite de son Fils ; dans un âge aussi tendre , où a-t-il acquis ce degré de prudence & de modération qui a guidé tous ses pas ? — Est - ce dans la période de la vie , où l'effervescence du sang porte au cœur les impressions rapides & irrésistibles de l'amour-propre & du ressentiment ? — Heureusement la douceur de son caractère l'a soutenu au milieu de ses courans impétueux & contraires ; — quoique le mérite de sa conduite n'ait pas été accompagné de l'éclat des grands sacrifices , qui refusera à ce jeune Homme les éloges qu'il a si justement mérités ?

La
pas e
la fai
nues
peçt
moien
ment
triste
de fon
unique
connois
jeunesse
pour le
de l'élo
même p
en allian
mûre à
de la jeu
— Nous
genre &
sur la té
rocher d
torrent
inébranla
Parmi
tes & d
trouvé , l
celle où

La balance des impulsions n'étoit cependant pas égale ; je fais de quel côté la Nature devoit la faire pencher ; ses opinions politiques devenues aujourd'hui un ressort si puissant , son respect filial , son attachement à sa Famille , formoient un grand poids , qui a été heureusement balancé par l'amour conjugal , par le triste sort de son beau-père , l'emprisonnement de son frère &c. Le point de division étoit unique , & heureusement il l'a discerné. — Je connois tous les pièges qu'on a tendus à sa jeunesse ; combien on s'est servi de la douceur pour le captiver , de la terreur pour l'intimider , de l'éloquence pour le séduire , de la force même pour le soumettre ; il a résisté à tous , en alliant la froide & rare prudence de l'âge mûre à la douceur captivante , à la vivacité de la jeunesse. — Quel étonnant jeune homme ! — Nous devons donc bien nous attendre au genre & à la durée du ressentiment qui a éclaté sur la tête de son père , qui , semblable à un rocher dont la masse augmente l'impétuosité du torrent qu'il divise , a toujours été ferme & inébranlable dans toutes les situations. —

Parmi cette variété de circonstances affligeantes & douloureuses dans lesquelles il s'est trouvé , la plus intéressante pour l'humanité est celle où il fut enfermé pendant si long-tems

avec ** , ce brave Officier condamné à mourir ; je vois ce malheureux assis à ses côtés , s'appuyant sur les genoux de cet ami généreux , afin de diminuer le poids de ses fers. Je le vois tenant ses mains affoiblies dans les siennes , pour que l'énergie de ses conseils pût pénétrer dans son ame avec une double force. — J'entends ce digne Homme inspirer à cet infortuné le courage , la fermeté , le mépris de la mort ; & répétant avec lui dans la dévotion de leurs cœurs , cette belle Ode d'Horace : *Dulce decorum est pro Patriâ Mori*. — Je le vois exerçant enfin les devoirs les plus sublimes du Magistrat , de l'Ami & de l'Homme.

La fortune , après tout , pouvoit-elle lui être plus propice ? pouvoit-elle lui accorder une plus belle récompense que de lui imposer le devoir d'adoucir l'âpreté des derniers momens de ce Père , à qui le sacrifice de la vie n'eût rien coûté , s'il n'avoit pas eu d'enfans ? Vous savez sans doute qu'il s'est chargé de ce dépôt précieux , & qu'il les a aujourd'hui sous son toit. — Au milieu d'une nuit aussi noire & aussi remplie de météores funestes & destructeurs , de pareilles actions ressemblent au retour du soleil , qui après une longue tempête vient nous éclairer & nous consoler.

Adieu , ST. JOHN.

SI j
 précip
 impre
 qui fu
 nible s
 riez-vo
 soient j
 Ce s
 du soir
 les Priso
 de leurs
 sommeil
 verge d
 qui veill
 cessé de
 leur Pay
 sentinelle
 dans not
 sa conve
 ques mor
 seul je ne
 meil que
 constamm
 Vers l

Dublin, 30 Décembre 1780.

SI je me la rappelle encore ! l'airain, en se précipitant dans le moule, ne reçoit pas une impression plus vive & plus durable que celle qui fut gravée sur mon imagination par la pénible scène dont vous exigez les détails ; pourriez-vous douter que ses traits & ses nuances en soient jamais effacés ?

Ce fut le 24 Août dernier, vers les 11 heures du soir ; tout étoit dans l'obscurité & le silence ; les Prisonniers assoupis ne sentoient plus le poids de leurs fers ; ils oubloient, dans les bras du sommeil, qu'ils étoient malheureux, & sous la verge de Cunningham ; les Gardes Hessoises qui veilloient autour de notre prison avoient cessé de chanter les hymnes & les chansons de leur Pays, & tous dormoient, excepté les sentinelles. — Il n'y avoit que le Colonel Smith dans notre cachot qui parloit encore, & même sa conversation ne consistoit plus qu'en quelques monosyllabes lentes & interrompues ; moi seul je ne pouvois fermer mes paupières ; le sommeil que j'invoquois depuis long tems, sembloit constamment les fuir.

Vers les 11 heures, le profond silence de

notre lugubre habitation fut soudainement interrompu ; les pesantes clefs dont nous connoissions si bien le son se firent entendre , & les barres transversales du pied de l'escalier tombèrent. — A ce bruit , rendu plus sinistre encore par le profond silence & l'obscurité , succéda celui des verroux & le mugissement des gonds : — Grand Dieu , dit mon voisin , voici sans doute quelques malheureux que l'on amène sous ce toit de captivité ! — Un mélange de sympathie & d'effroi soudainement me faisoit & m'agite ; involontairement mon imagination compte les pas que l'on fait sur les marches ; — bientôt après , le bruit des barres de la seconde barrière est répétée par les tristes échos de la galerie dans laquelle nous étions ; elle s'ouvre , & une foible lueur se fait apercevoir sous notre porte. — Hélas ! où va-t-on conduire ce nouveau compagnon d'infortune , dit le vieux Capitaine Browne ? — Et si c'étoit un de nous que l'on vint demander , répliqua le Curé Mather ?

Cependant , le bruit des pas approche & la lumière augmente ; — mais peut-être va-t-on le conduire au cachot voisin , dit M. P. S. S. — Tout-à-coup elle s'arrête , & les clefs que l'on applique à la serrure de notre porte dissipant tous les doutes , remplit nos ames de terreur

& d'
appe
furen
nom
& la
dit t
la m
— L'
que j
silenc
barbar
suivre
fais de
la mur
perfu
la der
Je n
mon a
avoir n
le supp
ancien
fort av
galerie
fut ma
vir de
l'agitat
soudain
devint

& d'effroi. — Hélas , lequel de nous va être appelé , dit mon viofin ? A peine ces paroles furent-elles articulées , qu'on prononça mon nom : — Je reconnois la voix de Cunningham & la porte s'ouvre. — » *Mon Pauvre ami* », me dit tout bas le Colonel Smith , en me serrant la main avec l'énergie du dernier adieu. — L'agitation dont je fus saisi devint si violente , que je ne pus répondre. — Offensé de mon silence , le Geolier , avec le langage le plus barbare , répéta l'ordre de me lever & de le suivre. — J'essaie , je chancelle , je tombe , je fais de nouveaux efforts ; enfin , appuyé contre la muraille , je mis , comme je pus , mes habits , persuadé (je ne sais pourquoi) que c'étoit pour la dernière fois.

Je me le rappelle bien encore ; j'osai élever mon ame vers l'Être Suprême , & après lui avoir recommandé ma femme & mes enfans , je le suppliai de m'accorder quelque reste de mon ancienne énergie , pour pouvoir subir mon sort avec décence & fermeté. J'entre dans la galerie , me soutenant à peine ; mais quelle fut ma surprise & ma joie (oui , j'ose me servir de cette expression) en m'apercevant que l'agitation tumultueuse de mes nerfs s'apaisa soudainement , & que mon cœur palpitant devint calme & tranquille : c'est une circonf-

tance aussi vraie, qu'elle vous paroîtra peut-être extraordinaire ; l'excès du dérangement auroit-il pu remettre l'équilibre dans ma frêle machine ?

Cependant je ne vis point de satellites, & Cunningham étoit seul ; — que vouloit-il faire de moi ? — Pourquoi tout cet appareil mystérieux au milieu du silence & de la nuit ? « Ce » sera sans doute, me dis-je, dans la gallerie inférieure que je ferai remis entre les mains de » nouveaux Agens. » En la traversant, je jete mes regards de tous côtés, & je n'y observe que le même silence & le même mystère. — Alors je fus persuadé que mon sort seroit décidé dans la grande salle, vers laquelle on me conduisoit.

Que l'usage & la combinaison des paroles, même les plus énergiques, est muette, inexpressive & insuffisante ! que la marche, la force & les nuances de leurs pinceaux est foible, lente & tardive, comparée à la tumultueuse vivacité, à la promptitude violente & rapide avec laquelle mon esprit agité, conçu & forma mille conjectures différentes !

Le moment décisif arriva enfin ; j'entrai dans le grand appartement dont mes yeux parcoururent l'étendue avec la rapidité instantanée de l'éclair. — Mais comment vous peindrai-je la surprise & la joie de mon ame à la vue de

l'he
je p
dire
quo
M
crim
fes!
toit
qui
mis
—
ami
mon
fus
de r
épre
auta
se c
sing
rég
mes
» v
» q
» d
lui
» v
» c
» u

l'heureux vuide que j'y observai. Quels extrêmes je parcourus dans un moment ? je n'ose vous dire ce que je m'attendois à voir, ni sur quoi ce funeste pressentiment étoit fondé.

Mais, loin de mon imagination sinistre & criminelle, ces conjectures injustes & trompeuses ! — Une seule personne m'y attendoit : c'étoit le Capitaine *Huësson*, Major de la Ville, qui, assis près d'une table sur laquelle on avoit mis une bouteille de vin, lisoit des papiers ; — la présence inattendue & consolante d'un ami, d'un protecteur tel qu'il l'étoit, fit sur mon esprit une impression si profonde, que je fus obligé de lui demander un verre d'eau & de m'asseoir. — Jamais, auparavant, je n'avois éprouvé que les effets de la joie ressemblaient autant à ceux de l'affliction ; mon visage se couvrit d'une sueur froide ; une angoisse singulièrement douloureuse s'empara de la région de mon cœur ; je pensai m'évanouir, & mes palpitations recommencèrent. — « Qu'avez-vous donc », me demanda cet Officier ; « qu'avez-vous donc ? — Hélas ! si je vous le disois, vous ne me le pardonneriez jamais », lui répondis-je, « tout bon & généreux que vous êtes ? — Je ne vous comprends pas, » continua-t-il ; que voulez-vous dire ? quand » un ami tel que je le suis, vient vous voir,

» auriez-vous pu concevoir quelque inquiétude ?
 » comme Major de la Ville , lui dis-je , n'êtes-
 » vous pas le Surintendant de cette Maison ?
 » n'y êtes-vous pas venu ce soir beaucoup
 » plus tard qu'à l'ordinaire ? — Hé bien , quelle
 » bisarre conséquence en pouvez-vous déduire ,
 » répliqua - t-il ? — Je n'en déduis aucune ;
 » mais ne savez-vous pas que les infortunés
 » croient toujours voir l'empreinte du malheur
 » dans tout ce qui les environne , & que les
 » secours même de l'amitié la plus généreuse
 » se fannent & se flétrissent en les approchant ;
 » — ne l'ai-je pas déjà éprouvé tant de fois.
 » — Vous m'affligez , répliqua le Major ; de
 » grace , expliquez-vous ? — Je ne le puis , &
 » par pitié pour moi ne l'exigez pas ; pardonnez ,
 » au contraire , à un ami malheureux ; mettez-
 » vous pour un moment à ma place. — Pour-
 » quoi a-t-on employé tant de silence & de
 » mystère ? & pourquoi ne m'a-t-on pas dit
 » que c'étoit vous qui me demandiez ? la seule
 » prononciation de votre nom auroit prévenu
 » mes inquiétudes & mes alarmes ; & pour la
 » première fois , Cunningham eût porté , dans
 » notre cachot , la lumière & la consolation .

» Qui auroit pu prévoir ces pressentimens
 » lugubres & injurieux ; je ne cherchois à y
 » mettre aucun mystère. Surchargé d'affaires

» toute la journée , je n'ai pu venir vous voir
» plutôt.

» Généreux ami , lui dis-je , oubliez tout ce
» ce qui vient de se passer & tout ce que vous
» avez cru comprendre ; ma raison s'est égarée
» depuis que je suis sous ce toit , & sur-tout
» depuis que j'ai appris la maladie de mon en-
» fant , un foible rayon me reste , lui seul me
» guide & souvent m'égaré. — Je ne suis plus
» l'ancien *moi* , que vous avez connu dans les
» tems de mon bonheur & de ma liberté.

» Je veux bien tout oublier & tout pardon-
» ner , me répondit-il , en me ferrant la main ,
» à condition que nous bûrons cette bouteille
» de vin ensemble ; j'espère obtenir dans peu
» du Quartier Général votre élargissement sous
» la caution de mille guinées , & vos bons amis
» MM. ** & *** sont prêts à en signer l'acte ;
» le Commandant vous plaint & même vous
» crois innocent ; soyez donc un peu plus
» heureux , & ne permettez plus à votre imagi-
» nation de concevoir des idées aussi noires &
» aussi sinistres — «.

» C'en est trop à la fois , mon cher Major ;
» laissez-moi languir ici encore quelques semai-
» nes , pour expier ce qui vient de se passer ,
» alors vous mettez le comble à votre géné-
» rosité , en m'apportant le même jour le sceau

» de ma liberté & celui de votre pardon. Puiffe
 » le fouvenir de cette action généreuse , adou-
 » cir les momens futurs d'amertume auxquels
 » vous pouvez être exposé ; & si vos amis les
 » plus chers éprouvent jamais des malheurs
 » semblables , puissent des ames aussi généreuses
 » leur rendre au centuple ce que vous venez
 » de faire pour moi « !

Nous causames des évènements de la Guerre
 & de plusieurs autres choses , jusqu'à près d'une
 heure après minuit ; mais pendant ce long inter-
 valle , mes pauvres Compagnons , dont les
 esprits & les cœurs étoient déchirés par le
 doute & l'inquiétude , prêtoient l'oreille ,
 écoutoient avec l'avidité la plus scrupuleuse
 le bruit qu'ils croyoient entendre , afin d'asseoir
 sur ce même bruit , les différentes conjectures
 que chacun d'eux formoit sur mon sort. —
 » Hélas ! dit le Colonel J. Smith , les punitions
 » infligées dans cette maison ressemblent aux dé-
 » crets de la mort , qui frappent & enlèvent jour-
 » nellement ses victimes , au moment où elles s'y
 » attendent le moins ; comme François d'origine ,
 » & comme Américain &c. &c. »

A ce moment de leur conversation , les
 tristes échos de la prison répétèrent le même
 bruit ; la même lumière parut sous leur porte ,
 & les clefs appliquées à la serrure leur annon-

cère
 van
 d'eff
 vict

H
 chir
 silen
 occa
 je le
 fut
 lité
 plus
 levé
 & ex
 Cun
 mou

En
 la po
 nèbr
 plus
 me p
 la tr
 je fu
 mes
 mien
 & d
 qu'il
 ce c

cèrent le retour du Géolier. — Ainsi qu'auparavant, leurs ames furent saisies de terreur & d'effroi, chacun d'eux croyant être la seconde victime que Cunningham alloit demander.

Heureusement, prévoyant l'inquiétude déchirante que ce retour (fait dans le même silence & le même mystère) devoit leur avoir occasionné; désirant d'en abrégier les momens, je leur adressai la parole aussi-tôt que la porte fut ouverte. Jamais la sympathie & la sensibilité de huit personnes ne fût plus énergique, plus frappante & plus flatteuse; tous à demi levés me félicitèrent, en me voyant rentrer, & exprimèrent le plaisir qu'ils ressentoient. — Cunningham, loin d'imaginer ce que tout ce mouvement signifioit, n'y fit aucune attention.

Enfin, après nous avoir comptés & refermé la porte, il nous laissa dans nos anciennes ténèbres; mais ces mêmes ténèbres n'avoient plus rien de révoltant ni de lugubre; elles me parurent au contraire comme le symbole de la tranquillité, du calme & du repos. — Alors je fus en tatonnant chercher les mains de mes chers Compagnons, que je serrai dans les miennes avec toute l'expression de l'affection & de la reconnoissance; & pour répondre à ce qu'ils exigeoient de moi, je leur racontai tout ce qui venoit de se passer. — Epuisé par les

fatigues d'une scène aussi singulière & aussi pénible , je me jettai sur mon lit , où par pitié , la nature daigna enfin verser quelques gouttes de pavots sur mes paupières brûlantes.

Adieu. ST. JOHN.

Fin du Tome premier.

De

E

LET

AU

EX

PRE

SEC

PEN

so

HIS

HIS

LET

R

DES

ou

de

Autr

ANE

ANF

Secon

Troisi

Quat

Cinqu

Sixiè

ANE

vag

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

<i>E</i> PI TRE D É D I C A T O I R E ,	page j
<i>L</i> ETTRE , au Rédacteur du <i>Mercure de France</i> ,	vij
<i>A</i> UTRE <i>LETTRE</i> au même Rédacteur ,	xj
<i>E</i> XTRAIT donné dans le <i>Mercure</i> en 1785 ,	xv
<i>P</i> REMIÈRE <i>LETTRE</i> ,	i
<i>S</i> ECONDE <i>LETTRE</i> ,	14
<i>P</i> ENSÉES d'un Cultivateur Américain , sur son sort & les plaisirs de la Campagne ,	52
<i>H</i> ISTOIRE d'André l'Hebridéen ,	89
<i>H</i> ISTOIRE de S. K. , Colon Américain ,	120
<i>L</i> ETTRE écrite par Ivan Al-Z , Gentilhomme Russe , à un de ses Amis en Europe ,	150
<i>D</i> ESCRIPTION abrégée de la Secte des Quakers ou Amis ; Anecdote de Walter Mifflin , Membre de cette Société ,	187
<i>A</i> utre Anecdote de Walter Mifflin ,	197
<i>A</i> NECNOTE d'un Chien sauvage ,	223
<i>A</i> NFCDOTE ,	242
<i>S</i> econde Anecdote ,	244
<i>T</i> roisième Anecdote ,	245
<i>Q</i> uatrième Anecdote ,	246
<i>C</i> inquième Anecdote ,	247
<i>S</i> ixième Anecdote ,	248
<i>A</i> NECNOTE du Sassafras & de la Figne sau- vage ,	249

T A B L E, &c.

<i>VOYAGE à la Jamaïque & aux Isles Bermudes,</i>	255
<i>ANECDOTE de la Famille des Williams ...</i>	267
<i>L'HUMANITÉ récompensée,</i>	274
<i>PENSÉES conçues en entrant dans un Hôpital Militaire ; Anecdote d'un Soldat reconnoissant,</i>	279
<i>EXTRAIT d'une Lettre du Docteur M—ro.</i>	283
<i>LETTRE de Culppeper County,</i>	286
<i>DESCRIPTION d'une Chûte de Neige,</i>	289
<i>PENSÉES sur la Guerre Civile ; Histoire de Joseph Wilson,</i>	315
<i>LA FEMME des froncières,</i>	335
<i>LA FILLE Généreuse,</i>	345
<i>ANECDOTE du Sergent B. A.</i>	361
<i>LE PÈRE Infortuné,</i>	391
<i>HISTOIRE de Rachel Rudd,</i>	397
<i>L'ATROCITÉ de la Perfidie,</i>	419
<i>CIRCONSTANCES dans lesquelles s'est trouvé l'Auteur pendant son séjour à New-York,</i>	425
<i>RÉPONSE à C.. C., Écuyer,</i>	463
<i>DERNIÈRE LETTRE,</i>	469

Fin de la Table du Tome premier.

55
67
74
illi-
79
83
86
89
eph
15
335
345
361
391
397
419
Au-
425
463
469

